

VOYAGES

DU

PROFESSEUR PALLAS,

DANS PLUSIEURS PROVINCES

DE L'EMPIRE DE RUSSIE

ET

DANS L'ASIE SEPTENTRIONALE.

TOME CINQUIÈME.

VOYAGES

DU

PROFESSEUR PALLAS,

DANS PLUSIEURS PROVINCES

DE L'EMPIRE DE RUSSIE

ET

DANS L'ASIE SEPTENTRIONALE;

Traduits de l'allemand par le C. GAUTHIER DE LA PEYRONIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et enrichie de Notes par les CC. LAMARCK, Professeur de Zoologie au Muséum national d'Histoire naturelle;
Et LANGLÈS, Sous-Garde des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, pour les Langues Arabe, Persane, Tatare-Mantchou, &c.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière André-des-Arcs, n°. 9.

L'AN II DE LA RÉPUBLIQUE.

VOYAGES
DU
PROFESSEUR PALLAS,
DANS PLUSIEURS PROVINCES
DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

---

§. Ier.

De Tschernorietschinskaia a Koépoennaia.

Du 21 septembre au 1er octobre.

Atschinskoé, 32 verst. — *Nasarova*, 25 v. — *Schéreschskoé*, 18 verstes. — Ruisseau de *Tétésé*, 35 verst. — Iourtens Tatars, près du ruisseau de *Soulgoun*, 10 verst. — Village Tatar, près du ruisseau de *Naoudsiour*, 25 verst. — Montagne *Oustschioum*, 20 v. — *Kopiévo-Saïmka*, 7 verst. — Oulouss de *Kokovo*, 20 verst. — Tatars de *Katschinzi*. — Oulouss de *Schebberdé*. — Ruisseau de *Karisch*, 30 verst. — Ruisseau de *Ssoon*, 15 verst. — Ruisseau d'*Iourba*, 35 verst. — *Iourbinskaia*, 30 v. — *Koépoennaia*, 7 v.

J'APPRIS, à Tschernorietschinskaia, que les paysans d'Atschinskaia m'avoient trompé, et

qu'une route conduisoit de leur village à l'Iious à travers la lande. Cette route exigeoit beaucoup de réparations. On pouvoit la suivre cependant pour se rendre assez commodément au-delà de la montagne, dont le pied est arrosé par le Tschoulim. Je renvoyai le même jour à Atschinskoé pour faire réparer le chemin, et construire un bac sur le Tschoulim. Je m'y rendis le 23, et tout fut préparé, le 24, pour entreprendre mon voyage par l'Arga. Je traversai le ruisseau de Tebdet, près du village. Je passai, à cinq verstes, une campagne assez unie, et atteignis ensuite une chaîne de montagnes dont les premières éminences sont boisées de pins, tandis que les plus élevées sont garnies de mélèzes et de trembles. Je traversai deux ruisseaux, qui coulent entre les montagnes. J'atteignis la plus haute de ces élévations, où le ruisseau d'Ouloni prend sa source. On descend une côte assez rapide pour se porter vers le Tschoulim à travers des forêts de pins. On compte vingt-cinq verstes du Tebdet à la plus grande sinuosité que le Tschoulim forme vers l'ouest. On rencontre un peu plus haut, près de l'embouchure du ruisseau d'Abadim, qui se jette, à gauche, dans le Tschoulim, le village de Nasarova, nouvellement établi par des paysans de l'Enisséï. Je passai le fleuve sur le bac pour me rendre à ce village. On y compte vingt familles; on en attend encore d'autres

de la même contrée. Elle n'est pas aussi favorable à l'agriculture que celle-ci, à cause des froids et de l'humidité du sol : aussi la principale occupation des paysans consiste-t-elle dans la chasse, la préparation des cendres pour les manufactures de cuir de Russie, et autres travaux semblables.

Je continuai ma route par le ruisseau d'Abadim, et en remontant le Tschoulim vers Schéreschskoé. Ce village à clocher est situé à un quart de verste au-dessus de Tschéresch, et près du Tschoulim. Les habitans ne donnent le nom d'IIOUS à ce fleuve qu'à sa réunion avec le Tschéresch, ou Szeress, suivant la prononciation Tatare. Il s'appelle IIOUS au-dessus et au-dessous du Schéresch, jusqu'à sa jonction à l'Iious blanc et noir. Le village fait partie du territoire de Tomsk, qui est borné dans ce district par le Tschoulim et l'Iious. C'est le fleuve qui forme ses limites. Les Tatars, qui dépendent de Tomsk, et habitent la partie occidentale du Tschoulim, descendent des *Adschintzi*, des *Kisiltzi*, des *Kamlaiski*, &c. Comme ils sont chrétiens, ils ont été incorporés dans la paroisse de ce village.

On avoit établi un entrepôt à l'embouchure du Schéresch, dans le tems que les usines de Kolivano-Voskrésenskoï tiroient leur fer des forges situées près de l'Enisséï. On y complétoit la cargaison des bateaux, qui y arrivoient

au printems, sur l'Iisous, du village de Légostaïéva. On attendoit ensuite l'hiver, époque où les chemins sont praticables, pour les faire venir de l'Enisséï.

Du Schéresch, je dirigeai ma route directement au sud, en traversant une superbe lande qui longe cette rivière et avoisine l'Iious. Ce steppe devient toujours plus montagneux. On ne voit que de petits bois de bouleaux près des ruisseaux, et sur plusieurs éminences, ou des bosquets clair semés de mélèzes sur les montagnes plus élevées. A cinq verstes de Schéreschskoé, on arrive au ruisseau de Kirguisiou, sur lequel est un moulin. On ne rencontre que des sentiers dans ce désert, parce que les Tatars ne se servent point de voitures; notre route fut très-pénible dans un terrain aussi inégal. Je traversai trois ruisseaux. Les Tatars appellent le premier ATSCHOULAT, le second SIRIIOU, et le troisième OUSOUN-DSIOUL. Ils tombent dans le Schéresch, qui coule toujours sur la droite. Près du dernier, j'arrivai au pied d'une montagne boisée de mélèzes, d'où jaillit une source, nommée TÉTÉSÉ, où je passai la nuit. Je fis descendre, le lendemain, à nos voitures, un vallon rapide, arrosé par cette source. On fut obligé de les enrayer avec des cordes. Je traversai après le ruisseau de Sibberdsiou (1), et continuai ma route à tra-

(1) Le *Dsioul* des Tatars de Krasnoïarsk est la même

vers une contrée ouverte, qui est toujours plus montagneuse. Les Tatars des Iourtens voisins nous amenèrent des chevaux de relais ; mais comme ils n'étoient pas suffisans, nous les fîmes suivre, sans les atteler, jusqu'au ruisseau de Soulgoun ou Salgoun, qui est à dix verstes. On nous en amena d'autres pour completter l'attelage de nos voitures, et renvoyer les anciens.

Les Tatars chrétiens de cette contrée habitent, pendant l'été, de misérables *Iourtens* ou cabanes, construits avec des perches affermies en terre, qui se réunissent en haut en formant un cône, ou avec des lattes de bouleaux, qui sont fixées et affermies par de gros cerceaux. Ils les couvrent d'écorce de bouleau blanc ; ils cousent les morceaux ensemble, après les avoir fait bouillir fortement. Ces iourtens ressemblent aux tentes des Kalmouks. Leurs iourtens d'hiver, construites en charpente, ont la forme d'une grande caisse. Ils prennent pour cela des poutres de bouleau minces qu'ils dressent perpendiculairement. Ils en posent d'autres en travers, en conservant un peu de biais aux murs des côtés. Le devant de ces cabanes est ouvert, et forme un porche. L'autre moitié est fermée par une cloison, dans laquelle on ménage une petite porte. Ils revêtissent ensuite

---

chose que le *Silga* des Baschkirs ; il signifie un petit ruisseau, ou un ravin qui sert d'écoulement aux eaux de pluie.

les murs d'une couche épaisse de terre, pour les garantir du froid. Ils construisent au milieu de la cabane une cheminée à la Baschkire avec du clayonnage et de la glaise ; ils y adaptent un tuyau de bois, pour servir d'issue à la fumée. Ils ménagent dans le haut, qui forme un toit plat, une lucarne carrée pour éclairer l'intérieur, qu'on bouche pendant la nuit. Lorsque les froids sont rigoureux, deux larges bancs, qui servent de lit, sont en face de la cheminée contre deux des murs. Ces cabanes d'hiver ne valent guère mieux que celles d'été. Ces Tatars ont presque entièrement conservé leurs anciens usages. Ils sont si peu instruits dans la religion chrétienne, que la croix qu'ils portent au cou, et pendent dans leur iourten, est l'unique signe qui les distingue des païens. Ils n'ont adopté des Russes que l'habillement des femmes, et l'agriculture : encore ne travaillent-ils que pour suffire aux besoins indispensables de la vie. La plupart des filles sont encore vêtues à la Tatare ; les hommes portent leurs anciennes fourrures et les moustaches. Ils sont très-pauvres, et entretiennent peu de bétail. Ils prétendent que les bestiaux sont trop exposés aux animaux voraces dans ces contrées, et que les neiges les empêchent de trouver assez de nourriture, tandis que les autres Tatars, qui occupent les rives de l'Iious et de l'Enisséï, ne sont pas exposés à ces inconvéniens. Ils ont

des moutons qui ressemblent beaucoup à ceux de la Russie ; mais ils en entretiennent peu, parce que leur paresse les empêche de faire des provisions de foin.

Je voyageai toute la journée au pied d'une chaîne de montagnes, qui fait partie de l'Arga, et qui s'étend aussi de ce côté vers l'Iious. Les plus hautes éminences sont généralement boisées de mélèzes. Je traversai les ruisseaux de Iiagé, Tériakté, Ousoukdsioul, qui sortent de cette chaîne, et coulent vers le Schéresch. Des iourtens Tatars avoisinent ces ruisseaux. Je passai le Karaguiza, près duquel est une métairie, qui appartient à *Outschoukatschef*, député des Tatars du territoire de Tomsk. Je rejoignis, sur le soir, une grande route près de l'habitation de ce député, qui est située entre le ruisseau de Kara-Disoul et la petite rivière de Naoudsiour. Je vis par-tout sur cette route de superbes landes, qui longent la chaîne de montagnes. Elles deviennent toujours plus riches en plantes. Il y croît beaucoup de lin de Sibérie, vivace. Je rencontrai, près du ruisseau de Térekté, les premières tombes anciennes. Elles abondent ensuite par-tout dans les steppes montagneux près de l'Iious et de l'Enisséï, où elles sont très-considérables. Celles de cette contrée sont, pour la plupart, composées d'amoncelemens de terre, entourés de gros morceaux de rochers plats, moitié enter-

rés. Plusieurs avoient à leur proximité trois colonnes étroites en pierres, l'une à côté de l'autre. J'en ai vu de pareilles près des monts Altaïsks. Plus loin, il en existe très-peu de semblables. Les morceaux de rochers sont placés de manière à former un carré long. Les plus gros sont dressés dans les encoignures, arrangés dans leur longueur sur les côtés, souvent presque tout-à-fait sous terre. Les pierres de deux des encoignures sont de grosses dalles, placées de manière que l'une fait face au nord, et l'autre au sud, ainsi que les côtés étroits du carré. Ce sont des colonnes de pierres étroites et brutes qui forment les deux autres côtés. L'intérieur de l'enceinte est tout uni dans plusieurs de ces tombes, et il forme une colline applatie dans d'autres. Ces deux espèces de tombes sont entremêlées; elles sont souvent voisines, et on en compte autant d'une espèce que de l'autre. Il est donc probable que les unes sont des tombes d'hommes, et les autres des tombes de femmes. On rencontre presque toujours ces tombes à la proximité d'un ruisseau, d'une rivière ou d'un lac, dans les belles campagnes élevées, ou au pied des montagnes, et dans des vallons unis. Je me suis toujours rappelé, en les voyant celles qu'on trouve dans plusieurs contrées d'Allemagne, et sur-tout dans la Marche de Brandebourg; elles ont à-peu-près la même forme. Elles sont connues sous le nom de LITS DES GÉANTS.

Les Tatars, qui habitent la contrée de Naoudsiour, assurent qu'ils ne descendent pas du peuple qui a construit ces tombes. Ils rapportent qu'elle étoit anciennement occupée par deux frères. (Ils entendent probablement par-là deux nations alliées.) L'un possédoit beaucoup d'or et d'argent qu'il avoit tiré des montagnes; l'autre étoit au contraire très-riche en bétail, et plus puissant par le nombre de ses sujets. Ce dernier attaquoit souvent l'autre, et lui enlevoit ses trésors; le premier fut forcé de se mettre sous la protection de l'empereur de la Chine, qui lui abandonna, pour lui et son peuple, le pays situé à l'est.

Malgré la différence qui existe dans la forme de ces tombes, elles paroissent venir du même peuple. On n'y trouve communément que des ustensiles et des armes de cuivre. On rencontre, dans les plus riches, des ornemens en or et en argent, et de petites plaquettes d'or dans celles qui le sont moins. J'ai vu, pendant mon séjour à Krasnoïarsk, parmi le vieux cuivre que les paysans tirent de ces tombes, et viennent vendre dans la ville, des pointes de lance en cuivre, une masse d'armes légères, et des poignards: la plupart ont la forme des deux dont je donne le dessin [*planche XL, figure* 4]. Ils sont assez bien travaillés. J'y ai remarqué aussi des lames de couteau, de petites pierres à aiguiser, des pointes de flèches en os et en cuivre

de différentes formes, des faulx de cuivre semblables à celles dont on se sert en Sibérie, toutes sortes de figures plattes montées, telles que des élans, des rennes, des cerfs, des capricornes, et des béliers sauvages. Ces figures paroissent avoir servi d'ornemens à quelques meubles sur lesquels on les appliquoit. J'ai vu plusieurs autres bagatelles, qui n'étoient pas reconnoissables, beaucoup de petites bandes de cuivre, pareilles à de très-minces lamines de manche de couteau. Le cuivre, dont tous ces objets sont composés, est quelquefois très-pur; mais il n'est communément qu'une fleur de bronze assez aigre. On m'a assuré qu'on rencontre dans ces tombes des débris des brancards de bois, sur lesquels reposoient les cadavres. Je me suis procuré des boutons creux moulés, qui ont la forme d'une demi-boule; ils avoient été appliqués sur les quatre piliers d'un de ces brancards. On voit dessus ces boutons l'empreinte d'un capricorne; on avoit trouvé avec eux une espèce de panier à feu, orné de la figure de cet animal sur chacun de ses carreaux. On apperçoit encore, dans le manche creux de ce panier, les restes du bouton qui y étoit fixé : on en rencontre fréquemment de pareils. Ceux qui cherchent des trésors les appellent FLAMBEAUX. On y trouve aussi de petites pierres blanches, qui ont la forme des coquilles, connues sous le nom de

CYPREA NODOSA, que nos conchyologistes nomment TÊTE DE MÉDUSE. Le trou qu'on y remarque prouve qu'elles étoient pendues quelque part. Je m'étendrai peut-être davantage sur ces tombes dans la suite.

La chaîne de montagnes que j'avois toujours conservée sur la droite, se termine près de la petite rivière de Naoudsiour, qui y prend sa source (1). Elle traverse le lac Ak-Koul, et tombe dans celui de Kousia-Koul (2), qui donne naissance à celui de Széress. La maison du député Tatar est construite en bois de mélèze, et ornée d'un balcon. Les autres maisons sont bâties à la Russe; elles appartiennent ou à ses parens, ou à d'autres Tatars. On doit y bâtir une église pour les Tatars chrétiens, qui dépendent aujourd'hui de la paroisse de Schéresch. Le député encourage, par son exemple, les autres Tatars à abandonner leur vie sauvage, pour adopter des mœurs plus douces, et s'adonner à l'agriculture et à la vie champêtre.

Je continuai ma route le 27, et rencontrai plusieurs places salines. La lande que la route

---

(1) M. *Gmélin* a eu tort de nommer cette petite rivière Oustchiour, dans la troisième partie de ses *Voyages en Sibérie*. On a donné ce nom au lac et à la montagne Outschioum, dont je vais parler.

(2) Lac aux gardons.

traverse, est bordée de montagnes des deux côtés, et est elle-même montagneuse. A vingt verstes, on voit, sur la droite, l'Outschioum, haute montagne, près de laquelle je m'arrêtai pour faire des observations. J'avois le plus grand désir de l'examiner, d'après le rapport qu'en a fait M. *Gmélin*. Elle mérite d'être connue, ainsi que plusieurs autres montagnes de cette contrée. Elle est liée par une petite chaîne à une autre montagne semblable. Elle a une pente douce au nord, tandis qu'elle est très-escarpée et garnie de rochers au sud. Ceci est commun à la plus grande partie de la chaîne de montagnes de cette contrée, ainsi qu'à celles de l'Iious et de l'Enisséï. J'attribue cette nature au site des couches, qui s'inclinent en pente douce du sud au nord; elles consistent ici en un schiste rouge grossier. C'est aussi la raison pour laquelle on y jouit de deux climats différens, qui produisent une grande variété dans les plantes. Les plus remarquables de celles qu'on pouvoit encore reconnoître, étoient la sophora à feuilles de lupin (1), la chataire multifide (2), la buplèvre des rochers (3), la vesce bisannuelle (4), l'aster de Sibérie (5), la sar-

(1) *Sophora lupinoides.*
(2) *Nepeta multifida.*
(3) *Bupleurum saxatile.*
(4) *Vicia biennis.*
(5) *Aster Sibiricus.*

rette

rette à feuilles de saule (1), l'axyris cératoïde et l'axyris hybride (2), la soude couchée (3), la gypsophile d'Espagne (4), l'armoise des rochers (5), l'argentine à feuilles bifides (6), et toutes sortes d'astragales (7). Je trouvai, au sud, entre les rochers, l'arabette de Tatarie (8), dont j'ai donné la description dans le premier volume, et des buissons de rosiers des Alpes, de groseillers épineux, et d'amelanchiers (9). Les petits vallons du bas de la montagne étoient remplis d'ortie-chanvre ou d'ortie à feuilles opposées et divisées en trois parties (10). Je trouvai, près de la montagne, un fond circulaire plein de scories calcaires blanches et verdâtres; elles prouvoient qu'on avoit fondu ici des minérais. On rencontre beaucoup d'autres indices pareilles dans ces montagnes. Le lac salin d'Outschioum est situé dans un vallon uni au bas de la montagne. Je vis, parmi les joncs qui

---

(1) *Serratula salicifolia.*

(2) *Axyris ceratoides et hybrida.*

(3) *Salsola prostrata.*

(4) *Gypsophila struthium.*

(5) *Artemisia rupestris.*

(6) *Potentilla bifida.*

(7) *Astragali.*

(8) *Arabis Tatarica.* Je présume que cette plante est l'*arabis nudicaulis* de Linnée.

(9) *Cotoneaster.*

(10) *Urtica cannabina.*

garnissent ses rives humides, la petite gentiane aquatique (1) en fleurs, et des vestiges de la primevere farineuse (2). Cette dernière croît dans presque toutes les prairies humides, qui avoisinent l'Enisséï.

J'avois encore sept verstes à faire à travers une côte assez rude pour arriver à l'Iious. J'y passai la nuit dans une maison de paysan isolée, habitée par un riche tanneur de Tomsk. On l'a fait établir ici, pour fournir les chevaux de poste nécessaires à la route des usines d'Irbischkoï. Il s'y est beaucoup enrichi, par la grande quantité de cuir de Russie qu'il vend aux Tatars.

L'Iious est formé, à peu de distance d'ici, par la réunion de deux rivières qui sortent des montagnes. Les Tatars les appellent AK-OUIIOUS et KARA-OUIIOUS (3). On y pêche en abondance toutes les truites qu'on rencontre dans les ruisseaux et rivières de la Sibérie. On y prend aussi de l'esturgeon, du sterlet, et du saumon blanc (NELMA), qui y remontent du Tschoulim. Le climat est le même que celui des contrées plus méridionales, qui s'étendent jusqu'aux monts Saïani : les landes y sont aussi belles, les fourrages excellens pour tous les

(1) *Gentiana aquatica.*

(2) *Primula farinosa.*

(3) L'iious blanc et l'iious noir.

animaux. L'hiver y est fort tempéré, en comparaison de celui de Sibérie ; il y tombe si peu de neige, qu'on peut laisser les bestiaux dans les pâturages pendant les frimats. Les automnes y sont très-beaux et très-doux, ainsi que dans toutes les contrées abritées par des montagnes. Les jours étoient très-beaux et fort agréables depuis le 14 septembre ; il y avoit des gelées blanches pendant la nuit. On jouit de pareils automnes près des monts Altaïsks. Les fortes gelées et les neiges ne se font sentir près de l'Iious qu'au mois de décembre. On m'a rapporté que l'année précédente on avoit laissé courir la volaille dans la campagne jusqu'à Noël, et que le fleuve n'avoit gelé qu'en janvier. Les glaces ne s'y consolident jamais longtems.

Je traversai l'Iious le lendemain au matin ; mais le bac étant trop petit et trop foible, je fus obligé de faire passer successivement nos voitures : ce qui prit beaucoup de tems ; la traversée fut heureuse jusqu'à ma voiture. Ayant été mal placée dans le bac, elle chavira avec lui, et s'enfonça dans l'eau. Le fleuve, heureusement, n'avoit pas une brasse de profondeur ; on parvint, avec beaucoup de peine, à la retirer, ainsi que le bac. Tout ce qui étoit dedans fut mouillé. Je fus obligé de tout déballer et de le faire sécher : ce qui dura jusqu'à midi. Je ne fus coucher qu'aux iourtens de Kat-

schinzi, qui sont les plus voisins. Elles sont situées près de l'Iious blanc, et habitées par les quatre frères *Kokovo*, dont elles portent le nom. Je fus obligé de traverser deux hautes montagnes : ce qui rendoit le chemin très-pénible pour nos chevaux. La première, qui commence à l'Iious, s'appelle TESS; les Tatars nomment la seconde OUSVA. Je passai au pied de la Tess le ruisseau de Sourtik; je vis un moulin abandonné, près de son embouchure, dans l'Iious. Je montai la montagne, après avoir longé un petit torrent desséché, nommé aussi SOURTIK. Je visitai, en la descendant, une mine de cuivre, située sur le bord de la route. Elle dépend des forges d'Iésagaschki, qui appartiennent au négociant *Vlassiiefskoï*. On y voit plusieurs fouilles et un conduit, qui, commençant à la superficie du sol, a vingt toises de profondeur. Il paroît que le minérai s'y trouvoit par morceaux dans une roche grise tachetée. Il consiste dans un vert de montagne granulé, qui y est imprégné, ou qui se trouve par veines.

J'atteignis les iourtens Tatars au pied de la haute montagne de Tarbig, qui est arrosée à sa base par l'Iious blanc. Une superbe plaine sablonneuse s'étend entre cette montagne, et d'autres collines qui lui sont parallèles. On prétend que les neiges y durent rarement en hiver. On rencontre plusieurs lacs et bas-fonds

salins dans ce vallon, ainsi que le Toustou-Kora, dont M. *Gmélin* fait mention. Ce dernier fournit le sel au territoire de Krasnoïarsk. Obligé de coucher dans ces iourtens, j'eus occasion d'examiner les mœurs des Tatars de Katschinzi, qui sont riches. Ils paroissent avoir la même origine que ceux connus sous différens noms, et qui habitent les parties supérieures de l'Enisséï : ils ont en outre beaucoup de rapport avec eux.

Ces Tatars, qui se distinguent des autres par le nom de KATSCHINZI, sont au nombre de mille. Ils occupent le pays situé à l'ouest de l'Enisséï, entre l'Iious et l'Abakan. On y trouve de superbes pâturages. Leur langue prouve qu'ils sont de vrais Tatars. Les traits de leur visage, leurs habits, et leurs mœurs tiennent beaucoup des Mongols ; ils ont peut-être été long-tems sous la domination des Kalmouks : et alors le voisinage et leurs liaisons avec les Mongols les ont abâtardis. Leur langue est composée d'un si grand nombre de mots Mongols, qu'un Tatar de Kasan ne peut les comprendre ; leur accent et leur manière de s'énoncer lui sont même étrangers. Les hommes se rasent comme les Kalmouks ; ils ne gardent qu'une moustache en forme de croissant, et une barbette sur la lèvre inférieure ou au menton. La plupart portent leurs cheveux noirs en tresse ; les jeunes

gens en font une avec les cheveux de la queue, et laissent flotter les autres autour de la tête à six pouces de longueur. En hiver, ils ne portent pas de chemises; ils n'ont alors sur la peau qu'une longue fourrure à manches étroites. Ces fourrures sont, en grande partie, composées de peaux de chevreuils, que leurs femmes préparent, en vingt-quatre heures, avec le foie de l'animal cuit en bouillie. Lorsque ces peaux sont imprégnées de ce foie, elles les travaillent sur les genoux avec un bâton dentelé, pour les amollir. Les riches ont des fourrures de peaux de moutons et d'agneaux; les chefs portent des habits de draps et des culottes de soie les jours de solemnités. Les autres n'ont, avec leurs fourrures et leurs bottes, qu'une large culotte de grosse toile, que leurs femmes fabriquent avec l'ortie-chanvre, qui croît dans les vallons; ils l'appellent KINDER.

L'habillement des femmes diffère peu de celui des femmes Kalmoukes du commun. Leur coiffure consiste en deux tresses de cheveux, qui leur pendent sur leurs épaules, en un bonnet rond garni d'une large bordure de peau, en une houppe rouge qui tient au bonnet sur le sommet de la tête, et en deux bandes de soie, qui pendent sur le chignon. Les filles portent, jusqu'à leur mariage, un petit bonnet rond, qui descend un peu plus par-derrière

que celui des femmes ; il est sans bordure, et n'a qu'une houppe de soie rouge. Elles font neuf tresses avec leurs cheveux ; trois pendent le long du dos, et trois de chaque côté des faces. Les habillemens des femmes, et sur-tout leurs fourrures, ont une coupe particulière, élégante et agréable. Quelques femmes mariées portent sur la poitrine un *esclavage*, ou, pour mieux dire, une pièce de gorge ou compère garni de grains de coraux. La plupart des enfans courent tout nus dans les iourtens.

Les tentes qu'ils habitent aussi en hiver sont vastes. Elles sont couvertes de feutre, et entièrement semblables à celles des Kirguis et des Kalmouks. Leur manière de vivre, et même celle des riches, est très-mal-propre. Ils ne lavent et ne nettoient jamais leurs vases ; ils les essuient seulement un peu avec la main, sans les laver auparavant. Leur batterie de cuisine et leurs ustensiles consistent en une marmite de fer et des vases ou auges de bois de bouleau. Ils distillent leur eau-de-vie de lait à la manière des Kalmouks. Ils s'enivrent, pendant l'été et en automne, aussi long-tems qu'ils ont du lait. Les hommes et les femmes aiment beaucoup à fumer ; ils ont, vingt fois le jour, la petite pipe Chinoise à la bouche. Leur mets favori, après la viande, est un gruau composé d'orge ou de seigle, et de farine qu'ils font rôtir dans une poêle, et sur lequel ils versent du beurre

fondu. Ils appellent ce mets KACK (1.) C'est la culture du gruau qui les distrait de leur paresse et de leur fainéantise, en les obligeant de ne pas abandonner totalement l'agriculture. Ils en mangent à toute heure du jour, dès qu'ils ont faim. Ils mangent aussi, au lieu de légumes, les tiges de la grande berce (2), et toutes sortes de racines sauvages, telles que celles de la pivoine, du nénuphar, qu'ils nomment SOSASCH, du gros lis martagon (3), du petit lis rouge foncé (4), qui abonde près de l'Enisséï, et celle de la dent de chien (5), qu'ils appellent BESS.

De tous les Tatars que j'ai vus jusqu'à présent, ceux de Katschinzi sont les plus malpropres, les plus grossiers, et les plus fourbes. Ils ne s'épargnent pas même entre eux. C'est lorsqu'ils sont ivres qu'ils sont dangereux. Devenus insolens depuis qu'on les a traités avec égards, ils maltraitent quelquefois les Kosaques qu'on envoie pour pacifier leurs différens. Ils forment plusieurs oulouss, qui ont chacun à leur tête un chef à gages, nommé KNIAZI (6);

---

(1) Les Russes appellent *Kacha* les bouillies, et tous les gruaux cuits.

(2) *Heracleum sphondylium.*

(3) *Lilium martagon.*

(4) *Lilium Pomponium.* (Lis de *Pomponne.*)

(5) *Erythronium dens canis.*

(6) Petit prince.

ils payent leur tribut ou *gassak* en pelleterie, ou bien ils en donnent la valeur en argent. On les régale de liqueurs spiritueuses le jour du paiement, et ce jour se passe rarement sans disputes et sans qu'il y ait du sang répandu.

Leur richesse consiste dans le bétail qu'ils laissent pâturer tout l'hiver dans les herbages de leurs superbes landes montagneuses. En été, ces animaux se mettent à l'abri des fortes chaleurs dans de charmans vallons, où ils respirent une fraîcheur agréable. Les bestiaux y prospèrent beaucoup ; mais l'air des montagnes les empêche de devenir très-gros. Leurs chevaux sont d'excellens bidets pour la chasse ; ils ont les membres fort agiles, et la plupart sont d'une couleur claire. Ils ont le nez fendu, et portent la tête au vent. Quelque échauffé que soit un cheval, ils le mènent à l'abreuvoir, sans craindre de lui faire du mal. Ils observent cependant de ne pas le faire boire ainsi au printems, qu'ils regardent comme une saison dangereuse ; ils ont aussi grand soin de laisser reposer leurs chevaux pendant deux heures, lorsqu'ils sont échauffés, avant de les envoyer au pâturage. Parmi ces animaux, j'en ai remarqué d'une couleur que je n'ai vue nulle part ; et en général, ils sont parfaitement noirs, avec la tête, la crinière, et la queue couleur gris de fer, les quatre pieds blancs. Leurs bêtes à cornes sont tigrées, pour la plupart, et de

médiocre grosseur; mais, en revanche, ramassées, vigoureuses, et robustes. Ils entretiennent beaucoup de moutons, qui font une espèce mixte entre ceux des Kalmouks et des Russes; ils ont le nez plus courbé et les oreilles plus pendantes que les moutons Russes: mais ils ne sont pas plus gros, et ont la même laine. Ce qui les distingue le plus, c'est la queue; elle forme une pelotte de graisse un peu plus forte que les deux doigts, au bout de laquelle est une seconde petite queue mince. Ils ont presque tous des cornes; et on rencontre souvent des béliers qui en ont quatre, et même six. Ces moutons sont communément blancs, avec la tête et le poitrail noir ou marbré. On en voit peu d'entièrement blancs ou noirs.

Je n'ai appris que peu de choses sur ce qui concerne leur religion et les cérémonies de leur culte. Je puis affirmer que ce sont des payens très-stupides. Ils adressent leurs prières à un Dieu bienfaisant, en se tournant vers l'est. Ils craignent davantage une divinité malfaisante, à laquelle ils font des prières, pour qu'elle ne leur nuise point; ils lui consacrent, au printems, un étalon noir ou alezan. On le conduit devant le bûcher; on l'y parfume avec une petite armoise odoriférante (1), qu'ils appellent

(1) C'est une variété de l'*artemisia tanacetifolia*, l'armoise à feuille de tanésie, qui croît sur les montagnes arides.

IRVEN; ils l'arrosent et le lavent avec du lait, dont ils jettent le reste dans le bûcher en récitant différentes formules de prières. Ils laissent retourner cet étalon dans son troupeau, après lui avoir attaché un petit lambeau d'étoffe rouge et blanche devant la crinière et la queue. Ils renouvellent chaque année la même cérémonie avec ce cheval, nommé ISIK; leurs Devins ou KAMNOÉ, jouent le principal rôle dans cette fête.

Ces Tatars m'ont fait comprendre que l'idole placée à l'est, hors de leurs tentes, est la représentation de cette divinité malfaisante. Ils l'appellent TOUS. On voit aussi près de leurs tentes un bâton fendu en fourche, qui est tiré d'une longue branche d'arbre. Une courroie passe d'un des bouts de la fourche à l'autre; de petits morceaux de bois grossièrement travaillés, et représentant des oiseaux, sont attachés à cette courroie. Une plume de gelinotte est fichée dans chacune de ces figures, de sorte qu'elles ressemblent à un oiseau à double corps qui a les aîles écartées. (Voyez *planc. XXXIV, figure* 1 *a*.) Il pend entre les deux petits morceaux de bois un petit morceau de peau de renard ou d'hermine, et une longue queue de nerfs effilés, fréquemment entremêlés de crins de cheval. J'ai remarqué qu'on voyoit près des tentes des riches, entre ces petits morceaux de bois, un petit cerceau ou cercle de bois, auquel tenoit

une longue baguette travaillée (*figure* 2); elle représente probablement le tambour magique du Kamnoé, qui a fabriqué et béni l'idole. On remarque à côté du bâton qui forme la fourche, deux autres petits bâtons (*figure* 1, *b*, *c*), fichés entre les cordes qui soutiennent la tente. A l'un de ces bâtons est attaché un petit lambeau d'étoffe rouge, et à l'autre un blanc, qui est ordinairement accompagné d'un troisième de couleur bleue (1). Ces petits bâtons se trouvent d'un côté de l'idole, ou un de chaque côté. J'ai vu auprès de plusieurs tentes, et sur-tout près des Iourtens, des Tatars qui sont pauvres, un bâton fourchu où ne pendoit qu'une queue de renard, et le bout d'une queue de mouton avec sa laine. De chaque côté de ces ornemens est un petit morceau de drap bleu et un cordonnet assez gros, fait avec de la laine blanche et brune; ils tiennent tous deux à la courroie. (Voyez *figure* 3.) On apperçoit d'autres petits bâtons sur le côté, où pendent de petits lambeaux de drap ou d'étoffe blanche et rouge. D'autres Tatars attachent simplement une peau d'hermine à un bâton placé à l'est ou à l'ouest, quoique les autres bâtons où tiennent les morceaux d'étoffe soient

(1) Ces trois couleurs paroissent être sacrées chez ces Tatars: ce sont aussi celles que leurs devins choisissent pour leur habillement, ainsi que pour l'ornement de leurs idoles.

toujours à l'est. Ils ne peuvent souffrir qu'on touche à leurs reliques, devant qui ils font fréquemment des prières lorsqu'ils ont besoin de quelque chose. Le jour de la fête de la Divinité bienfaisante, ils tiennent cette idole au-dessus du feu, et la parfument avec l'absinthe odoriférante, et elle paroît alors rousse. On trouve aussi de cette plante dans plusieurs Iourtens; elle est pendue du côté où est l'idole.

Je passe aux cérémonies du mariage. Quand un homme veut se marier, il charge un entremetteur de remettre au père de la fille une provision d'eau-de-vie et de tabac. Celui-ci fait la demande, en offrant au père de boire un verre d'eau-de-vie avec lui et de fumer une pipe. Si le pere accepte, il est censé donner son consentement au mariage de sa fille, et l'entremetteur s'en retourne. Le prétendu ne peut faire sa demande en personne qu'au bout de six mois, en observant avec le père la même cérémonie que l'entremetteur. On fait alors les conditions; on stipule la dot, et on fixe le jour du mariage, qu'on renvoie à plusieurs mois. Ceci n'est observé que par les riches; les pauvres qui veulent se marier, se mettent pendant plusieurs annéés au service du père. Les préparatifs du mariage finis, le futur se rend avec ses amis dans la tente du père de l'épousée, où il trouve tous les parens et amis rassemblés. Le père et la mère sont assis à la

tête de la compagnie ; le reste forme cercle, et ceux qui ne peuvent pas entrer restent debout hors de la tente. La fille se jette aux pieds de ses père et mère, et prend congé d'eux en larmoyant. Elle se tourne ensuite vers ses frères, sœurs et alliés. Toutes les femmes et filles qui sont présentes se mettent à pleurer. Cette lamentation dure jusqu'au moment où le prétendu prend sa future par la main, et la mène dans une autre tente, préparée à quelque distance pour eux. On se divertit, l'on mange et l'on boit pendant plusieurs jours. Ces fêtes même commencent avant les nôces, aussi-tôt que le prétendu est arrivé. Plusieurs observent des cérémonies que je dois taire. Il arrive quelquefois parmi eux des enlèvemens, mais alors le vainqueur est toujours le plus fort. Lorsque l'épousée est convaincue d'avoir mené avant son mariage une vie déréglée, son amant est condamné à des dédommagemens envers l'époux.

Je passe aux cérémonies des funérailles. Ils enterrent les morts dans leurs habillemens ordinaires. Ils mettent dans les bières plusieurs petites bagatelles, et les ferment avec des planches avant de les combler de terre. Ils posent un gobelet sur la tombe. Le jour de l'anniversaire, les parens s'y rassemblent pour fêter sa mémoire. Les femmes commencent la cérémonie par des lamentations et des pleurs ; et elle finit par un repas et des divertissemens.

Tous les convives boivent avec la coupe qui est sur la tombe. Ils ne se servent dans leurs fêtes que d'un seul instrument appelé IETTAGA : il consiste en une petite caisse de sapin de deux aunes de long et large d'une main. Elle n'a qu'un fond qui forme la table harmonique. Six cordes de laiton de différentes grosseurs, sont tendues dessus sans chevalet. Pour accorder cet instrument, on pose un petit morceau de bois sous chaque corde ; on l'avance ou recule jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'accord. La partie la plus courte forme le dessus, et la plus longue en cordes libres fait la basse. On joue celle-ci de la main gauche, tandis que le dessus s'exécute de la droite. Les airs que je leur ai entendu exécuter, sont aussi mauvais que ceux des Kalmouks; leurs danses ressemblent beaucoup à celles de cette nation.

Deux routes conduisent de ces Iourtens à Abakansk par Iourbinskaia-Dérevna ; l'une passe près du lac salin de Toustou, à travers une lande où l'on ne trouve ni bois ni eau douce, et où l'on est obligé de faire quatre-vingts verstes sans changer de chevaux : l'autre côtoie plusieurs lacs près du ruisseau de Karisch, et a environ cent dix verstes de longueur. Je pris cette dernière de préférence, pour examiner les mines qui s'y trouvent. Je laissai le Toustou-Koul sur la droite. J'entrai dans une contrée très-montagneuse, où je vis le caragan pygmée.

C'est celui qui a les pédoncules simples, et quatre folioles sessiles (1). Je longeai un grand nombre de petits laçs, dont les eaux sont douces, saumâtres, ou amères. J'atteignis le lac Bili-Koul, qui a, dit-on, soixante-dix verstes de circonférence. Il est poissonneux, quoique ses eaux soient un peu saumâtres et son rivage salin. Je remarquai sur le sol salin de ce district, des plantes qu'on ne trouve point ailleurs, entr'autres la renoncule décrite dans la *Flora Sibirica*, *part.* 4, *page* 202, *n°*. 46. Elle étoit encore très-reconnoissable. Je passe les autres sous silence, à l'exception d'un Alysson, dont il n'existe aucune description. J'en donnerai une très-circonstanciée dès que j'aurai occasion de voir cette plante dans une saison plus favorable et dans sa perfection. J'atteignis, à quelque distance du Bili-Koul, et près du gros ruisseau de Touigoum qui s'y jette, les Iourtens d'été de l'Oulouss de *Schebberdé*, où je rassemblai plusieurs chevaux de relais. Plusieurs autres Iourtens dispersés sur ce ruisseau nous en envoyèrent d'autres. Je le traversai à plusieurs reprises. Je découvris enfin sur la droite le vaste lac d'It-Koul, qui est très-poissonneux. On voit beaucoup d'indices de minérais et de fouilles sur ces bords. Je passai le Karisch, qui sort de l'It-Koul pour se réunir au Touigoum.

(1) *Robinia pygmea.*

Je

Je m'arrêtai dans un cabaret établi près de la maison d'un maître mineur et d'autres bâtimens particuliers. J'y passai la nuit pour attendre les gens de ma suite qui étoient restés en arrière. La mine d'Irkoulskoï est en face de la maison du maître mineur, et au pied d'une montagne boisée de mélèzes. Les travaux y ont été poussés à plus de dix toises de profondeur. On y trouve une superbe pyrite d'azur parmi d'autres pyrites de cuivre aurifère, mais plus pauvre. Elle produit à l'essai trente livres de matte crue par poud; on en a tiré quinze livres de cuivre, neuf zolotniks d'argent; et sur cent livres, treize zolotniks et demi d'or. Cette pyrite est le plus riche minérai récemment découvert; on n'a pas trouvé de continuité au filon, parce que la gangue qui étoit d'abord très-large, s'est entièrement perdue lorsqu'on est arrivé à une certaine profondeur. On venoit d'ouvrir une nouvelle fosse dans la partie supérieure du ruisseau d'Iourba, qui donnoit beaucoup d'espérance. On travailloit aussi sur un autre filon à cinq ou six verstes d'ici. Le premier maître mineur qui conduit les travaux est un Allemand du Duché de Brunswick; il a fort peu de mineurs avec lui; il est donc obligé d'employer des paysans des villages de Tess et de Koépen, qui dépendent du district d'Abakansk. On a peuplé ces villages de criminels pour les travaux des mines. Les

travaux vont lentement, faute d'encouragement. Ces montagnes méritent d'être fouillées avec soin, et par des mineurs expérimentés. Il seroit même nécessaire de recommencer les travaux dans les mines qui ont été abandonnées parce que le filon a paru tarir. Je présume que ce proverbe qui dit que la richesse métallique de la Sibérie existe à la surface du sol, est faux; il ne doit probablement son origine qu'à la paresse des ouvriers. Il y a trop d'indices de minérais pour abandonner les recherches. Il n'existe peut-être pas une seule montagne, sur-tout dans cette contrée, où l'on ne rencontre d'anciennes scories, des pyrites à moitié fondues, d'anciens travaux et fouilles. Les vallons sont remplis de tombes; on y trouve beaucoup de cuivre et d'or qui ont été exploités dans le pays. Je m'étendrai davantage dans la suite, sur les travaux de ces mines.

Passé le Karisch, la contrée devient toujours plus montagneuse. On n'y voit d'autres bois que quelques broussailles sur le bord des ruisseaux, et un petit saule dans les vallons qui ne croît qu'à la hauteur d'une aune. Je traversai un petit ruisseau près d'un lac situé entre les montagnes. Je passai à quinze verstes au-delà d'une hauteur considérable, près du gros ruisseau de Ssoon, appelé SSONA par les Russes. Je trouvai encore ici de superbes vestiges des plantes de l'année; elles doivent abonder dans cette contrée lorsque le tems est favorable. Les

plus remarquables étoient la quinte-feuille frutiqueuse (1) et le menisperme du Canada (2) qui ont plus de cinq pieds de hauteur ; leurs feuilles étoient encore de la plus belle verdure. Les montagnes offroient aussi des plantes encore vertes ; j'y remarquai une de ces jolies plantes à feuilles étoilées, qui sont décrites dans la quatrième partie de la *flora Sibirica*, *pages* 62 *et* 63 (3). Le caragan pygmée (4) est généralement répandu dans ce district. Au-delà du ruisseau, la grande route se dirige à droite vers le village de Tess ; mais je pris un ancien chemin presque tout couvert d'herbages, qui traverse une haute montagne, et conduit au ruisseau d'Iourba, qui tombe dans l'Enisséï. Ce chemin continue à travers une colline basse et assez unie jusqu'à Iourbinskaia, où j'arrivai assez tard dans la nuit, parce que nos chevaux étoient harassés de fatigue. Ce gros village situé sur l'Enisséï, est nommé KEMSON par les Tatars.

Je m'étois proposé de traverser le fleuve le lendemain, pour me rendre à Abakansk. Mais le soldat que j'avois envoyé pour faire préparer le bac, vint m'attendre près de Koépoennaia,

(1) *Potentilla fruticosa.*

(2) *Menispermum canadense.*

(3) *Astragalus verticillaris.*

(4) *Robinia pygmea.*

petit village nouvellement établi sur un bras de l'Enisséï à six verstes d'Iourbinskaia, pour m'annoncer que le bac étoit si endommagé, qu'il ne pouvoit servir qu'après avoir été réparé. Je couchai dans ce lieu qui n'est encore composé que de quatre maisons. Il doit son nom à un bosquet de pins qui est à sa proximité; on l'appelle KOÉPOEN-KARAGAÏ. Je ramassai, près des montagnes voisines composées de couches horizontales de pierre sablonneuse, des graines de plusieurs plantes rares, sur-tout de celle de la belle ballote laineuse (1) qui croît ici en abondance. On l'emploie comme remède domestique, à cause de son odeur aromatique. Les montagnes, dont je viens de parler, bordent les deux rives de l'Enisséï.

§. II.

DE KOÉPOENNAIA A KRASNOÏARSK.

Du 1er au 10 octobre.

Abakansk, 20 verst. — *Iourbinskaia*, 10 verst. — Ruisseau de *Karassouk*, 25 verstes. — *Ianovaia*, 40 verst. — *Novosélovo*, 5 verst.

(1) *Ballota lanata*. Les habitans de Krasnoïarsk appellent cette plante GRÉMIIASSCHA, parce qu'elle croît en abondance près d'une montagne de ce nom, située au-dessus de la ville. Ils l'emploient intérieurement et extérieurement contre les maux de tête.

— *Igrischnaia*, 20 verst. — *Baliktinskoé*, 30 verst. — *Ogourskaia*, 15 verst. — Forge d'*Iésagaschkoï*, 35 verstes. — Cours de l'*Enisséï*. — *Ofscharskaia*, 30 verstes. — *Birioussinskaia*, 25 v. — *Ofsiianka*, 25 v. — *Krasnoïarsk*, 22 verstes.

On longe le fleuve pour aller joindre le bac d'Abakansk, établi à quinze verstes plus haut. On découvre à cinq ou six verstes sur sa rive élevée, beaucoup d'anciennes tombes de pierres. Une étendue de terrain d'environ quatre cents toises est si couverte de ces tombes qui sont communément doubles, qu'elles ont à peine deux toises d'intervalle entr'elles. Elles forment un carré construit en dalles; les unes sont revêtues d'un amoncellement de terre, les autres sont tout unies. Il y a eu probablement ici un cimetière renommé, ou bien il s'est donné une bataille dans le voisinage. Le passage du fleuve est au-dessous d'Abakansk, au pied de la Pérévosnaia, montagne rapide, composée d'une roche sablonneuse rougeâtre qui se brise par carreaux. On y voit sur-tout les plateaux des pierres abritées par la saillie des rochers; elles sont couvertes d'inscriptions fort bien moulées avec de l'encre de la Chine, ou autre couleur noire, en lettres de la grandeur de nos grosses capitales. La plupart de ces inscriptions sont très-bien conservées. Elles sont presque

toutes en langue mongole; je n'en ai vu que deux en langue Tatare. Elles paroissent plus anciennes que la conquête de cette partie de la Sibérie. Il seroit à desirer qu'elles fussent traduites; mais il faudroit pour cela une personne bien instruite dans la langue mongole.

La traversée pour se rendre à Abakansk est de cinq verstes. Il faut d'abord passer le corps du fleuve qui a plus de trois cents toises de largeur. Il est très-rapide, et a beaucoup de tournants. On le traverse à la rame; on est obligé de tirer les bateaux le long de l'île Déguériatof, en remontant l'Enisséï, et ensuite entre cette île et celle d'Ovinnoï (1). Delà, on passe par un bras du fleuve où les eaux sont basses vers l'île de Taborskoï. On reprend les rames pour traverser un autre bras qui est plus large. On est obligé de tirer de nouveau les bateaux, sur le rivage opposé, jusqu'à Abakansk.

Cet ostrog est une misérable maison qui tombe en ruine. On y voit une mauvaise église de bois, et peu de maisons habitables. Il est situé sur une rive sablonneuse et basse de l'Enisséï, ce qui l'expose à des inondations considérables et générales, à la suite des grandes neiges.

---

(1) On a donné ce nom à cette île, parce qu'on y voyoit autrefois beaucoup de fours. Ils servoient à sécher le houblon.

Heureusement elles ne sont pas fréquentes. On n'en a pas essuyé depuis 1763, et cette dernière a été la plus forte. Elle a entraîné les meilleures maisons qui étoient situées près du fleuve, ainsi qu'un clocher. La fortification a été également endommagée. Elle a un besoin pressant d'être réparée. Ce lieu est la résidence d'un *Oupravitel*, ou Voïévode, qui a dans sa dépendance les villages voisins, les paysans qui ressortissent du commissaire de Beleskoï-Ostrog, les Tatars-Katschinszi qui habitent la rive gauche de l'Enisséï, les Tatars-Kaïbals, et les Kischtimi qui occupent la rive droite. On compte à Abakansk plus de six cents habitans mâles, y compris ceux qu'on en a tirés pour peupler les villages. Ils vivent principalement de l'entretien et du commerce des bestiaux, et de l'agriculture, qui ne leur fournit cependant pas le nécessaire à cause de leur paresse. Il en est de même des Russes répandus dans les contrées supérieures de l'Enisséï. Le bétail prospère aussi bien ici que dans les superbes contrées dont j'ai fait mention. Il demande peu de soins; aussi ces peuples vivent-ils sans soucis et dans la plus grande nonchalance. On fait passer beaucoup de bêtes à corne de cette contrée à Oudinsk et au-delà, vers Irkoutzk, à Kousnezk, au-delà des montagnes, aux mines et forges de Kolivan, vers Baraba et jusqu'à Tobolsk, où elles prospèrent beaucoup mieux

que les taureaux des Kirguis. On ne peut les faire voyager qu'en été, parce que les chemins ne sont praticables pour les bestiaux que dans cette saison; on ne peut y aller en voiture à cause des montagnes sauvages. Pour se rendre à Kousnezk, la moitié du chemin se fait à travers la lande de Saïan; cette route assez commode, devient infiniment pénible lorsqu'on est arrivé aux montagnes. Après les avoir traversées, on atteint les rivières qui se jettent dans le Tom. Lorsque les marchands y sont arrivés, ils font construire des radeaux pour transporter leurs bestiaux par eau jusqu'à Kousnezk. Les habitans d'Abakansk commercent aussi en houblon. Ils en font de fortes récoltes dans les îles de l'Enisséï, où il croît en abondance; ils en chargent un grand nombre de bateaux pour Irkouzk (1).

Les habitans de cette contrée m'ont assuré unanimement que les hivers y sont doux et très-courts en comparaison de ceux qu'on éprouve à Krasnoïarsk. Cet adoucissement est dû à la situation de cette contrée; elle est entourée au nord et à l'est d'une haute chaîne de montagnes, qui borde l'Enisséï et file à l'ouest au-dessus de Krasnoïarsk, et elle est abritée au sud par la plus haute montagne de la chaîne

(1) Abakansk est aujourd'hui l'une des villes de cercle du Gouvernement de Kolivan.

de Saïansk. Cette contrée forme donc un vallon bien clos, où la chaleur est vivement augmentée par les rayons du soleil qui dardent contre les rochers arides de ces montagnes. Ce district est donc le plus chaud et le plus doux de la Sibérie. Un habitant de la petite Russie qui s'y est établi, cultive avec succès du tabac et des arbouses. Il compare les hivers de ce canton à ceux de son pays. Il m'a dit que s'il obtenoit un terrain propre, il espéroit y faire réussir les arbres fruitiers et les abeilles.

On voit de petits bois et des broussailles autour d'Abakansk et sur les petites îles du fleuve. J'y remarquai beaucoup de petits oiseaux rares, savoir : un ortolan (1), le bec croisé de Sibérie (2), une lavandière (3), la mésange de la mer Caspienne (4), et le pic à trois ergots (5); ils s'y arrêtent presque tout l'hiver. On y remarquoit depuis quelque tems deux espèces de moineaux blancs. Mes chasseurs ne purent s'en procurer. On m'a rapporté qu'on avoit apperçu ici, il y a deux ans, quantité d'ours tigrés de blanc qui paroissoient venir de très-loin. Ils étoient maigres, épuisés, et

---

(1) *Emberiza cia.* [le bruant fou *ou* le bruant des prés. *Buff.*]

(2) *Loxia Sibirica.* Appendix, n°. 53.

(3) *Motacilla cyanurus.* Appendix, n°. 71.

(4) *Parus Scythicus.*

(5) *Picus tridactylus.* [l'épeiche *ou* le pic varié. *Buff.*]

si affamés, qu'ils entroient dans les villages où l'on en a tué plusieurs.

J'aurois désiré passer l'hiver à Abakansk ou dans les environs, mais les maisons d'Irbizkoï étoient inhabitées, et les bâtimens de l'Oukaz ruinés ; il n'y avoit pas une seule chambre logeable à Abakansk. J'étois donc obligé d'aller à Krasnoïarsk, afin de me procurer un logement assez commode pour y travailler pendant l'hiver. La saison étoit déjà très-avancée ; les froids excessifs des nuits annonçoient que l'Enisséï seroit pris dans peu, ce qui rendoit la traversée difficile. Ne pouvant me rendre à Krasnoïarsk sans passer ce fleuve, je renonçai au projet de parcourir cette superbe contrée, et renvoyai la partie à l'été prochain. Je me mis en route le 4.

Je traversai heureusement l'Enisséï, malgré un ouragan considérable qui venoit du nord-est, et le mauvais état des bateaux. D'Iourbinskaia-Dérevna, je pris la route qui m'avoit conduit à Abakansk ; le chemin mène aux forges de fer établies près de l'Iésagasch, et passe entre l'Enisséï et l'Iious. J'avois envoyé un relai en avant, à moitié chemin d'Ianovaia, village qui est à soixante-cinq verstes. Je m'y rendis sans perdre de tems. On a établi une métairie près du petit ruisseau de Kaskir ; le chemin est ici montueux et très-pénible. Je montai une côte qui longe ce ruisseau. Je grimpai en-

suite une montagne très-haute et très-rapide, sur laquelle j'eus beaucoup de peine à parvenir, malgré le double attelage que j'avois fait mettre à nos voitures. Celles qui portoient mes équipages, n'arrivèrent au sommet que le lendemain matin. Cette montagne est boisée de mélèses, de bouleaux et de peupliers. Je me trouvai, après ce passage, dans une contrée plus ouverte et assez unie, qui longe l'Enisséï entre de hautes montagnes de rocs. Je traversai peu après le petit ruisseau de Taschtip; je relayai près de celui de Karassouk, que je n'atteignis qu'à la brune. Je fis quarante verstes pendant la nuit, pour arriver à Ianovaia. Un petit lac salin est à dix verstes au plus du Karassouk sur la droite; il est situé au pied de la haute montagne de Saragasch qui longe l'Enisséï. On en a tiré du sel pendant cinq ou six ans, depuis 1758, époque où le Toustoukoul n'en fournissoit plus. Il étoit destiné à la fourniture du territoire de Krasnoïarsk. *Potéchin*, habitant de cette ville, avoit contracté un marché pour la préparation et la livraison de ce sel. Ces salines sont tombées depuis cinq ans, parce qu'il s'est formé de nouvelles croûtes de sel dans le Toustoukoul.

Je laissai sur le côté le Tschernoï-Kamen (1), haute montagne qui borde l'Enisséï. Elle est cons-

(1) Rocher noir.

titnée de couches horizontales de schiste noir qui s'inclinent vers le nord, ainsi que toute la chaîne de montagnes qui s'étend depuis Abakansk, avec plus ou moins de pente. L'inclinaison des couches n'est pas aussi forte dans toutes les montagnes de cette contrée, que dans le pays qui est plus élevé. On s'en apperçoit aisément dans deux montagnes situées près du fleuve et en face d'Ianova. Celle appelée OULAS a un village à sa base; l'autre est nommée GORODOVAIA STÉNA (1), parce qu'elle forme un escarpement à pic vers le fleuve qu'elle longe. Dans ces montagnes les couches font à peine un angle avec l'horizon.

Le village d'Ianovaia n'est composé que de huit maisons. C'est l'entrepôt du sel tiré du lac Toustoukoul, qui est à soixante-quinze verstes à l'ouest. On le transporte de-là sur des bateaux plats (BARKI), dans les magasins à sel de Krasnoïarsk. Le trésor de la couronne paye à la personne chargée de cette livraison quinze kopeks par poud pour le transport; il ne coûte à cet entrepreneur (PODRIADSCHIK) qu'un rouble et demi pour cent pouds, en le faisant voiturer par terre; ce prix seroit moindre s'il le faisoit transporter par eau, puisqu'il n'y a que deux cents verstes. On fait descendre sur l'Enisséï des usines d'Irbischkoï jusqu'à ce village

(1) Mur de ville.

les fers nécessaires aux forges de Kolivan. On les décharge à Ianova, en attendant l'hiver pour les transporter au-delà de l'Iious, qui est à dix verstes d'ici, et les déposer au village de Légostaiéva. Lorsque les eaux sont grandes, on les fait passer sur des bateaux dans l'Obi; en descendant le Tschoulim. Ce transport n'a plus lieu depuis le printems dernier, époque où les usines d'Irbischkoï ont été cédées au collége des mines, parce que la direction des mines de Kolivano-Voskrésenskoï se propose d'exploiter les minérais de fer, qui abondent dans les montagnes de Kouznezka. On a établi à cet effet de nouvelles forges de fer près de Kouznezka; elles sont dans la dépendance de Tomsk.

Le 6, mes équipages n'étant point arrivés, je ne me pressai pas de partir d'Ianova. Je profitai de ce délai pour observer ce que les montagnes voisines offroient encore d'intéressant en plantes. J'y remarquai sur-tout un gros lys qui y abonde. Ses feuilles sont d'un vert d'herbe. Il croît principalement près des villages et dans les bas-fonds humides qui sont battus par les bestiaux. Il y vient par touffes. On ne le rencontre que près de l'Enisséï. Les paysans l'appellent PISKOULNIK. Il paroît différer de tous ceux qui ont été décrits.

A cinq verstes d'Ianova je traversai une plaine qui longe l'Enisséï; elle est remplie d'an-

ciennes tombes. Je passai Novosélovo, village à clocher, et de-là une montagne de laquelle on découvre à l'est le cours de l'Enisséï, à une grande profondeur très-rapide. On voit l'Iious à l'ouest, sur le bord d'une campagne unie qui décline de la montagne; ses rives sont garnies de plusieurs villages. Cette rivière est plus élevée que l'Enisséï, et la contrée située au-delà est fort montagneuse. Je trouvai dans celle qui précède, une plaine dont le sol est assez maigre et salin. Elle s'étend jusqu'au petit village d'Igrischnaia; elle confine d'un côté à l'Iious, et de l'autre à des montagnes qui longent l'Enisséï. Ce village doit son nom à la source d'Igrischna, dont les eaux s'enfouissent à peu de distance de l'Iious.

Les montagnes se rapprochent de l'Iious au-dessous d'Igrischnaia; la route devient pénible, parce qu'on est obligé de côtoyer ce fleuve jusqu'au village de Baliktinskoé. On rencontre sur ces hauteurs, à moitié chemin, le ruisseau d'Oumna; on passe ensuite auprès de la source du ruisseau de Balikta, qui a donné son nom au gros village à clocher, dont je viens de parler. Il est situé sur l'Iious, et distribué par plusieurs petits villages, peu éloignés les uns des autres. Il a deux verstes d'étendue. La partie la plus considérable est composée de quarante maisons.

J'y couchai, pour aller de jour aux usines

de fer d'Iésagaschki. La route qui y conduit est très-montueuse, et garnie de bois. Elle étoit si boueuse et en si mauvais état, que je fus obligé d'envoyer du monde en avant pour la faire réparer. Le chemin passe d'abord sur des hauteurs considérables, mais assez ouvertes jusqu'au ruisseau d'Ogour, qui tombe dans l'Enisséï, et sur lequel est situé le village d'Ogourskaia. On entre, à peu de distance, dans une forêt de bouleaux, où l'on traverse le ruisseau de Souschoï - Ogour, qui est presque à sec. Un peu au-delà, est une épaisse forêt d'arbres à résine assez montagneuse. Je la conservai jusqu'à un vallon rapide, arrosé par le ruisseau de Kourou-Iésagasch. Ce vallon longe une côte étroite. Je côtoyai le ruisseau avant de le traverser. J'eus ensuite de belles campagnes. J'atteignis, au bout de quelques verstes, le grand Iésagasch et les forges de fer construites sur ses bords; elles sont à deux verstes de son embouchure dans l'Enisséï.

Je trouvai ici deux radeaux, qui y avoient amené du fer en gueuse des usines d'Irbischkoï. Ils suffisoient pour porter toutes mes voitures. Je m'y embarquai pour me rendre à Krasnoïarsk, qui est encore à cent verstes. On ne peut y aller par terre, par rapport aux montagnes, qui sont très-sauvages. Elles s'étendent insensiblement dans la chaîne de montagnes dont j'ai parlé. On peut s'y rendre à che-

val, par un sentier, lorsque l'on n'a pas d'autre moyen. Ce sentier, situé sur la rive droite du fleuve, est très-périlleux.

Ces forges ont été établies, il y a environ seize ans, par un négociant de Verkotourié, nommé *Alexéi Vlassiefkoï*. Son fils, *Andréi*, en est aujourd'hui le possesseur. Toutes les mines de l'Enisséï, et ces forges, sont entreprises pour le collège des mines et les usines d'Irbischkoï; elles dépendent de la chancellerie des mines et forges d'Ekatérinbourg, quoiqu'elles en soient éloignées de deux mille cinq cents verstes (1). Les éminences sèches et les montagnes boisées en partie, qui environnent ces forges, rendent leur site charmant. On a tiré entre ces montagnes une digue longue de cent quatre-vingt-dix toises. L'étang n'est pas fort large vers le ruisseau, qui a un cours rapide. Il fournit une si grande quantité d'eau, que ces usines pourroient être beaucoup plus considérables. Le bois y abonde également; mais elles manquent, en revanche, de tous les autres objets. On avoit construit, dans le principe, un haut fourneau pour la fonte d'un minérai de fer, découvert plus haut près de l'Enisséï. Il s'est montré fort beau à la superficie du sol. Devenu cuivreux dans la suite, il ne donnoit plus qu'un fer en gueuse, qui n'étoit

(1) Cinq cents lieues.

propre

propre ni à la fonte ni à la forge. Le fer de ces usines tomba, par ce moyen, dans un tel discrédit, qu'on n'en trouvoit presque plus de débit. Il n'étoit pas d'ailleurs fort considérable, à cause de la grande quantité de fer que fournissent les forges de Sibérie, où l'on n'emploie pour la fonte que des fourneaux avec des soufflets à bras, qui coûtent beaucoup moins. Ce haut fourneau, la fonderie, et le bâtiment à mouler, sont devenus inutiles, parce qu'on n'a pas trouvé de meilleur minérai. On avoit construit dans le bâtiment à mouler deux fourneaux courbes pour la fonte de différens minérais de cuivre, découverts dans les montagnes qui bordent l'Iious, le Karisch, et l'Enisséï. On n'a jamais pu réussir à fondre les riches pyrites tirées des mines du Karisch; les minérais d'ailleurs étoient de foible rapport; les travaux qu'on étoit obligé de faire dans une montagne très-solide, ne pouvoient être que très-pénibles et fort dispendieux. La mine cessoit de donner, aussi-tôt qu'on étoit parvenu à quelques toises de profondeur; de sorte que plusieurs filons n'ont produit que six à huit cents pouds de minérai: les meilleures n'ont rapporté que quelques milliers de pouds. On ne pouvoit prendre un meilleur parti que d'abandonner les travaux. Ils ont d'ailleurs cessé d'eux-mêmes, puisque le propriétaire, n'ayant plus assez de fonds, a été obligé d'en emprun-

ter, et d'employer des ouvriers à gages fort ignorans. Réduit à la mendicité, il a laissé, à sa mort, son fils dans la misère. On vient de transporter ici, par ordre de la cour, tout le fer en gueuse superflu des usines d'Irbinschkoï; on l'y met en barres et en plaques. Le martinet est donc la seule forge en activité; il est composé de deux martinets avec leurs doubles foyers. Toutes ces usines et les magasins sont en bois, mais d'une bonne construction. La belle maison du propriétaire est située au pied de la montagne vis-à-vis les forges (1).

Je continuai ma route vers l'Enisséï. Tout étoit prêt pour mon départ, et mes voitures étoient déjà sur les radeaux. J'y arrivai à midi. Nous ne pûmes aller que très-lentement, parce que les eaux étoient fort basses; nous ne fîmes aussi ce jour-là que le tiers du chemin, tandis qu'on peut se rendre en un jour à Krasnoïarsk, dans les grandes eaux, sans se servir de rames. Le fleuve coule ici dans un canal interrompu, qu'il s'est frayé entre les hautes montagnes sauvages, dont j'ai parlé. Cette chaîne s'étend dans sa largeur jusqu'auprès de Krasnoïarsk, et par conséquent à cent verstes. Elle borde, des

---

(1) Les murailles de cette maison étoient couvertes de la cochenille de l'axiris, *coccinella axiridis*, décrite au n°. 136 de l'*Appendix*. Cette plante, qui sert de nourriture à cet insecte, croît abondamment dans ce district.

deux côtés, le fleuve d'énormes écueils qui s'élèvent, sur-tout à l'est, avec des cimes de rochers brisés garnies de bois. On ne rencontre plus ici de couches horizontales métalliques, mais des roches et des schistes compactes ou brisés par couches presque perpendiculaires. Les ruisseaux qui sortent de ces montagnes, et se jettent dans l'Enisseï, sont à droite, les grand et petit Naguinâ, au-dessus desquels le fleuve forme une île, et conséquemment un bras auquel on a donné le nom de DOUNIKOVA-PROTOKA; à gauche, le petit ruisseau de Bousia, et sur la droite, le Strelnaia. La négligence de nos mariniers nous fit donner, à peu de distance d'ici, sur un banc de sable, situé près d'une pointe de terre. Il nous fallut près d'une heure pour nous remettre à flot. Nous passâmes ensuite un endroit rempli d'écueils. Les bateliers de Sibérie appellent ces places SCHIVÉRA. Nous vîmes, sur la droite, le Krol, ruisseau considérable; ceux de Souïniscla et de Birla sont sur la gauche. Nous atteignîmes, à la brune, le petit ruisseau de Dvorovaia; le village d'*Ofscharskaïo* est situé sur sa rive droite. Sa rive gauche présente des rochers de schiste alumineux noir. Il se forme, dans les crevasses et cavités de ces rochers, de l'alun jaune et mou (KAMENNOIÉ-MIASLO) (1); il est

(1) Beurre de pierre.

aussi beau et aussi abondant que celui de la rivière de Mana, et tient aux rochers par croûtes épaisses et raboteuses. Il n'est souvent composé que de fines pointes, comme l'alun de plume, et en druses. Cet alun est, en général, très-blanc et léger; lorsqu'on le brûle à la flamme, il devient facilement fluide, bouillonne, et s'évapore avec des vapeurs rouges vitrioliques; son résidu est une terre légère très-blanche et savoureuse. Chaque année on en recueille plusieurs pouds ici et près de la Mana, qu'on va vendre à Krasnoïarsk. La livre se paye quinze à vingt kopeks, de la seconde main. Le peuple l'emploie comme remède, sur-tout dans les diarrhées et les dyssenteries, dans les hémorrhagies, qui suivent les enfantemens laborieux, pour les gonorrhées malignes et les fleurs blanches. Ils le font prendre comme vomitif aux enfans dont la poitrine est chargée de glaires. On se sert aussi, dans le besoin, de cet alun rouge au lieu de vitriol, pour teindre des cuirs en noir. Les forgerons en font usage pour convertir le fer en acier.

Le tems fut froid et chargé de neige le lendemain 9 octobre. Nous traversâmes un vaste enfoncement sur la rive droite du fleuve dont les montagnes s'éloignent à quelques verstes. Ce bas-fond s'appelle Boschtinskoi-Saïmitsché. Nous passâmes heureusement le Kostovatoï-Plioès et Kossa; ils sont garnis et hérissés

d'écueils presqu'au niveau des eaux, lorsqu'elles sont basses : ce qui rend ce passage très-dangereux. Nous apperçûmes ensuite le ruisseau de Schoumischa, qui tombe à droite dans le fleuve. Avant d'arriver au ruisseau de Birioussa et au village du même nom, qui est situé à gauche dans un enfoncement, on voit, de ce même côté, de hauts rochers, qui bordent la rive, presque sans interruption, pendant deux verstes. Ces rochers viennent de deux montagnes. On apperçoit les entrées de trois grandes cavernes, et de plusieurs autres plus petites, qui se présentent fort bien. Leurs ouvertures sont plus ou moins élevées au-dessus de l'eau. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet, parce que plusieurs voyageurs en ont déjà donné la description.

On tire du talc de la montagne située vers la partie supérieure du ruisseau de Birioussa; mais les chemins étoient trop mauvais pour la visiter : elle est située d'ailleurs dans un désert presque impénétrable. On voit plus loin, sur la gauche, le petit ruisseau de Schoumischa. On en rencontre trois autres à quelque distance, l'un à droite, et deux à gauche; ils portent tous trois le nom de LISTVENNAIA. Vers la brune, nous passâmes l'embouchure de la rivière de Mana ou Mona, ainsi que celle du Manskoï-Bouik, et dans la nuit le village d'Ofsiianka.

Ce village, habité par des paysans riches, prouve combien la population est augmentée dans les vastes déserts de la Sibérie. Il est peuplé, à l'exception de quelques maisons, d'une même lignée, qui forme vingt-cinq familles nombreuses, quoiqu'elle en ait fourni presque autant à d'autres villages établis sur l'Enisséï. Un Russe, nommé *Iouschkof*, a été la souche de cette race. Il y a environ deux cents ans que cet homme avoit quitté la Russie pour s'établir dans cette contrée, occupée alors par les Kirguis. Il avoit sept fils, dont l'un fut massacré par ces peuples. Ils sont les auteurs de près de cinquante familles. Ces paysans ont conservé la passion la plus forte pour la chasse, la pêche, et tous les objets d'industrie de leurs ancêtres. La plupart sont très-riches. Les montagnes sauvages et inhabitées, qui bordent la partie supérieure de la Mana, leur offrent le pays le plus favorable à la chasse. On y trouve encore beaucoup de zibelines, de loups cerviers, de goulus, et d'ours. Les autres animaux sont, la belette rouge (KOULOUKÏ (1), l'écureuil, et un grand nombre d'autres. Le porte-musc abonde dans tout ce district, quoiqu'il soit très-rare dans la partie occidentale de l'Enisséï, et qu'il appartienne aux montagnes de Kousnezki, près du lac Télezkoï. C'est

(1) *Mustela Sibirica*, n°. 3 de l'*Appendix*.

en automne et au commencement de l'hiver qu'on en prend le plus. On se sert de lacets et d'assommoirs ; on les place dans les ouvertures de haies formées entre les rochers et les gradins des montagnes, où ces animaux cherchent leur nourriture. On vend leurs vessies à très-bas prix, c'est-à-dire, de vingt à trente kopeks; il est vrai que ce musc n'a pas autant d'odeur que celui de la Chine. On emploie la peau de cet animal pour des fourrures communes ; on les coud comme les peaux de chevreuil. Lorsque ces peaux sont tannées, elles ont beaucoup plus de moëlleux que toutes celles des autres animaux. La Mana fournit à ces paysans tout le poisson qu'ils peuvent désirer, et sur-tout plusieurs espèces de truites ; celle appelée LÉNOK [*Appendix*, n°. 104], est la plus commune. Ces paysans s'adonnent aussi à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux. Ils ont beaucoup de métairies dans les terres qui avoisinent la Mana, parce qu'elles sont très-bonnes.

Une source, qui n'a pas de nom, tombe ici dans l'Enisséï. On découvre, dans les rochers calcaires qui composent la rive gauche du fleuve, appelée OFSIIANSKOÏ - BOUIK (1) ; elles n'ont pas autant d'apparence que celles du Birioussa. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails à ce

(1) Plusieurs grottes.

sujet, puisque M. *Gmélin* a donné la description de toutes ces grottes.

Ofsiianka est à vingt-deux verstes de Krasnoïarsk. On atteint le ruisseau de Karaoulnaia sur la gauche, et ensuite la rive rocailleuse, nommée SCHALOUNIN-BOUIK. La contrée présente tout-à-coup, des deux côtés du fleuve, des steppes ouvertes, qui forment des collines basses et unies. La roche de Schalounin, qui est au-dessous d'un petit ruisseau, sur la rive droite, forme la dernière extrémité de la montagne escarpée, qui s'étend jusqu'ici, et la contrée devient plus unie. Ce rocher a la figure d'un pain de sucre; on y voit une petite ouverture au-dessus de l'eau, et on dit qu'elle conduit à une grande excavation. Nous passâmes ensuite devant l'île appelée SOSNOFSKOÏ, à cause des pins dont elle est garnie, et les embouchures de plusieurs petits ruisseaux. Nous atteignîmes Krasnoïarsk, qui est agréablement situé sur une haute pointe de terre sablonneuse, formée par l'Enisséï et la rivière de Katscha. Nous y arrivâmes d'assez bonne heure : ce qui nous donna la facilité de nous arranger dans les maisons que nous avions choisies pour passer l'hiver.

Je termine ici la troisième partie de mes voyages. Je rendrai compte, dans la suivante, des autres observations faites en 1771.

ANNÉE 1772.

§. III.

KRASNOÏARSK.

Janvier et Février.

Krasnoïarsk. — Voyage de M. *Souief* à la mer Glaciale. — Retour de M. *Souief.* — Observations sur les Ostiaks. — Observations sur les Samoïèdes. — Pêche de l'*Obi.* — Description du poisson blanc. — Chasse du territoire de *Bérézof.* — Chasse au renne. — Pêche du chien marin. — Chasse aux oiseaux près de l'*Obi.*

Le tems devint agréable et très-doux après mon arrivée à Krasnoïarsk. Les automnes sont communément très-beaux dans la partie méridionale de la Sibérie, et dans presque tous les pays montagneux situés à l'est. Il y eut, pendant le mois d'octobre 1771, deux jours nébuleux et froids; mais la plupart furent beaux et très-doux. Il geloit fort; la Katscha fut prise le 15, et l'Enisséï commença à charier le 22. On essuya des ouragans et des tempêtes dans les quinze derniers jours d'octobre; ils continuèrent avec la même violence jusqu'au 19 novembre. Le vent étoit fixé entre le nord-ouest et le sud-ouest. La contrée de Krasnoïarsk est

continuellement exposée à de pareilles intempéries ; il existe peu de climats où l'air soit dans une agitation aussi continuelle qu'en Sibérie, quoique les vents y soient plus violens et d'une plus longue durée, à cause de la nature du sol, qui, en général, est montagneux. Il tomba un peu de neige et de pluie jusqu'au 18 novembre ; l'Enisséï fut entièrement pris le 20. Il l'est rarement avant la mi-novembre, par rapport à la rapidité de son cours ; la débacle se fait d'ordinaire en avril. De la gelée et un tems calme succèdent à la débacle.

Les tems froids, propres à la Sibérie, régnèrent en décembre et janvier ; il est rare cependant de les voir continuer avec autant de force. La nuit du 7 au 8 décembre, le thermomètre étoit au cent quatre-vingt-seizième degré ; le 9 au matin, au cent quatre-vingt-quatorzième ; le 10, au deux cent troisième ; le 11, au deux cent neuvième ; et le 12, au deux cent deuxième. Le tems devint ensuite nébuleux. Le froid reprit avec violence après le jour de l'an : de manière que, le 5 janvier, le thermomètre étoit au deux cent unième degré ; le 6, au deux cent sixième ; le 8, au deux cent douzième ; et le 9, il fut de nouveau au cent quatre-vingt-seizième. Une forte tempête, venant du nord-ouest, mit fin au froid rigoureux, le 13. D'autres tempêtes continuelles, venant de l'ouest, augmentèrent la chute des

neiges. L'hiver continua ainsi jusqu'au 15 février, époque où l'on essuya quelques fortes gelées. Le soleil étoit si ardent, que les neiges fondoient rapidement sur les montagnes sablonneuses de cette contrée; leur diminution étoit sensible.

La ville de Krasnoïarsk n'est point changée depuis trente ans. Je l'ai trouvée telle que M. *Gmélin* nous la dépeint dans ses voyages. On n'y voit point de nouveaux édifices publics, excepté l'église paroïssiale, qui est en pierres; mais elle n'est pas encore achevée. Le nombre des habitans n'a presque pas augmenté, malgré la forte population du plat pays. Elle ne renferme point de riches marchands; les artisans n'y exercent que les métiers les plus indispensables. Cette ville ne deviendra jamais florissante, à cause de l'insouciance et de l'ivrognerie du peuple; ces vices sont enracinés chez lui par le bas prix des grains, et par l'abondance de toutes les denrées (1). Krasnoïarsk est fort avantageusement située pour le commerce. Tous les négocians Russes, qui se rendent à Kiakta, y passent aujourd'hui, lorsque les chemins d'hiver sont praticables. C'est,

(1) Il est fâcheux que notre voyageur ait voulu rejeter sur la libéralité de la nature les coupables effets d'un gouvernement despotique. On a déjà pu s'appercevoir plus d'une fois qu'il avoit plus d'érudition que de philosophie. *Note du Rédacteur.*

après Tomsk, la ville que les marchands préfèrent pour acheter les zibelines communes et les pelleteries qui se vendent en Chine. Il y passe, depuis novembre jusqu'en février, des milliers de traîneaux chargés de marchandises, qui vont par karavanes. Ils ne s'y arrêtent point, parce que le marchand, propriétaire de la karavane, est en avant ; ses affaires d'ailleurs sont expédiées aussi-tôt, puisqu'il paye comptant tout ce qu'il achète. Les marchandises Russes sont beaucoup plus chères à Krasnoïarsk qu'à Irkoutzk. On n'y trouve que des marchandises médiocres, qui se vendent assez cher, à cause du peu de débit, et par la raison que la ville ne renferme que deux marchands possesseurs de magasins ; ceux-ci mettent donc le prix qu'ils veulent à leurs marchandises.

Les productions du pays sont beaucoup moins chères à Krasnoïarsk qu'en Russie, où elles sont à bon marché. On y vendoit, à mon arrivée, la farine de seigle de deux à trois kopeks le poud ; la farine de froment, de quatre et demi à cinq kopeks ; le bœuf, de quinze à vingt-cinq kopeks le poud ; un bœuf entier, un rouble et demi ; une vache, un rouble ; un bon cheval, trois roubles, quelquefois deux seulement, et même au-dessous ; un mouton et un cochon, de trente à cinquante kopeks. Le prix des grains augmenta un peu, à cause des fortes livraisons qu'on faisoit aux forges et mines de

Kolivano - Voskrésenskoï, aux forteresses de l'Irtisch, à la fabrique d'eau - de - vie établie près du Tschoulim l'hiver dernier, et aux magasins que le gouvernement a formés à Krasnoïarsk. Le seigle n'a jamais passé cinq à six kopeks le poud.

Il y a fort peu de débit dans le pays, parce que la plupart des habitans sont cultivateurs, et élèvent eux-mêmes des bestiaux. Si le pays étoit moins fertile, le prix des denrées auroit augmenté depuis long-tems, à cause des envois de grains qu'on fait annuellement dans les contrées septentrionales de l'Enisséï, et dans le gouvernement d'Irkoutzk, où il n'en croît point, ainsi qu'à Sourgout et Narim. Jamais la récolte n'a manqué généralement dans ce canton; dans une récolte ordinaire, le seigle donne dix fois son grain; les semailles d'hiver huit; et l'orge, douze. Le froment ne produit, dans les mauvaises années, que six pour un; il est fort rare que l'avoine ne produise pas vingt. On sème très-peu de sarrasin commun; mais lorsqu'on en sème, c'est dans des terres épuisées, parce que la trop grande fertilité du sol le feroit monter en herbe: il donne ordinairement douze à quinze fois son grain. Ces champs présentent aussi bien sur les éminences que dans les vallons une terre noire et legère. On ne leur donne jamais d'engrais; l'expérience a prouvé que si on le faisoit, on détruiroit la

récolte. Quoique ces terres ne soient en jachères que tous les trois ans, elles conservent la même fertilité pendant 12 à 15 ans, et même davantage. Un paysan n'est jamais embarrassé lorsque son champ est épuisé ; il trouve assez de landes et de superbes côteaux à cultiver : il les défriche communément après les semailles d'été. On commence, dans les premiers jours de juin, à labourer le nouveau champ, en retirant les racines avec la herse ; on lui donne un second labour à la fin du mois. Ce nouveau champ (SALOG), qu'on laisse reposer jusqu'à la fin de juillet, est propre à recevoir en août les semailles d'hiver, en y faisant simplement passer la herse. Il se repose aussi jusqu'au printems ; on y sème alors du froment, après lui avoir donné un nouveau labour. On n'a point encore, en Sibérie, du froment d'hiver, quoiqu'il soit fort commun et d'un très-grand avantage dans le territoire de Kasan, et près de la Kama. On laisse reposer un pareil champ (PÉRÉLOG), après la première moisson, pendant l'hiver, sans lui donner de labour. On y jette la seconde et la troisième année, une semaille d'été. On le laisse en jachère (PARI) la quatrième année, après lui avoir donné deux labours ; on le sème pour lors l'automne suivant, ou au printems. La plupart des champs peuvent être ensemencés de trois années deux ; ceux des contrées élevées au-moins d'une année

à la troisième. Ils sont propres à toutes les semailles, et même au chanvre et aux pois.

Ce détail fera connoître l'état de l'agriculture dans les contrées orientales de la Sibérie, et prouvera l'heureux sort des paysans dans un pays si fertile. Le territoire de Krasnoïarsk a près de six cents verstes en carré; on n'y évalue la population qu'à un peu plus de quinze mille mâles, parmi lesquels se trouvent trois mille Tatars, et autres peuples de Sibérie; ces derniers ne s'adonnent point à l'agriculture, et mènent une vie pastorale. Cependant la population de ce territoire surpasse celle des contrées de la Sibérie plus orientales. Je crois devoir observer que la Sibérie n'étoit guère plus peuplée que l'Amérique septentrionale, il y a au plus deux cents ans; ce n'étoit qu'un désert aussi inconnu; par conséquent on doit être étonné de l'état actuel de ce pays; les Russes qui l'habitent surpassent de beaucoup le nombre des nationaux. Si la découverte et la conquête d'une contrée entièrement déserte et aussi vaste, qui s'étend jusqu'à l'Océan oriental, fait honneur au génie, au courage, et à la bravoure des Russes, sa population ne peut être regardée que comme un chef-d'œuvre de la plus saine politique. Il ne faut pas deux siècles pour rendre cette province florissante, puisque le sol y est très-abondant; l'air salubre et purifié par les vents des montagnes,

qui règnent toute l'année ; les sources, qui jaillissent des rochers, fournissent d'excellentes eaux. Le site de cette province est des plus avantageux. Les habitans, malgré leur intempérance, y parviennent à un âge fort avancé, et engendrent beaucoup d'enfans.

On ne cultive guère, en Sibérie, que les grains dont j'ai parlé ci-dessus, quoique les contrées méridionales soient très-propres à la culture des plantes potagères. Il est rare que les gelées précoces de l'automne fassent tort aux plantes délicates ; mais elles sont exposées aux gelées, qui se font sentir communément vers la fin de mai ; les potirons et les concombres sont les seules plantes potagères qui y réussissent ; les melons et les arbouses ou melons d'eau, ne viennent point à parfaite maturité en pleine terre. Le tabac y est cultivé avec succès ; il s'en fait un très-grand débit parmi les idolâtres. On ne sait cependant pas encore cueillir la feuille à tems, ni la préparer ; le goût qu'il conserve le fait appeler SÉLENTSCHAK. On ne le vend que quinze à vingt kopeks la livre, à cause de sa mauvaise qualité, tandis que celui de Tscherkask coûte quarante kopeks, et plus ; on le vend même souvent soixante à Oudinsk.

Les habitans de Krasnoïarsk tirent de grands avantages du houblon sauvage, qui croît abondamment dans les îles de l'Enisséï, sur-tout vers

vers Abakansk, et plus haut. Ils s'y rendent par troupes nombreuses, en automne, et en rapportent le houblon sur des radeaux. On le vend, à Krasnoïarsk, de cinquante kopeks à un rouble le poud. On en envoie beaucoup à Enisséï, Irkoutzk, et dans les contrées baignées par la Tougouska, où il ne vient point; il y est cher. La bière des habitans de Krasnoïarsk revient à bon marché, à cause du bas prix des grains : aussi, à chaque fête, s'enivrent-ils plusieurs jours de suite.

La rhubarbe se tire principalement de Krasnoïarsk; c'est une des plantes sauvages des montagnes. Lorsque le collège de Médecine en demande, la chancellerie de cette ville charge des entrepreneurs d'en faire la livraison à un prix fixe. Ils la font récolter, en automne, dans plusieurs districts des montagnes, surtout au-dessus d'Abakan, et au-delà de l'Enisséï, près des ruisseaux de Salba et de Sisim. La meilleure vient d'Oudinsk; on la trouve sur les montagnes voisines de l'Ouda et de la Birioussa. Ce sont communément les racines de la rhubarbe ondée (1), et d'une espèce qui a beaucoup d'affinité avec elle; cette dernière paroît différer de celle que les botanistes appellent RHAPONTIC (2). Les vieilles plantes de

(1) *Rheum undulatum.*

(2) *Rhaponticum.* C'est vraisemblablement du *rheum compactum* dont veut ici parler le professeur Pallas. *Lam.*

rhubarbe sont presque toujours pourries dans le nœud principal de leur racine, qui est communément très-fort. Je ne puis dire si cette pourriture vient de l'humidité du sol, puisque la rhubarbe de Sibérie croît dans le voisinage des ruisseaux des montagnes ou du climat, et sur-tout des étés humides. On voit toujours la grosse racine qui part du cœur de la plante, changée jusqu'à son écorce en une moëlle d'un jaune brun, qui a une saveur amère et astringente. On ne peut donc employer, dans la Médecine, que les continuités cylindriques de la racine; et c'est à cause de sa forme qu'on donne à la rhubarbe de Sibérie le nom de TSCHÉRENKOVOÏ - KÉVEN. On a envoyé à Tobolsk, pendant l'hiver de 1771, cinq cent onze pouds dix livres de rhubarbe pour le collège de Médecine. Elle seroit beaucoup meilleure, si on ordonnoit à ceux qui la récoltent d'employer un autre procédé lorsqu'ils la préparent. Arrivés chez eux avec la racine fraîchement déterrée, ils en ôtent l'écorce, la coupent par morceaux, et la font sécher à une chaleur modérée. Elle perd par-là son suc, qui fait une partie de sa vertu; elle prend, en séchant, une forme spongieuse, où il se fait des crevasses, et ne ressemble nullement à la vraie rhubarbe, dont elle n'a point la vertu. Je crois devoir rapporter ici le procédé dont je me suis servi pour cette préparation.

Je me procurai de la rhubarbe d'Oudinsk et des montagnes de Saïani, qui étoit dans toute sa fraîcheur. Je suspendis ces racines au plancher d'une chambre à poêle; lorsqu'elles furent bien sèches, je pelai et nettoyai celles qui me parurent bonnes; j'obtins, par ce moyen, une rhubarbe aussi compacte et d'une aussi belle couleur que la meilleure rhubarbe de la Chine, et elle avoit presque autant de qualité et de vertu. Sa saveur étoit plus forte que celle de la rhubarbe préparée avec le procédé ordinaire, et ses effets bien plus actifs. Si l'on pouvoit rencontrer des districts dans les montagnes de la Sibérie, où le maître tronc des vieilles racines de rhubarbe se conservât sans pourriture, je ne doute point qu'étant préparée suivant ma manière, elle n'égalât la rhubarbe de la Chine, tant pour la grosseur que pour la beauté et la dureté; et peut-être ne lui céderoit-elle que peu, et même point, en vertu et en qualité.

Les environs de Krasnoïarsk, et la plus grande partie de la Sibérie, abondent en bois de toutes espèces. On peut se procurer, à peu de frais, de superbes bois de charpente, en le faisant venir à flo tou en radeaux des montagnes escarpées qui bordent l'Enisséi. L'érable, l'orme, et le tilleul sont les seules espèces d'arbres qui n'existent point dans la partie orientale de la Sibérie. On rencontre des cèdres près de la

Mana. On voit beaucoup de peupliers baumiers vers Abakansk et près de l'Enisséï ; les bourgeons résineux de cet arbre font, en hiver, la nourriture favorite des gelinottes ; ils communiquent aux intestins de cet oiseau le parfum agréable qu'ils renferment. Le petit bois taillis des forêts de cette contrée consiste en mérisiers, en aubépines, et en amélanchiers (1) : ces derniers deviennent des arbres assez considérables près de la petite rivière de Katscha.

Pendant l'hiver, on apporte à Krasnoïarsk beaucoup de gibier et de pelleteries. La chasse des animaux, dont la peau entre dans le commerce de la pelleterie, est entièrement abandonnée aux peuples de la Sibérie, en vertu d'une ordonnance ; ils payent leur tribut à la couronne avec ces peaux, et le surplus se vend assez bien : aussi la chasse est-elle une de leurs principales occupations. La plus grande partie des Russes, qui habitent les campagnes de cette contrée, s'en occupent pendant tout l'hiver ; ils dressent des trébuchets et tendent des lacets pour toutes les espèces d'animaux ; ils prennent dans le voisinage des hermines, des écureuils, et autres bêtes. Cependant, pour pouvoir chasser librement, ils sont obligés d'en obtenir la permission des chefs des hordes Tatares, ou de la magistrature, qui la leur déli-

(1) *Mespilus cotoneaster.*

vrent pour un hiver entier. Sans cette précaution, ils courent risque d'être surpris par les Tatars, qui les punissent sur le fait, ou les livrent à la justice; et celle-ci leur inflige un châtiment.

Les zibelines sont encore assez abondantes dans le territoire de Krasnoïarsk; il y en a de deux espèces. Les peaux des unes sont de très-mauvaise qualité, et presque semblables à celles de Tomsk; le poil en est long, mais leur couleur tire sur le gris. Cette espèce vient, en grande partie, des montagnes de l'Iious noir et du Tschoulim. Les peaux de la seconde espèce sont d'une bien meilleure qualité; elles viennent des montagnes de Saïan, au-delà de l'Enisséï, et sur-tout des environs de l'Oï et des ruisseaux qui tombent dans la Touba. Elles ont le poil court, et communément assez noir; on en trouve dont l'extrémité du poil tire sur le blanc et sur le gris. La plupart de ces dernières ont des taches jaunes jusqu'au cou, comme les martres; elles en diffèrent cependant par toutes les autres marques propres à la zibeline. Les peaux de belles zibelines sont cependant assez rares à Krasnoïarsk; celles d'Oudinsk ont toujours la préférence: le poil en est plus noir et plus fourni.

On a détruit les loups du territoire de Krasnoïarsk, ainsi que d'une grande partie de la Sibérie. On y rencontre, en revanche, beau-

coup de renards dans les contrées ouvertes ; on en apporte de noirs, et d'autres d'un gris noir ; ceux-ci viennent des contrées septentrionales, et se vendent à haut prix ; on les nomme TSCHERNOBOURIÉ.

Les castors (BOBRI) et les loutres (VIDRI) abondent encore dans les rivières au-delà de l'Enisséï ; les loutres coûtent souvent jusqu'à sept roubles la pièce ; on les transporte vers les frontières de la Chine. Les loups cerviers (KISSI) sont beaucoup plus rares ; ils se vendent le même prix, sans les pattes de devant, qui sont tigrées, et qu'on a soin de leur couper, pour les vendre séparément. Les gloutons (KOSSOMAKI) y abondent davantage ; ceux qui sont tout noirs coûtent quatre roubles la pièce. On y voit une assez grande quantité de blaireaux (BARSSOUKI) ; comme leurs peaux sont méprisées, on n'en tue que par hasard, ou lorsque leur voisinage incommode, ou lorsqu'on a besoin de leur graisse.

Le petit gris (BIELKA), du territoire de Krasnoïarsk, est de fort mauvaise qualité. Il arrive quelquefois vers l'automne dans les contrées situées entre les monts Saïani et la Toungouska, de fortes émigrations de ces petits animaux, qui se portent du sud au nord, lorsqu'ils sont chassés de leurs contrées par la disette des champignons ou des noix de cèdres. On prend beaucoup d'hermines (GORNOSTAÏ) dans les landes situées au nord de Krasnoïarsk

et vers Abakan. Elles sont de belle longueur. On les vendoit jusqu'à vingt-cinq kopeks la pièce, lorsqu'elles faisoient partie du commerce de la Chine, tandis qu'on n'en tire à présent que cinq à six kopeks. On pourroit prendre aussi beaucoup de belettes, d'un jaune vif (KOULOUKI), dans les montagnes couvertes de bois; mais on n'en fait pas grand cas. Celles qui tombent dans les pièges se vendent aux marchands forains cinq à six kopeks la pièce, et quelquefois plus; ils les portent aux Chinois, qui aiment beaucoup leurs peaux, et les payent très-cher; c'est pourquoi on les tient à haut prix à Irkoutzk, et la raison pour laquelle on n'en transporte point en Russie. On ne s'amuse point à prendre ici le putois, parce que personne ne l'achète, quoique sa peau soit d'un plus beau blanc et plus nette en Sibérie qu'en Russie; son poil est aussi plus parfait.

L'élan (SOKHATIÉ), le cerf (SININ), le chevreuil (KOSOULI), et l'animal du musc (KABARGA) (1), abondent dans les montagnes au-delà de l'Enisséï. Les Tatars payent une grande partie de leur tribut en peaux d'élans et de gros cerfs, que le gouvernement reçoit au taux

(1) *Buffon* nous a donné la description et le dessin de cet animal. Il le nomme l'animal du musc, *ou* porte-musc. *Moschus moschiferus.* Linn.

de soixante à cent vingt kopeks pour le service de la cavalerie. Le tribut est encore fixé en zibelines. Suivant la dernière ordonnance, cet impôt ne se paye plus en forme de capitation; les hordes entières des peuples idolâtres du territoire de Krasnoïarsk se cottisent pour le déposer; il se monte à cent soixante-deux peaux et demie de zibelines. Le mot zibeline n'est presque plus que pour la forme, puisque la plus grande partie de ce tribut se paye avec d'autres pelleteries ou en argent; on évalue chaque zibeline à un rouble.

Les chevreuils sont si communs dans les environs de Krasnoïarsk, qu'ils ne coûtent que quinze kopeks au plus; leur peau sert à faire des fourrures communes pour les voyageurs. Préparée, elle se vend dix kopeks. Le porte-musc est aussi commun dans certaines années, et sur-tout dans celle-ci. Le mâle, KOSATSHKI, se vend de trente à quarante kopeks, à cause de sa vessie, tandis qu'on donne à peine dix kopeks de la femelle avec sa peau. J'ai vu dans la suite une femelle qui étoit entièrement blanche, phénomène rare et remarquable. Elle venoit des contrées d'Abakansk; on m'a assuré y avoir vu la peau d'un mâle de pareille couleur.

Le poisson est le seul objet qui manque dans le district de Krasnoïarsk. Les eaux de la Katscha sont basses. Elle n'a presque point de poissons,

parce que ses eaux croupissent en hiver sous la glace, ainsi que celles de beaucoup de rivières de Sibérie. L'Enisséï a peu de bras où les eaux soient paisibles. Il n'est guère propre à la pêche, par rapport à la rapidité de son cours et à son fond rempli de rochers; d'ailleurs, il est peu poissonneux. Le poisson y remonte peu de la mer Glaciale; on n'y pêche point de saumons à l'exception de plusieurs espèces appelées TAÏMEN, LÉNOK, KHARIOUS, et SIG. Les esturgeons y sont rares, mais exquis. Ils se tiennent en hiver dans des places où le fleuve a beaucoup de profondeur, et il est impossible de les approcher. Les habitans sont obligés de se contenter, pendant le carême, de poissons gelés et salés, que la ville de Tomsk leur fournit. Ce sont en grande partie des murènes, et une mauvaise espèce de poissons blancs, ou du saumon.

La Chancellerie du Voïévode de Krasnoïarsk ressortit de la province d'Enisséïsk, tandis que son commandant et la chancellerie de la guerre dépendent de la province de Tomsk (1). On comptoit alors dans le territoire de Krasnoïarsk neuf mille deux cent vingt-huit paysans Russes taillables, huit cent sept colons, cent vingt-huit réfugiés devenus colons, deux mille vingt-

(1) Krasnoïarsk est aujourd'hui une des villes de cercle du Gouvernement de Kolivan.

trois bourgeois et artisans (POSATSKI et ZÉKHOVIÉ), et deux mille neuf cent quatre-vingt-onze Tatars tributaires de différentes hordes. Ces derniers sont répartis en six cantons (SEMLIZI), savoir : Katschintzi, Koïbali, Iarinzi, Kanskoï, Kamaschintzi, et Oudinskoï. Ces cantons sont partagés en plusieurs petites hordes. Réunis, ils payent un tribut de cinq mille cent soixante-un roubles.

M. *Souïef*, jeune savant de ma suite, que j'avois chargé de descendre l'Obi jusqu'à la mer Glaciale, vint me rejoindre en janvier. Je vais donner ici l'extrait de ses observations.

VOYAGE DE M. SOUIEF A LA MER GLACIALE.

M. *Souïef* étoit parti de Tschéliabinsk le 26 février 1771. Il ne trouva rien de remarquable jusqu'à Tobolsk. M. *de Tschitschérin*, gouverneur de cette ville, l'accueillit favorablement, et le recommanda expressément au commissaire de Bérézof. Il continua son voyage le 8 mars, afin de profiter de la saison qui étoit encore favorable au traînage. Comme il n'y a pas de routes tracées à travers les forêts, on ne peut voyager en été que par eau, dans ces contrées marécageuses ; les traîneaux passent en hiver sur l'Irtisch et le long de ses rives. Depuis Tobolsk les bords de ce fleuve sont garnis d'un grand nombre de villages Tatars et Russes ;

on en rencontre ensuite qui sont habités par des Ostiaks. On les traverse en grande partie. Les villages Tatars finissent à Démianskoï-Iam, situé à deux cent soixante verstes de Tobolsk. Ceux des Ostiaks sont en très-grand nombre dans la contrée inférieure, et mêlés avec ceux des Russes. Dans quelques-uns, ils vivent confondus avec les Russes ; ils sont la plupart chrétiens jusqu'à Bérézof, ou du moins en apparence. Plusieurs de ces villages dépendent des nombreuses paroisses (1) établies entre Tobolsk et Bérézof, sur-tout après Samarofskoï-Iam, où tous les Ostiaks sont baptisés.

Les Russes et les Tatars qui habitent le pays depuis Démianskoï-Iam jusqu'à Samarof sont assez agriculteurs. La plus grande partie des rives droites de l'Irtisch sont élevées ; cette

---

(1) Ces paroisses sont : Bouïakof, Broninkova, et Iouro-voï-Pogost ; Démianskoï-Iam, Komanofskoï, Filinskoï, Képolova-Pogost, Samarofskoï-Iam, Troïtza, qui n'est habité que par des Ostiaks, Souschoroukofskoï-Pogost, Maloï-Atlimskoï-Gorodok, le couvent de Koudiskenskoï, qui renferme une église de pierres, & cinquante maisons ; Schorkarskoï-Pogost et Tschémaschéva. Les villages Ostiaks, situés des deux côtés de Bérézof, sont appelés en Russe GORODKI, ou bien on ajoute à leur nom la syllabe KAR. Ces dénominations désignent les lieux où les Ostiaks avoient des places fortifiées avant ou lors de la conquête de la Sibérie ; tels sont Karimkar, Atlimkar, Noïgakar, Schorkar, Veshakar, tous situés au-dessus de Bérézof, et ainsi des autres.

élévation est dûe aux montagnes et collines qui bordent. Elles sont composées de sable et d'argile avec des couches de terre noire. La plupart des villages ont été établis sur ces éminences, parce qu'on trouve plusieurs verstes de terrain propre au labourage, entre ces éminences et les montagnes. Lorsque les premières sont coupées par des fonds, ou lorsqu'elles s'éloignent du fleuve, on a eu soin d'établir les villages sur la rive gauche, qui se trouve communément élevée par les sables que les eaux y ont chariés et amoncelés. On ne cultive guères que de l'orge et de l'avoine dans la contrée située au nord de Démiansk; on y sème rarement des grains d'été, parce que le froid et l'humidité nuisent à toutes les productions de la terre, excepté le chanvre et le lin qu'on cultive également. Sur trois récoltes à peine en vient-il une en maturité. On y plante des choux; mais ils ne forment point tête; et ils ne jettent que des feuilles vertes, éparses. L'ail, les radis, les navets, et le raifort réussissent assez bien quand les tems ne sont pas trop mauvais.

En s'éloignant du fleuve on entre dans une contrée inhabitée et inhabitable, parce qu'elle n'est dans toute son étendue que forêts et marais, où il est impossible de percer en été. La plupart des forêts sont composées de taillis et d'arbres rabougris; les plus abondans sont les saules, les aulnes, les mérisiers, les cor-

nouillers blancs, les trembles, les peupliers, les bouleaux, les sapins, et les pins qui produisent rarement de beaux jets. On ne voit plus de tilleuls à trente-six verstes au-dessus de Tobolsk; on n'en trouve point près de l'Irtisch et du Tobol. La contrée produit en arbustes le groseiller rouge, le cassis, et différentes espèces d'andromède.

Des lacs bordent les deux rives du fleuve; ils communiquent avec lui dans les grandes eaux, et ils paroissent souvent ne former que des débordemens (Stori). L'Irtisch ne reçoit dans toute cette étendue qu'un très-petit nombre de ruisseaux, malgré la nature du pays qui est marécageux et très-humide. Ses eaux sont cependant beaucoup augmentées par la quantité de sources qui pénètrent à travers ses rives. Plusieurs parties du rivage élevé étant minées peu-à-peu par ces sources, elles s'écroulent par morceaux; on y rencontre des os d'éléphans. Il arrive quelquefois que ces masses de terre s'écroulent en hiver, et elles brisent la glace sur laquelle elles se précipitent. La forte pression qu'elles occasionnent, jette sur la glace tous les poissons qui se rassemblent près des sources.

Samarofskoï-Iam est la place la plus considérable entre Tobolsk et Bérézof, à cent cinquante verstes de Tobolsk par eau, sur la rive

droite et basse de l'Irtisch, qui sert de limite à une contrée élevée et montagneuse. Elle est à vingt-sept verstes de l'embouchure du fleuve dans l'Obi. Ses habitans, ainsi que ceux de Démiansk, y ont été transportés en 1637 des contrées septentrionales du gouvernement de Kasan, pour servir de voituriers (IAMSCHIKS). Samarofskoï renferme une centaine de maisons et une église. Ses habitans ne s'occupent nullement de l'agriculture; aussi ne voit-on point de grains depuis Samarofskoï jusqu'à Sourgout et Narim, en remontant l'Obi, et plus avant au nord. Ceux qu'on y consomme viennent en partie de Tobolsk par l'Irtisch, et en partie des territoires de Tomsk et de Krasnoïarsk par le Tschoulim et l'Obi. On se plaint déjà à Samarof de ce que les chevaux n'y réussissent pas, et de ce qu'il en périt beaucoup. La perte de cet hiver a été considérable, mais je pense qu'on doit plutôt l'attribuer au mauvais fourrage qu'à toute autre cause. Les inondations de l'année précédente avoient été si fortes, qu'elles avoient submergé entièrement les meilleures prairies. Les habitans prétendent que de pareilles inondations arrivent tous les dix ans. Le pays abonde en poissons et en gibier à plumes. C'est aussi la principale nourriture des Russes et des Ostiaks qui l'habitent. On est aussi incommodé à Samarof des teignes domestiques et des grillons, que dans toutes les maisons

de la Russie ; mais on n'en apperçoit plus dès qu'on a atteint l'Obi.

La rive droite de ce fleuve, depuis la jonction de l'Irtisch, est montagneuse et presque sans aucune interruption. Elle est constituée d'argile blanche, jaune, rouge et grise, et de couches horizontales de sable et de schiste. Son sol est boisé de cèdres, de pins et de sapins, entre-coupé de beaucoup de ruisseaux qui prennent leur écoulement dans l'Obi. Le pays situé sur la gauche est au contraire uni et bas, garni en grande partie de saules, de peupliers et de petits bois taillis. La Sosva se jette dans le fleuve près de Bérézof; il a ici plusieurs verstes de largeur, et se partage en différens bras, tellement séparés et même éloignés les uns des autres par les vastes îles unies et garnies de saules qui les entre-coupent, qu'on compte de trente à quarante verstes (1), d'une rive à l'autre dans plusieurs endroits. Le rivage gauche devient montagneux près de Bérézof; il présente des couches horizontales qui viennent de la Sosva, en s'étendant toujours de plus en plus vers les monts Ouralsks.

La ville de Bérézof (2) est située à vingt-

(1) De six à huit lieues.

(2) Bérézof est une des villes de cercle du Gouvernement de Tobolsk ; les Ostiaks l'appellent *Soumitvasch*, et les Samoïèdes *Chou-Charn*.

sept verstes de l'embouchure de la Sosva dans le bras de l'Obi qui est le plus voisin. Elle se trouve sur sa rive gauche, près de la décharge du ruisseau de Vogoulka, qui a aussi une embouchure dans la Sosva; on nomme la dernière OUSMALOVA. La ville est assez irrégulièrement bâtie; on n'y compte guères plus de cent cinquante maisons, habitées par des Kosaques. Elle renferme trois églises. La principale qui étoit en pierres a été réduite en cendres ainsi qu'une des deux autres, mais on vient de les rebâtir toutes deux en pierres. Hors de la ville est une chapelle située vers le Vogoulka et dédiée à Saint-Alexandre Nevski, auquel on attribue beaucoup de miracles; le principal est d'avoir fait croître un cèdre dans la chapelle lors de sa construction. Bérézof est le siége d'un commissaire et d'une cour de justice. Sa jurisdiction s'étend sur tout le territoire de la ville, c'est-à-dire, depuis l'Obi jusqu'à la mer Glaciale. Ce district est habité par des Vogouls, des Ostiaks, et un petit nombre de Samoïèdes. Les habitans de Bérézof sont aisés, tranquilles, et fort hospitaliers. Ils s'enrichissent par la pêche, la chasse, l'entretien des rennes, et par leur commerce avec les peuples Idolâtres et les marchands Russes. Ils vivent contens, malgré toutes les incommodités que leur occasionne l'insalubrité du pays qu'ils habitent; leur intempérance dans la boisson leur cause aussi beaucoup de maladies

maladies et des morts prématurées. Bérézof fournit de poissons Tobolsk et les autres villes baignées par l'Irtisch et l'Obi; on les y envoie salés en été, et gelés pendant l'hiver. C'est de ce lieu que viennent en partie les renards bleus et blancs connus dans le commerce sous le nom de renards de glace (PESTZI); les peaux d'élans et de rennes apprêtées et non apprêtées, les ours noirs et blancs, les renards rouges, les loups, les zibelines communes, une assez grande quantité de castors, de loutres, et beaucoup de petit gris commun.

La contrée qui s'étend au nord de Samarof n'est point propre pour l'agriculture. Des forêts basses et marécageuses, composées de bouleaux, de sapins et de cèdres, entourent Bérézof; mais on ne voit plus ici de bois de haute-futaye. Les légumes y réussissent assez bien, et sur-tout les racines. La pêche y est fort abondante; les rivières fournissent depuis le printems jusqu'en automne beaucoup de gibier aquatique, tels que des cignes, des oies et des canards, qui arrivent aussi-tôt après le dégel. On les prend au filet et au piége, où bien on les tire. On en sale pour les provisions d'hiver. Les plus riches habitans entretiennent de nombreux troupeaux de rennes qu'ils confient aux soins d'un pâtre. Ils sont obligés de les envoyer dans le pays situé au nord, parce que cet animal ne prospère que dans les con-

trées septentrionales, ce qui est le contraire de toutes les bêtes à cornes et des chevaux. Ils élèvent peu de moutons, de cochons et de poules, parce qu'il faut les tenir renfermés, pour les empêcher d'être dévorés par les chiens. Ils ont un grand nombre de chiens pour voyager en hiver, voiturer du bois, et autres usages; ils les attelent à de petits traîneaux. Ces animaux ne coûtent pas beaucoup à entretenir, et n'exigent que peu de soins. Ils les nourrissent de poissons, de gibier aquatique, et dans la disette, avec de petits animaux, et sur-tout avec les rats d'eau qui abondent près de l'Obi. On les entend aboyer continuellement dans la ville, ce qui fait un concert fort désagréable. Dès qu'un chien jappe ou heurle, les autres lui répondent en chœur.

Bérézof est à cinq degrés plus au nord que Tobolsk (1); cependant les étés quoique fort courts, y sont très-chauds; on y jouit quelquefois en hiver d'une température si douce, qu'on ne voit point de neige dans les rues qui sont pontonnées. En 1771, les chaleurs durèrent jusqu'au mois de septembre, et les froids succédèrent si subitement, que les rivières étoient prises à la mi-octobre. Les gelées commencent

(1) On compte par eau, de Bérézof à Tomsk, mille onze verstes, à cause des détours, et par terre neuf cents; mais les chemins ne sont praticables qu'en hiver.

ordinairement à la fin d'août, et les glaces de l'Obi ne se rompent jamais avant la fin de mai.

Les oiseaux de passage arrivent plutôt dans cette contrée qu'ailleurs; ils s'y arrêtent près des lacs et des mares d'eau, jusqu'à ce qu'ils puissent se rendre sur le fleuve et dans les déserts situés au nord, pour y attendre le tems de la ponte et celui de la mue. Si les froids y règnent encore au moment de leur arrivée, ils remontent le fleuve, passent dans des contrées de l'Irtisch, plus méridionales, et y choisissent des endroits aquatiques; mais dès que le tems se radoucit, on les voit voler par troupes vers le nord, pour peupler leur patrie glaciale. M. *Souïef* passa le printems à Bérézof pour se procurer les espèces rares d'oiseaux de passage qu'on y trouve en telle abondance, qu'on ne peut s'en faire une idée, si l'on n'en a pas été témoin; elle surpasse ce que *Gmélin* et d'autres voyageurs nous ont rapporté des contrées de Mangazéia et d'Obdori. Les plus remarquables de celles que M. *Souïef* me rapporta, étoient l'oie rouge (1) et plusieurs canards (2) qui s'y

(1) *Anser pulchricollis.* le professeur Pallas appelle cette oie *pulchricollis* dans le corps de l'ouvrage, et *ruficollis* dans l'*Appendix*, n°. 35.

(2) *Anas fusca*, *nigra*, *marila*, *hyemalis*, *et acuta*; la double macreuse, la macreuse, le petit canard noir, le canard à longue queue de Terre-Neuve, et le pilet.

rendent par troupes; le lumme ou colimbe arctique et le colimbe immer ou grand plongeon (1), la mouette de la petite espèce (2); en oiseaux de terre, le pic à trois ergots (3) et le faucon de Barbarie (4), qui fait sa couvée dans les montagnes situées plus au nord. Les étangs et les lacs sont remplis de toutes les espèces de canards sauvages, de grosses et petites espèces d'oie, de plongeons ordinaires, de mouettes de toutes les espèces, de grues, de bécassines, et de poules d'eau. Ils abondent sur-tout en bécassines et petits oiseaux de rivage, de presque toutes les espèces connues.

M. *Souïef* entreprit son voyage vers la mer Glaciale, aussi-tôt que le fleuve fut devenu navigable, et que sa collection d'oiseaux fut achevée. On ne peut aller que par eau à Obdorskoï, qui est la dernière place Russe vers le nord. Il partit le 11 juin, époque où les bouleaux commencent à bourgeonner dans cette contrée. Il s'embarqua dans un gros canot, avec un chasseur, un interprète et six Kosaques. Le plat pays et les îles étoient alors tellement inondés, qu'ils ressembloient à un vaste lac, où l'on découvroit des branches de saule qui

---

(1) *Colymbus arcticus et ymmer.*

(2) *Larus minutus.* Appendix, n°. 41.

(3) *Picus Tridactylus.*

(4) *Falco barbarus.*

s'élevoient au-dessus de l'eau. Cet événement l'empêcha de faire aucune observation sur les rives de l'Obi. D'ailleurs, il fut obligé de passer sur le petit bras qui est à gauche ; celui-ci se sépare du fleuve au-dessus des Iourtens d'Oust-Sosvinskoé, et ne s'y réunit que près d'Obdorskoï, qui est à trois cents verstes par eau de Bérézof. M. *Souïef* arriva à Obdorskoï le 14 (1).

Cette place est située au soixante-septième degré de latitude nord, sur une montagne, près de la Poloni, qui tombe à sept verstes sud-ouest dans l'Obi. Celle de Sob qui vient du nord, des monts Ouralsk, s'y décharge aussi à quarante verstes plus haut, sur la gauche. Le lit de cette dernière rivière est pierreux. Obdorskoï ne renferme que cinq maisons, mais en revanche beaucoup d'angards et de magasins, qui lui donnent de loin l'apparence d'un gros village. Son église est dédiée à Saint-Basile-le-Grand. Les Russes l'habitent en toute saison, tandis qu'un grand nombre d'Ostiaks n'y restent que l'hiver ; ils suivent la pêche en été avec leurs Iourtens portatifs et retrouvent leurs habitations souterraines toutes prêtes lorsque les froids les obligent à revenir. Obdorskoï est la résidence d'un OPÉKOUN, ou inspecteur des Ostiaks et Samoïèdes du voisi-

(1) Les Ostiaks appellent Obdorskoï *Poulnovat-vasch*, et les Samoïèdes *Solia-Charn*.

nage; cette charge est remplie par un Kosaque qui a sous ses ordres un Ataman et vingt-cinq Kosaques.

La contrée est montueuse des deux côtés de l'Obi; les montagnes composées en grande partie d'un schiste corné, sont assez nues. On ne voit près d'Obdorskoï, que des broussailles de saule, qui bordent la rive gauche du Poloni. Plus haut, ses rives, ainsi que celles de l'Obi, sont garnies de petits bois de cèdres, de mélèses, de sapins, de bouleaux, de cochênes et d'aunes. Les cèdres les plus forts n'ont pas quatre toises de hauteur, et le diamètre de leur tronc, près de la racine, n'est pas tout-à-fait d'un empan. On ne trouve plus de bouleaux, de cèdres, ni de cochènes au nord d'Obdorsk. Des mélèses et quelques petits sapins croissent encore près du ruisseau de Stschoufschia, mais ils disparoissent à environ deux cents verstes d'Obdorsk. De petits mélèses et des aunes résistent encore tout-à fait au nord, ainsi que dans les vallons des montagnes septentrionales, et sur les rives escarpées du ruisseau de Lesnaia, mais leurs branches rampent sur terre, ainsi que les broussailles qui viennent sur les montagnes.

Quelque court que soit l'été à Obdorsk, il est fort agréable, parce que le soleil reste toujours sur l'horizon. Une haute montagne du voisinage le cache pendant une heure de

la nuit dans les grands jours. Il éclaire l'horizon pendant toute la nuit; mais il paroît alors plus grand, et ses rayons sont si foibles qu'on peut le fixer attentivement. Il se couche pour la première fois, le 30 juillet, et c'est alors que les étoiles commencent à paroître. On n'a, dans les nuits d'hiver, que deux à trois heures d'obscurité, lorsque les aurores boréales ne paroissent pas; elles sont fréquentes et majestueuses. On n'entend jamais à Obdorsk les bruits et les sifflemens qu'un grand nombre de ces phénomènes occasionnent près de l'Océan. Ces aurores boréales s'étendent communément sur l'horizon en forme d'arcs très-clairs d'où partent des colonnes de lumières mobiles.

Les orages sont très-rares en été; et le tonnerre ne gronde que deux fois par an au plus; ce n'est même que dans le lointain, et il se dirige du nord au sud. Il est rare qu'il fasse des journées assez chaudes, pour ne pouvoir pas supporter une légère fourrure. M. *Souïef*, dans son voyage vers la mer Glaciale, n'a resté que cinq jours sans fourrure, et il n'a ressenti alors qu'une légère sueur. Dans une pareille température, les plantes des montagnes n'existent que quelques semaines; elles ne paroissent qu'à la mi-juin dans les plaines qui sont garnies de mousse. Les plantes tardives ne vivent ordinairement que plusieurs jours; elles fleurissent et forment graine dans cette courte durée. Il

survient en juillet des vents de nord si froids, que l'on voit communément de la glace sur les mares d'eau; les plantes jaunissent dès ce moment. Les plus gros radis et les navets des jardins d'Obdorsk ne pèsent pas plus de deux onces; mais ils poussent des feuilles de plus d'une demi-aune. Les autres légumes n'y réussissent pas. Le sol ne dégèle qu'à la superficie. Près d'Obdorsk, le terrain élevé s'amollit à trois ou quatre empans, et à peine à deux dans les fonds. On a observé que les sols élevés et sablonneux, situés au nord près des petites rivières de Stschoutschia et de Lesnia, dégeloient à deux empans; les bas-fonds marécageux et remplis de mousse seulement à un empan. On trouve dans les marais aqueux de la glace très-pure sous la mousse qui forme leur superficie.

Les bêtes à corne, transportées à Obdorsk, n'ont jamais vécu plus de cinq ans. Passé Bérézof, les chevaux ne peuvent exister. Ceux que l'on a amenés à Obdorsk n'ont pas duré un an. Les habitans sont donc forcés de se contenter des rennes qui sont dans leur véritable patrie. Ils s'y multiplient considérablement, malgré les animaux voraces et le grand nombre de maladies qui les assiègent. Elles sont la richesse des habitans Russes ou Idolâtres, qui jouissent tous d'une grande aisance et sont bien à leur aise.

M. *Souïef* fut obligé de rester à Obdorsk jusqu'à la fin de juin, pour se mettre en état de continuer son voyage vers la mer Glaciale. Il rassembla des traîneaux pour le transport des vivres et des équipages; il augmenta sa suite de quelques guides Samoïèdes avec leurs femmes, et d'un interprète. Il lui falloit un plus grand nombre de rennes pour pouvoir relayer souvent, parce que ces animaux se fatiguent aisément. Le sol de la lisière septentrionale de la Sibérie vers les côtes de la mer Glaciale, est un marais aqueux (TOUNDRA), couvert de mousses, et dénué de toute espèce de bois. Ce marais a plus de deux cents verstes (1). On ne pourroit le traverser en été, parce qu'il dégèle à plus d'un empan, s'il ne se trouvoit au-dessous de la mousse un terrain gelé ou de la glace sur laquelle les rennes peuvent prendre pied, et traîner sur la surface humide de la mousse les traîneaux légers dont les Samoïèdes se servent en tous tems. Cette surface mousseuse forme souvent, par son élasticité, une espèce d'ondulation qui facilite beaucoup le glissage des traîneaux. Il seroit impossible d'y voyager avec des voitures à roues.

Nos voyageurs partirent d'Obdorskoï le 1er juillet. Ils descendirent, ce jour-là et le sui-

(1) Quarante lieues de largeur.

vant, le Polouï dans des canots, traversèrent le grand Obi pour se rendre aux iourtens de Vespougolskoï, situés sur un bras du fleuve, à vingt verstes d'Obdorsk. Ils arrivèrent à ceux de Vespougolskié, appelés SAVODNIÉ, du bras du fleuve nommé SAVODA, qui sont à six verstes des premiers. Ils passèrent ensuite ceux de Boulvanpougolskié, trois verstes, d'Eschloschskié, huit verstes, Viïalposlinskié, dix verstes, et Votvaschkié, treize verstes. Le lieu où les rennes destinés au voyage étoient rassemblés, se trouvoit à dix verstes plus loin. Les montagnes qui bordent l'Obi sont assez garnies de bois à résine jusqu'ici, et ses rives boisées de saules. Le chef (KNIAZETZ) des Samoïèdes et des Ostiaks réside dans les iourtens de Boulsmanpoulkié; il se nomme SSILA. Son père, qui s'étoit rendu à Moskou pour recevoir des marques de distinction de l'impératrice, est mort pendant son retour. Elle lui avoit donné des lettres de noblesse, et un habit d'honneur.

Le 3, nos voyageurs continuèrent leur chemin avec les rennes; ils prirent la route qui conduit de l'Obi dans l'intérieur du pays; ils se portèrent presque directement au nord, à travers des plaines marécageuses. Les plantes y sont très-rares; on n'y voit que des joncs de toutes sortes d'espèces, entremêlés de petits buissons de saules rampans, et de bouleau

nain à grandes feuilles (1), de lède des marais (2), d'andromède (3), et de l'arbousier des Alpes (4). Les places plus élevées ne forment que des collines argileuses et humides ; leurs plateaux sont garnis de petits mélèzes épars. La plaine contient plusieurs lacs et marais. Ils atteignirent, le même jour, la rivière de Khaia, qui sort des montagnes, et se dirige vers la baie de l'Obi. Après avoir remonté cette rivière pendant quelque tems, ils y trouvèrent le sol des collines dégelé à peine à deux empans de profondeur, et celui de la plaine à un empan au plus. Ce dégel ne pénètre presque jamais plus avant. La Khaia est large de quinze brasses ; elle a un cours très-rapide, des eaux aussi claires que le cristal, avec un fond pierreux et argileux.

Ils longèrent la rivière le 4, la traversèrent le 5, et s'en éloignèrent ensuite. Les contrées qu'ils parcoururent leur offrirent peu de variations. Les mélèzes, épars sur les élévations, deviennent toujours plus rares ; les plus grands ont une toise et demie de hauteur. Dans la plaine marécageuse, ils trouvèrent, parmi les broussailles, beaucoup de lichen nival (5), ou

(1) *Betula nana.*
(2) *Ledum palustre.*
(3) *Andromeda.*
(4) *Arbutus alpina.*
(5) *Lichen nivalis.*

à feuilles d'endive. Les rennes s'y attachent peu en été, parce qu'elle est desséchée; ils préfèrent alors les jeunes branches du bouleau nain, le sainfoin des Alpes (1), la berce (2), et autres plantes; ils réservent ces mousses pour l'automne et le printems. En hiver, ils se nourrissent de lichen hérissé (3), qui croît abondamment dans les forêts de sapins.

Les voyageurs arrivèrent, le 6 juillet au soir, à une chaîne de rochers peu élevés, composés d'un granit micacé, mêlé de beaucoup de quartz. Ils virent, sur les places nues et dans le gravier qui couvre les plateaux de ces montagnes, l'orpin quadrifide (4), petite plante remarquable, dont je donne la description dans l'*Appendix*. Ses longues racines rougeâtres sont astringentes, et ont un goût aigrelet. On voit, dans plusieurs places de ces monticules, de petits mélèzes d'une toise de hauteur, et des buissons d'aunes à feuilles pointues, et de saules. Les vallons renferment des lacs et des ruisseaux formés par la fonte des neiges. La terre étoit entièrement couverte de neiges et de glaces au nord de ces montagnes. Il y eut, pendant la nuit, un brouillard épais et froid,

---

(1) *Hedysarum alpinum.*

(2) *Heracleum sphondylium.*

(3) *Lichen hirtus.*

(4) *Sedum quadrifidum.* Appendix, n°. 326.

qui règne assez fréquemment dans cette contrée au milieu de l'été.

Ces montagnes appartiennent à la branche septentrionale des monts Ouralsks. Les chemins raboteux qui les traversent sont si harassans pour les rennes, que plusieurs des nôtres commencèrent à tomber de fatigue. On les saigna sous la queue ; c'est ce que les Samoïèdes font en pareil cas ; mais quelques-uns périrent, malgré cette précaution. Après avoir fait une forte journée, nos voyageurs atteignirent la rivière de Schoutschia, ayant devant eux la chaîne des hautes montagnes (1). Ils passèrent ici la nuit. Cette rivière sort des montagnes, et se dirige rapidement vers le golfe de l'Obi. Elle a vingt brasses de largeur dans beaucoup d'endroits ; mais son lit étant vaseux, ses eaux sont troubles. Ses rives, basses par places, et élevées dans d'autres, sont composées d'argiles, quoique les monticules voisines soient constituées de rochers.

Le 8, ils furent obligés d'envoyer leurs Samoïèdes de côté et d'autre pour rassembler les rennes qui s'étoient retirés dans les vallons frais, afin de se mettre à l'abri des insectes.

(1) On ne peut évaluer la journée de chemin, en voyageant avec des rennes, qu'à 20 ou 25 verstes ; on est obligé de relayer souvent ces animaux, qui se fatiguent aisément, ce qui occasionne de longs retards.

Ils ne revinrent qu'à midi. Nos voyageurs, obligés de choisir une place favorable pour traverser le Stchoutschia à cinq verstes de leur gîte, ne purent faire beaucoup de chemin ; ils passèrent la nuit sur l'autre bord de la rivière. Ils avoient avec eux les canots nécessaires.

Ils continuèrent leur route le 9, après avoir fait provision de bois. Ils trouvèrent plusieurs petits mélèzes de la hauteur d'une toise ; mais plus avant, vers la montagne, on n'en voit presque plus. Ils alloient droit au nord, en suivant la direction des montagnes, qui ne sont pas fort étendues. Les collines, qui bordent les deux côtés, présentent souvent des plateaux arides. Les vallons sont remplis de lacs considérables, avec des lits en partie sablonneux, et en partie vaseux. On y pêche de petits gardons et des goléians (1). Il y en a dans tous les lacs et ruisseaux jusqu'à la mer Glaciale. On apperçoit encore des buissons de saules et d'aunes dans plusieurs places de ces vallons.

Nos voyageurs marchèrent ensuite pendant trois jours vers le nord, à travers des montagnes primitives, composées de granit, de roche micacée, et de roche cornée compacte. Ils découvrirent, dans ces roches de granit, un

---

(1) *Cyprinus rivularis*. Appendix, n°. 111.

asbeste cru et grossier dans les trous ou crevasses. Ces montagnes sont si sauvages, qu'elles ne renferment probablement aucuns métaux.

Le 12 au soir, après une forte journée, ils atteignirent le ruisseau de Lesnaia, ou ruisseau des bois, qui doit ce nom à ses rives escarpées, garnies de buissons d'aunes et de saules, et de petits mélèzes nains rampans, qui forment, avec les broussailles, dont j'ai parlé, une espèce d'espalier très-touffu.

Dans quelques places, on peut se reposer sous le feuillage que forment les mélèzes avec leurs gros branchages. Le ruisseau de Lesnaia est considérable ; il se dirige, au nord, vers la mer Glaciale. Il a dix brasses de largeur et une brasse et demie de profondeur dans beaucoup de places. Ses eaux sont si limpides, qu'elles laissent voir la plus petite pierre dans son fond. Nos voyageurs passèrent une grande partie de la nuit à traverser ce ruisseau, pour aller camper sur sa rive opposée, et le soleil étoit déjà au nord.

Suivant la carte des côtes septentrionales, insérée dans l'*Atlas Russe*, il paroissoit qu'en se dirigeant en droite ligne vers le nord, on devoit trouver la mer Glaciale dans les environs du golfe de Karisch. Ce golfe, appelé KARSKOÏ par les Russes, me paroissant le plus près, je l'avois désigné à M. *Souïef* comme le terme de sa route. Il atteignit au contraire une

côte éloignée du golfe. Ayant entrepris de continuer son voyage jusqu'à ce golfe, il s'assura qu'on l'a placé sur la carte bien plus loin, à l'ouest, puisqu'il y a au moins cinq à six journées de chemin de l'embouchure du Lesnaia. L'Iéroubea est le premier ruisseau considérable qui tombe des montagnes de l'Obi, à l'ouest de la mer Glaciale. Il traverse un lac considérable; M. *Souïef* le fit observer, à son retour, par quelques Kosaques. Le ruisseau de Lesnaia est le plus voisin; nos voyageurs y abordèrent, après s'être toujours dirigés vers le nord.

C'est ici qu'ils trouvèrent les derniers bouquets de bois; ils furent obligés de se diriger ensuite à l'ouest. Le reste de la route les porta à travers un désert marécageux, où ils n'y virent pas le plus petit jet de saule ou d'aune. On ne rencontre, dans ces froides régions de l'extrémité du globe, que des saules de la plus petite espèce, de petits bouleaux nains, et des buissons formés par l'arbousier des Alpes (1), que les Russes de ces cantons nomment AMPRICK, par la camarine (2), qu'ils nomment VODÆNIZA; en langue Sibérienne, SCHIKSCHA. Ceux-ci même deviennent très-rares près des côtes. On trouve, en revanche, jusqu'à l'Océan beaucoup de ronces du nord et de ronces de

(1) *Arbutus alpina.*

(2) *Empetrum.*

marais

marais (1). Ils virent jusqu'à la mer trois espèces de beaux pluviers hupés (2), qui abondent dans cette contrée polaire; elle paroît être leur vraie patrie.

Il y restoit encore beaucoup de neiges dans les vallons de cette chaîne de montagnes, ainsi que sur les rives escarpées de plusieurs petits ruisseaux pierreux qu'ils traversèrent le 13. Ils ne firent guère qu'une demi-journée de chemin; ils apperçurent, le 14, la mer Glaciale, appelée par les Samoïèdes PODARETTI-PAGA, et par les Russes LESNAIA-GOUBA. Ils passèrent deux fois un ruisseau qui se dirige vers ce golfe, auquel les Samoïèdes donnent le nom de PENSÉVOTTA. Ce ruisseau, qui a deux aunes de profondeur dans certaines places, est presque entièrement à sec lorsque les eaux de neiges se sont écoulées. Ils y découvrirent, dans la seconde traversée, des couches de schiste noir, qui avoient une direction oblique, et qui étoient couvertes d'une couche semblable à l'asbeste jaune et rayé. Ils franchirent ensuite des éminences de rochers, où ils virent

---

(1) *Rubus chamœmorus et arcticus*. L'une est la ronce à feuilles simples, aîlées, et dont la tige sans épine soutient une seule fleur; l'autre est la ronce avec des feuilles ternées et une tige semblable à celle de la première.

(2) *Charadrius interpres*, *apricarius et hypomelus*. Appendix, n°. 49. *Buffon* n'a parlé que de l'*apricarius*, qu'il appelle le pluvier doré à gorge noire.

beaucoup de fosses pleines d'eau, et des cavités escarpées remplies de neiges. Vers le soir, le pays se couvrit de vapeurs, qui formoient un tapis ondoyant. On a remarqué qu'elles précédoient les orages dans cette contrée.

Ils firent, le 15, une forte journée, en traversant l'angle de la chaîne de montagnes, qui se termine, près de la mer, entre le golfe de Lesnaïa et celui de Karkoï. Ils passèrent aussi près d'un grand nombre de précipices; les uns étoient remplis de neiges, et les autres donnoient cours à des ruisseaux de neiges fondues. Le lendemain au matin, M. *Souïef* se sépara de sa suite avec un guide. Après avoir traversé des plaines marécageuses, il atteignit, vers midi, un petit golfe, appelé par les Samoïèdes VÉNOUMTOURMA-PAGA et LOUSCHNAIA-GOUBA (1) par les Russes, et trouva, sur la droite, un rivage sablonneux uni, d'où la mer s'étoit retirée à plus de soixante brasses. Il s'y arrêta pour ramasser des productions marines que le reflux y avoit déposées. Le rivage étoit composé, sous le sable, d'une argile grise, et plus avant d'une argile noire. L'eau de la mer étoit si froide, que quoique le tems fût assez chaud, on ne pouvoit y rester deux minutes sans être transi. Pour arriver au golfe, il fut obligé de prendre à gauche, et de passer le ruisseau de Vénoumtourma, qui s'y jette. Au-delà du golfe,

(1) Golfe arqué.

le sol est uni et très-marécageux. Il traversa plus avant une contrée montagneuse, pour rejoindre sa suite et ses équipages.

Nos voyageurs firent peu de chemin le 17, ayant employé une partie de la journée à diverses occupations. Ils arrivèrent, à la nuit, près du ruisseau d'Iepta-Sola-Paga, qui tombe au nord-est dans la mer. Ils avoient traversé auparavant un vaste pays élevé et uni, couvert de beaucoup de lacs, dont les eaux sont troubles, quoiqu'ils eussent un fond pierreux. Les rives montagneuses de ces ruisseaux présentent une assez forte couche horizontale de marne rougeâtre qui teint.

Le 18, ils traversèrent un vaste pays uni et marécageux, bordé de montagnes des deux côtés, où ils trouvèrent ensuite des lacs assez considérables. Ils arrivèrent, vers le soir, au pied de la plus haute de ces montagnes, qui est composée de rochers. C'est ici que se termine la principale branche de l'Oural, ou de la grande chaîne de montagnes près de la côte du nord. Ils passèrent la nuit près d'un lac à peu de distance du ruisseau de Talvotta, qui s'y jette. Ils y virent des troupes innombrables d'oies sauvages, qui nageoient dans la mer; ils en tuèrent beaucoup. Le ruisseau doit son nom à deux rochers voisins, entre lesquels il prend un cours rapide.

Ils passèrent ce ruisseau le 19, et trouvè-

rent, à peu de distance, les pâtres, qui gardoient les troupeaux de rennes du commandant d'Obdorsk. Ils échangèrent leurs soixante-dix rennes contre d'autres : ce qui les obligea de séjourner jusqu'au lendemain. M. *Souïef* profita de cette halte pour visiter les bords de la mer, qui étoit à la proximité. Il lui fut impossible de faire une grande collection, à cause de l'escarpement du rivage argileux, lorsque la mer est haute. Il y flottoit beaucoup d'ortie de mer (1), qui se fondoit, pour ainsi dire, dans les mains.

Le 20, nos voyageurs traversèrent un chemin marécageux, et passèrent plusieurs petits ruisseaux, sans nom, formés par des eaux de neiges. Ils rencontrèrent un autre troupeau de rennes; ils relayèrent une partie de ceux qui leur restoient.

Le 21, ils entrèrent dans une contrée assez unie et sèche, qui s'étend jusqu'à un ruisseau dont l'embouchure tombe dans l'Océan. Ce pays devient ici raboteux et marécageux. Ils découvrirent ensuite, à la proximité, l'angle le plus élevé de la chaîne de montagnes, qui est composé de hautes pointes de rochers nus, qui se brisent et se perdent vers les bords de

(1) *Medusa Beroe.* Ver mollusque, ayant le corps gélatineux, orbiculé, et la bouche placée au centre [en dessous] comme dans les asteries ou étoiles de mer.

la mer, éloignés de vingt verstes. La principale chaîne de l'Oural se dirige plus à l'ouest. Ils l'apperçurent du golfe de Karisch ; elle étoit couverte de nuées. On prétend qu'elle se termine aux côtes situées vis-à-vis la nouvelle Zemble. M. *Souïef* ramassa ici beaucoup de productions marines, déposées par le reflux sur le rivage de la mer, qui étoit à la proximité. Ce bord étoit enceint d'un second rivage élevé, encore couvert de neiges. Ils ne découvrirent point de bois flottant dans leur voyage, pas même sur la côte d'Iougorie ; ils espéroient en trouver, d'après le récit de *Gmélin* (1), qui dit en avoir rencontré à l'est de l'embouchure de l'Enisséï. Ils trouvèrent, dans plusieurs places, de petits fragmens d'ambre transparent, appelé par les Russes, qui habitent les côtes de la mer, MORSKOÏ-LADAN (2). Ils virent aussi de gros morceaux de charbon de pierre, chariés par les eaux de la mer. Cet ambre abonde beaucoup plus sur les côtes d'Iourazki, entre les embouchures de l'Obi et de l'Enisséï. Je n'en puis douter, puisqu'on m'en a envoyé une provision de Mangaséa ; il étoit en petits morceaux. Ils traversèrent, sur le soir, des montagnes éparses, baignées par de petits ruisseaux et des lacs.

---

(1) *Voyages en Sibérie, partie III, pag.* 126.

(2) Encens de mer.

Le 22, ils partirent un peu plus tard que de coutume, passèrent des montagnes qui vont en déclinant, séparées par des places marécageuses. Le bras de l'Oural se termine avec ces montagnes. Sur cette route, la mer est souvent à plusieurs verstes de distance. Il s'étoit élevé la veille un vent du nord, accompagné de brouillards, qui étoit cause que tout l'Océan étoit couvert de glaçons, excepté la large bande qui borde le rivage, et les places où les eaux sont basses : ceci provient de ce qu'en beaucoup d'endroits la mer n'a pas, à un verste de largeur, deux brasses de profondeur; et alors les glaçons, qui ont souvent plusieurs toises d'épaisseur, ne peuvent y aborder. Nos voyageurs ne trouvèrent que du sable sous la couche marécageuse qui couvre le rivage; on ne rencontre qu'une argile de mer grise à une plus grande profondeur. Ils traversèrent beaucoup de ruisseaux et de lacs, couverts de troupes d'oies sauvages, très-faciles à tuer. Les lacs voisins de la mer Glaciale sont remplis d'une espèce de monocles (1), qui sont la nourriture favorite des canards et de tout le gibier d'eau.

Le lendemain, ils parcoururent une contrée un peu montagneuse. Les plaines marécageuses y sont garnies de lacs peu considérables, qui

---

(1) *Monoculus arcticus*. Appendix, n°. 243.

forment des ruisseaux dont la plupart ont des fonds pierreux. Ils arrivèrent au ruisseau d'Oo qu'ils traversèrent à peu de distance de son embouchure dans la mer. Ils avoient découvert, depuis la veille, une longue île basse le long de la côte, ou plutôt un banc de mer à sec, qui se termine au lieu où ils couchèrent le 23. En-delà de l'île, la mer leur parut couverte de glace aussi loin que leur vue pouvoit porter. L'embouchure de l'Oo est en face du milieu de cette île. Plus à l'ouest, ils trouvèrent des ruisseaux sans nom, et plusieurs lacs. Il passèrent la nuit près d'un ruisseau, dont les rives escarpées sont de granit. Le vent du nord continuoit à souffler avec moins de violence ; mais il étoit si froid, que les traîneaux, qui avoient été mouillés en traversant le ruisseau, se couvrirent de glace, comme si on eût été dans l'automne.

Ils partirent de bonne heure le 24, trouvèrent un pays uni et assez sec, quoique baigné par plusieurs ruisseaux, dont deux assez considérables, appelés par les Samoïèdes PADIIA et LIBIIA. Les PROMISCHLÉNIKI, c'est-à-dire, les Russes, qui parcourent ces contrées par troupes, nomment KAMENNAIA le premier de ces ruisseaux. Ils virent encore plusieurs lacs dans leur route, et apperçurent toujours la mer. Comme le soleil déclinoit au nord-ouest, nos voyageurs couchèrent sur le bord de la

mer, près de l'embouchure du ruisseau de Choudéa, appelé par les Russes KOUROPATSCHIA (1).

Le 25, une demi-journée les conduisit au golfe de Karisch, après avoir traversé plusieurs petits ruisseaux qui s'y déchargent. Le rivage du golfe est assez élevé et escarpé, et en partie composé de sable. Ils trouvèrent, près de ce golfe, à une journée et demie de l'embouchure du ruisseau de Kara, qui lui donne son nom, une troupe de quatorze pêcheurs. Ils y viennent habituellement tous les étés, de Poustozersk, pour pêcher le long de la côte, et faire un commerce interlope avec les Samoïèdes. Ils pêchent aux filets à la marée montante; mais le golfe ne leur procure qu'un petit saumon (2), qu'ils appellent KOUNSHA, et une espèce de sangchalle (3), nommé ici et dans la Sibérie orientale OUMOULI. Ils prennent aussi quelquefois dans leurs filets une petite merluche, qu'ils appellent NAVAGA (4), des glaciales (5), à qui ils donnent le nom de KAMBALA, et du scorpion (6), appelé KAMSCHA. Ils ne gagnent que sur les deux premières espèces

(1) Ruisseau d'Arbennes.

(2) *Salmo trutta.* Appendix, n°. 109.

(3) *Salmo coreg. autumnalis.* Appendix, n°. 108.

(4) Plie.

(5) *Pleuronectes glacialis.* Appendix, n°. 100.

(6) *Cottus scorpius.* [le scorpion de mer.]

de poissons, qu'ils salent et mettent en tonne.

Une île considérable, située au milieu du golfe de Karisch, est peut-être la cause qui empêche la marée de s'élever beaucoup dans l'intérieur de ce golfe. M. *Souïef*, ayant observé, le 26 juillet, avec une toise, les variations du niveau de la mer, trouva que la différence entre le flux et le reflux n'étoit que de dix-neuf verschoks. Il avoit observé auparavant, sur la côte de la pleine mer, que la marée, dans sa crue, couvroit entièrement la toise qu'il avoit placée sur le rivage.

Le but du voyage étant rempli, et la saison devenant trop rude pour avancer davantage, nos voyageurs songèrent à leur retour, et partirent le 28 juillet. La gelée, occasionnée par le vent du nord, avoit tellement desséché les plantes et les herbages, que les places unies paroissoient, de loin, plus blanches que vertes. Ils couchèrent près de la mer le 29. A peine arrivés, ils essuyèrent un orage suivi d'une gelée blanche si forte pendant la nuit, que l'eau renfermée dans des vases et les mares furent couvertes de glace. Ils s'arrêtèrent, le 30, près du ruisseau de Sola-Paia. Le 31 juillet, les 1, 2, et 3 août, ils campèrent à la proximité des lacs qu'ils rencontrèrent; ils atteignirent, le 5 à midi, le ruisseau de Lesnaia, où ils restèrent jusqu'au 7, par rapport à la pluie, et pour laisser reposer leurs rennes. Ils arri-

vèrent enfin, le 14, à Obdorsk. Leur retour fut moins pénible, parce que les rivières, accrues par les pluies, favorisoient la navigation; les rennes étoient aussi moins harassés que par les chaleurs.

Avant de terminer la relation de ce voyage, je crois devoir parler des plantes que M. *Souïef* a trouvées dans les déserts arctiques qu'il a parcourus, ainsi que des productions qu'il a recueillies sur les côtes basses de la mer Glaciale qu'il a visitées. J'ai déjà fait mention des arbustes et arbrisseaux qui couvrent les marais chargés de mousses, lorsqu'on avance au nord, où l'on voit disparoître les forêts, et où de simples buissons font le plus bel ornement de ces misérables contrées. Les plus remarquables sont le bouleau nain (1), les petits saules rampans, dont plusieurs poussent des tiges de la hauteur du doigt seulement, et parmi lesquels il remarqua cinq espèces (2) qu'il mit dans sa collection. Ces contrées abondent également en arbousier des Alpes (3), et en camarine à fruits noirs (4); mais le rosage ferrugineux (5) y est plus rare. La pesse

(1) *Betula nana.*

(2) *Salix myrtilloides, herbacea, lapponica, fusca et arenaria.*

(3) *Arbutus alpina.*

(4) *Empetrum nigrum.*

(5) *Rhododendrum ferrugineum.*

d'eau (1) est communément dans les lacs fétides, qui avoisinent la mer Glaciale ; elle ne diffère point, quant à la croissance et à la hauteur, de celle qui croît dans toutes les contrées méridionales. On observe la même chose avec le plantain maritime (2), la sabline péploïde (3). Il trouva, sur la montagne qui est au nord, la grassette des Alpes (4), la gymnandre septentrionale (5), l'orpin quadrifide (6), la statice à tiges simples (7), qu'il ne s'attendoit pas à trouver dans une contrée aussi froide, puisqu'elle ne croît, en Europe, que dans les pays chauds et sablonneux. On ne la voit point en Russie ni en Sibérie. Il rencontra plusieurs espèces de saxifrages (8), la driade à huit pétales (9), le pavot à tige nue (10), l'épervière des Alpes (11), l'épervière liondent (12), l'éri-

---

(1) *Hippuris.*

(2) *Plantago maritima.*

(3) *Arenaria peploides.*

(4) *Pinguicula alpina.*

(5) *Gymnandra borealis.* Appendix, n°. 401 ; et *pl. I*, n°. 2.

(6) *Sedum quadrifidum.* Appendix, n°. 326 ; et *pl. I*, n°. 2.

(7) *Statice armeria.*

(8) *Saxifraga, cernua, rivularis, bronchialis et nivalis.*

(9) *Dryas octopetala.*

(10) *Papaver nudicaule.*

(11) *Hieracium alpinum.*

(12) *Hieracium taraxaci.*

geron des Alpes (1); la linaigrette à gaîne (2) est l'herbe la plus commune des marais du nord : le sol en paroît tout blanc. M. *Souïef* vit, parmi les plantes qui garnissent les plaines, la véronique des Alpes (3), la campanule à feuilles rondes (4), la polemoine à feuilles drapées (5), la patience digyne (6), la patience surelle ou l'oseille de brebis (7), l'antheric calyculée ou la narthèce (8), l'épilobe des marais (9), et l'épilobe à feuilles étroites (10) : cette dernière plante n'avoit guère que trois pouces de hauteur ; mais elle portoit de grandes fleurs très-belles ; la renouée et la bistorte (11) ; ces deux dernières étoient très-maigres, ainsi qu'une autre espèce de polygonum (12), qui vient très-bas dans les sables sur les côtes de la mer ; l'andromède hypnoïde (13), la sapo-

(1) *Erigeron alpinum.*
(2) *Eriophorum vaginatum.*
(3) *Veronica alpina.*
(4) *Campanula rotundifolia.*
(5) *Polemonium lanatum.*
(6) *Rumex digynus.*
(7) *Rumex acetosella.*
(8) *Anthericum calyculatum.*
(9) *Epilobium palustre.*
(10) *Epilobium angustifolium.*
(11) *Polygonum aviculare et bistorta.*
(12) *Polygonum divaricatum.*
(13) *Andromeda hypnoides.* L'andromède qui ressemble à une mousse.

naire des Alpes (1), la sabline à grandes fleurs (2), l'œillet des Alpes, et l'œillet plumaire (3), la saxifrage puante (4), la stellaire des bois, et la stellaire biflore (5), la dorine à feuilles alternes (6), qui croît des plus bas; la quintefeuille à stipules (7), deux ronces naines (8), la bartsie à chevelure rouge (9), la pédiculaire de Laponie, la pédiculaire hérissée, la pédiculaire paniculée, et la pédiculaire verticillée (10); les unes ne viennent pas plus hautes que le doigt, et la dernière n'a qu'un pouce de hauteur; le lamion lisse (11), le cochléaria de Groënland (12), trois cardamines (13), la chélidoine (14), l'arabette des Alpes (15), le sysimbre sophie, le thalictron

(1) *Saponaria alpina.*

(2) *Arenaria grandiflora.*

(3) *Dianthus alpinus et plumarius.*

(4) *Saxifraga hirculus.*

(5) *Stellaria nemorum et biflora.*

(6) *Chrysosplenium alternifolium.*

(7) *Potentilla stipularis.*

(8) *Rubus chamæmorus et arcticus.*

(9) *Bartsia rubricoma.*

(10) *Pedicularis laponica, hirsuta, et paniculata. Flor. Sibirica III, pag.* 203, *tab.* 43, *fig. I, et ped. verticillata.*

(11) *Lamium lævigatum.*

(12) *Cochlearia groenlandica.*

(13) *Cardamine nudicaulis, bellidifolia, triphylla.*

(14 *Chelidonia.*

(15) *Arabis alpina.*

des boutiques (1) ; la passerage de Sibérie (2), l'astragaloïde des Alpes (3), qui y croît très-bas, tandis que le sainfoin des Alpes (4) vient très-gros dans toutes ses parties ; la millefeuille des Alpes (5), la gnaphale des bois et celle des Alpes (6), l'armoise boréale (7), la camomille des Alpes (8), le chrysanthème bipinné (9), la violette biflore, et la violette des marais (10); la rhodiole à odeur de rose (11), qui n'a que quelques pouces de hauteur ; le lycopode camphrée, et le lycopode applati (12), ainsi qu'un grand nombre d'autres plantes.

Ce jeune voyageur me rapporta encore de la mer Glaciale les objets suivans : le cloporte entomon (13) et le cloporte puce (14) d'une grosseur extraordinaire.

---

(1) *Sysimbrium sophia.*

(2) *Lepidium sibiricum. Flora Sibirica III, pag.* 255, *tab.* 56, *fig.* 2.

(3) *Phaca alpina.*

(4) *Hedysarum alpinum.*

(5) *Achillea alpina.*

(6) *Gnaphalium sylvaticum et alpinum.*

(7) *Artemisia borealis*, Appendix, n°. 399, et *pl.* 2.

(8) *Anthemis alpina.*

(9) *Chrysanthemum bipinnatum.*

(10) *Viola biflora et palustris.*

(11) *Rhodiola rosea.*

(12) *Lycopodium selago et complanatum.*

(13) *Oniscus entomon.*

(14) *Oniscus pulex.*

L'aphrodite à écailles (1), le néréis à cylindre (2), l'actinie de cheval et l'actinie ridée (3), l'ascidie globulaire (4), le buccin glacial et le buccin ondé (5) avec leurs ovaires, la pourpre ancienne et la pourpre canaliculée (6), la telline noire (7), la cuirasse marine d'impérati (8), l'escare foliacée (9), deux sertulaires (10), deux alcyons (11), deux éponges particulières (12), différens varecs (13), et l'ulve intestinale (14).

On n'auroit jamais cru qu'il existât sous le pôle nord des débris d'éléphans, connus en Sibérie sous le nom d'Os DE MAMMOUT. Les Samoïèdes déterrent beaucoup d'os d'animaux

(1) *Aphrodita squamata.*

(2) *Nereis cylindraria. Miscellan. Zoolog. pag.* 122, *tab.* 8.

(3) *Actinia equina et senilis.*

(4) *Ascidia globularis.* Appendix, n°. 250.

(5) *Buccinum glaciale et undatum.*

(6) *Murex antiquus et canaliculatus.*

(7) *Tellina atra.*

(8) *Lorica marina imperati.*

(9) *Eschara foliacea. Flustra.*

(10) *Sertularia dichotoma et cupressina.*

(11) *Alcyonium lobatum et gelatinosum.*

(12) *Spongia oculata et infundibulum.*

(13) *Fucus saccharinus, edulis, quercus, ceranoides, aculeatus, glacialis et truncatus.* Voyez, pour les deux derniers, l'*Appendix*, n°s. 412 et 413.

(14) *Ulva intestinalis.*

étrangers dans les plaines marécageuses et les collines sablonneuses des côtes septentrionales ; ils y rencontrent fréquemment de superbes dents d'ivoire qu'ils livrent à la caisse où se paye le tribut, ou qu'ils échangent avec les Russes. J'ai donné, *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Pétersbourg* (1), la description de plusieurs crânes de taureaux sauvages, d'autant plus remarquables, qu'ils sont d'une espèce peu connue. L'un d'eux a été trouvé au fond du nord. J'ai eu aussi en ma possession un crâne de rhinocéros que des Samoïèdes avoient trouvé sur la Toundra, près de l'Obi.

M. *Souïef* entreprit deux autres voyages dans la contrée d'Obdori, quoiqu'il fît déjà très-froid. Dans le premier, il remonta le Sob vers les monts Ouralsks ; et dans le second, il fut par eau vers l'Obskaia - Gouba ou golfe de l'Obi.

Pour remonter le Sob, il partit le 18 août, et revint à Obdorsk le 22. Il traversa, le premier jour, la rivière d'Onomaiougan, qui a jusqu'à quarante brasses de largeur dans les grandes eaux. Elle est formée par deux ruisseaux, qui tirent leurs sources de la montagne voisine; elle a son embouchure dans le Sob. Ses eaux, quoique basses, ont une rapidité

(1) *Nov. Commentarii, t. XVII, p.* 601, *tab.* 17.

extraordinaire.

extraordinaire. Le lendemain, il traversa le Sob, dont les eaux ne sont pas très-hautes. Son lit a plus de soixante toises de largeur; on y trouve beaucoup de bancs pierreux (PÉRÉBORI). On y pêche peu de poissons; cependant la truite arctique (1), y abonde. Dans le lieu où M. *Souïef* traversa le Sob, cette rivière est formée par deux gros ruisseaux, qui sortent du pied d'une haute montagne. La source en est beaucoup plus près qu'on ne la trouve marquée dans l'*Atlas Russe*. Cette montagne est composée de granit; mais sa base est formée de couches de schiste noir; sa cime perce jusques dans les nues. Elle étoit déjà couverte de neiges tombées entre la nouvelle lune et le premier quartier de juillet. Nos voyageurs gravirent cette montagne pendant la nuit; des loups assaillirent leurs rennes, et les dispersèrent tellement, qu'ils eurent de la peine à en rassembler assez pour leur retour.

M. *Souïef* partit, dans un canot, pour se rendre vers le golfe d'Obi, le 25 août. Les eaux étoient déjà tombées de plus d'une brasse et demie, et continuoient à diminuer. Le premier jour, il passa sur un banc de sable (ESCHLOSCH), situé au milieu de l'Obi, couvert au plus d'une aune et demie d'eau. Il s'étend jusqu'aux iourtens des Ostiaks, qui lui doi-

(1) *Salmo arcticus*. Appendix, n°. 110.

vent leur nom. Ici, le fleuve devient tout-à-coup si profond, qu'il n'a pas été possible de le sonder avec la corde la plus longue. Les rives de l'Obi sont assez escarpées dans cette contrée; elles sont composées de couches horizontales d'argile et de sable. Nos voyageurs furent, le 26, aux iourtens de Voksarski; les rives du fleuve y sont garnies de bois; mais les arbres y croissent à peine à une toise de hauteur.

Les feuilles des aunes et des mélèzes étoient d'un rouge écarlate: ce qui provenoit de l'action du froid. Le 27, ils atteignirent des contrées, où le pays, situé au-delà du fleuve, est entièrement dépourvu de bois. Ils arrivèrent, sur le soir, au golfe d'Obi. Il est si large, que la rive opposée a l'apparence d'une ligne ondée. Ils trouvèrent ici des iourtens de Samoïèdes établis sur le rivage. Le 28, malgré une forte tempête, ils entrèrent dans le golfe, et se portèrent jusqu'à une île située en face de l'embouchure. L'escarpement des rives de cette île lui a fait donner le nom d'Iari. Ils retournèrent dans le fleuve, parce que la tempête devenoit plus violente. Cette île ne méritoit pas la peine de s'exposer au danger qu'ils coururent. Les rives du golfe, ainsi que celles qui bordent le fleuve depuis Obdorsk, sont composées de collines de sable et de glaise; on y voit, de place en place, des couches d'argile

éboulées, qui ne conservent ni ordre ni uniformité dans leur direction. Un très-petit nombre de ces collines sont garnies de gazons et de broussailles. Les fonds herbageux avoient perdu leur verdure : la gelée avoit tout détruit.

M. *Souïef* partit enfin d'Obdorsk, le 11 septembre, pour se rendre à Bérézof. Il y a observé les rives du fleuve, parce que les eaux étoient écoulées. Celles qui bordent son lit principal sont unies et sablonneuses jusqu'à l'embouchure du sol, et même au-delà. Les bas-fonds, qui les avoisinent, sont garnis de gros saules. On voit des deux côtés, entre le bras du fleuve, nommé KINGAM, et les iourtens de Paravazki, des forêts de pins, et beaucoup de cèdres. On apperçoit, dans les rives escarpées de sable et de glaise, des cavités qui ont différentes directions, et remplies de mulm noir. La partie des rives de niveau avec l'eau est garnie de fortes masses de pierre argileuse brune, qui paroissent venir d'une couche horizontale. M. *Souïef* y observa plusieurs masses calcaires, remplies de coquilles de moules pétrifiées, revêtues d'une croûte semblable au gypse strié. Il vit aussi, sur les bords de l'eau, beaucoup d'os de mammont, et autres débris d'animaux étrangers, qui avoient été jetés sur le rivage par les eaux. Il reconnut parmi ces débris un morceau de tête de taureau, semblable à celui

dont je viens de parler; des cornes couvroient entièrement son front.

Vis-à-vis l'embouchure du Pitliarski, on apperçoit dans les rives de minces couches de schiste noirâtre et gris. M. *Souïef* y trouva aussi une dent mâchelière d'éléphant très-endommagée, qu'il me rapporta avec plusieurs autres débris. Le lieu où ces débris abondent le plus est à trois verstes au-dessous de Kouschevazkoï-Pogost, à cent cinquante verstes de Berezof. De hautes collines y bordent l'Obi, et lui forment des rives escarpées, composées de glaise et de sable. Le bas du rivage est rempli de ces os épars çà et là; les grandes eaux, en minant les collines, les ont tirés du lieu où ils étoient enterrés. J'ai reçu, de cette contrée, un très-gros os d'épaule (1) d'un éléphant, avec des articulations de pied, des vertèbres, des côtes, et une mâchoire de cet animal, ainsi qu'un crâne énorme de la structure ordinaire de celui du buffle (2).

On rencontre jusqu'à Bérézof beaucoup d'habitations d'Ostiaks, et sur-tout sur la rive

---

(1) *Humerus*.

(2) Ce crâne avoit, d'une corne à l'autre, dix pouces un quart de largeur, mesure de Paris; le front ou le dessus des cornes en avoit treize. La quille de la corne n'avoit que dix-huit pouces de longueur, et son soc, près de la racine, douze pouces neuf lignes de circonférence.

droite du fleuve. Celle de *Languivasch* (1), située un peu au-dessous de Koutschévat, mérite d'être citée; on prétend qu'il existoit autrefois en ce lieu un gros bourg, qui avoit été fortifié par les Ostiaks; mais on n'y voit plus qu'un seul Iourten, qui est encore habité.

Le 12 septembre, nos voyageurs virent arriver, des contrées du nord, dans le voisinage de Bérézof, de nombreuses troupes de bernacles de la grande et petite espèce (2), et des oies à cou rouge (3) : ce qui prouve que leur émigration commence à cette époque; on les avoit déjà apperçues au sud, près d'Obdorsk, le 18 août. Les voyageurs arrivèrent, par eau, à Bérézof le 13.

M. *Souïef* entreprit un troisième voyage, en traîneau, à Obdorsk; mais il ne fit aucune observation; il rapporta seulement avec lui un ours marin, qui arriva vivant à Krasnoiarsk. Il m'a ainsi procuré l'avantage de publier la description de cet animal rare, et de montrer en quoi il diffère de l'ours ordinaire des bois, avec lequel il a beaucoup de ressemblance. [Voyez l'*Appendix*, n°. 1.]

---

(1) Ville d'écureuils.

(2) *Anas erythropus.*

(3) *Anser pulchricollis. Anas ruficollis.* Append. n°. 35.

Je passe à la description des peuples idolâtres, qui habitent les contrées septentrionales d'Obdori; je donnerai ensuite des détails sur leurs chasses et leurs pêches. Je commence par les Ostiaks. Mes observations sur ce peuple seront plus complètes que celles qui ont été publiées jusqu'à présent.

OBSERVATIONS SUR LES OSTIAKS.

Les Ostiaks de l'Obi (1) sont une des premières nations de la Sibérie, découvertes et soumises par les Russes. Ainsi que tous les peuples de cette vaste région, leur nombre a diminué depuis qu'ils ont été conquis; la petite vérole, et d'autres maladies qui leur étoient anciennement inconnues, ont fait de grands ravages parmi eux. Cependant ils forment encore une nation nombreuse; c'est la plus considérable de toutes celles qui habitent le territoire de Bérézof. Ils s'étendent le long de l'Obi jusqu'à Narim et Sourgout.

(1) On trouve, dans la première partie de l'histoire de la Sibérie, que le nom Ostiak est originaire du Tatar. Les Ostiaks d'Obdori se donnent le nom de CONDISCHO. CHO, signifie, dans leur langue, une personne. Les Samoïèdes les nomment THABÉ, et appellent VAGUI les Vogouls. Les Toungouses de l'Enisséï les nomment OSTIAKEL; et les Vogouls, MANSI, qui est leur propre nom.

La plupart des Ostiaks sont de taille médiocre, plus petits que grands, peu robustes; ils ont sur-tout la jambe maigre et effilée; ils ont presque tous la figure désagréable, et le teint pâle; aucun trait ne les caractérise. Leur chevelure, communément rougeâtre, ou d'un blond doré, les rend encore plus laids, et principalement les hommes, qui la laissent flotter, sans ordre, autour de la tête. On voit peu de figures agréables parmi le sexe, sur-tout lorsque les femmes avancent en âge. Les Ostiaks sont fort simples, craintifs, et remplis de préjugés. Ils ont le cœur assez bon. Leur vie est pénible, et nullement agréable; quoiqu'adonnés au travail dès l'enfance, ils sont très-portés à l'oisiveté, lorsque leurs besoins ne les excitent pas à travailler, et sur-tout les hommes. Ils sont très-mal-propres, et même dégoûtans dans leur ménage.

L'habillement des hommes et des femmes [*planc. XIII*] n'a presque rien de commun avec celui des autres nations. Il consiste principalement en peaux d'animaux, préparées par eux-mêmes. Les riches sont les seuls qui ayent des chemises. Les autres portent leur habit de cuir sur la peau. L'habillement des hommes est une fourrure de dessous, étroite et à manches, appelée Mavliza, qui va à peine à la moitié des reins, avec une ouverture vers le haut pour passer la tête; elle est fermée par-devant

et par-derrière. Cette espèce de gilet est fait communément avec les peaux des rennes qui naissent au printems ; ils y laissent le poil qui se met sur la peau. La fourrure ordinaire de dessus se nomme PARGA ou PARKA ; on la porte aussi en été, lorsqu'il fait des vents froids. Elle ressemble à leur MAVLIZA ; près du trou où l'on passe la tête, pend un capuchon rond qui sert de bonnet. Cette fourrure et le capuchon sont bordés de peau de chien. Ils la mettent quelquefois en été pendant les chaleurs ; mais ils quittent alors leur gilet. La première figure de la planche représente un Ostiak avec son gilet ou fourrure de dessous. La figure deuxième le montre avec son PARGA. En hiver, ils portent une autre fourrure beaucoup plus ample et plus longue, à laquelle pend aussi un capuchon, qu'ils mettent sur la tête par-dessus l'autre. Celle-ci s'appelle GOUS. Elle est faite de peaux de gros rennes à longs poils ; et pour cela, ils ne dépouillent ces peaux qu'en hiver. Ceux qui donnent dans le luxe font, pour l'été, un MAVLIZA de petits morceaux de drap de différentes couleurs, cousus ensemble, sans doublure, et chamarré de peaux de chien blanc, ou de queues de renards du nord. Ceux qui habitent les rives de l'Obi portent un manteau de peaux de loutre, qui leur sert de nourriture dans les momens de disette ; ils le font cuire dans un chaudron, et le mangent. Les

culottes que les hommes portent habituellement joignent bien sur la cuisse, mais elles ne descendent pas jusqu'aux genoux. Elles sont faites de peaux de rennes apprêtées, qu'ils appellent Kovdougi, ou bien de peaux de loutres. Ils ont des bas courts, qu'ils nomment Pischi. Ils portent par-dessus des bottes (Pimi), faites avec les pattes de rennes (Kissi), découpées par bandes, et qu'ils rassemblent ensuite en les cousant. Ils prennent pour les semelles les parties en poil de brosses qui se trouvent entre les ergots de l'animal; ils les cousent ensemble, parce qu'elles en sont plus solides : ce poil hérissé les empêche de glisser sur la neige. Plusieurs Russes font un commerce de ces bottes Ostiakes. Ils en vendent en Sibérie et en Russie; on s'en sert pour voyager.

Les femmes Ostiakes portent sur la peau des robes-de-chambre de fourrure, ouvertes par-devant (voyez *planc. XIII*), qui ne sont pas très-amples, mais assez cependant pour que l'un des côtés puisse être un peu rabattu sur l'autre; elles les fixent avec de petites courroies. C'est leur unique habillement; et quoiqu'elles ne portent pas de ceinture, on ne voit jamais aucune partie de leur corps à nu. Elles n'ont point de caleçons, ni même de bas en été. Elles sont toutes nues sous cette robe-de-chambre. Elles mettent, en hiver, des bas de

peau (NÉTOVEN), corroyée en blanc. Leurs cheveux forment deux tresses, qui pendent sur le dos, et fixées ensemble par un cordon qui les traverse. Les femmes riches ont dans leurs cheveux deux longues bandes de drap jaune, qui tombent jusqu'aux jarrets; elles sont ornées de petites figures en platine de cuivre ou de laiton, qui représentent de petits chevaux, des rennes, des poissons, &c. [Voyez *pl. XIII, figure* 1 et 2.] Celles qui n'ont pas beaucoup de cheveux se font autour de la tête une couronne avec une bande de drap, soutenue sur le crâne par deux petites bandes qui se croisent. Les deux extrémités de cette bande pendent sur le dos. Les filles ont sur la tête une couronne garnie de petites plaques, d'où pendent de longues bandes fixées ensemble par un ruban qui les traverse : ces bandes tombent plus bas que les reins. Les femmes et les filles portent toutes de longs pendants d'oreille, composés de petits coraux colorés, enfilés dans du fil de laiton, ou dans du cordonnet. La plupart des hommes ont les oreilles percées, et portent de petits anneaux. Toutes les femmes et les filles mettent un voile sur leur tête aussitôt qu'un étranger et même un parent entre dans leur iourten. Ce voile s'appelle VOKSCHÉ. Elles n'ont jamais le visage découvert que devant leur mère. Ces voiles sont ourlés et garnis de franges. [Voyez *pl. XIII, figure* 3 et 4.]

Ce costume est maintenu par une pudeur naturelle chez les femmes et les filles Ostiakes. Lorsqu'une personne quelconque entre dans leur iourten, elles en sortent aussi-tôt, ou elles se cachent dans un coin.

Le principal ornement des femmes Ostiakes est d'avoir le dos des mains, l'avant-bras, et le devant de la jambe taoués. Elles dessinent à cet effet la figure qu'elles veulent avoir avec de la suie; elles la piquent ensuite avec une aiguille jusqu'à ce que le sang paroisse. Ces piquures, se remplissant de suie, laissent des points bleus imprimés dans la peau. Les hommes ne s'incrustent sur le poignet que le signe par lequel ils sont désignés dans les livres où l'on enregistre les tributaires; ce signe sert aussi de signature chez les peuples de la Sibérie, qui ne savent point écrire. Dans les maladies, les hommes se font incruster toutes sortes de figures sur les épaules et autres parties du corps, et ils attribuent autant de vertu à ce remède, que les Européens à l'application des ventouses. Cet usage est commun aux Toungouses, et à plusieurs peuples de l'Amérique septentrionale.

Les femmes Ostiakes ont adopté des femmes Kamtschadales un costume aussi ridicule que bizarre. Elles ont continuellement, dans la partie naturelle de leur sexe, une mêche torse d'écorce de saule (Otelp), ratissée et amollie;

elles l'y introduisent aussi avant qu'elles peuvent, l'en retirent pour satisfaire à leurs besoins, et en changent souvent par propreté. Comme cette mêche se déplaceroit à chaque mouvement, et qu'elle tomberoit même à terre, elles ont inventé, pour la retenir, une ceinture (VOROP), presque semblable aux ceintures Italiennes. Il part de cette ceinture une bande qui passe entre les cuisses; elles y affermissent un morceau d'écorce de bouleau coupé d'une forme particulière, et propre à l'usage auquel il est destiné. Cette invention leur est très-utile dans les tems périodiques, puisqu'elles ne portent ni chemise ni caleçons.

Les Ostiaks, peuvent être regardés comme une nation de pêcheurs, car la pêche est leur principale occupation pendant tout l'été et une partie de l'hiver; le poisson est leur principale nourriture. Ils chassent et prennent des oiseaux au lacet lorsqu'ils n'ont pas d'autres occupations. Je ferai mention de ces deux articles. La pêche les oblige à mener une vie un peu errante; ils passent en été avec des Iourtens portatifs dans les contrées poissonneuses; mais ils ont des habitations d'hiver fixées, ainsi que les Baschkirs et les Tatars de Sibérie, où ils se rendent tous les ans.

Leurs Iourtens d'été, CHAT (ou TSCHOUM), nom Tougouse adopté par les Russes de l'Obi, sont d'une construction facile et très-simple.

Ils emportent avec eux des bandes d'écorce de bouleau cousues ensemble, pour servir à la couverture de la cabane. Comme il y a des forêts dans presque toute la contrée, ils trouvent partout des perches et des lattes pour la monter; ils lui donnent une forme pyramidale. Lorsqu'ils vont dans des contrées dépourvues de forêts, ils mettent dans leurs gros canots (1) les perches et lattes nécessaires. Ils se rendent ainsi à la pêche; ils emmènent avec eux leurs femmes, leurs enfans, leurs chiens, et tout ce qu'ils possèdent. Les Ostiaks qui demeurent au-dessous de Bérézof n'ont pas adopté cet usage. Ceux qui habitent au-dessus, occupent l'été et l'hiver des Iourtens de charpente, où ils couchent sur des bancs. Les Russes les ont accoutumés à mener une vie plus agréable et à habiter des demeures stables.

Les Ostiaks choisissent le voisinage des fleuves et des lieux secs et élevés pour y établir leurs habitations d'hiver. Ils y construisent en charpente des cabanes carrées qui ressemblent beaucoup aux maisons de charpente Russes; mais elles sont beaucoup plus basses, et quelquefois à moitié enterrées et sans toit. Ils les chargent de terre pour les couvrir. Ils ne laissent

(1) Ces canots sont faits avec un arbre évasé, auquel ils ajoutent des planches de bateau, pour leur donner plus de grandeur.

à ces cabanes qu'une seule ouverture qui sert de fenêtre. Pour avoir plus de chaleur en hiver, ils la bouchent avec un glaçon qu'ils y laissent geler; la cabane reçoit par ce moyen quelques rayons de lumière. Ils ne se font pas une loi de placer la porte de la cabane à l'ouest, comme plusieurs peuples du nord. Un corridor ouvert construit en charpente est devant la porte. Il renferme de petites chambres des deux côtés. Ces chambres s'appellent LABASSI. Ils y serrent leurs fourrures de réserve et les ustensiles. Plusieurs familles habitent une même cabane : aussi pratiquent-ils le long des murs autant de séparations (NARI) qu'il y a de familles. Quelque resserrées que soient ces distributions, ou plutôt ces loges dans certains Iourtens, il faut qu'une mère de famille trouve moyen de s'y arranger avec ses enfans et les ustensiles du ménage, et qu'elle y fasse tout ce qui est nécessaire près d'un petit feu. On voit aisément qu'il ne peut régner aucun ordre dans l'intérieur de ces ménages, les Ostiaks étant aussi serrés. Trois ou quatre familles demeurent ensemble, et on en compte jusqu'à six dans plusieurs Iourtens. Au-dessous de Bérézof, il y en a quelques-uns qui sont habités par trente familles. Les femmes qui ont de petits enfans, supendent les berceaux ou les mettent devant leurs loges. Ces berceaux sont faits d'écorce de bouleau. Elles les remplissent de poudre fine de bois pourri, pour

éponger et absorber les humidités qui partent des enfans. Ils sont simplement couverts d'une petite fourrure, au-dessus de laquelle les mères entrelacent un cordeau en travers du berceau, pour les empêcher de tomber. Lorsqu'ils sont un peu grands, ils couchent sur un tas de foin étendu par terre, et couvert de peaux de rennes. Leurs chiens de bonne race, et sur-tout les chiennes qui ont des petits, couchent sous les bancs qui servent de couchettes. Les chiens communs, c'est-à-dire, ceux qu'ils attèlent à leurs traîneaux, couchent en dehors de la cabane, et n'y entrent pour manger que lorsque la famille se propose de voyager. On entretient un feu au milieu de l'Iourten ; il est commun à tous ceux qui l'habitent. Chacun y va faire la cuisine lorsque bon lui semble. Les Ostiaks n'ont pas d'heure réglée pour leurs repas ; la faim seule les y décide. Ce feu de communauté sert aussi à faire griller les débris des poissons qu'ils donnent à leurs chiens. Ce grillage continuel remplit tellement le toît de leurs cabanes d'une suie grasse, qu'elle y pend par flocons. On sèche aussi près de ce feu le poisson superflu qu'on prend en hiver. Cette préparation doit occasionner une très-grande malpropreté. On se fera facilement une idée de la puanteur, des vapeurs fétides et de l'humidité qui règnent dans leurs Iourtens, lorsque l'on saura que les hommes, les femmes, les enfans, et les chiens

y satisfont par-tout à tous leurs besoins, et que personne n'a soin d'enlever les ordures.

Les Ostiaks se construisent de petites cabanes qui leur servent de magasins (Labasi). Ils choisissent pour cela des forêts; plusieurs même sont assez éloignées de leurs Iourtens. Ils y serrent leurs fourrures, les peaux de rennes, et d'autres objets, mais sans aucun soin. Ce qui n'y peut pas entrer reste en paquet sur les traîneaux; les voleurs ne sont point à craindre.

Rien n'est aussi dégoûtant que la manière de vivre de ce peuple. Ils ne se lavent jamais les mains. A peine les femmes en ôtent-elles une partie de la crasse lorsqu'elles ouvrent les poissons, ou qu'elles les retireut du chaudron; elles n'ont pour essuie-main que leurs fourrures. On n'y lave jamais la vaisselle, quoiqu'elle serve aux hommes et aux animaux. Leur chevelure est remplie de vermine. Plusieurs Ostiaks riches ont pris tant de goût pour la propreté, qu'ils composent eux-mêmes un savon pour se laver, ne pouvant en avoir que très-difficilement de la Russie, et encore le leur fait-on payer fort cher. Celui qu'ils employent est plus propre à enlever la crasse collée sur la peau, parce qu'il est plus mordant. Pour le composer, ils font lessiver une quantité de cendres très-forte; ils la mettent dans un chaudron, et versent peu à peu de la graisse de poisson dans

cette

cette lessive. Ils font bouillir ce mélange jusqu'à ce qu'il prenne la consistance du savon. Ils le retirent ensuite par morceaux qu'ils enveloppent dans des chiffons. Ils s'en frottent les mains, et l'expriment comme une éponge. Les pauvres n'ont pu songer encore à ce moyen de propreté.

La principale raison de leur malpropreté c'est que les femmes sont surchargées d'ouvrage. Les hommes les regardent comme leurs esclaves. Les femmes montent et démontent les cabanes, préparent le manger, ont soin des habillemens des hommes, et sont entièrement chargées du ménage. Elles nétoyent et apprêtent le gibier et le poisson, lorsque les hommes reviennent de la chasse et de la pêche. Ceux-ci ne font que chasser, pêcher, et préparer les instrumens qui leur sont nécessaires pour ces deux objets (1).

---

(1) L'opinion que les Ostiaks ont de leurs femmes, et la rigueur avec laquelle ils les traitent, sont communes à tous les peuples sauvages connus sous le nom d'Indiens de l'Amérique septentrionale. Les voyageurs s'accordent tous sur ce point. Voici ce que dit entre autres, le trafiquant *J. Long*, qui avoit vécu douze ou treize années de suite parmi ces peuples, et dont les voyages, publiés récemment par le Citoyen *Billecoq*, sont écrits avec cette simplicité naïve qui n'appartient qu'à la vérité. « Les hommes considèrent les femmes comme n'étant destinées à autre chose qu'à faire des » enfans, et *à supporter toutes les peines de la vie domes-*

Les peaux préparées par les femmes Ostiakes ne se gâtent jamais à l'humidité. Elles emploient deux instrumens pour cette préparation. L'un est un fer qui traverse un manche de bois; ses deux extrémités sont courbées en sens contraires, et un peu aiguisées. Elles écharnent grossièrement les peaux avec cet outil. Elles mettent dans leurs bouches les œufs et le ventre des poissons séchés (VARKA), les mâchent, et en mouillent les peaux; elles les roulent, et les mettent de côté pour qu'elles s'imbibent. Elles prennent un autre fer qui a la forme d'une serpe étroite, auquel tiennent deux manches de bois, traversés par une corde; elles la passent autour du pied ou dans un pieu, en tenant le fer entre les genoux, et elles achèvent par ce moyen d'écharner les peaux. Elles les font sécher dans leurs cabanes après cette opération, et les foulent ensuite avec les mains, elles écharnent seulement avec le couteau les peaux qui sont minces; et après les avoir enduites d'œufs de poissons mâchés, elles les foulent avec les mains, jusqu'à ce qu'elles soient sèches.

» *tique* . . . . . par la même raison qu'ils *traitent leurs femmes en véritables esclaves*, ils ne font pas grand cas des filles, qu'ils jugent dignes tout au plus de servir des guerriers, et de travailler à des ouvrages qui déshonoreroient des hommes ». *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, trad. de l'Anglois de *J. Long*, par le citoyen *Billecoq*. chap. XIII, pag. 251.

Les Ostiaks riches sont les seuls qui aient des troupeaux de rennes; ceux qui habitent les contrées méridionales voisines de Tobolsk, possèdent des bêtes à cornes et des moutons. Les Ostiaks de cette contrée, qui sont peu aisés, forment le plus grand nombre; ils se nourrissent uniquement de la pêche : grands et petits s'en occupent tout l'été. Ils habituent leurs enfans, lorsqu'ils ont l'âge requis, à pêcher à la nasse, et de toutes les manières qui ne demandent pas beaucoup d'adresse. Ils ne se nourrissent que de poisson pendant l'été. Ils se donnent alors rarement la peine de le faire bouillir ou griller; ils préfèrent de le manger cru sortant de l'eau. Ils le coupent par bandes, l'humectent avec le sang qui sort abondamment des piquures ou entailles qu'on leur fait dans la queue. Ils mordent dans ces bandes de chair, en coupant adroitement la bouchée avec le couteau près de la lèvre inférieure. La bouche et les habits des Ostiaks infectent pendant l'été; ils sentent plus mauvais que les marchés où l'on vend de la marée. En hiver, ils mangent de préférence le poisson cru lorsqu'ils est gelé, en grattant peu-à-peu la chair qui est dessus les arêtes. Les Russes ont cet usage, ils mangent également, hiver et été, du poisson cru; ils prétendent que le poisson gelé est un excellent préservatif contre le scorbut.

Les Ostiaks ont du poisson en si grande abon-

dance, que, malgré leur consommation et celui qu'ils donnent aux Russes en échange, il leur en reste encore beaucoup. Dans les contrées inférieures de l'Obi, ils jettent les espèces de moindre qualité, ainsi que les lottes, après en avoir ôté la graisse; on en trouve par-tout sous les pieds, parce que les chiens qui sont rassasiés n'en veulent pas. Les femmes préparent de différentes manières les espèces de bonne qualité, afin de les garder pour les saisons où ils en manquent. Elles les font sécher ou griller, et le tout sans sel.

Les femmes Ostiakes préparent le poisson de trois manières. La première est le POSÉEM; on le fait avec les flancs des gros poissons blancs; elles laissent le dos et le ventre dans leur entier. Elles prennent seulement une bande de chair de chaque flanc qu'elles détachent des arêtes. Après y avoir fait des entailles, elles les mettent sécher sur des perches et griller sur le feu, pour les empêcher de se gâter ou de moisir. Elles l'arrangent ensuite par paquets (BÉRÉMIA). Le meilleur POSÉEM se fait avec le poisson qu'ils nomment MOUKSOUN, c'est un des poissons les plus communs qui remontent dans l'Obi.

La seconde préparation est le VARKA; elles le préparent avec la chair du ventre et du dos, qui est la plus grasse. Elles la détachent des arêtes, la font un peu sécher à l'air, la mettent

sur le feu dans un chaudron, et la remuent jusqu'à ce qu'elle prenne une couleur brunâtre. Elles la foulent ensuite dans des vases d'écorce de bouleau, ou dans des estomacs de rennes séchés. Elles la conservent pour l'hiver. Elles font sécher et griller les arêtes avec la chair qui y tient, pour en faire la principale nourriture des chiens.

La troisième préparation appelée IOUTTA, se fait avec de petits poissons comme le POSÉEM. On le foule dans des sacs de peau d'esturgeon. Elles nomment PORSA les poissons à écailles de petite espèce. Elles les fendent en deux, et les font sécher à l'air ; elles les broyent ensuite avec les arêtes en forme de son.

Le POSÉEM est le poisson préparé dont les Ostiaks font le plus d'usage ; mais lorsqu'ils ont des convives, ils servent du VARKA et du POSÉEM. Ce dernier sert de pain et se mange avec l'autre qui est beaucoup plus gras. Lorsque la provision de ces deux mets commence à manquer, on se contente alors du IOUTTA. D'ordinaire, le PORSA se mange sec ; il est rarement cuit. On ne fait cuire du poisson frais que pour les convives ; les personnes de la maison ne mangent qne les restes, et lèchent la sausse. En hiver, ils font communément une soupe avec du Varka ou avec des arêtes de poissons, dans laquelle ils mettent de la farine délayée lorsque l'eau bout. Ils la mangent avec d'énormes

cuillers (KÉÉOUL). Les Russes leur fournissent de la farine.

Les Ostiaks emploient jusqu'aux boyaux des poissons. Ils en tirent, par la cuisson, la graisse nécessaire à leur ménage, et vendent le reste aux Russes, qui en font usage les jours maigres. Pour l'extraire, ils mettent tremper les boyaux dans un chaudron rempli d'eau, jusqu'à ce qu'ils commencent à être en putréfaction, et à rendre la graisse qui surnage; alors ils l'en retirent avec une grande cuiller de fer, et la mettent dans un autre chaudron pour la faire cuire. Ils l'ôtent de dessus le feu lorsqu'elle veut pétiller. Les Russes la préparent rarement aussi bien que les Ostiaks; si on ne la laisse pas assez sur le feu, elle prend le goût de rance, et si on l'y laisse trop, elle brûle.

Les Ostiaks ne font presque jamais cuire le nerf dorsal des esturgeons (VÉZIGA). Ils ont également une remarque pour sa cuisson lorsque cela arrive. Ils mangent communément ces nerfs crus ainsi que les cartilages des poissons. C'est leur mets le plus délicieux; mais ils ont grand soin de ne pas y toucher avec le couteau, persuadés qu'ils seroient malheureux à la pêche, s'ils s'en servoient pour le manger. Ils ne le seroient pas moins, à ce qu'ils assurent, s'ils fendoient le ventre d'un poisson en long; aussi les femmes ont-elles grand soin de les fendre tous en travers.

Ils ôtent de la vessie de l'esturgeon toute la graisse qui l'entoure, et la pendent à l'air pour la faire un peu sécher. Ils la font bouillir ensuite dans un chaudron jusqu'à ce qu'elle nage sur l'eau. Ils la broyent dans de l'eau fraîche et lui donnent la forme d'un gâteau. Cette colle de poisson ainsi préparée, peut être employée sans qu'on la fasse fondre; celle qui est seulement séchée à l'air, n'a pas cet avantage.

Les hommes chassent pendant tout l'hiver; ceux qui ont beaucoup d'enfans capables de conduire la pêche, s'en occupent aussi l'été. On pêche alors sous la glace avec des nasses; les enfans y ont l'œil; ceux qui sont déjà grands suivent leurs pères à la chasse. L'époque où les neiges commencent à tomber, est le tems favorable à la chasse des élans et des rennes. Lorsqu'un Ostiak tue une pièce de gros gibier, il la mange avec ses amis et ses voisins. Ils mangent crus les rognons, la fressure et la moële des os. On fait cuire une partie de la viande; on fume le reste pour le consommer dans le ménage, ou en faire des présens.

En hiver, les Ostiaks pénètrent fort avant dans les landes et fôrêts désertes; ils se servent de raquettes pour marcher sur la neige (1).

(1) Ces raquettes sont sans doute la même chaussure, à peu de chose près, que les *makissins* ou souliers Indiens

Ces courses durent souvent plusieurs mois. Chaque Ostiak se charge d'une provision de vivres, qu'il traîne après lui sur de petits traîneaux. Ils se servent de plusieurs espèces de flèches pour la chasse. Ils en ont une dont la pointe est en forme de fourchette ; une autre dont la pointe est en os, ne forme le crochet que d'un côté. Ils en ont une particulière pour le petit gibier, dont le bout, qui est d'os, forme une crosse émoussée. Ils prennent des zibelines, des écureuils, et dans les contrées ouvertes situées plus au nord, des renards rouges et blancs. Lorsqu'ils tuent de grosses bêtes, ils les écorchent et les enterrent dans la neige en marquant la place, afin de venir les enlever avec des rennes ou des chiens. Ils mangent les ours, les renards, les écureuils, et même la charogne. Le tabac est une grande ressource pour les Ostiaks dans ces chasses d'hiver, puisqu'ils sont exposés au froid le plus violent, à toutes les incommodités, et quelquefois à la faim. Ils en fument, mais ils préfèrent de le prendre en poudre. Ils ne le trouvent jamais assez mordant;

---

dont parle *J. Long* dans ses voyages, que j'ai déjà cités.
« Je fis, dit-il, des *makissins* ou souliers Indiens, de » peau de daim, qu'on prépare et qu'on passe à la fumée, » pour rendre le cuir plus doux et plus souple, et qu'on garnit de piquans de porc-épic ». *Voyages de J. Long*, traduits par le citoyen *Billecoq*, chap. VI, pag. 67 et 68.

ils le mêlent avec de la cendre d'agaric ou excroissances fongueuses (1) qui croissent dans les fentes des bouleaux et des trembles. Cette cendre est très-alkaline. Après s'être bien rempli les narines de ce tabac, ils les bouchent avec de minces copeaux d'écorce de saule. Le montant de cette poudre se trouvant ainsi concentré, leur occasionne une espèce d'inflammation sur tout le visage, qui les garantit du froid; et il leur gêle très-rarement quelque partie de la figure.

Je passe à leur préjugé relatif à la chasse. Lorsqu'ils veulent chasser, ils tâchent d'éternuer la veille au soir; si l'éternuement a lieu, ils le regardent comme un heureux augure; si au contraire ils veulent éternuer le matin du jour où ils doivent chasser, ils font mille grimaces ou contorsions pour s'en empêcher. S'ils ne peuvent y réussir, ils deviennent aussi-tôt tristes et maussades, parce qu'ils regardent ce jour comme malheureux; ils sont persuadés que le gibier doit leur échapper. Quelques-uns même remettent la partie à un autre jour.

Les oiseaux de passage leur fournissent, au printems une autre occupation et une nouvelle

(1) Les Russes les appellent TSCHAGA, et les Ostiaks IASCHANI.

nourriture. Je parlerai de cette chasse dans la suite.

Les Ostiaks jouissent d'une très-bonne santé, quoiqu'ils ne se nourrissent que de mauvais alimens, et que l'eau soit leur unique boisson; ils se procurent quelquefois un peu d'eau-de-vie des Russes. Ils ne sont pas sujets aux maladies tant qu'ils sont dans la fleur de l'âge. Mais lorsque les années ou quelques incommodités les empêchent de suivre leur vie active, ils ont communément des maladies chroniques, scorbutiques et nerveuses dont ils ont peine à se tirer. Ils connoissent peu les maladies inflammatoires. La petite vérole fait quelquefois de grands ravages; elle est un des grands obstacles qui s'opposent à leur population. Cette maladie doit être nécessairement très-meurtrière avec leur genre de vie. Lorsqu'elle se manifeste dans un Iourten ou dans un village, elle enlève les grands et les petits. On voit cependant des Ostiaks qui ne l'ont jamais eu. Les maladies vénériennes sont assez communes. Une chose singulière, c'est qu'elles ne se gagnent pas facilement, quoique plusieurs Ostiaks qui en sont fort infectés, communiquent avec d'autres.

Ils connoissent peu les remèdes. L'application des ventouses est le plus usité contre les douleurs des jointures, les enflures et les inflammations, maladies auxquelles ils sont très-sujets; ou bien ils font brûler sur la partie

affectée un morceau d'agaric de bouleau (IA-SCHANI), de la même manière que les Chinois et les Japonois le pratiquent au moyen du moxa, ou mèches qu'ils composent avec le duvet du cotonnier. Ils prétendent que l'application doit se faire sur la place même du mal, si on veut en ressentir l'effet; ils prennent un charbon bien allumé qu'ils approchent de la partie souffrante; ils le changent de place jusqu'à ce qu'ils en trouvent une où le malade ne sente pas tout de suite l'action du feu. Ils appliquent à cette place le vrai caustique, qu'ils laissent agir; le malade doit souffrir cette opération jusqu'à ce que la peau soit brûlée et percée.

Ils guérissent les constipations, en faisant avaler de grandes cuillerées de graisse de poisson; dans les cas graves, ils prennent de la noix vomique. Ces deux remèdes agissent comme vomitifs et purgatifs. Ils attribuent beaucoup de vertu au fiel et au cœur de l'ours, et sur-tout au fiel des ours blancs. Ils l'emploient dans les maladies des enfans et dans la colique; ils en font aussi usage pour guérir les maladies syphillitiques.

Les Ostiaks, et sur-tout ceux qui demeurent au-dessous de Bérézof, sont encore payens; ils ont autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ils épousent la veuve de leur frère, leur belle-mère, leur belle-fille, ou toute

autre parente du côté des femmes. Ils se marient de préférence avec les deux sœurs, dans la conviction où ils sont, que cela porte bonheur à leur ménage. Ils ont en outre l'avantage de ne payer à leur beau-père, pour cette seconde fille, que la moitié de la somme, KALIM, donnée pour la première. Ils regardent comme une grande faute, et même comme une tache, d'épouser une femme de leur famille et de leur nom. Ils comptent seulement leur généalogie sur la ligne masculine. Lorsqu'une femme mariée dans une autre famille a fait une fille, le frère de la mère, ou les enfans de celui-ci peuvent l'épouser. Au surplus, tous les mariages sont bons, pourvu que les pères des deux époux soient de races différentes.

Lorsqu'un Ostiak veut se marier, il choisit dans ses plus proches parens et dans ses amis, des compagnons de service, du même âge, et il en nomme un pour être son entremetteur. Il se rend ensuite avec eux dans la cabane du père de la fille dont il a fait choix. Quand le père d'une fille nubile voit arriver cette compagnie, il n'a aucun doute sur l'objet de la visite, et il régale ses hôtes sur le champ. Le repas fini, les convives se rendent dans un autre Iourten. L'amant envoie son entremetteur vers le père de la belle, pour faire la proposition du mariage, et savoir le prix qu'il y met. L'entremetteur court d'une cabane à l'autre, jusqu'à

ce que les parties soient d'accord. Le marché conclu, on s'en retourne. Le futur revient quelque tems après, pour remettre au père la moitié du Kalim fixé. On l'acquitte rarement en une seule fois, parce qu'on le fait monter autant qu'on le peut, selon la richesse de la fiancée et de son futur. Le Kalim d'une fille riche monte communément à cent peaux de rennes, et en outre à beaucoup de fourrures de toute espèce. Après avoir acquitté la moitié du Kalim, le futur annonce au père de la fille qu'il couchera chez lui le lendemain, et le prie d'avoir sa fille à la maison. Si le père est content du marché, et accepte l'à-compte de la dot, le prétendu vient le soir indiqué, et couche dans le lit qu'on lui a préparé. Quelques heures après, la future vient se mettre dans un lit voisin; elle y reste seule jusqu'à ce que les lumières et les feux soient éteints. Le lendemain au matin, la mère de la jeune femme demande au mari s'il est content. S'il répond *oui*, il donne à sa belle-mère une robe de peau de renne. Celle-ci prend alors la peau de renne sur laquelle les époux ont couché, la coupe par petits morceaux, et les éparpille en triomphe. Lorsque le marié n'est pas satisfait, la mère de l'épouse est obligée de lui donner une renne. Dès ce moment, les mariés vivent librement ensemble; mais l'homme n'ose emmener sa femme, jusqu'à ce qu'il ait payé le

Kalim en entier. Si le beau-père est pauvre, il arrive quelquefois au mari d'enlever sa femme, avec le présent du lendemain des nôces, avant d'avoir acquitté entièrement la dot. Mais dans ce cas, le père, plusieurs années après, profite de l'occasion où sa fille vient le voir, pour la retenir chez lui; il ne la laisse point aller que le mari n'ait payé sa dette.

Une fille mariée évite autant qu'il lui est possible la présence du père de son mari, tant qu'elle n'a pas d'enfant; et le mari, pendant ce tems, n'ose pas paroître devant la mère de sa femme.

S'ils se rencontrent par hasard, le mari lui tourne le dos, et la femme se couvre le visage. On ne donne point de nom aux filles Ostiakes; lorsqu'elles sont mariées, les hommes les nomment, IMI (femme). Les femmes, par respect pour leurs maris, ne les appellent pas par leur nom; elles se servent du mot THAÉ (homme).

Les Ostiaks ne regardent, pour ainsi dire, leurs femmes que comme des animaux domestiques nécessaires; ils leur disent à peine une parole de douceur, quoiqu'elles soient chargées de tous les travaux pénibles du ménage. Ils ne leur infligent cependant aucun châtiment corporel sans le consentement du père, quelque grave que puisse être leur faute. Si la femme

est maltraitée, elle se sauve chez ses parens; elle oblige alors son père de rendre le Kalim à son mari, et de lui faire épouser un autre homme.

Les Ostiaks ne connoissent pas la jalousie. Ils ont rarement beaucoup d'enfans; on prétend qu'ils sont un peu brutes dans leurs amours. On voit à peine trois ou quatre enfans dans une famille; ceci provient peut-être de ce qu'il en meurt beaucoup dans la première enfance, à cause de la mauvaise nourriture et du peu de soins, quoique les femmes allaitent quelquefois leurs enfans jusqu'à l'âge de cinq ans. Les femmes accouchent avec beaucoup de facilité (1). On rapporte que lorsque la femme d'un Ostiak pauvre accouche en voyageant, on lui fait avaler une forte portion de colle de poisson cuite, pour arrêter toute perte de sang, quand le mari ne veut pas s'arrêter de peur de manquer de vivres. Je ne garantis pas la vérité de ce fait.

Les Ostiaks appellent CHALAS les lieux de leur sépulture; ils enterrent leurs morts aussitôt après qu'ils ont rendu le dernier soupir.

---

(1) Après l'accouchement, les Ostiaks mettent l'arrière-faix avec l'écorce de saule qui se trouve souillée, dans une petite boîte d'écorce de bouleau; ils y ajoutent du poisson et de la viande. Ils pendent cette boîte à un arbre un peu enfoncé dans la forêt.

Une personne morte le matin, est déjà enterrée à midi. On fait une fosse d'une archine de profondeur au plus, parce que le sol qui est gelé presque par-tout, ne permet pas de pénétrer davantage. Ils revêtent le mort de ses meilleurs habits; on les choisit plus ou moins chauds, suivant la saison. On l'expose en mettant à côté de lui, un couteau, une hache, un cornet de corne rempli de tabac; on n'y joint pas la pierre à feu et le briquet, mais on met à leur place, des modèles de bois. Pendant la courte exposition du mort dans l'Iourten, ses parens, ses amis et voisins, se rassemblent autour de lui; ils le pleurent en poussant des gémissemens épouvantables. Les femmes sont assises, le visage voilé; les hommes sont debout. Au lieu de cercueil, on le met dans un petit canot dont les deux pointes ont été coupées. On y ajoute les objets ci-dessus, et on le porte en terre, accompagné des personnes qui l'entouroient. Si c'est un homme, les hommes seuls vont à l'enterrement: quand c'est une femme, les femmes seules y assistent, mais elles sont accompagnées de quelques hommes pour faire la fosse. Ils enterrent leurs morts sur des hauteurs; ils leur tournent toujours la tête du côté du midi. Lorsque c'est un homme, on fait suivre le convoi par les quatre plus beaux rennes que possédoit le défunt, bien harnachés et attelés à des traîneaux. Après que le mort est

est enterré, on attache une courroie à chaque pied de derrière de ces rennes; deux hommes les tirent ainsi en avant, tandis que quatre autres les suivent avec des pieux épointés, en les enfonçant de tous côtés dans le corps de ces animaux. Quand le mort est riche, on en tue plusieurs autres, en leur passant des cordes au col et aux jambes, et en les frappant avec des perches sur le dos, jusqu'à ce qu'ils tombent morts sous les coups. Ces animaux, immolés aux mânes du défunt, restent sur la tombe. On pose les harnois sur un petit échaffaudage, construit également sur la tombe, avec des branchages d'arbres, contre lequel on place les traîneaux renversés. On prépare ensuite un repas près de la sépulture, et après s'être rassasié, on emporte toutes les viandes qui restent pour les distribuer aux voisins, en mémoire du défunt. La famille donne plusieurs autres repas de commémoraison, lorsqu'elle en a la fantaisie.

Avant la conquête faite par les Russes, les Ostiaks avoient des petits princes ou chefs héréditaires. Leurs descendans jouissent encore de cette dignité; mais, à l'exception de quelques-uns, on a peu d'égards pour eux. Ils sont obligés de vivre de leur travail ou de leurs possessions, comme les simples Ostiaks. Lorsqu'un chef meurt sans héritier mâle, on choisit pour lui succéder une personne d'une

des familles les plus anciennes et les plus respectées.

Les Ostiaks ont recours à leurs princes, ou bien ils se choisissent parmi eux des juges pour terminer leurs disputes. Si le procès passe à un tribunal Russe, et que l'affaire soit tellement embrouillée qu'elle ne puisse être jugée, on a recours à la prestation du serment. On apporte une de leurs idoles de bois; on fait sentir à l'accusé, ou à celui que l'on croit coupable, le danger auquel s'expose celui qui prête un faux serment. On l'oblige à prendre une hache ou un couteau pour couper le nez à l'idole, ou du moins l'endommager, en récitant le serment usité, qui est lu par un interprête. Voici le contenu de ce serment. « Je » veux que mon nez périsse de cette manière; » que cette hache me coupe, qu'un ours me » dévore dans la forêt, et qu'il m'arrive enfin » tous les malheurs possibles, si je ne dis pas » la vérité dans la cause pour laquelle je com- » parois ici ». On fait prêter ce serment aux parties. Celui que l'on fait faire aux témoins, obligés de comparoître, est presque le même. Les préjugés de ce peuple le font obéir à de pareils sermens. Il est fort rare d'en voir prêter de faux à un Ostiak; quand cela arrive, sa conscience le lui reproche, et la terreur s'empare de son ame; il éprouve alors toutes sortes de malheurs, que les autres attribuent à la colère de leurs divinités.

Lorsqu'ils sont obligés de rendre foi et hommage à un nouveau souverain, on les rassemble par petits cercles, au milieu desquels on place une hache avec laquelle on a tué un ours; faute de hache, on y met une peau d'ours. On présente à chaque Ostiak une bouchée de pain au bout de la pointe du couteau, en lui faisant prêter le serment suivant.

« Si, dans le cours de ma vie, je deviens infidèle à mon Tzar (ou à ma Tzarine); si je me détache volontairement de lui (ou d'elle); si je ne paye pas exactement mon tribut; si je déserte de la contrée qui m'est assignée, ou si je commets quelque autre infidélité, je veux qu'un ours me dévore; que ce pain que je mange m'étouffe; que cette hache me coupe la tête, et que ce couteau me poignarde ». Si on les fait mettre à genoux devant une peau d'ours, chaque Ostiak est obligé de mordre dans la peau, après avoir prononcé le serment. Il arrive que quelques Ostiaks, pour témoigner leur ferveur, en arrachent du poil avec les dents. La prestation de serment, en face d'une peau d'ours, est usitée par la plupart des peuples idolâtres de la Sibérie.

La langue des Ostiaks de l'Obi a beaucoup d'affinité avec la langue Finoise ou Tschoude; mais elle en a davantage avec la Vogoule. On remarque plusieurs dialectes différens, selon les contrées. Ceux qui demeurent au-dessus

de Bérézof, et qui bordent les Vogouls, parlent un langage très-mélangé. Le Mordouan est, de tous les dialectes Finois les plus éloignés, celui qui a le plus de ressemblance avec l'Ostiak. Je donne ici un tableau des mots Ostiaks, Vogouls, et Mordouans, que j'ai tiré d'un vocabulaire Vogoul, rédigé près de la Sosva.

	Ostiaks au-dessous de Bérézof.	*Ostiaks au-dessus de Bérézof.*	*Vogouls près de la Sosva.*	*Mordouans près du Volga.*
Un.	It.	Ihoï.	Aékou.	Véigké.
Deux.	Kat.	Kathoï.	Kitti.	Kaffta.
Trois.	Kholim.	Kouloumhoï.	Khoroum.	Kolma.
Quatre.	Nell.	Nithoï.	Nilia.	Nillé.
Cinq.	Vet.	Véthoï.	Att.	Vietté.
Six.	Khot.	Hothoï.	Khot.	Kota.
Sept.	Labit.	Tabéthoï.	Ssatt.	Ssisim.
Huit.	Niil.	Niléhoï.	Nioulolaou.	Kaouksa.
Neuf.	Ertiang.	Orionhoï.	Ondolaou.	Véiksa.
Dix.	Iang.	Ionhoï.	Lou.	Kumen.
Vingt.	Khos.	Koushoï.	Khousou.	Komæs.
Trente.	Khoulmiiang.	Kolimianoï.	Voat.	Koulmengémen
Quarante.	Néliiang.	Nili anghoï.	Naliman.	Nillingémen.
Cinquante.	Vettiiang.	Votianghoï.	Ampan.	Vietgémen.
Soixante.	Khoutiang.	Kotianghoï.	Rhotpan.	Kotgémen.
Soixante-dix.	Labitiang.	Tabetianghoï.	Sadoloum.	Ssisgémen.
Quatre-vingt.	Niiliang.	Niilsothoï.	Nioulschat.	Kaouksingémen
Quatre-vingt-dix.	Ertsat.	Oriothoï.	Ondolschot.	Véipingémen.
Cent.	Ssat.	Sothoï.	Schott.	Ssiada.
Mille.	Tschoros.	Tschiourous.	Schodara.	Toschen.
Dieu.	Torom.	Touroum.	Torom.	Tora. (Tschouvasche.
Diable.	Koul.	. . . .	Koul.	Koul.
Ciel.	Noum.	Touroum.	Noumi.	Ménil.
Nuée.	Péling.	Pillem.	Toull.	Piel.
Vent.	Vat.	Vot.	Vot.	Varma.
Neige.	Loïs.	Ltoitsch.	Touit.	Lo.
Soleil.	Khat'l.	Khottel.	Khodel.	Ko.
Lune.	Tils.	Tilesch.	Ioungop.	Tiltsché.
Feu.	Tout.	Tut.	Oulæ.	Tol.
Eau.	Eng.	Ioung.	Viti.	Vied.
Fleuve.	Iougang.	Sigengalt.	Ia.	Iouger (Tschérémisse)
Lac.	Touvou.	Lætor.	Maraevitor.	Erké.

	Ostiaks au-dessous de Bérézof.	Ostiaks au-dessus de Bérézof.	Vogouls près de la Sosva.	Mordouans près du Volga.
Mer.	Tschaaris.	Saritsch.	Tschaaris.	Faris. (Votiak.)
Terre.	Mouou.	Mig.	Mag.	Moda.
Montagne.	Sooïgom.	Palta.	Niltig.	Panda.
Pierre.	Kévou.	Kiv.	Aschtisch.	Kiiav.
Fer.	Karti.	Vog.	Ker.	Kort. (Votiak.)
Personne.	Kho.	Khoïïet.	Elimschols.	Loman.
Homme.	Kho.	. . . .	Khoum.	Mirdem.
Œil.	Ssem.	Ssem.	Schem.	Ssielmæ.
Oreille.	Pel.	Pelt.	Pel.	Pilia.
Lèvre.	Torip.	Pellem.	Pitmi.	Tourva.
Langue.	Noulim.	Nialem.	Nélom.	Kiel.
Parties viriles.	Mon.	Outscha.	Visi.	Mona.
Parties du sexe.	Non.	Noun.	Non.	Pad.
Ville.	Vasch.	Osch.	Vosch.	Osch.
Cabane.	Khat.	Khot.	Kol.	Kardas.
Flèche.	Nioul.	Nioul.	Næll.	Nall.
Arc.	Iougol.	Iougol.	Iougit.	Ionk.
Poisson.	Khoull.	Khoul.	Khoul.	Kal.
Chien.	Aemp.	Amp.	Aemb.	Pinæ.
Loup.	Evour.	Eouvr.	Pournévoï.	Ourou.
Ours.	Iémvoï.	Iémouaï.	Toorog.	Viarges (1).

(1) Et par les Samoïèdes, Vorga.

Une grande idolâtrie est encore la religion principale des Ostiaks ; ceux qu'on a baptisés sont secrètement chrétiens. Les païens ont des idoles particulières dans leurs cabanes, et sont dirigés par des devins. Les femmes ont aussi leurs idoles. Ce sont des statues à figure humaine, ou, pour mieux dire, des poupées grossièrement taillées en bois, dont plusieurs sont revêtues de chiffons. On les place dans l'angle le plus propre de l'iourten ; on met un petit coffret devant cette poupée, pour y déposer les offrandes de celui qui lui rend un culte. Il y a toujours, près de ce coffre, une

corne remplie de tabac en poudre et de minces copeaux d'écorce de saule, pour que l'idole puisse en prendre, et se boucher les narines comme les Ostiaks. Ils ont soin de barbouiller souvent la bouche de l'idole avec de la graisse de poisson, et de lui rendre toutes sortes d'honneurs. Quelques Ostiaks rendent aussi un culte divin à de petits troncs d'arbres, qui sont encore sur leurs souches, à des bâtons, à des morceaux de bois coupés en forme de massue, à des boîtes, petits coffres, et autres objets pareils qu'ils achètent des Russes. Ils les ornent d'anneaux, de jetons, de petites plaquettes, de rubans, et de chiffons; ils leur rendent le même culte qu'aux poupées de bois. Les voyageurs Russes, qui, passant la nuit chez les Ostiaks, veulent s'y amuser, profitent de l'obscurité pour ôter le tabac de la corne. L'Ostiak, à son réveil, est saisi d'étonnement; il ne peut concevoir comment son idole a pu prendre tant de tabac; et il finit par croire qu'elle est allée à la chasse. Malgré la vénération et le respect qu'ils ont pour leurs idoles, malheur à elles lorsqu'il arrive un malheur à l'Ostiak, et que l'idole n'y remédie pas. Il la jette alors par terre, la frappe, la maltraite, et la brise en morceaux. Cette correction arrive fréquemment. La même colère est commune à tous les peuples idolâtres de la Sibérie.

Ils rendent aussi un culte à leurs morts. Ils

sculptent des figures de bois pour représenter les Ostiaks célèbres. Dans les repas de commémoraison, on place devant ces figures une partie des mets. Les femmes, à qui la mémoire de leurs maris est chère, ont de pareilles figures, les couchent avec elles, les parent, et ne mangent point sans partager leur portion avec elles.

Les Ostiaks vénèrent aussi certaines montagnes et des arbres, qui ont frappé leur imagination, ou qui ont été déclarés comme sacrés par leurs devins. Ils ne passent jamais devant sans y décocher une flèche; c'est la marque de vénération que l'on rend à ces objets. Mon récit ne regarde que le culte particulier.

Le culte public est adressé à des idoles de la première classe, bénites par leurs devins. Ils en avoient autrefois dans un grand nombre d'endroits; ils y ont recours dans leurs malheurs, ou lorsqu'ils appréhendent des dangers; les devins jouent alors le principal rôle. Leurs ruses soumettent l'Ostiak, et le forcent à leur jurer une obéissance aveugle.

L'idole pour laquelle les Ostiaks de l'Obi et les Samoïèdes voisins ont le plus de vénération, est dans la contrée des iourtens de Voksarskoï, à soixante-dix verstes au-dessous d'Obdorsk. Elle est placée dans un vallon boisé, et soigneusement gardée par les Ostiaks, qui cherchent à en cacher aux Russes toutes les ave-

nues. Ils s'y rassemblent fréquemment par communautés, pour y faire leurs offrandes. On m'a rapporté que cette idole représente deux personnes; l'une est habillée en homme, et l'autre en femme, à la mode des Ostiaks. Ils n'épargnent rien pour la beauté de leurs habits. Ils les font avec le meilleur drap et les plus belles fourrures. Leurs habits sont ornés de toutes sortes de figures d'animaux en plaques de laiton et de fer-blanc. Chacune d'elles est dans une cabane particulière, construite près d'un arbre. Le tronc de ces arbres est tapissé de draps et d'étoffes; le sommet est garni de lamines de fer-blanc, auxquelles est suspendue une clochette que le vent fait mouvoir. L'arbre de l'idole mâle est garni de carquois et d'arcs, et tous les arbres voisins de fourrures et de peaux de rennes; ce sont celles des victimes immolées. L'idole est entourée de toutes sortes d'ustensiles de ménage, tels que des chaudrons, des cuillers, des vases, des cornets à tabac, et autres objets rapportés en offrande. Les hommes seuls viennent régulièrement rendre leur culte à l'idole. Les femmes, conduites par une devineresse, se rassemblent quelquefois près de leur idole, et mettent leurs présens à ses pieds.

Les Ostiaks vénéroient autrefois beaucoup d'arbres de cette forêt; ils y appendoient les fourrures et les peaux des animaux immolés.

Mais comme les Kosaques s'emparoient de ces fourrures, ils se sont déterminés à couper les arbres dont ils ont formé des troncs et de gros rondins. Après les avoir ornés de chiffons et de plaquettes, ils les ont placés dans des lieux sûrs, où ils vont aujourd'hui déposer leurs offrandes.

Les Ostiaks ont différentes marques pour ne point s'égarer dans les contrées dédiées à leurs idoles, telles que les fleuves, les ruisseaux, &c. Leur vénération pour leurs idoles s'étend même jusqu'aux contrées ; ils n'y fauchent aucune herbe, n'y abattent aucun arbre ; ils n'y chassent point, n'y pêchent point ; ils n'osent pas même y boire de l'eau des ruisseaux qui les arrosent, de peur de déplaire à leurs divinités. Ils évitent avec une égale attention d'aborder trop près du rivage avec leurs canots, quand ils voyagent par eau dans ces contrées ; ils ne le touchent pas même avec la rame. Si le trajet est considérable, ils font leur provision d'eau avant d'entrer dans le pays consacré à l'idole ; et s'ils y manquoient, ils endureroient la soif la plus forte, plutôt que de puiser de l'eau dans la rivière.

La connoissance des lieux où étoient placées anciennement des idoles, se transmet. Lorsqu'on veut transporter l'idole dans un nouveau lieu, les Ostiaks chargent leurs devins du choix. Il tombe communément sur une contrée où

l'on a fait une chasse extraordinaire. Ils regardent comme sacré l'arbre où un aigle a fait sa ponte plusieurs années de suite, et ils ont aussi beaucoup d'égards pour cet aigle. On ne peut les offenser plus cruellement qu'en le tuant, ou en détruisant son nid.

Leurs schamans ou devins sont les seuls qui les dirigent dans leur croyance. Ces fourbes savent profiter adroitement de toutes les occasions pour tromper le peuple, et tirer parti des offrandes. Il suffit qu'un Ostiak soit chargé d'une commission extraordinaire par le gouvernement, ou qu'il se fasse une innovation, pour que la crainte et la terreur se répandent dans toute une contrée. Les devins saisissent alors ce moment pour faire au peuple des contes absurdes, et le menacer de la colère et de la vengeance de ses divinités, pour l'obliger, et sur-tout les riches, à faire des offrandes et des sacrifices, qui tournent à leur profit. Ces schamans sont remplis d'astuces; ils ont grand soin de se faire d'abord une réputation par leurs fables et leurs prédictions, afin de parvenir à cette place d'honneur; le corps les instruit alors dans la Négromancie, ou plutôt dans l'art d'escroquer. La superstition agit tellement sur l'imagination des Ostiaks, que le moindre objet les remplit de terreur.

S'il arrive un accident à un Ostiak, s'il fait un rêve affreux, s'il est malheureux à la chasse

ou à la pêche, il a recours aux devins. Ceux-ci font usage du tambour de basque, ainsi que les schamans de Sibérie. Lorsqu'ils exercent leur art, ils se mettent dans la cabane devant un grand feu; ils font des grimaces et des contorsions affreuses jusqu'à ce qu'ils ayent renvoyé le diable qu'ils ont cité, et obtenu réponse de lui-même. Tous ceux qui assistent à cette cérémonie font un bruit épouvantable, en battant sur des chaudrons et de la vaisselle, ou autrement, et en jettant des cris, jusqu'à ce que leur imagination les porte à voir une fumée bleue s'élever au-dessus de la tête du devin. Celui-ci fait alors semblant d'être hors d'haleine et épuisé de fatigue.

Une des principales fonctions de ces devins est d'ordonner tout ce qui est nécessaire aux sacrifices particuliers auxquels ils imposent ce peuple craintif, lorsqu'il lui arrive quelque chose d'extraordinaire. Je ne parle pas des petits sacrifices, qui sont très-communs. Pour faire ces derniers, les Ostiaks se rendent, de leur propre mouvement, vers une de leurs idoles, et lui portent en offrandes des bagatelles, des ornemens, du gibier ou du poisson frais. Ils se prosternent devant l'idole; et après leur prière, ils font cuire la victime, et barbouillent la bouche de l'idole avec la graisse ou la sauce. Le schaman n'assiste qu'aux grands sacrifices, lorsqu'on veut immoler un renne à

la divinité. Voici la cérémonie. On lie ensemble les quatre jambes du renne ; le schaman se place devant l'idole, et lui crie de toutes ses forces la demande de celui qui fait le sacrifice ; tous les assistans répètent ses paroles. Pendant cette cérémonie, un Ostiak se place à côté du renne, tenant un arc tendu ; il lâche la flèche, et perce l'animal au moment où le magicien donne le signal, en frappant avec une baguette la tête de la victime. Un autre Ostiak achève de tuer l'animal avec un pieu pointu. On prend le renne par la queue ; on le traîne trois fois autour de l'idole, et on l'éventre. On frotte la bouche de la divinité avec le sang du cœur de l'animal ; on pend la peau et la tête à un arbre voisin ; on fait ensuite cuire la chair, et on la mange, en poussant des cris d'alégresse. Les Ostiaks récitent en chantant tout ce qui leur plaît. On entonne de pareils cantiques dans les sacrifices. La cérémonie faite, chacun crie de toutes ses forces, étend les bras vers le ciel, et croit ainsi remercier l'idole d'avoir assisté à son repas. Ils emportent la viande qui reste, pour la donner à leurs femmes, à leurs enfans, et à leurs voisins. Ils présentent, en arrivant, à leur idole pénate, un morceau de la graisse de l'animal immolé.

Lorsqu'on veut faire un grand sacrifice public, les plus riches des Ostiaks conduisent par troupeau leurs meilleurs rennes au lieu sacré ;

leur ferveur les pousse quelquefois à n'en pas réserver assez pour atteler les traîneaux à leur retour. Ils ne peuvent trouver de moyens assez prompts ni assez cruels pour les immoler, persuadés que, plus la mort de l'animal est prompte, plus le sacrifice est agréable à l'idole. Dans ces circonstances, un Ostiak riche auroit honte de n'immoler que huit ou dix rennes. Ils offrent en outre à l'idole leurs meilleures fourrures, qu'ils pendent aux arbres voisins. Les Ostiaks aiment mieux les sacrifier aux injures du tems, que de les réserver pour acquitter leur tribut. Ils en choisissent de moins bons pour cet usage.

Ils font encore des sacrifices quand une personne de leur famille est dangereusement malade. Le schaman fixe le nombre d'animaux à immoler, suivant la qualité et la durée de la maladie. On place alors le renne devant la porte de la tente; on lui attache une corde au pied, et on donne l'autre bout à tenir au malade. Ses amis et ses parens sont en dehors de la cabane, avec le devin. Ils appellent les idoles jusqu'à ce que le malade tire la corde, soit par hasard ou de bon gré. Ce mouvement est le signal pour immoler la victime. On réserve sa peau pour l'usage, et on met la tête et les cornes au bout d'un pieu. On mange la chair de l'animal; on frotte ensuite avec la graisse le front et la partie affligée du malade.

Ils observent une cérémonie lorsqu'un Ostiak a eu le bonheur de tuer un ours. On pend à un arbre la peau de l'animal, à une grande élévation; on lui rend tous les hommages possibles, et on lui fait des excuses de l'avoir tué. Ils croient que ces marques d'honnêteté les préservent du mal que l'esprit de ces ours peut leur faire (1).

La plupart de ces usages superstitieux sont presque les mêmes parmi les peuples de la Sibérie, qui sont encore de stupides païens; ces malheureux n'ont pour conseils que des magiciens.

Je passe aux danses des Ostiaks, qui sont remarquables et particulières à ce peuple. Je les ai vu exécuter par des Russes, qui avoient vécu long-tems chez les Ostiaks. Je ne puis

---

(1) Tous les voyageurs qui ont visité les sauvages de l'Amérique septentrionale, rapportent des faits qui ne permettent pas de douter que ces peuples ne soient esclaves d'une superstition à-peu-près aussi grossière. Voici ce que dit le trafiquant *J. Long* que nous avons déjà cité : « Une » partie de la superstition des sauvages consiste en ce que » chacun d'eux a son *totam* ou *esprit* favorable qu'il croit » veiller sur lui. Ce *totam*, ils se le représentent prenant » une forme de quelque bête, ou une autre, et, en consé- » quence, jamais ils ne tuent, ne chassent, ni ne mangent » l'animal dont ils pensent que le *totam* a pris la forme ». *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, traduits de l'Anglois de *J. Long*; par le citoyen *Billecocq*, chap. X, pag. 164.

mieux les comparer qu'à des pantomimes burlesques, à cause du grand nombre de figures risibles. Ils dansent les jours de fêtes, et surtout lorsqu'ils se sont procuré par échange avec les Russes une bonne provision d'eau-de-vie. Les hommes et les jeunes garçons sont les seuls qui dansent. Ces danses, très-pénibles et très-fatigantes, demandent beaucoup de souplesse et d'agilité. Elles représentent, par les diverses positions, les pas et gestes du danseur, les allures des différens oiseaux et animaux lorsqu'on les chasse, et ceux des poissons lors de la pêche. Par d'autres danses, ils contrefont adroitement leurs voisins, en conservant toujours avec exactitude la cadence que le musicien a soin de varier, d'après les sujets que le danseur veut représenter. J'ai vu rendre la chasse de la zibeline, les allures de la grue et du renne, le vol de la bondrée, et la manière dont elle saisit sa proie, la posture et les gestes des femmes Russes lorsqu'elles lavent à la rivière, et diverses actions aussi plaisantes : tout étoit copié de manière à se pâmer à force de rire. L'imitation de l'allure de la grue m'a paru la danse la plus pénible; le danseur, se tenant tout accroupi, est caché sous une fourrure, après en avoir lié la pointe à un long bâton, au bout duquel il a fiché la tête d'une grue. Dans cette position, il saute sur les talons; il imite, en dansant, et au

moyen d'un bâton, tous les mouvemens de la grue. Quand on veut représenter l'allure du renne, il faut que la musique varie, selon les différens mouvemens de l'animal, pour exprimer son pas, son trot, et son galop, et marquer lorsqu'il s'arrête pour s'assurer de la direction qu'il tient avec le chasseur qui le poursuit. Je n'aurois jamais cru trouver autant d'art chez une nation aussi peu civilisée. Ils préfèrent les danses satiriques ; ils aiment aussi la plaisanterie dans leurs chansons. Lorsqu'ils sont en gaieté, ou qu'ils ont bu, ils mettent tout en chansons.

Ces danses et ces chansons ne sont pas leurs seuls divertissemens ; ils s'amusent à faire de petits contes : la plupart sont des récits d'amourettes, ou des histoires romanesques de leurs héros. Ils racontent, par exemple, l'histoire d'un Ostiak intrépide et courageux, qui, voulant se marier, fit, dans vingt-quatre heures, avec les mêmes rennes, la route d'Obdorsk jusqu'au-delà de la Sosva, trajet de quatre cent cinquante verstes. N'ayant pu s'accorder avec le père de son amante, il l'enleva, et fit son retour avec autant de célérité. Les parens de sa femme étant venu l'attaquer, il en tua lui seul plusieurs milliers ; &c. Les Ostiask ajoutent la plus grande foi à ce fait. Il est probable qu'un de leurs ancêtres a pu faire quelque chose qui approche de ce trait merveilleux ;

veilleux; mais on l'a tellement embelli, qu'il est devenu un roman, ou, pour mieux dire, une fable.

Leurs instrumens de musique sont la DOMBRA et le DERNOBOÏ. La DOMBRA (1) ressemble parfaitement, par sa forme de canot, et le nombre de ses cordes, à l'instrument des Vogouls, dont j'ai donné la description dans le second volume. Le DERNOBOÏ doit son nom à la harpe. Il consiste en une longue caisse harmonique, garnie d'un long manche, qui ressemble au cou d'un cygne, avec une petite planche très-mince, qui ferme l'angle du triangle que figure l'instrument. L'intérieur de cette caisse est monté d'une trentaine de cordes; le musicien les pince des deux mains, en pressant de tems à autre avec le pouce la petite planche, pour donner de la vibration aux tons, et former des tremblemens.

Les Ostiaks sont très-hospitaliers envers les étrangers, et font tout leur possible pour les bien traiter. Ceux qui ont des rennes en tuent un sur le champ, et servent à leurs hôtes la langue, la cervelle, la poitrine, et les filets

(1) *Dombra* est le nom donné à cet instrument par les Ostiaks qui demeurent au-dessous de Bérézof; les Russes l'appellent de même. Les Ostiaks de la contrée supérieure l'appellent au contraire NARISIOUSCH, et les Vogouls SANNELTOUP et SCHANGUILTOP.

de l'animal : mets qu'ils estiment être les plus délicieux. Ils leur font des présens, après le repas, selon leur fortune. Ils ne se conduisent pas ainsi dans l'espérance de la réciprocité, leur libéralité est parfaitement désintéressée.

OBSERVATIONS SUR LES SAMOÏÈDES.

Je passe aux Samoïèdes Iougoris et Obdors, dont M. *Souïef* a également étudié les mœurs dans son voyage au Nord. Les détails, publiés sur ce peuple, sont imparfaits, parce qu'il y a fort peu de Samoïèdes à Obdorsk ; les plus voisins sont mêlés, en partie, avec les Ostiaks, et ils ont contracté des mariages entr'eux.

Les Samoïèdes se donnent le nom de KHASOVA (1) ; les Ostiaks les appellent IÉROUNSCHO, et les Toungouses de l'Enisséï, DSHIANDAL. Ils habitent la contrée la plus septentrionale de la Russie et de la Sibérie, et s'étendent jusqu'à l'Enisséï. Ils forment plusieurs tribus, qui ont des dialectes différens. Toutes ces tribus, nommées indistinctement SAMOÏÈDES par les Russes, peuvent fort bien n'avoir pas la

(1) Les Toungouses se donnent eux-mêmes le nom de BOIA (hommes). Le nom LOUZÉ, que les Samoïèdes donnent aux Russes, et que les Toungouses de l'Enisséï changent en LOUTSCHA, signifie, en langue Samoïède, un guerrier, car LOUZÉ-NINSIMÉ, veut dire colérique dans la même langue.

même origine. Les détails que je vais donner concernent les Samoïèdes, qui occupent le pays situé entre l'Obi et les monts Iougori; ils diffèrent, en beaucoup de choses, de ceux qui habitent les contrées qui s'étendent à l'est depuis l'Obi jusqu'aux côtes d'Iouraki, qui doivent leur nom à ce peuple. Les Toungouses de l'Enisséï nomment cette tribu IORAKEL.

L'assertion la plus certaine, c'est que les limites les plus reculées de l'hémisphère boréal ont été peuplées par une nation opprimée par les guerres, et chassée de ses habitations. Il est probable que ce peuple avoit habité auparavant un pays montagneux et froid, où il menoit une vie errante; car il ne lui auroit pas été possible de résister à un climat aussi rigoureux, et d'y loger dans des cabanes portatives, tandis que les autres nations ne peuvent y passer l'hiver dans les maisons les mieux fermées. Il faut observer en même tems qu'on trouve encore des restes de cette même nation dans la partie orientale de la Sibérie, près de l'Enisséï: tout prouve que ces contrées étoient autrefois bien plus peuplées. On ne doutera plus que ce pays soit la vraie patrie des Samoïèdes, lorsqu'on saura que les Koïbals, les Kamaches, les Abotors, les Soïots, et les Karagasses ont la même figure que les Samoïèdes, et parlent leur langue. Les Samoïèdes disent qu'ils viennent des contrées orientales. La vie

dure et pénible qu'ils mènent, et les dangers auxquels ils sont exposés, ont sans doute effacé de leur mémoire toute espèce de monument.

La partie septentrionale du territoire de Bérézof, occupée par des Samoïèdes, est divisée en deux contrées par le golfe de l'Obi. Celle qui est à l'ouest, connue sous le nom de KAMENNAIA (1), s'étend de la source du Sob, en longeant les monts Iougori, jusqu'au golfe de Karisch, où elle a pour limites le territoire de Poustozersk, qui dépend d'Arkhangel. L'autre, nommée NISOVAIA (2), commence à l'Obi et au golfe de Tazééva, et aboutit au territoire des Samoïèdes d'Iouraki, dépendant de Mangazéia.

Les Samoïèdes diffèrent entièrement des Ostiaks par la langue et les traits de la figure. Les visages de ces derniers ressemblent à ceux des Russes, et beaucoup plus encore à ceux des Finois, tandis que les Samoïèdes ont beaucoup de ressemblance avec les Toungouses. Ils ont le visage plat, rond, et large : ce qui rend les jeunes femmes très-agréables. Ils ont de larges lèvres retroussées, le nez large et ouvert, peu de barbe, et les cheveux noirs et rudes. La plupart sont plutôt petits que de

(1) Pays de montagnes.
(2) Pays inférieur.

taille médiocre, mais bien proportionnés, plus trapus et plus gras que les Ostiaks. Ils sont, en revanche, plus sauvages et plus remuans que ce peuple, qui s'est un peu civilisé par ses relations de commerce avec les Russes. Ce qui a le plus contribué à ce changement des Ostiaks, c'est leur soumission parfaite. Les Samoïèdes mènent au contraire une vie libre dans les déserts éloignés qu'ils habitent.

L'habillement des hommes diffère peu de celui des Ostiaks. [Voyez *planche XX.*] Les uns se rasent la tête entièrement, ou en partie ; les autres conservent leurs cheveux. Plusieurs portent des moustaches ; d'autres laissent une petite barbe de chaque côté du menton, quoique clair semée.

On remarque, dans l'habillement des femmes, beaucoup de détails qui leur sont propres, et qu'elles n'ont empruntés d'aucune autre nation. [Voyez *planche XX*, *fig.* 2 et 3.] Elles ne connoissent pas le VOROP des femmes Ostiakes. Elles ont la tête et le visage découvert, excepté dans les voyages d'hiver ; elles manquent de pudeur. Leurs cheveux forment deux tresses, qui pendent par-derrière, et qu'elles ne défont jamais. Elles portent des pendans d'oreilles de grains de coraux. Leur robe est un assemblage de morceaux de drap, dont le devant de la poitrine et le dos sont communément formés de peaux de jeunes ren-

nes. Elles les ornent par-devant et par-derrière de quelques morceaux de drap. Le bas de la robe de dessus est garni de trois bandes de belle fourrure, qui forment le tour. Cette robe est ouverte par-devant; elles rabattent un des côtés sur l'autre, et les fixent au moyen d'une ceinture, qui a, au lieu de boucle, un gros anneau de fer, auquel elles attachent ses deux extrémités. Les femmes Samoïèdes portent des culottes de peaux de renne préparées comme nos peaux de daim. Elles ne quittent point leurs habits, même pour se coucher. Les hommes ôtent les leurs; mais ils gardent leurs culottes. Les femmes ont, ainsi que les Ostiaks, adopté l'usage ridicule des femmes Kamtschadales, dont j'ai parlé ci-dessus.

On ne s'apperçoit pas autant de la mal-propreté des Samoïèdes que de celle des Ostiaks, parce qu'ils mènent tout l'hiver une vie errante. Ils passent d'une contrée à l'autre avec leurs iourtens; ils choisissent toujours, pour camper, des plaines dépourvues de bois, qu'ils appellent Toundra. Ils sont aussi sales que les Ostiaks, sur-tout dans leur nourriture et dans leurs habits. Les Samoïèdes gardent eux-mêmes, avec leurs familles, leurs rennes dans les pâturages, à l'exception des riches, qui payent des pauvres pour leur servir de pâtres. Ils ne se servent guère de ces animaux domestiques que pour les atteler à leurs traîneaux.

Ils ne savent pas traire les rennes pour se procurer du lait, et n'en mangent jamais, soit par avarice, soit qu'ils ne le croyent pas assez bon. Ils vivent de la chasse, ainsi que les Toungouses, et plusieurs peuples de l'Amérique septentrionale; ils mangent beaucoup de rennes sauvages, qu'ils prennent de plusieurs manières. Je donnerai, dans la suite, la description de cette chasse. Ces animaux suffisent à presque tous les besoins des Samoïèdes, soit pour la vie, soit pour leurs tentes ou leur habillement. Ils se servent des nerfs de l'animal pour coudre, et pour d'autres usages; ils en tirent aussi une colle. Ils font des pelles avec les cornes. Lorsqu'ils sont sur les côtes de la mer, ils se nourrissent avec les ours marins, qui viennent sur le rivage, les baleines mortes que les eaux y jettent, et d'autres animaux marins. Ils les mangent sans préférence et sans aversion. Ils pêchent, de tems à autre, dans les golfes de la mer et dans les lacs. Ils se font des filets avec l'écorce du saule, et les cordes nécessaires avec les jeunes jets ou baguettes de cet arbre. Leur principale occupation, en automne, est la chasse du renard blanc. Hommes, femmes, enfans, tout le monde s'en mêle. Les premiers leur dressent des pièges, les autres s'amusent à les déterrer de leurs terriers, et à les assommer. Quelques Samoïèdes riches vont, en été, fixer leur ré-

sidence près de l'Obi, pour jouir du plaisir de la pêche; ils font paître et garder leurs troupeaux par des enfans ou des pâtres, et y séjournent jusqu'à la saison de la chasse.

Dès qu'un Samoïède a tué un renne sauvage, il a soin de le dépécer de manière à n'en rien perdre; il lui coupe les oreilles à la place même où il tombe; il les jette comme par manière d'offrande, afin d'être toujours heureux à la chasse. Il désosse les jambes du renne, fend les os en deux, pour en manger la moëlle toute fraîche et toute crue. Leur mets favori est de manger la cervelle crue et encore fumante. Ils prennent les yeux pour les enterrer dans une place où aucune femme et fille nubile ne puissent approcher; car si elles y passoient, elles feroient un tort infini à leur chasse. Lorsque les rennes viennent de changer de bois, au printems, et que ce bois est encore tendre et velu, ils brûlent les poils et mangent crues ces jeunes cornes. Ils font une excellente colle avec ces jeunes bois, et même avec ceux qui ont déjà acquis plus de solidité, en les pilant et les faisant cuire. Ils préparent une colle semblable avec le sang de l'animal. On fait cuire la chair. Lorsque plusieurs familles sont réunies, chacune prend sa portion, et va la manger dans sa tente. La femme ne mange point avec son mari, et elle est obligée de se contenter de ses restes.

Les femmes Samoïèdes sont plus malheureuses que les femmes Ostiakes. Malgré la vie errante de ce peuple, les femmes, outre les travaux du ménage, sont obligées de monter et démonter les tentes, de charger et décharger les traîneaux, d'être aux petits soins avec leurs maris, qui se font servir en lançant un regard, parce qu'ils daignent à peine leur dire une parole de douceur. Le tems le plus heureux pour elles, est dans quelques soirées où les maris daignent leur faire quelques caresses, lorsque l'amour les y engage. La plus forte galanterie d'un Samoïède est de regarder sa femme comme un être impur. Lorsqu'elle a dressé la tente, elle est obligée, avant d'y entrer, de se parfumer avec du poil de renne au-dessus d'un petit brasier, ainsi que tout ce qu'elle a touché, et même le siège sur lequel elle s'est assise, et les traîneaux qu'elle a déchargés, elle rentre ensuite tous les effets dans sa tente. Pour ôter les habits qui sont attachés sur le devant du traîneau, elle n'ose pas le faire par-dessus ; elle est obligée de passer sous la perche à laquelle on attèle le renne. En route, il n'est pas permis à une femme de passer devant un des traîneaux, qui suivent par file, et par conséquent de couper; elle est obligée de courir pour la devancer entièrement, ou de se glisser comme elle peut sous la perche du traîneau. Elles sont vexées et gênées

jusques dans les tentes. Les hommes mettent une perche derrière le foyer en face de la porte, et il n'est pas permis aux femmes de l'enjamber. Si elles sont obligées de passer d'un côté de la tente à l'autre, il faut qu'elles fassent le tour du foyer en passant devant la porte. Ce peuple idiot et rustre croit que si la femme avoit le malheur de faire le tour de l'iourten, la nuit ne se passeroit pas sans que les loups ne vinssent leur dévorer un renne. Les Ostiaks ont le même préjugé. Une autre idée aussi ridicule, c'est que les femmes et les filles nubiles auroient à redouter quelque malheur, si elles mangeoient de la tête de renne.

C'est dans les tems périodiques que les femmes Samoïèdes sont le plus méprisées et les plus à plaindre. Elles sont obligées alors d'enjamber souvent le brasier du foyer, et de se parfumer avec du poil de castor ou de renne. Elles n'osent pas préparer les repas des hommes, ni leur rien donner. Les couches sont encore un état de mépris pour elles ; elles sont deux mois entiers sans avoir aucune communication avec leurs maris. Pendant ce tems, la femme n'ose pas manger de viande fraîche ; elle est forcée de se contenter de vieilles provisions. Leur moment le plus cruel est l'époque de l'accouchement, tems où les femmes Européennes sont les plus heureuses, puisqu'elles sont alors soignées par l'amour et l'a-

mitié. Les pauvres femmes Samoïèdes sont obligées de faire leur confession en présence du mari et de la sage-femme; de déclarer si elles n'ont pas commis d'infidélité, et de nommer les personnes avec qui elles l'ont commise. Elles se gardent bien de nier le fait, dans la crainte d'avoir un accouchement laborieux et cruel; elles avouent au contraire leurs fautes avec ingénuité, si elles sont coupables. Leur confession n'a heureusement aucunes suites fâcheuses. Le mari va trouver celui que sa femme a accusé, et le force à lui donner un petit dédommagement. Si le coupable est un proche parent, la femme tait son nom; mais le mari le devine.

Lorsqu'un Samoïède veut se marier, il cherche une fille dans une autre famille que la sienne; mais, autant que cela se peut, du même rang et de la même richesse. Il tient peu à la beauté. Il se choisit un entremetteur, qui reçoit communément un renne pour ses peines. Il se rend avec lui et plusieurs de ses parens à l'iourten du futur beau-père. Arrivés là, personne n'y entre. Chacun reste dans son traîneau, et on les range en file devant la tente. L'entremetteur va trouver le père de la fille pour négocier le mariage. En cas de refus, la compagnie s'en retourne sur le champ assez mécontente; mais ce désagrément n'arrive presque jamais. Si le père est traitable, l'entremet-

teur achève la négociation, et on fixe le kalim. Il est plus considérable chez les Samoïèdes que chez les Ostiaks : aussi la négociation est-elle assez longue, et par conséquent très-ennuyeuse pour les personnes qui attendent dans leurs traîneaux. Les pères montrent, dans cette occasion, une avarice outrée. Les prétentions sont communément fondées sur toutes sortes d'habillement, de bons meubles, des ustensiles de ménage, de petites bagatelles qu'ils sont obligés d'acheter des Russes, et sur une quantité de peaux de rennes. Le beau-père ne peut cependant s'approprier que la moitié du kalim; l'usage est de partager l'autre moitié entre les parens de la mariée.

Lorsque le jeune homme a payé le Kalim, le beau-père l'invite à dîner, et le régale de chair de renne. Ils chantent réciproquement pendant le repas. Le père recommande à son gendre de bien aimer sa fille, de la bien traiter, et le gendre demande à son beau-père son amitié et ses bonnes graces. On fixe alors le jour où le père doit livrer sa fille, avec le présent du lendemain des nôces. Il consiste sur-tout en habillemens qu'il est obligé de donner à sa fille et à son gendre. Le prétendu, accompagné de plusieurs femmes étrangères, vient chercher sa femme le jour convenu. On visite alors tous les parens qui ont eu part au Kalim; ceux-ci font un petit présent aux jeunes

époux. Les femmes amenées par le mari, saisissent ensuite la nouvelle mariée, la mettent de force dans un traîneau, l'y attachent, et partent. On charge les traîneaux de tous les présens reçus, et de celui du lendemain des nôces; on les attache en file après celui de la jeune mariée. Le père de la fille est obligé de couvrir les trois ou quatre premiers avec d'excellens draps, et les autres avec des peaux de rennes neuves. Le nouveau marié ferme la marche dans un traîneau séparé. Arrivés à l'iourten de l'époux, le premier devoir de la jeune femme est de préparer le coucher pour elle et son mari. On m'a dit que le mari ne devoit voir sa femme qu'un mois après l'union, quoiqu'occupant le même lit; cet usage diffère, comme on l'a vu, de celui des Ostiaks, qui couchent sur des peaux séparées. Les Samoïèdes font aussi un présent à leurs belles-mères, par reconnoissance de ce qu'ils ont trouvé leurs femmes telles qu'elles devoient être.

Au bout de quelque tems, la jeune femme rend une visite à son père; elle y reste plusieurs semaines, parce qu'il lui est permis d'avoir son mari avec elle. Le père est obligé de lui faire beaucoup de présens à son départ et d'en faire de nouveaux chaque fois qu'elle vient le voir. Aussi les jeunes femmes s'entretiennent en plus grande partie de ce qu'elles reçoivent de leurs pères, et par conséquent

elles coûtent peu à leurs maris. S'il y a séparation entre eux, on rend le kalim et le présent du lendemain de nôces, suivant que la séparation est demandée par l'un ou l'autre époux. Si la femme meurt peu de tems après le mariage, l'homme est en droit de réclamer le kalim, à moins qu'il ne veuille l'abandonner par respect pour sa femme.

On prétend que les femmes Samoïèdes accouchent avec facilité. Ils enterrent le placenta dans un endroit écarté où les animaux domestiques ou sauvages ne puissent aborder aisément. Lors des couches de la femme, le mari a soin de tenir prêt un bon couteau; la sage-femme le prend pour couper le cordon ombilical, après l'avoir noué avec une ficelle de nerf; elle garde le couteau pour ses peines. Lorsque l'enfant est venu au monde, toutes les personnes présentes le prennent tour-à-tour dans les bras, et le caressent. On le couche dans un berceau d'écorce de bouleau, garni de bois pourri en poudre ou de mousse bien douce, et on l'y attache. Au moyen de ce berceau, la mère porte plus commodément son enfant au sein ponr l'allaiter, et elle vaque à ses occupations domestiques, en portant ce berceau sur son dos au moyen d'une courroie (1).

(1) Il est intéressant, pour le philosophe, de rapprocher les usages observés, à des époques différentes, par des peu-

Le père ne donne un nom à son enfant que lorsqu'il a atteint l'âge de cinq ans. Il le conserve jusqu'à celui de 15, époque où on lui donne un nom qu'il doit toujours porter. Le père le choisit également, et il prend celui d'un de ses parens ou amis décédés (1). Si un Samoïède s'avise de donner à son fils le nom

---

ples placés à une immense distance les uns des autres. « Lorsque les François prirent possession du Canada, dit *J. Long* » dans ses voyages, les femmes n'avoient ni toiles, ni maillots; toute leur layette consistoit en une espèce de baquet » rempli de poussière de bois pourri sec, aussi douce que le » plus beau duvet, et dont l'objet étoit de sécher la moiteur » de l'enfant. On y plaçoit l'enfant, couvert de riches fourrures, et attaché par le bas avec de forts cordons de cuir. » La poussière étoit renouvelée aussi souvent que la nécessité l'exigeoit, jusqu'à ce que l'enfant fût sevré ». *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, traduits de l'Anglois de *J. Long*, par le citoyen *Billecocq*, chap. VIII, pag. 120 et 121.

(1) Je crois devoir rapporter ici plusieurs noms propres Samoïèdes, qui ont communément leur signification et du rapport. CHANSCHARA signifie traîneau, ainsi que bois de bouleau; NERMÉ, ouverture dans la glace; LAATSCHA, monticule de terre; EAKOUR, pays rempli de collines; NAÏMALÉ, jambe cassée; PALIMA, fourreau d'épée; MO, branchage; KHALÉVOUHOÏ, os de mouette; KHAÏDIOU, bélier; VARPTI, enragé; PAZI, parties du sexe; EPTOUHAÏ, pied d'oie; ENHITSCHO, tortu; PANIT-TABAÏ, fourrure déguenillée; OUDASI, impotent des mains; HAÏSI, impotent des pieds; LAMBOÏ, patin de neige ou raquette; POÏA, orme, et autres semblables.

d'un mort d'une famille étrangère, sans en avoir le consentement, la dispute ne se termine qu'avec effusion de sang. On ne donne point de nom aux filles. Une fois mariées, leurs maris ne les nomment jamais autrement que NÉ, femmes, et elles appellent leurs maris KHASOOVA, hommes.

Ils enterrent les morts peu après leur décès, et n'ont pas de lieu fixe pour les sépultures. Ils choisissent la première hauteur ou colline qu'ils trouvent. Ils mettent à leurs morts autant d'habits qu'ils peuvent, et placent autour du cadavre ceux qui sont trop étroits. Ils lui renversent un chaudron par-dessus la tête, persuadés que l'ame y réside même après la destruction du corps (1). Ils enveloppent ensuite le cadavre avec tous ces objets dans une couverture de tente faite de peaux de rennes; ils l'emballent avec des cordes, et le tirent, la tête en avant, par une ouverture faite à la tente où la personne est décédée; jamais on ne les fait passer par la porte, parce qu'ils sont persuadés que le mort entraîneroit

(1) Hommes civilisés, profonds philosophes, qui devez à votre orgueil et à vos fausses et tristes lumières les doutes affreux que vous élevez sans cesse sur le plus consolant de tous les dogmes, apprenez de ces peuples grossiers, dont vos livres et vos raisonnemens n'ont point attaqué les idées saines, à respecter cette croyance commune à tous les peuples! *Note du citoyen Billecocq, Rédacteur.*

bientôt

bientôt après lui quelqu'un de la famille, s'il y passoit. Arrivés au lieu de la sépulture, on creuse une fosse. On la fait si peu profonde en été, que le mort est à peine entièrement couvert; ils couvrent la tombe de branchages, et jettent de la terre par-dessus. Ils construisent en hiver une cabane avec du bois et des branchages; ils y placent le mort, lui donnent une hache, un couteau, un arc, des flèches, du tabac, une pipe, une cuiller, et une tasse. Le convoi s'en retourne ensuite. On tue les rennes qui ont traîné le cadavre au lieu de la sépulture, et on les laisse sur la tombe avec leurs harnois. Les riches tuent aussi ceux dont le défunt se servoit pour aller à la chasse. En hiver on couvre la fosse de neige; on la couvre en été de branchages et de mousse; aussi leurs morts servent-ils de pâture aux renards blancs, aux gloutons, et autres animaux carnassiers.

Ils observent aussi une cérémonie avec leurs morts. Ils font venir quelquefois, de très-loin, un magicien (TADIB), pour appaiser l'esprit du défunt. Ces devins Samoïèdes se servent d'un tambour de basque. Ils mettent un habit particulier, garni de différens colifichets de fer. Ils parlent à l'esprit; ils l'exhortent à ne pas inquiéter ceux qu'il laisse sur la terre, et à ne pas les entraîner; ils finissent pr le prier d'abandonner à ses parens les places où il chassoit avec succès. On tue un renne pour le repas

des funérailles; le mari ou la femme du défunt n'ose pas manger avec les convives, avant de s'être lavé et purifié en se parfumant avec du musc. Si un Samoïède, dans quelque tems que ce soit, passe près de la sépulture d'un proche parent, et qu'il reconnoisse le lieu, il est obligé de tuer un renne, et de le manger avec ses compagnons de voyage, en mémoire du défunt; on fiche la tête de l'animal sur un pieu, que l'on enfonce près de la tombe.

Dès qu'un Samoïède est mort, on ne prononce plus son nom; il faut user de détours lorsqu'on veut parler de lui. Celui qui prononceroit son nom, deviendroit le plus mortel ennemi de toute la famille. Le nom du défunt repasse avec le tems dans la famille; on le donne à un enfant de la seconde ou troisième génération; on renouvelle par ce moyen la mémoire de celui qui l'a porté.

Le deuil pour un mort ou pour un ami consiste à ne point relever et attacher pendant quelque tems les bottes fourrées, et à n'avoir point de ceinture autour du corps. Les veuves défont les tresses de leurs cheveux, et les portent flottans. Le deuil fini, elles les nattent en deux tresses, et en ajoutent une troisième qui pend sur une oreille; elles portent ces trois nattes toute leur vie.

Une chose remarquable, c'est que les magiciens et un grand nombre de Samoïèdes ont quelque chose d'effrayant dans la figure; ceci

provient de la tension et de la sensibilité extraordinaire de leurs fibres, du climat qu'ils habitent, de la vie qu'ils mènent, de leur imagination, et de leurs préjugés. Des personnes dignes de foi, m'ont assuré qu'on trouvoit des figures pareilles chez les Toungouses et les Kamtschadales. Le major *Islénief* m'a dit, qu'il en existoit aussi chez les Iakoutzki; j'en ai vu parmi les Bouriats et les Tatars de l'Enisséï, mais ils étoient moins effrayans. Pour peu qu'on les touche dans les flancs ou dans quelque partie du corps sensible, un cri ou un coup de sifflet imprévu, un rêve, &c, mettent ces malheureux hors d'eux-mêmes, et les font presque tomber dans une espèce de rage. Cette rage est portée à un tel degré chez les Samoïèdes et les Iakoutzki, qui ont le genre nerveux et les fibres très-sensibles, que lorsqu'elle leur prend, ils saisissent couteau, hache, ou tout ce qui se trouve sous la main pour massacrer la personne qui est la cause de leur saisissement, ou toutes celles qu'elles rencontrent. On ne s'en débarrasse que par la force, et en les désarmant (1). Lorsqu'ils ne peuvent assouvir leur fureur, ils frappent des pieds et des mains, poussent des hurlemens, se roulent par terre, &c.

(1) Les Samoïèdes sont les hommes les plus craintifs de la terre; tout événement ou objet imprévu les jette dans une forte terreur.

Les Samoïèdes et les Ostiaks ont un excellent remède pour guérir ces maniaques; ils allument un morceau de peau de renne, ou un petit tampon de poils de rennes, et ils leur en font respirer la fumée par le nez. Le malade tombe aussitôt dans un assoupissement et une lassitude qui dure d'ordinaire vingt-quatre heures, et lui remet entièrement les sens. Ce remède est plus propre que toute autre chose à répandre des lumières sur la cause du mal.

M. *Souïef* a vu, près de l'Obi, une Schamane ou magicienne que l'âge avoit forcée de quitter sa profession. Le moindre sifflement, et celui même du vent qui pénètre par une fente, l'épouvantoit. Il vit parmi les Samoïèdes qui l'accompagnèrent à la mer Glaciale, une femme qui étoit presque aussi facile à épouvanter. Il rencontra un jeune magicien Samoïède dans le voyage qu'il fit cette année par Mangazéia. Dès que celui-ci l'apperçut, il fut tout étourdi, croyant qu'on alloit le frapper. Lorsqu'on lui présentoit le bout du doigt, il le prenoit des deux mains pour se défendre, et fuyoit ensuite à toutes jambes. Il se remit aussi-tôt après que l'interprète lui eut persuadé qu'il n'avoit rien à craindre. On l'amadoua par des caresses et on lui mit à l'improviste un gant noir à la main. Il le contempla avec des yeux hagards; il tomba ensuite dans une telle frénésie, qu'il eût tué ou blessé quelqu'un, si on ne s'étoit saisi aussi-

tôt d'une hache qui étoit à côté de lui. N'ayant pu remplir son dessein, il se mit à courir en poussant des hurlemens, secouant la main revêtue du gant, pour s'en débarrasser; il croyoit voir la patte d'un ours, et n'osoit y toucher avec l'autre main. Il se débattit beaucoup; on le saisit de force; on lui ôta le gant, et il revint peu-à-peu.

Les magiciens Samoïèdes sont renommés. Ils employent pour leurs cérémonies un habillement particulier. Plusieurs ont l'art de s'enfoncer un couteau dans le corps sans se blesser. Je ne suis pas le seul qui atteste ce fait. M. *Gmélin* en a parlé dans ses *Voyages en Sibérie*. Les Samoïèdes rapportent un tour qui surpasseroit tous ceux de nos escamoteurs et joueurs de gobelets, s'il étoit vrai. Ils prétendent que plusieurs de ces magiciens se font mettre une corde au cou, et la font tirer et serrer avec tant de force, que la tête saute. Ils la replacent ensuite sur les épaules, et se portent au mieux. On sent très-bien que les Samoïèdes seuls osent raconter un fait pareil, parce que ce bon peuple est très-facile à tromper.

M. *Souïef* n'a rien pu apprendre de certain sur leurs idoles. Chaque Samoïède en a une dans sa tente. Cette idole est une pierre ou tout autre objet inanimé, qu'il attache à son traîneau, et pour lequel il a beaucoup de vénération.

Je passe aux divertissemens de ce peuple. Les jours de fête ils se rassemblent pour jouer au lut et sauter à des distances marquées. Ils dansent aussi des rondeaux, et chaque danseur a sa danseuse. Sans s'écarter beaucoup de leurs places, ils font des figures, et prennent différentes positions ; leurs pas sont courts, et ils marchent en cadence. Leur musique consiste à chanter du nez et de la gorge quelques syllabes particulières avec des répétitions. Les femmes nasillent en même tems, et marquent la mesure.

Tels sont les détails que M. *Souïef* a pu se procurer sur les Ostiaks et les Samoïèdes. Je passe à la pêche de l'Obi et à la chasse des environs de ce fleuve. Ces deux objets ont des rapports avec ces peuples. Les Ostiaks, comme on l'a vu, tirent la plus grande partie de leur subsistance de la pêche, et les Samoïèdes de la chasse : ces deux peuples s'occupent également de l'une et de l'autre.

PÊCHE DE L'OBI.

De tous les fleuves de la Russie et de la Sibérie, l'Obi est le plus abondant en poissons de toutes espèces, qui y remontent de la mer. On y pêche plusieurs poissons (1) inconnus ailleurs. On doit attribuer cette abondance

---

(1) *Coregoni.*

et cette variété à la qualité de l'eau, au fond vaseux du fleuve, et à la lenteur de son cours : une preuve convaincante de cette assertion, c'est qu'on ne trouve pas dans l'Obi les saumons et les truites que l'on pêche dans les autres rivières de la Russie et de la Sibérie, et qui y remontent de la mer. L'Omoul ou Sangschalle (1) pénètre par l'Enisséï et l'Angara jusques dans le Baïkal et dans le lac Madshar par la Touba; on ne voit pas ce poisson dans l'Obi, quoiqu'il soit assez commun dans la mer Glaciale, et qu'il remonte sans cesse dans le golfe de Karisch, et dans ceux qui servent d'embouchures aux ruisseaux des montagnes à fond pierreux, pour y déposer son frai. On pêche aussi beaucoup d'Eriox (2) sur les côtes d'Iougorie. On m'a assuré qu'il remontoit abondamment dans le fleuve Petschora; mais on ne l'a jamais apperçu dans l'Obi, non plus que le saumon rouge. On pêche au contraire dans le golfe d'Obi beaucoup de Chycalle (3), appelé par les Ostiaks, Tschir ou Kegschoull; mais il ne remonte jamais dans le fleuve même. On ne trouve pas non plus dans l'Obi la truite blanche qui est si abondante dans l'Enisséï, la Léna, l'Amour; elle est connue dans la Si-

(1) *Salmo autumnalis*; *vide* Appendix, n°. 108.

(2) *Salmo eriox.*

(3) *Salmo nasus.* Appendix, n°. 107.

bérie orientale sous les noms de Kouskoutsch et de Lénok. Il a pénétré par l'Obi et l'Irtisch jusques dans les ruisseaux pierreux des monts Altaïsks, où il se multiplie. Le Taïmen et le Charious sont plus rares dans l'Obi que dans les rivières à fond pierreux placées à l'est. Les esturgeons et les sterlets, qui préfèrent un fond de rivière terreux, y abondent et sont plus gros; leur chair n'est pas aussi délicate que celle de ceux qu'on pêche dans les fleuves à fond pierreux.

Les poissons de passage qui remontent habituellement dans l'Obi, qui sont propres à ce fleuve, et qu'on ne voit point en Sibérie, sont: un saumon qui approche du Lavaret (1), appelé Mouksoun par les Ostiaks, et Sioumbounga par les Samoïèdes; le Pidschian (2), varié du Lavaret, nommé Polkour par les Samoïèdes; un saumon (3), appelé Schokour par les Russes, Tschogor par les Ostiaks, et Hirdrtscha par les Samoïèdes; le Sirok ou Sorok, la Vimbe (4) en Samoïède Païi, et l'Able (5), nommé par les Ostiaks Iénischem. On pêche encore dans l'Obi, beaucoup de

(1) *Salmo lavareto affinis.*

(2) *Salmo an lavareti varietas.* Appendix, n°. 106.

(3) *Salmo coreg.* Appendix, n°. 105. *Salmo schokur.*

(4) *Salmo vimba.*

(5) *Salmo albula.*

NELMA, ou saumon blanc de Sibérie, de lottes très-grosses, de brochets, de perches ordinaires, de petites perches de rivière, de corrassins, de rougets et d'ablettes aux yeux rouges.

Les poissons de passage qui peuplent l'Obi, et le remontent régulièrement, sont donc le *Nelma*, le *Taïmen*, le *Charious*, le *Mouksoun*, le *Pidschian*, le *Schokour*, le *Sirok*, et le *Iénischem*; ils y entrent par troupes dès que les glaces se brisent. On les voit paroître près de Bérézof vers le mois de juin, d'où ils remontent dans l'Irtisch et le Tom. Ces poissons ne déposent leur frai que vers l'automne, et en hiver sur des fonds de gravier et de pierres. Ils reviennent dans la partie inférieure de l'Obi, au mois de septembre, lorsque les glaces commencent à charier. La plupart ne sont qu'à leur demi-croissance, et forment l'arrière-garde des troupes; les poissons œuvés paroissent tout énervés. L'hiver, ils retournent en plus grande partie dans la mer, avant que les eaux se putréfient sous les glaces. Cette corruption d'eaux courantes (1) se fait sous la glace en septembre, et vers la fin de novembre, non-seulement dans les rivières qui arrosent un pays uni, dont le cours est peu

(1) Les Sibériens appellent cette putréfaction MERTVA-VODA (eau morte), ou RIÉKI-SAMIRAIOUT (les rivières meurent).

rapide, tels qu'au-dessus de Tobolsk dans l'Osch, l'Om, l'Ischim, le Vagaï, dans la contrée de Bérézof, dans le Poloui, le Nadim, le Pour et le Tas, mais encore dans l'Obi au commencement de janvier, quoique ses eaux forment une masse considérable. Cette putréfaction est due à la nature marécageuse des fonds de ces rivières, à la lenteur de leurs cours, et au mélange de sels terreux, qui abondent surtout dans l'Irtisch et l'Ischim. Elle empêche les poissons qui frayent et aiment les eaux de roche et les courans rapides, de remonter dans l'Obi. Plusieurs rivières rapides et à fond pierreux qui sortent des montagnes du nord pour se jetter dans l'Obi, telle que le Sob, la Stschoutschia et la Chaia ne sont point exposées à cette corruption; elles sont aussi beaucoup plus abondantes en poissons pendant l'hiver. Dans l'Obi, le poisson ne peut exister qu'en certains endroits des bords qui avoisinent des sources d'eaux vives, ou près de l'embouchure de quelques ruisseaux. On voit alors le poisson s'y rassembler en grand nombre; on en pêche beaucoup au filet ou à la nasse pendant tout l'hiver. Les eaux putréfiées de l'intérieur du fleuve ne reprennent de la fraîcheur qu'après la fonte des neiges, époque où les nouvelles eaux emportent les autres.

Dans l'Obi, la pêche du printems commence au mois de juin, après l'entière débacle des

glaces. Les poissons y affluent des bras qu'il forme et des lacs et rivières qui s'y jettent. On ne peut pêcher dans le bassin même du fleuve, à cause de son extrême largeur et de son immense profondeur. Lorsque les crues d'eau deviennent considérables, comme en 1770 et 1771, les Ostiaks sont à plaindre ; ils éprouvent alors la plus grande disette, parce qu'ils ne font leurs provisions que pour l'hiver. Dans les lieux où le fleuve n'a pas de bras, on pêche dans les lacs lorsque les eaux sont hautes. Les Ostiaks choisissent les endroits du fleuve où ils trouvent les eaux plus basses; si ces places sont pierreuses, ils ont en automne la précaution d'y planter des pieux en travers, pour pouvoir y tendre leurs filets de manière à ce qu'ils ne restent point accrochés. Cette pêche, qui se fait avec le filet, que nous nommons traîneau ou senne, dure depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre.

Les Ostiaks ont plusieurs autres manières de pêcher. La plus singulière se fait avec le filet nommé KILIDAN. Sa forme est presque la même que celle d'un sac ; il a une brasse et demie de largeur sur une brasse de longueur. Le bas de ce sac ou filet est tendu sur une perche, comme les filets dont on fait usage dans la mer Baltique. Pour que cette perche se tienne à plat dans le fond de l'eau, ils attachent dans le milieu une pierre près de laquelle ils fixent

une corde en la passant dans un anneau attaché au cordage dont le contour supérieur du filet est bordé. Au moyen de cette corde, le pêcheur traîne le filet après son canot. Plusieurs ficelles sont attachées à un empan du bord supérieur du filet; le pêcheur les tient entre ses doigts; elles lui servent à sentir le moment où le poisson entre dans le sac. Il lâche aussi-tôt ces ficelles, retire le filet au moyen de la corde; la perche se trouve dans le bas, bouche le fond du sac, de manière que le poisson ne peut sortir. On pêche avec ce filet, depuis le mois de juin jusqu'en septembre, des esturgeons, du saumon blanc, des lottes, du mouksoun et du schokour.

Les Ostiaks construisent aussi plusieurs espèces de parcs. Lorsque le poisson remonte, ils établissent près des rives des petits parcs de trois à quatre toises vers le fond de la rivière. Les Russes de ces contrées les appellent BÉRESNIKI. Ils placent à leur extrémité une grande borgue (espèce de mannequin ou pannier d'osier, dont l'ouverture est dirigée vers le courant de l'eau). Ils ajoutent au parc une aîle dont la direction suit également le cours de la rivière; ils placent aussi à son extrémité une borgue, dont l'ouverture est placée de même. Le poisson, en filant le long du rivage, vient contre les parcs, et tombe dans ces borgues. S'il échappe à la première, il ne peut manquer de se prendre

dans la seconde. Ils pêchent de cette manière non-seulement en été, mais même en hiver, depuis que la glace est prise jusqu'au mois d'avril.

Lorsque l'on apperçoit que le poisson abonde dans les bras du fleuve et les anses formées par les alluvions, on construit un parc en travers de l'entrée. On y laisse des trous à volonté; on place devant ces trous des filets en forme de sac qui ont leur ouverture vers les bras du fleuve pour que le poisson qui cherche à rétrograder s'y jette. Les filets en forme de sac ou de poche, VASHAN, dont ils se servent, ressemblent beaucoup à leur *Kilidan*. Ils restent à la place où on les met; et pour les faire résister au reflux des eaux, on les fixe, au moyen d'une perche perpendiculaire affermie, sur celle qui est dans le fond, de manière qu'elles forment ensemble des angles droits, et on les charge de pierres pour qu'elles ne se dérangent point. Les ficelles, qui font connoître au pêcheur le moment où le filet est agité, ne sont pas dans le milieu, mais à l'extrémité obtuse de la perche. Le pêcheur qui se sert de ce filet, n'est pas dans un canot, mais sur un échafaudage construit au-dessus de l'embouchure.

Leur usage est de mettre près de ces parcs des filets à trébuchet, qu'ils nomment POUSCHI, et qui ont deux brasses de longueur, et la forme d'un entonnoir, c'est-à-dire une ouverture

très-large qui se termine en cylindre. On y prend de gros poissons, qui s'y embarrassent de manière à n'en pouvoir plus sortir. Ils employent principalement ces filets lorsque les eaux grossissent; ils les placent alors contre le courant.

Le VAR est une autre espèce de parc dont la construction diffère peu de celle des premiers. Les Ostiaks nomment OBSKOÏ-IÉS les grands parcs qu'ils construisent en octobre. Ceux-ci traversent en entier les bras et les anses des rivières. Ils sont soutenus par de forts pieux et forment divers compartimens, devant lesquels on met de grandes nasses, ainsi que devant les embouchures des parcs. Ces Obskoï-Iés servent à prendre le poisson pendant l'hiver. Les Russes de la contrée de Bérézof s'en servent plus que tous les autres.

Le PÉRÉMET, instrument très-utile sur l'Obi, est le même que celui appelé SCHASCHOVAIA-SNAST, près du Volga, et SAMOVOLI, près de l'Irtisch. C'est un gros cable placé dans le fond de l'eau, après lequel flottent des hameçons attachés à de petites cordes. Les esturgeons et les sterlets s'y prennent en grand nombre. On fait ici un instrument pareil, avec lequel on prend plusieurs espèces de poissons.

Les Samoïèdes et les Ostiaks ont encore une autre manière d'attraper les poissons dans les petites rivières qui se jettent dans l'Obi. Ils sortent la nuit, et sur-tout en automne, avec

des torches de morceaux de bouleau allumés et fixés au bout d'une perche. Arrivés aux places où les eaux sont basses, ils prennent le poisson avec des gaffes, OSTROGUI. Dans les rivières situées plus au nord, les Samoïèdes font des trous dans la glace aussi-tôt qu'elle est prise, et construisent des cabanes au-dessus de ces ouvertures. Ils sculptent des figures de poisson en bois, et les attachent à des ficelles; ils les jettent ensuite dans l'eau avec des pierres pour leur donner du poids. Ces poissons de bois servent à attirer les autres, qui se laissent prendre par curiosité, ou dans l'espoir d'en faire leur proye. Le pêcheur les harponne avec sa gaffe, lorsqu'il les trouve à sa proximité. Ils sont très-adroits à cet exercice. Ils s'amusent aussi à construire de petits parcs dans ces rivières; ils font descendre dans le fond de l'eau par l'ouverture, des morceaux d'écorce blanche chargés de pierres, et harponnent le poisson qui passe, n'ayant pas de peine à le distinguer au moyen de ces morceaux d'écorce.

Ils font de fortes pêches au milieu de l'hiver, tems où les poissons quittent les eaux fétides du fleuve, vont par troupes près des sources et des embouchures des ruisseaux. Ils construisent deux murailles de planche près de ces places, et élèvent entr'elles une petite digue; ils placent des nasses contre ces deux murailles; les poissons s'y jettent en grand nombre, en

venant chercher des eaux plus fraîches et plus pures.

Au moyen de cette industrie, les Ostiaks et les Russes qui les avoisinent, se procurent pendant toute l'année plus de poissons qu'ils n'en peuvent consommer. En été les esturgeons qui ont fréquemment dix empans de longueur, leur fournissent seuls, en si grande abondance, les moyens de subsister, qu'ils jettent souvent les poissons d'une espèce médiocre. A Bérézof, l'esturgeon ne coûte jamais plus de quarante kopeks (sous) le poud ; la graisse de poisson s'y vend assez communément cinquante kopeks le poud, et ne passe jamais un rouble.

DESCRIPTION DU POISSON BLANC.

Je passe à la description d'un dauphin qui habite fréquemment le golfe de l'Obi. Il remonte quelquefois assez avant dans le fleuve pour chasser aux poissons de passage. C'est le poisson que les Russes appellent BÉLOUGA. *Gmélin* en fait mention dans ses *Voyages en Sibérie*, mais M. *Muller* (1) nous en a donné des détails plus vrais et plus précis. Le professeur *Kraschennidikof* en parle aussi dans son *Histoire naturelle du Kamtschatka*. Ce savant observe que le Bélouga de mer peut très-bien être une

(1) *Recueils historiques sur la Russie*, *tom. III*, *part.* 1, 2 *et* 3, *pag.* 253 *et suivantes.*

espèce

espèce différente du poisson blanc connu de tous les marins qui naviguent dans la mer du Groënland (1). M. *Souïef* trouva sept têtes de ces animaux marins à six verstes au-dessous d'Obdorsk, dans une place où ces peuples idolâtres sacrifient à leurs idoles ; les Samoïèdes et les Ostiaks voisins les avoient chassés l'année précédente hors de l'embouchure de l'Obi, et fait remonter sur le rivage. Ces têtes étoient piquées sur des perches pour servir d'holocaustes aux divinités de ces peuples. Je vais lever l'incertitude qui a existé jusqu'à présent sur cet animal marin. Je dois ma description aux détails que M. *Souïef* s'est procurés, à une tête de bélouga qu'il m'a rapportée assez bien conservée, et aux observations faites à Tobolsk sur un jeune poisson de cette espèce.

Je crois que le bélouga de mer ou poisson blanc appartient à l'espèce du dauphin. Il a, comme la baleine, deux ventricules, deux poumons, le sang chaud, les parties de la génération à l'extérieur, et des tétines. On doit

(1) *Anderson*, dans sa *Description du Groënland*, *pag.* 224, et *Crantz*, dans son *Histoire du Groënland*, *p.* 150, donnent des détails circonstanciés sur le poisson blanc. Ce qu'ils rapportent des dents de cet animal marin, est entièrement conforme aux observations que j'ai faites sur la tête du poisson blanc que m'apporta M. *Souïef*. *Anderson* le nomme *albus piscis cetaceus raii.*

en conclure qu'il n'a que le nom, la forme, et la couleur blanche de commun avec l'ichtiocolle ou le bélouga des mers Noire et Caspienne, qui est une espèce d'esturgeon cartilagineux. Les Russes devroient donc l'appeler bélouga de mer (MORSKAIA-BÉLOUGA), pour le distinguer de l'autre ; il mérite d'autant plus ce nom, qu'il appartient à l'Océan. Il remonte les fleuves par hazard et non par instinct ; mais lorsqu'il y remonte, il ne s'éloigne jamais beaucoup de la mer.

Le poisson blanc a beaucoup d'affinité par ses parties internes avec les quadrupèdes, et sur-tout avec le chien marin : aussi les Samoïèdes (1) le regardent-ils plutôt comme un animal marin, que comme un poisson (2). Il n'a jamais plus de trois toises de longueur. Il a la tête alongée, et assez petite en comparaison de la grosseur de son corps. Son museau, qui est un peu plat, forme le cône ; son extrémité est émoussée, et se ter-

---

(1) Les Samoïèdes l'appellent VIBORKA, les Ostiaks, VISING-POTLIAND. Je pense qu'on pourroit lui donner une nouvelle dénomination, et l'appeler *delphinus leucas*, puisque Artedi et Linnée n'en font aucune mention.

(2) Cet animal n'est pas un poisson ; mais il appartient à la classe des mammaux [*mammalia*], et fait partie du septième ordre de cette classe, qui comprend les *cétacées*. Il est du genre des dauphins ; et *Gmélin*, dans son *systema naturæ*, *vol.* 1, *pag.* 232, l'a en effet publié sous le nom de *delphinus leucas*, que *Pallas* lui a donné. *Lam.*

mine un peu en pointe. Ses yeux sont petits, ronds et saillans. Il n'a point de narines; elles se trouvent remplacées par une trompe sur le front; celle-ci a une ouverture à l'extérieur, et deux autres séparées par un os au haut du palais. Lorsque cet animal nage à la surface de l'eau, il se sert de cette trompe pour élever une fusée d'eau à une hauteur assez considérable. On distingue très-bien les trous des oreilles à l'extérieur. Il n'a pas la bouche plus large que celle du renne; mais il ouvre une gueule énorme quand il veut mordre. Chaque mâchoire est garnie d'un rang de neuf dents assez courtes et émoussées; les supérieures, qui sont excavées, avancent un peu. [Voyez *pl. LXXIX.*] Les inférieures sont plus droites, un peu aiguisées, et se joignent parfaitement avec les supérieures. Les troisième et quatrième de l'extrémité de la mâchoire supérieure sont un peu plus longues que les autres, et presqu'aussi aiguës qu'une dent de porc. Le dessin de l'occiput de cet animal [*pl. LXXIX*] en donnera une idée plus parfaite aux lecteurs, que ma description.

Le corps de cet animal a la forme de celui d'un poisson. Il est épais dans le milieu, et se rétrécit vers la tête, qui est séparée du corps par un cou presqu'imperceptible; il diminue petit à petit vers la queue. On n'apperçoit sur son dos aucune trace de verrue : ce qui dis-

N 2

tingue essentiellement cette espèce de dauphin de tous ceux connus jusqu'à présent. Les verrues ou glandes de la poitrine sont de la largeur de la main le long du corps; elles s'élargissent plus avant, prennent la forme d'une pelle, deviennent plates et garnies de graisse : en les maniant, on distingue aisément cinq ossemens de doigt, et leur extrémité présente en même tems cinq extensions sensibles. Sa queue est cartilagineuse, divisée en deux pièces, et dans une action de roideur. Lorsque l'animal nage, il rabat sa queue en-dessous comme une écrevisse; il bat l'eau avec force derrière lui, et s'élance, par ce moyen, comme une flèche. Il a la peau aussi lisse par-tout que celle d'un homme; elle est douce, blanche, et sans poils. Plusieurs auteurs se sont trompés, en avançant, sur de simples rapports, que cet animal étoit couvert de poils. On distingue très-bien, au ventre de la femelle, l'ouverture de la partie de la génération, et à sa proximité deux mamelons semblables au pis de la vache. Ils sont remplis d'un lait blanc. Lorsque les Samoïèdes dépècent cet animal, ils coupent ce pis et la partie de la génération pour les jeter. Le mâle a un membre de trois empans de longueur; il est de la grosseur du bras; il se termine en pointe, comme celui du taureau, et n'a ni os ni cartilage. Les Samoïèdes disent que sa chair est noire comme de la suie,

et que son corps est couvert, d'une extrémité à l'autre, d'une bande de lard blanc, qui fournit un saindoux très-pur. Ils ajoutent que les jeunes sont d'une couleur plus foncée que les mères, et qu'ils nagent avec elles. Les bélougas se tiennent généralement par petites troupes. Dès que les Samoïèdes les apperçoivent dans le golfe de l'Obi, ils travaillent à les rassembler, et à les faire passer dans les places où l'eau est basse, pour les tuer à coups de harpon.

Pendant l'hiver de 1768, on a reçu, à Tobolsk, un bélouga qui venoit de la contrée d'Obdori. Il avoit deux toises de longueur; il étoit d'un gris cendré : l'air avoit peut-être beaucoup terni sa fraîcheur. On m'a donné les os de la tête de cet animal; les dents commençoient à peine à sortir de leurs alvéoles. On en conservoit la peau; le membre a été mis dans de l'esprit-de-vin. M. *de Tschitschérim*, gouverneur de Tobolsk, l'avoit fait dessiner; j'ai trouvé ce dessin, dans toutes les parties, exact et conforme à ma description. M. *Baden*, médecin du gouvernement, qui a disséqué cet animal, en comparoit les parties internes à celles d'un veau. Ce fait m'a été assuré par plusieurs autres personnes.

CHASSE DU TERRITOIRE DE BÉRÉZOF.

La chasse est assez abondante dans toutes les contrées situées au nord de Bérézof. Les

N 3

animaux qui abondent le plus dans les déserts, dégarnis de bois, et les plus septentrionaux de ceux qui avoisinent l'Océan, sont les renards du nord, blancs et bleus, que les habitans nomment Pestzi, les renards roux, les loups blancs et gris, le glouton, et le renne. On trouve, dans les contrées garnies de bois, et qui sont moins éloignées, l'élan, le loup cervier, la zibeline, l'hermine, et l'écureuil; on rencontre, près des fleuves et des rivières, la loutre et le castor. Les ours noirs sont rares. Les blancs n'abondent pas non plus dans ce vaste pays, qui forme un angle vers la mer; ils préfèrent de se tenir dans la partie qui forme une langue de terre tout-à-fait à l'extrémité du nord, et dans les campagnes glaciales de l'Océan. On en voit rarement près d'Obdorsk, quoiqu'il soit assez ordinaire d'en rencontrer près de l'Enisséï, et jusqu'à Mangazéia. La chasse du renard du nord n'est pas aussi abondante chaque année dans le territoire de Bérézof. On prétend avoir remarqué que, dans les années où cet animal se rend dans les contrées orientales pour chasser aux souris, il abonde bien plus dans le district de Mangazéia, et beaucoup moins vers l'Obi.

Les Ostiaks et les Samoïèdes emploient, pour prendre ces animaux, les moyens usités en Sibérie, et dans une autre partie de la Russie. On se sert d'armes, de pièges ou chausses-

trapes (RAPKANI), et d'arcs à flèches, qui partent d'elles-mêmes (SAMOSTRIÉLI) pour les ours, les loups, les loups-cerviers, et les gloutons. Ils prennent aussi les loups et les renards avec des boulettes de sublimé corrosif et de noix vomique, ou avec des trébuchets à assommoir (SLOPTZI). Les Russes construisent un trébuchet à-peu-près pareil, qu'ils nomment KOUROMSESS. C'est un billot auquel on attache un morceau de charogne, pour servir d'appât; ce billot est tendu : l'animal, voulant emporter l'appât, lâche la détente, et est assommé par le billot. Ils construisent ces trébuchets dans un passage qu'ils bordent d'échalats. Les Samoïèdes se servent, pour prendre les renards du nord, des mêmes pièges ou broyons dont les Russes font usage pour prendre les hermines et les putois, en les plaçant devant leurs trous; ceux des renards sont plus grands; on les nomme TSCHERKAN, près de l'Obi. Pour prendre les renards, ils tendent des arcs avec des flèches qui partent d'elles-mêmes, lorsqu'il y a beaucoup de neige. Ils placent ces arcs en face des monticules de neige, dans laquelle ils enterrent des morceaux de poisson; après s'être assuré de la place où le renard fera le trou pour manger le morceau de poisson, on met l'arc et la flèche à cette même place, et on la dirige de manière à percer l'animal.

Les zibelines sont de peu de valeur dans cette contrée. On les tue à coup de flèches sur les arbres, où on leur fait la chasse, pour les faire tomber dans des espèces d'alliers ou rets dressés. Lorsqu'on s'apperçoit qu'elles dorment dans leurs terriers, on place, à l'entrée, des poches ou filets semblables à ceux dont nous nous servons pour prendre des lapins; on les appelle SAÏP. On travaille dans la neige par-derrière, pour épouvanter la zibeline, et la faire sortir de son retranchement. En voulant se sauver, elle donne dans la poche, et s'y entortille de manière à ne pouvoir s'en débarrasser.

On rencontre des troupeaux de castors près de plusieurs rivières, dont le voisinage n'est pas habité; mais ils se tiennent plus communément seuls près des rives boisées. Lorsqu'on s'est assuré de leurs terriers, on forme un enclos avec des pieux devant l'entrée qui donne du côté de l'eau. On agrandit ensuite le trou, qui est du côté de la campagne, et qui sert de soupirail au terrier; on y fait entrer un chien dressé à cet effet; il happe le castor avec ses dents, et le tire hors du terrier par les jambes de derrière. On chasse aussi les loutres avec des chiens, ou bien on les tue avec des arcs tendus de flèches que l'on place sur le rivage des fleuves.

CHASSE AU RENNE.

Lorsque les Samoïèdes veulent chasser aux rennes, ils font des abattis d'arbres dans les contrées boisées pour former des espèces de parcs, où ils placent des armes, qui partent d'elles-mêmes, ou de gros lacets dans toutes les ouvertures ou passages. Ils prennent ainsi des rennes, des élans, et des chevreuils. Ils ont recours à d'autres moyens pour chasser aux rennes dans les plaines ouvertes, garnies de mousse, qui avoisinent la mer; on y rencontre ces animaux, même en hiver, par troupe de dix à douze cents. Si les Samoïèdes sont une compagnie de chasseurs, et qu'ils découvrent un troupeau de rennes sauvages, ils rassemblent aussi-tôt leurs rennes privés avec leurs traîneaux sur une hauteur qui fasse la plate-forme, et les placent dans la direction du vent. Ils s'avancent aussi près qu'ils le peuvent du troupeau, et ils plantent des perches dans la neige, auxquelles sont attachées des ailes d'oies, garnies de leurs plumes, qui voltigent au gré du vent. Ils mettent d'abord ces perches à cinq toises de distance, et ensuite à dix. Ils en plantent de pareilles de l'autre côté, et sous le vent, en commençant à cinquante toises des traîneaux, et ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient presque dépassé le troupeau. Les rennes, étant occupés à brouter la mousse qu'ils

sont obligés de tirer de dessous la neige, et leurs bois les empêchant de voir au loin, et se reposant d'ailleurs sur leur odorat, ne s'apperçoivent pas aisément de l'artifice des chasseurs. Lorsque tout est préparé, la troupe se partage; les uns se cachent à la proximité des amoncellemens de neige; d'autres, qui reçoivent le nom de Vardan, se couchent avec leurs arcs ou des armes à feu dans des enfoncemens sous le vent; d'autres font un détour pour prendre le troupeau en arrière, et le chasser vers les perches. Ces animaux intimidés par ces ailes flottantes, courent droit vers les rennes, qui se trouvent près des traîneaux. Arrivés là, ceux qui sont retranchés derrière les amoncellemens de neige, leur donnent l'épouvante, et les chassent vers les vardans, qui en font un massacre horrible.

Si un troupeau de rennes pâture à la proximité d'une montagne, les Samoïèdes entourent de perches le pied de la montagne; ils y pendent leurs habits et tous leurs chiffons; ils font avec celles où sont attachées les ailes d'oies une large route vers la montagne, pour y chasser les rennes. Dès que ces animaux se trouvent entre ces perches, les femmes avancent avec les traîneaux vers cette route, et en ferment l'entrée. Les rennes, ne trouvant point d'issue pour s'échapper, courent tout autour de la montagne; les chasseurs, qui sont en em-

buscade, les tuent. Il est rare de voir échapper un seul renne.

Comme il faut être en grand nombre pour ces chasses, et qu'on ne peut pas toujours se rassembler, les Samoïèdes ont recours à d'autres moyens pour tromper la vigilance de ces animaux. Ils dressent quatre ou cinq de leurs rennes privés à marcher autour du chasseur; l'un marche à la laisse en avant à la distance de plusieurs toises : les autres vont à côté du chasseur, liés à des cordes qu'il attache à sa ceinture, afin de pouvoir réunir ces animaux en ordre, s'ils se mettoient en déroute, et s'il n'en pouvoit venir à bout par les signes auxquels ils se sont habitués. Ce sont communément les femelles qu'ils dressent, et elles sont suivies de leurs petits. Le chasseur, habillé de peaux de rennes, marche courbé, et parvient, avec cet expédient, à approcher d'un troupeau assez près pour faire feu dessus, et choisir un des plus beaux de ces animaux.

Lorsque les rennes sont en rut, en automne, les Samoïèdes choisissent parmi leurs rennes privés le plus beau bouc entier (KHAR), pour aller à la découverte des troupeaux de rennes sauvages. Quand ils en ont rencontré un, ils attachent des cordes aux bois de ce bouc pour les croiser à leurs extrémités, et les fixent, dans cette position, avec de l'écorce d'arbre. Il lâche ensuite son bouc; celui-ci court sur le troupeau, pour se mettre en rut

avec les femelles qu'il apperçoit. Dès que le cerf sauvage du troupeau en voit arriver un étranger, il va sur lui pour se battre. Dans ce combat, il entortille ses bois dans les lacets, dont le bois du cerf privé est garni. Le cerf sauvage, voyant arriver le chasseur, cherche à se sauver; mais en se débattant, il resserre les deux bois de l'autre, qui perdent leur détente. Le renne privé retient de cette manière son adversaire, jusqu'à l'arrivée du chasseur, qui le tue. Les Samoïèdes choisissent pour cet usage le cerf le plus ardent et le plus vigoureux, et ils lui pincent un des testicules avec les dents pour le mieux conserver dans toute sa force.

On peut approcher de ces animaux sauvages lorsqu'ils vont se rafraîchir dans les ruisseaux, et avec des raquettes, en hiver, dans les grandes neiges.

Pêche du Chien marin.

Lorsque les Samoïèdes sont à la proximité des côtes de la mer, ils prennent les hippopotames et les veaux marins, qui se placent sur les rochers voisins du rivage, ou sur la glace. On remarque plusieurs espèces de chiens marins dans la mer Glaciale. Ceux qui sont connus près de l'Obi, de l'Enisséï, et de la Léna, sous le nom de Morskoi-Saetz (1), dif-

(1) Lièvre de mer.

fèrent entièrement de l'espèce commune. Les jeunes lièvres marins, dont je me suis procuré des peaux, sont blancs comme la neige, et luisans comme l'argent; leur poil est plus long que celui des autres chiens de mer; de sorte qu'en ôtant la tête et les pieds, on prendroit facilement leur peau pour celle d'un jeune ours marin (1). C'est ordinairement au printems que les Samoïèdes s'amusent à guetter les chiens de mer, lorsqu'ils sortent de l'eau près de l'embouchure du fleuve, au moyen des trous qu'ils pratiquent dans la glace par leur haleine. Ils placent des planches près de ces ouvertures, auxquelles ils assujettissent une corde. Ils se cachent ensuite derrière un glaçon, et dès que le chien de mer est venu se placer sur la glace, ils tirent la planche pour fermer le trou par où il est sorti, et courent sur l'animal pour le tuer.

CHASSE AUX OISEAUX, PRÈS DE L'OBI.

Je passe à la chasse aux oiseaux, qui se fait au printems dans les contrées arrosées par l'Obi. Lorsque le tems se met au beau, on choisit les places où les premières neiges qui tombent

(1) M. *Crantz* a donné, dans son *Histoire du Groënland*, *pag.* 163, une description de cette espèce de chien de mer; il lui donne le même nom que les Groënlandois, ATTARSOUK.

forment des flaques d'eau. On cherche même à en hâter la fonte, en répandant de la cendre dans ces fonds. Au moment du dégel, on voit arriver les oiseaux aquatiques, qui se rendent par troupes près de ces flaques. Les chasseurs construisent alors des cabanes à la proximité des retranchemens, en amoncelant les neiges : ils font ces cabanes avec des branchages, au printems. Ils tirent de-là sur les cygnes, les oies, et les canards. Pour attirer ces oiseaux, et leur donner plus de sécurité, ils placent sur l'eau, près des retranchemens ou cabanes, des canards et des oies empaillés. Il est étonnant que les cygnes et les oies sauvages viennent voler avec avidité sur ces appeaux pour les mordre ; mais aussi ceux qui échappent au chasseur n'y reviennent jamais.

Les chasses de cette espèce cessent au printems, dès que les lacs sont dégarnis de glace. Mais comme ces oiseaux ne se dispersent qu'à la fin du printems pour aller faire leurs nids, et qu'ils volent d'un lac à l'autre, les Ostiaks font de petites routes en ligne droite entre ces lacs à travers la forêt, où les oies et les canards s'habituent à voler, n'aimant pas à s'élever bien haut dans les airs, à cause de leur pesanteur ; ils les prennent alors avec le filet élevé entre deux perches (PÉRÉVESSI), dont j'ai donné la description dans le second volume. On tend ce filet à la brune, et on y prend une grande

quantité d'oiseaux. Ils ont encore un autre moyen pour prendre, en plein jour, les oies et les canards à la volée. L'oiseleur construit à cet effet une cabane de branchages à une des extrémités de ces petites routes, afin de s'y cacher, et d'y observer les oiseaux qui passent. Il a un filet étendu par terre, nommé KISKAN; deux des extrémités de ce filet tiennent à des cordes qu'on attache aux cimes de deux arbres. Dès que l'oiseleur voit les oiseaux s'élever, il tend aussi-tôt son filet, au moyen des deux cordes auxquelles il donne beaucoup de jeu. Les oiseaux, que leur pesanteur empêche de s'élever promptement assez haut pour éviter le filet, donnent dedans. L'oiseleur laisse retomber le filet, qui enveloppe le gibier; il est rare qu'un seul oiseau échappe. Dans le cas où les oiseaux voudroient voler au-dessus du filet, si l'oiseleur se hâtoit trop de l'élever, les Ostiaks ont soin de placer à une certaine distance des oies qui servent d'appeau : et ils savent eux-mêmes si bien contrefaire le cri des oies sauvages avec un morceau d'écorce de bouleau, que ces animaux, oubliant le filet, viennent s'y jeter.

Près de Samarof, on fait usage d'un autre filet, appelé POUSH. Il a vingt toises de longueur sur deux de largeur. On l'étend près des rivières sur des places unies, de manière que les deux moitiés soient parallèles. Les bords

du filet tiennent à une corde qu'on affermit en dehors à un pieu. L'oiseleur, qui est caché, réunit les deux parois au moyen de cette corde, et ferme le filet comme un sac. Les oies sauvages parcourent, au printems, les rives sablonneuses pour manger les bourgeons de la prêle à feuilles de pins. Si une troupe d'oies se pose sur le filet, l'oiseleur tire la corde pour les y envelopper tous.

Les habitans de ces contrées boréales ne font aucune attention au petit gibier aquatique; ils se donnent même rarement la peine de prendre les canards de grosses espèces. Ce gibier y est si abondant, que les Russes peuvent en saler plus que leur provision. Il leur en reste tant au printems, qu'ils sont obligés d'en jeter.

§. IV.

DE KRASNOÏARSK A IRKOUZK.

Du 7 au 22 mars.

Voyages particuliers. — *Lodéiki*, 7 verst. — *Bérézofka*, 8 v. — *Botoï*, 9 v. — *Kouskoun*, 25 v. — *Balaï*, 33 v. — *Ribenskaia*, 50 v. — *Ourinskaia*, 53 v. — *Kanskoï-Ostrog*, 25 v. — *Ilan*, 27 v. — *Poïam*, 33 v. — *Tinskoï*, 19 v. — *Klioutschefskoïé*, 47 verst. — *Télofskoié*, 25 v. — *Birioussinskaia*, 16 v. — *Baïaronofskoï*, 21 v. — *Alsamaï*, 45 v. — *Samsor*,

Samsor, 32 v. — *Ouzkaia*, 36 v. — *Oudinsk*, 26 v. — *Koungui*, 25 v. — *Schabarta*, 33 v. — *Toulounskaia*, 46 v. — *Schéragoul*, 26 v. — *Kountoui*, 41 v. — *Kameltou*, 44 v. — *Siminskoï*, 25 v. — *Salari*, 46 v. — *Koutoulouk*, 30 verst. — *Tschéremnovoï-Pad*, 29 v. — *Taïtourskaia*, 39 v. — *Kitoïkaia*, 36 v. — *Irkouzk*, 44 v. — Débris de rhinocéros découverts près du *Viloui*. — Description de la contrée arrosée par le *Viloui*.

VOYAGES PARTICULIERS.

Je reviens à mon séjour d'hiver à Krasnoïarsk. Le professeur *Falk*, qui avoit été choisi par l'académie des Sciences pour voyager, fut obligé d'interrompre ses courses à cause du délabrement de sa santé. Il m'envoya ses compagnons de voyage, pour achever les observations qui restoient à faire en Sibérie. M. *Géorgui*, apothicaire de Pétersbourg, étoit le premier. MM. *Bikof*, *Kaschkaref*, et *Jebédef* étoient trois jeunes étudians. J'envoyai, le 4 mars, à M. *Falk* le sieur *Walter*, jeune homme de ma suite, pour l'accompagner à Pétersbourg. Je le chargeai de la plupart des observations et découvertes en Histoire Naturelle que j'avois faites l'année précédente. Mes occupations d'hiver étant terminées, et ma santé bien rétablie, j'entrepris le voyage que j'avois projeté de faire dans la partie orientale de la Sibérie. Le désir

que j'avois de parcourir ces contrées remarquables, augmentoit mes forces. Je partis le 7 mars avec M. *Géorgui*, qui m'avoit offert d'entreprendre un voyage vers le lac Baïkal, deux de mes jeunes gens, et mon dessinateur. Nous prîmes la route d'Irkouzk. J'y avois déjà envoyé, au mois de janvier, M. *Sokolof* avec un chasseur, pour attendre le printems dans la contrée qui est au-delà du Baïkal, et y faire des observations. Je chargeai, pendant mon absence, M. *Kaschkaref* d'observer tout ce que les rives de l'Enisséï offrent de remarquable en Histoire Naturelle; je le priai sur-tout de faire un herbier des plantes qui croissent sur les montagnes de cette contrée, et sur celles situées plus loin près de ce fleuve. M. *Souïef*, déjà accoutumé aux voyages du Nord, se rendit, par les chemins d'hiver, à Enisséïsk; il me promit d'aller à Mangazéia aussi-tôt que les eaux seroient débarrassées de glace, et de percer plus loin vers le nord, pour observer les productions de la Sibérie dans le climat le plus froid. Je comptois, avec raison, sur son intelligence et son exactitude, dont il m'avoit déjà donné des preuves.

Je partis de Krasnoïarsk l'après-midi. Je traversai une hauteur au-delà de l'Enisséï, qui me conduisit du village à clocher de Lodéiki à Bérézofka. J'y trouvai si peu de neige, que j'eus beaucoup de peine à avancer avec mes traî-

neaux. La moitié de la route de Botoï fut aussi pénible ; c'est le premier poste de la route de Kouskoun. J'entrai après dans une forêt montagneuse, où je trouvai beaucoup de neige. Je voyageai par une route frayée pour les traîneaux ; on ne rencontre plus de campagne entièrement dégarnie de bois jusqu'à l'Angara. La contrée devient plus ouverte de place en place, et on n'y voit que des forêts de bouleaux dispersées. Il y tombe beaucoup plus de neige. Le pays, devenant toujours plus montagneux, est plus froid que la contrée ouverte et sablonneuse de Krasnoïarsk, située plus près de l'Enisseï. Les grains y mûrissent aussi bien plus tard. Je donnerai une description plus détaillée de ce chemin quand je parlerai de mon retour.

Je voyageai jour et nuit, et ne m'arrêtai dans les villages et postes qui bordent la route de Krasnoïarsk à Irkouzk, que le tems nécessaire pour relayer. Ces villages sont peuplés d'anciens habitans de la Sibérie, et de colons Russes. J'arrivai le 8 mars dans la matinée au bourg de Ribenskaia. Je traversai, dans la même nuit, Kanskoï-Ostrog et le fleuve Kan, au delà duquel on entre aussi-tôt dans une forêt d'arbres à résine. Cette forêt, très-marécageuse, a beaucoup de places montagneuses ; elle s'étend presque sans interruption au-delà de l'Ouda, et couvre jusqu'à la Toungouska

la contrée montagneuse où ces fleuves prennent leurs sources. Cette forêt sauvage est habitée par plusieurs petites hordes de peuples idolâtres. On y a pontonné les chemins en beaucoup d'endroits. Cet inconvénient, et le grand nombre d'arbres abattus et renversés par terre, rendent cette route très-pénible en hiver. J'atteignis, le 9 au soir, le bourg Birioussinskaia, qui est arrosé par la Birioussa, rivière considérable. J'arrivai le 10, dans la nuit, à Oudinsk. J'y restai jusqu'au matin, pour me procurer des éclaircissemens sur des carrières de verre de Moscovie, nouvellement découvertes sur de hautes montagnes voisines, situées entre la Birioussa et l'Onda. Elles se sont sur-tout présentées en gangues quartzeuses grasses près des ruisseaux de Schelma, Sob, et Néresch; on en a souvent tiré des morceaux de trois empans. Je m'adressai au propriétaire de ces carrières, nommé *Khoudonogof*; c'est un nouveau converti, qui demeure près d'Oudinsk. Il est Kniazetz des Bouriats qui dépendent de son village. Le gouvernement lui a donné le privilège exclusif d'exploiter les carrières qu'il a découvertes, sous la condition d'en payer le dixième au trésor de la couronne (1). Je

(1) La gangue de ce talc de Moscovie ne ressemble pas à celui de Tschébarkoul, qui est un quartz blanc de lait et sec; c'est au contraire un quartz gras, vitreux et transparent;

fus obligé de faire un détour pour me rendre chez *Khoudonogof*, dont plusieurs parens et compatriotes ont embrassé le christianisme. Ce village, situé sur la rive droite d'un ruisseau, et près de son embouchure, est à six verstes d'Oudinsk. Pour regagner la route, je traversai l'Ouda près d'une monticule de rochers. Je vis, pour la première fois, dans la forêt de pins, située au-delà du fleuve, le rhododendron de Daourie (1). On le reconnoît facilement à ses feuilles supérieures, qui conservent leur verdure en hiver. Les habitans le nomment BAGOULNIK. On le rencontre dans toutes les forêts de pins jusqu'au-delà du Baïkal; et, dans certaines contrées, il est l'arbuste le plus commun de ceux qui forment les broussailles des forêts, sur-tout dans les places où un terrain marécageux a des roches pour assiette.

J'atteignis, le même soir, le village de Tounlounskaia, où est une poste. Ce lieu termine les limites du gouvernement d'Irkouzk (2). Le pays devient ici plus ouvert et plus agréable. Je fis cent cinq verstes pendant la nuit,

---

on regarde avec raison les carrières de cette dernière nature, comme les meilleures.

(1) *Rhododendrum dauricum. Pallasii Flora Rossica*, t. 32.

(2) Ceci est bien changé; ce gouvernement a reçu une partie de celui de Tobolsk; la ville d'Oudinsk en fait partie.

et couchai, le 12, à Kameltou, parce que la nuit s'annonçoit froide et orageuse. Aussi-tôt qu'on est entré dans le gouvernement d'Irkouzk, les voyageurs trouvent dans tous les villages où on a établi des postes, des chambres commodes, éclairées, propres et bien blanchies. Le village est obligé de les entretenir dans cet état.

Je fis cent trente-un verstes le 13, et passai la nuit à Tschéremnovoï-Pad, à cause du froid. J'arrivai, le 14 à onze heures du soir, à Irkouzk avec des chevaux harassés.

Je séjournai huit jours dans cette capitale, pour y examiner ce qu'elle offre de remarquable, et me procurer des renseignemens sur les contrées situées au-delà du Baïkal, qui m'étoient, la plupart, encore inconnues. Ces occupations, et l'accueil dont me combla le chevalier *de Bril*, lieutenant-général, et gouverneur d'Irkouzk, ne me laissèrent pas le tems de faire la description de cette ville. J'en laissai le soin à M. *Géorgui*, qui restoit à Irkouzk, pour y attendre la débacle des glaces du lac Baïkal. Il s'en chargea volontiers, ainsi que de celle des contrées voisines. Je lui fis part de tous les renseignemens que j'avois pu me procurer sur ce lac et ses côtes.

Je crois devoir parler d'une découverte intéressante que je dois au chevalier *Bril*. Des Iakouzki, en chassant, cet hiver, près du

Viloui, trouvèrent le corps d'un gros animal inconnu. Le sieur *Ivan-Argounof* (OUPRAVITEL), ou inspecteur du Simovié, avoit fait passer à Irkouzk, par la chancellerie d'Iakouzk, la tête, un pied de devant et un de derrière de cet animal. Le tout étoit très-bien conservé. Il dit, dans son mémoire, daté du 17 janvier dernier, qu'on avoit trouvé, dans le mois de décembre, cet animal mort, et déjà très-corrompu, à environ quarante verstes au-dessus du Simovié de Vilouiskoé, sur le sable du rivage, à une toise de l'eau, et à quatre toises d'une autre rive plus élevée et très-escarpée. Il étoit enterré à moitié dans le sable. On l'a mesuré sur la place; il avoit trois aunes trois quarts de Russie de longueur, et on a estimé sa hauteur à trois aunes et demie. Le corps de l'animal, encore dans toute sa grosseur, étoit revêtu de sa peau, qui ressemble à un cuir; mais il étoit si corrompu, qu'on n'a pu enlever que les pieds et la tête; on en a envoyé deux à Irkouzk, et un troisième à la chancellerie d'Iakouzk. Je vis, à Irkouzk, la tête et les pieds; ils me parurent appartenir, au premier coup-d'œil, à un rhinocéros dans toute sa force. La tête sur-tout étoit très-reconnoissable, puisque son cuir la couvroit encore toute entière. La peau avoit conservé son organisation extérieure, et on y appercevoit plusieurs poils courts: les paupières mêmes ne

paroissoient pas entièrement tombées en corruption. J'apperçus une matière dans la fossette du crâne, et çà et là sous la peau, qui étoit le résidu des parties charnues putrefiées. Je remarquai, aux pieds des restes très-sensibles, des tendons et des cartilages, où il ne manquoit que la peau. La tête étoit dégarnie de sa corne, et les pieds de leurs sabots. La place de la corne, le rebord de la peau, qui se forme à l'entour d'elle, et la séparation qui existe dans les pieds de devant et de derrière, sont des preuves certaines que cet animal étoit un rhinocéros. J'ai rendu compte de cette singulière découverte dans une dissertation insérée dans les *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*. J'y renvoie mes lecteurs, pour ne pas me répéter. Ils y verront les raisons qui prouvent qu'un rhinocéros a pu pénétrer près de la Léna dans les contrées les plus septentrionales, et qui ont fait trouver, en Sibérie, tant de débris d'animaux étrangers. Je rapporterai seulement ici les observations que je dois à M. *Argounof*, parce qu'elles feront connoître la contrée où l'on a trouvé ces débris curieux, et la cause de leur longue conservation.

Le pays, arrosé par le Viloui, est montagneux ; toutes les couches de ces montagnes sont horizontales. Elles renferment des schistes sablonneux et calcaires, et des lits d'argile

mêlés d'un grand nombre de pyrites. On rencontre, sur les rives du Viloui, du charbon de terre brisé ; il en existe probablement une mine plus haut près de ce fleuve. Le ruisseau de Kemtendoï (1), qui avoisine une montagne entière de sélénite et de sel gemme, et celle-ci une montagne d'albâtre (2), est à plus de trois cents verstes, en remontant le Viloui, du lieu où l'on a trouvé ce rhinocéros. On voit, près du fleuve, une monticule en face de cette

---

(1) *Gmélin*, dans ses *Voyages en Sibérie*, l'appelle KAGTENDÉI.

(2) M. le général de *Bril*, qui s'occupe de tout ce que la nature offre d'intéressant dans son Gouvernement, m'a procuré un sel d'une formation particulière, tiré de cette montagne. Les Russes qui habitent les bords de la Léna, nomment communément cette substance saline SOKOLAIA-SOL (sel de faucons). *Gmélin* n'en fait aucune mention. C'est un sel marin qui est concentré dans les fentes du sel gemme, sous la même forme que la sélénite l'est dans l'albâtre, et dans les masses d'argile et de marne où se forme le gypse, ce qui fait alors donner à cette matière le nom de gypse strié. Il a les mêmes filamens et la même apparence. Il n'en diffère que par sa couleur, qui est un peu bleuâtre et transparente. Ce sel trié forme de vrais cubes de sel marin, lorsqu'on le fait dissoudre dans l'eau & qu'on le cristallise. Une matière sélénitique a probablement part à la formation de ce sel ; la partie supérieure de la montagne, dans les crevasses de laquelle il se forme, est composée de pierres sélénitiques et gypseuses ; c'est une preuve évidente du voisinage du sel marin et de la sélénite, que j'ai toujours remarqué dans mon voyage ; j'en ai déjà parlé dans une note de l'un des volumes précédens.

place. Elle a quinze toises d'élévation ; et, quoique sablonneuse, elle présente des couches de pierre meulière. Le corps du rhinocéros a dû être enterré dans un gros sable graveleux, près de cette colline ; la nature du sol, qui est toujours gelé, a dû l'y conserver. La terre ne dégèle jamais à une grande profondeur près du Viloui. Les rayons du soleil amollissent le sol à deux aunes de profondeur dans les places sablonneuses élevées. Les vallons, où le sol est moitié sable et moitié argile, sont encore gelés, à la fin de l'été, à une demi-aune de leur surface. Sans cela, la peau de cet animal, et plusieurs de ses parties, n'auroient pas pu se conserver aussi long-tems. Cet animal n'a pu être transporté des pays méridionaux dans les contrées glaciales du nord qu'à l'époque du déluge. Les chroniques les plus anciennes ne parlent d'aucuns changemens plus récens dans le globe, auxquels on puisse attribuer la cause de ces débris de rhinocéros, et des os d'éléphans dispersés dans toute la Sibérie.

§. V.

D'IRKOUZK A SÉLENGUINSK.

Du 22 au 26 mars.

Paschkova, 29 v. — *Listvénischnoié*, 32 v. — *Goloustnoé*, 50 v. — Monastère de *Posolskoï*,

60 v. — *Stepnaia - Saïmka*, 20 v. — *Tvaragovaia*, 11 v. — *Kabanskoï-Ostrog*, 26 verst. — *Tarakanofskaia*, 22 v. — *Iliinskoï-Ostrog*, 23 v. — *Polovinnaia - Sastava*, 23 verst. — *Oudinsk*, 24 v. — Simovié de *Restschikova*, 25 verst. — *Orongoï*, 30 v. — *Arsentiefskoï*, 31 v. — *Sélenguinsk*, 24 verst.

Le tems étant devenu chaud, on vit voler autour d'Irkouzk les dernières troupes d'alouettes des Alpes (1), et de moineaux noirs (2), qui prenoient leur vol vers le nord, tandis qu'il arrivoit une espèce particulière de corbeaux tigrés (3), qui passent l'hiver dans les pays chauds de la Mongolie, et peut-être même en Chine. Il tomba beaucoup de neige le 20 mars; mais le dégel suivit de si près, que je me hâtai de continuer ma route, pour profiter du traînage. Je partis le 22.

A dix-huit verstes de la ville, je trouvai la glace brisée dans plusieurs places de l'Angara, qui borde le chemin d'hiver. Il n'y avoit presque plus de glace dans une longue étendue de ce fleuve, au-dessus de Paschkova, appelé aussi CHROMOVA. J'y vis beaucoup de canards

(1) *Alauda alpestris.* [le hausse-col noir de *Buffon.*]

(2) *Fringilla flavirostris.* [le pinson brun. *Buffon*, hist. nat. des ois. vol. 4, p. 121.]

(3) *Corvus Dauricus.* Appendix, n°. 32.

et de pluviers. J'apperçus ici, pour la première fois, le canard à collier de Terre-Neuve (1). Je fus forcé de côtoyer les rives pierreuses du fleuve. Le traînage étoit fort pénible, parce que les neiges étoient fondues; j'allois aussi fort lentement.

Plus on approche du lac Baïkal, plus les montagnes deviennent élevées et sauvages, quoiqu'elles s'étendent en pente assez douce dans les environs d'Irkouzk. L'embouchure de l'Angara est bordée des deux côtés de rochers fort élevés, entre lesquels on découvre, comme à travers une arcade, le vaste bassin du Baïkal, et la haute montagne qui lui sert de limite en face. Passé cette embouchure, on atteint aussi-tôt après le second relais de poste; il est situé sur le rivage près du Simovié de Litsvénischnoié. Je me serois rendu le même jour au Simovié de Goloustnoé, si j'avois pu m'y procurer des chevaux, ou si les miens n'avoient pas été aussi harassés. Les postes de la route d'Irkouzk à Sélenguinsk n'ont que six chevaux; il est aussi très-difficile d'y relayer, à cause du grand nombre de voyageurs. Je résolus d'y passer la nuit. J'employai le reste du jour à me promener sur les montagnes et sur le rivage. Les plantes étoient à peine reconnoissables, excepté la belle saxifrage bron-

---

(1) *Anas histrionica.*

chiale (1), qui conserve sa verdure en hiver, et l'androsace lactée (2). Je vis un objet digne de fixer mon attention sur les places unies du rivage, dégarnies de neiges. C'étoit une éponge très-douce (3), qui croît dans la mer; elle est très-grosse, et diffère entièrement de toutes les espèces connues; on la nomme MORSKAIA-SOUBA (4). On la recueille dans le tems convenable. Les orfèvres d'Irkouzk s'en servent pour donner le premier poli à la vaisselle d'argent, et autres vases de cuivre et de laiton, et pour les nettoyer.

Nous partîmes le lendemain pour le Simovié de Goloutsnoé. Nous fîmes route en droite ligne sur la glace : ce qui nous éloignoit souvent beaucoup des rives de l'Angara. On compte cinquante verstes par cette ligne directe; on en fait plus de soixante-dix lorsque l'on côtoie exactement le fleuve, à cause de toutes ses baies et sinuosités. Voici la division de cette route. De Listvenischnoé au PAD, ou à la vallée de Krestofka, trois cents toises; de-là au ruisseau de Tschéremscha, deux cents toises; au PAD, ou vallée de Bésimænnaia, d'ici à la

(1) *Saxifraga bronchialis.* Gmél. *Flora Sibir. IV*, *t.* 65, *f.* 2.

(2) *Androsace lactea.*

(3) *Spongia Baïkalensis.* Appendix, n°. 255.

(4) Eponge de mer.

pointe de Listvénischnoï, un verste quatre cents toises; à la KROUTAIA - GOUBA, baie rapide, cinq cents toises; à la cabane des pêcheurs, trois verstes; au PAD de Schirokaia, vallée large, deux verstes quatre cents toises; au SENNAIA-PAD, vallée au foin, trois verstes; à la pointe de Soboléva, deux verstes quatre cents toises; au Simovié de Radilnoé, six verstes; à LOUSCHKANOVOÏ-PAD, vallée aux lièvres, six verstes; au Simovié d'Artenief, six verstes; et de-là à Goloustna, deux verstes.

Nous étions à peine parvenus à la moitié du chemin, qu'il s'éleva une horrible tempête derrière nous, qui refroidit entièrement l'atmosphère; les coups de vent emportoient à plusieurs toises sur la glace les voituriers qui couroient à côté de nos traîneaux; ils étoient obligés de piquer leurs couteaux dans la glace pour se retenir. Dans ces tempêtes, on court risque de geler de froid, ou d'être entraîné dans les crevasses que forme la glace : aussi se garde-t-on bien alors de traverser le lac. La tempête devenant toujours plus furieuse, je différai la traversée jusqu'au lendemain. Le tems se remit au beau le 24. Nous rencontrâmes au Simovié, où nous nous arrêtâmes, plusieurs personnes qui alloient à la pêche du chien de mer. Cette pêche, ou plutôt cette chasse, qui se fait sur le Baïkal, est affermée. Le fermier prend des gens de bonne volonté, et leur fournit les mu-

nitions nécessaires. Il leur paye un prix convenu par chaque peau chargée de son lard. Cette chasse se fait principalement en avril. Les chiens de mer, qui se rassemblent par troupes, en hiver, dans les places où les ruisseaux rapides et des sources chaudes entretiennent des ouvertures dans la glace, sortent alors volontiers de l'eau, et montent sur la glace pour se mettre au soleil, et y dormir. Les chasseurs connoissent parfaitement ces places, qui existent sur-tout près des embouchures du Bargousin et du Tourka. Ils se mettent dans de petits traîneaux, et arborent une voile blanche. Les chiens de mer, prenant cette voile pour de la glace, ne s'en épouvantent pas. On les approche de très près, et on les tire à balle.

Nous traversâmes heureusement le Baïkal en peu de tems. On compte de l'embouchure du ruisseau de Goloustna, qui est à deux verstes et trois cents toises du Simovié, cinquante-deux verstes et demi en ligne directe jusqu'au monastère de Polefskoï; mais on paye communément pour soixante verstes. On pouvoit encore voyager sur la glace sans courir aucun danger. Nous rencontrâmes uue crevasse d'une aune et demie de largeur, qui nous obligea de faire un grand détour. Cet hiver, le lac avoit été couvert d'une glace aussi unie qu'un miroir; à peine découvroit-on, près des rives, quel-

ques glaçons (TOTOSSI), qui formoient une élévation. Ce n'est pas la même chose tous les ans ; car la glace est souvent très-raboteuse. La neige se conserve peu de tems sur cette vaste plaine de glaces : aussi est-on obligé de ferrer les chevaux à glace pour traverser le lac, et sur-tout dans les commencemens. Lorsque la glace prend plus d'épaisseur et de consistance, on fraye une route à traînage (SAKMA), en émoussant la glace à la pioche ; on peut alors y passer sans faire ferrer ses chevaux. On peut communément passer sur le Baïkal, sans aucun risque, jusqu'à la fin d'avril. La glace ne prend pas avant le mois de janvier : et cela arrive rarement dans les derniers jours de décembre. Lorsqu'on n'ose plus le traverser au printems, à cause des sources qui fondent la glace le long du rivage, on prend le chemin qui conduit de Listvénischnoé au monastère de Posolskoï. Quoique ce chemin ne soit que de soixante-dix verstes au plus, on en paye quatre-vingt-quatorze et demi ; il traverse plusieurs lacs. Si la glace commence à avoir de fortes crevasses, on se munit de planches ; on les met en travers de ces mêmes crevasses pour y faire passer les chevaux et les traîneaux. Quelques personnes traversent le Baïkal, dans des cas urgens, quoique les glaçons soient quelquefois séparés les uns des autres à plusieurs toises ; mais ils ne s'y risquent

qu'à

qu'à pied, en traînant après eux de petits canots qu'ils mettent à flot entre les glaçons, si le cas l'exige. On est forcé de recourir à ce moyen au printems, parce que la route qui remonte l'Irkouzk vers Tounkinskoï, et longe les torrens de Dshonmourin et de Dshida jusqu'à Sélenguinsk, est à peine praticable à cheval, en été, à cause des eaux de neiges qu'on rencontre dans les hautes montagnes.

Arrivés au monastère de Posolskoï, nous continuâmes notre route. Nous avions beaucoup de peine à avancer avec nos traîneaux, parce que nous traversions des contrées unies et sablonneuses, qui étoient entièrement dégarnies de neiges. Les nombreux débordemens du Baïkal, le long de ses rives, facilitoient un peu notre voyage. Je remarquai des nasses d'une singulière construction. Les pêcheurs de ce district s'en servent pour prendre, au printems, le poisson qui se tient dans les joncs. Ces nasses sont formées par un petit parc fait avec des branchages, qui s'étend dans l'eau à quelques brasses. Il a à son extrémité d'autres petits parcs, qui forment deux chambres ovales, dont l'entrée se trouve dans l'angle aigu marqué *a a pl. LXXIX*. Cet angle est formé par les deux chambres et par le parc, qui descend du rivage. Les poissons, entrant dans le parc, vont vers le fond; ils trouvent aux angles un passage pour percer dans les chambres; ils ne

peuvent en sortir, parce que les branches ou baguettes font pointe à l'ouverture, comme dans une nasse. Cette invention porte le nom de Kotsi. On ne la connoît point ailleurs.

Je partis de Stepnaia-Saïmka, terre qui appartient à ce monastère, et profitai d'un bras de rivière, qui étoit encore gelé dans l'espace de plusieurs verstes. Je traversai, plus loin, des collines boisées de pins et de bouleaux, entièrement dégarnies de neiges. Je fus obligé de m'arrêter au bourg de Tsvaragovaia, pour y faire remettre une de mes voitures sur ses roues. J'arrivai, dans la nuit, près des petits villages de Kolskoié et de Karguina, et de-là à Kabanskoï, situés près du ruisseau de Kabanka, et sur la rive gauche du Sélenga, comme les autres villages. Je traversai, pendant la nuit, les villages de Briaskaia, Treskova, Tarakanofskaia, le monastère de Troïtzkoï, et le Simovié de Pianofskoï. J'atteignis, vers le jour, Iliinskoï ou Bolschaia-Saïmka, où la fortification de bois est entièrement ruinée; mais l'église et les maisons, nouvellement bâties à neuf, sont très-bien construites. Il tomba tant de neiges pendant la nuit, que je fus obligé de faire replacer ma voiture sur un traîneau à Iliinskoï, parce qu'elle nous retardoit beaucoup.

Les montagnes deviennent ici très-sauvages, et sont garnies de forêts. La route perce à tra-

vers un défilé étroit, où elle coupe la rivière de Sélenga. C'est ici qu'est situé le Polovinnaia - Sastava. Le gouverneur actuel de cette province l'a fait construire à neuf, dans le goût des auberges de la Livonie, avec une longue voûte. On laisse sur le côté, avant d'arriver à la Sélenga, Itanzinskoï-Ostrog, et plusieurs autres petits villages. On visite toutes les marchandises qui viennent des frontières de la Chine, près du Polovinnaia ; tous les bateaux et les voitures y sont assujettis, afin de vérifier si les marchandises ont été plombées à la douane ; on y entretient à cet effet un petit détachement, commandé par un bas-officier.

On s'embarque sur la Sélenga, à peu de distance de ce poste ; cette rivière coule entre de hautes montagnes de rocs, qui se dégarnissent de bois de plus en plus. C'est la route d'hiver de Sélenguinsk. On découvre plusieurs villages, sur la rive gauche, avant d'arriver à Oudinsk. Cette ville, située sur la rive droite et près de l'embouchure de l'Ouda, renferme un grand nombre de maisons bien bâties, et habitées par de riches marchands. On y voit une très-belle église. L'hôtel du commandant est construit avec goût.

Le traînage sur la Sélenga fut très - pénible jusqu'ici, à cause du grand nombre de glaçons que cette rivière, fort rapide, jette de côté

et d'autre, en automne, avant d'être entièrement prise. Nous ne courûmes cependant aucun danger. Plus loin, nous trouvâmes plusieurs places déjà ouvertes. Une forte tempête, venant du nord, accompagnée d'une forte neige, rendoit le voyage très-dangereux pendant la nuit. Cette crainte nous fit coucher à la poste de Restschikova, situé à vingt-cinq verstes d'Oudinsk.

Je me sus gré de ce séjour; car la route fut très-dangereuse le lendemain. Nos chevaux s'enfoncèrent en beaucoup d'endroits, malgré la prudence et les précautions de nos voituriers, qui nous faisoient côtoyer les rives, et passer de l'une à l'autre pour choisir les places les plus sûres. Mon traîneau s'enfonça même avec les chevaux dans une place; l'eau n'étoit pas très-haute heureusement. J'arrivai d'assez bonne heure à Sélenguinsk, où je trouvai M. *Sokolof*, que j'avois envoyé en avant vers le commencement de janvier.

§. VI.

DE SÉLENGUINSK A KIAKTA.

Du 26 mars au 9 avril.

Forteresse de *Pétropavlofskaia*, 9 verstes. — Ruisseau de *Sarama*, 11 verst. — *Frolovo-Saïmka*, 23 v. — *Pianoï*, 38 v. — *Datzan*;

ou Temple Mongol situé dans la plaine de *Khilgoutoui*, 7 v. — Simovié de *Dargouief*, 6 v. — Simovié de *Marleva*, 16 v. — Simovié de *Monastirskaïa*, 10 v. — *Kiakta*, 4 v. — Bourg Chinois de *Maimatschin*.

La contrée de Sélenguinsk est située entre des montagnes de sable ; sa température est très-douce ; le printems y revient beaucoup plutôt que dans les montagnes qui avoisinent le Baïkal, et dans celles qui sont à l'est. Les troupeaux ont commencé à pâturer le 20, et on ne vit plus de neige dans les élévations exposées au midi vers la fin de mars. Les oiseaux, qui vont passer l'hiver dans des régions plus tempérées, y arrivoient peu-à-peu ; on en voyoit de toutes les espèces. On tua, le 20, la première bergeronnette ; les petits oiseaux commençoient à peupler les forêts. Je remarquai le gobe-mouche noir et blanc (1), qu'on rencontre aussi dans les contrées montagneuses du Volga et de l'Irtisch, et de petites fauvettes à tête grise (2) ; elles abondoient, en ce moment, près du Sélenga, et elles se répandent, en été, plus au nord. Ces oiseaux étoient accompagnés d'un gros bec (3), qu'on ne trouve

(1) *Motacilla leucomela.*
(2) *Motacilla daurica vel montanella.* Append. n°. 72.
(3) *Loxia coccothraustes.*

point dans la Sibérie occidentale. Il est ici très-commun, et se nourrit d'un fruit semblable à une petite pomme (1); il abonde dans cette contrée, et on l'appelle IABLOTSCHKI. J'y trouvai, à mon arrivée, le gros bec couleur de rose, de la petite espèce (2), dont j'ai fait mention, un très-beau linot rouge (3), le coracias hupé (4), qui habite les environs de Sélenguinsk, et l'alouette des Alpes (5). On apperçoit, près des villages, et autour de la ville, des troupes de corneilles tigrées de Daurie (6). Les outardes, les canards rouges, et les cygnes, parurent vers la fin de mars. On ne voyoit plus de neige que dans les forêts et près des montagnes situées au nord. Il en tomba le 31; mais elle ne parut plus le 2 avril.

Le 3, j'entrepris un petit voyage. Je remontai le Tschikoï pour visiter un temple bâti par les Mongols, il y a environ douze ans, et je me rendis de-là plus loin vers Kiakta. J'appris qu'on alloit célébrer les trois jours de prières, pratique usitée tous les mois chez les Mongols et les Bouriats; ces jours tombent régulière-

(1) *Pyrus baccata.*
(2) *Loxia Sibirica.* Appendix, n°. 53.
(3) *Fringilla rosea.* Appendix, n°. 56.
(4) *Corvus graculus.*
(5) *Alauda alpestris.*
(6) *Corvus dauricus.* Appendix, n°. 32.

ment les 13, 14, et 15 de la nouvelle lune; je profitai de cette occasion pour m'instruire du Lamisme (1), et le comparer au culte des Kalmouks.

Je longeai le Sélenga pendant quelques verstes, et passai, avant d'atteindre le Tschikoï, une côte élevée, composée de rochers et couverte de sable et de cailloux, qui borde le Sélenga. On traverse une plaine remplie de petites monticules de sable mouvant, dont le sol est un peu salin; elle est à neuf verstes de Sélenguinsk. Cette plaine, et toutes les montagnes sablonneuses qui avoisinent le Sélenga et le Tschikoï, sont garnies d'ormes nains (2); cet arbre est très-commun dans cette contrée, où on l'appelle ILIMOVNIK. On apperçoit toujours devant soi la forteresse de Pétropavlofskaia. Je passai plusieurs chemins qui conduisent à des villages situés près du Khilok; et je dirigeai ma route sur une montagne bien plus élevée que les précédentes. J'atteignis, à environ vingt verstes de Sélenguinsk, le ruisseau de Sarama, qui coule vers le Khilok, en traversant un vallon ouvert et très-large. Je trouvai plus loin une côte élevée, composée de rocs, couverte de sable, et légèrement boisée en pins. Je descendis ensuite dans une

(1) Ou culte du Lama. *Note du Rédacteur.*
(2) *Ulmus pumila.*

vaste plaine ouverte, arrosée par un petit ruisseau, nommé STOUDENAIA (1), et en langue Mongole IIKÉ-GORÉCHON (2). Il se dirige du même côté que le Tschikoï, et se jette dans le lac Tourpanovo, appelé aussi FROLOVSKOÏ; il est très-bas, et situé entre des monticules sablonneuses. Ce lac, peu aqueux, est abrité par d'épaisses broussailles de saules; il étoit entièrement dégarni de glace. J'y vis beaucoup de canards rouges, qu'on appelle ici TARPANI, et une oie (3), qui arrive de bonne heure du pays du sud. J'apperçus aussi, dans ces broussailles, des volées de gros-becs, couleur de rose, de la petite espèce (4), et de l'alouette de mer (5). Nos chevaux harassés ne vouloient plus marcher; le jour étoit avancé; je résolus de coucher dans une métairie, située près de Sarama, à environ cinq verstes de la route. Elle appartient à un sotnik des Kosaques de Sélenguinsk. Il faut descendre le ruisseau et le lac pour y arriver.

Le lendemain, je côtoyai le Tschikoï, en

(1) Le froid.

(2) Le gros ruisseau.

(3) *Anser cygnoides spontaneus.* Appendix, n°. 34. Il ressemble au cygne du Levant. *Anser cygnoides, Anas cygnoides.* Linn. [l'oie de Guinée. *Buff.*]

(4) *Loxia Sibirica.*

(5) *Schoeniclus. Tringla cinclus.*

voyageant continuellement sur des montagnes de sable; les premières étoient richement boisées de pins; mais celles qui suivoient étoient, en plus grande partie, dégarnies de bois, et on y voyoit seulement des broussailles d'ormes nains et de caragans (1). On rencontre, entre ces montagnes, le Khalaroun, petit ruisseau qui se jette dans le Tschikoï.

Je traversai, à quarante-six verstes, un des bras du Tschikoï, dont je trouvai les eaux basses. Plusieurs étoient entièrement dégarnies de glace. J'y remarquai une île, à la pointe supérieure de laquelle on a établi un chantier. Les marchands de Sélenguinsk y font construire de petites barques (DOSTSCHENIKI) pour transporter les marchandises de la Chine sur le Sélenga et le Baïkal. Cette île est à plusieurs verstes du village d'Istopnikova, situé sur le Tschikoï, et à la séparation de ce bras. On l'appelle communément PIANOÏBEREG ou BÉRÉGOVAIA. On y compte huit maisons. Il doit son origine à des bourgeois de Sélenguinsk et

---

(1) C'est le *robinia* que les botanistes appellent *caragana*. Les Mongols le nomment ALTAGANAH. Il croît abondamment ici, et dans les déserts montagneux de la Daourie. Ses jets, peu hauts, n'ont fréquemment qu'un empan de hauteur. Ils poussent tous les ans de la souche. Cette réproduction est due en partie aux incendies des landes, et à ce que les moutons et autres bestiaux, qui sont avides de cet arbuste, en broutent les jets jusqu'à la racine.

à des agriculteurs. J'y changeai de chevaux. Je continuai ma route entre des monticules sablonneuses, boisées de pins, entre lesquelles j'atteignis, à six verstes du village, le petit ruisseau de Pestschanka ou Birkoé-Goréchon, sur lequel on a construit un moulin. Je trouvai, à un verste de-là, une plaine sablonneuse près du Tschikoï. On y remarque un temple, qui est le plus considérable de tous ceux construits par les Mongols, soumis aux Russes. Cette plaine, appelée KHILGONTOUI, doit son nom à la stipe capillacée (1), qui y croît en abondance; les Mongols l'appellent KHILGONA, et ils la regardent comme une plante très-salutaire aux bestiaux. Cette plaine est située entre le Tschikoï et des montagnes; les unes sont couvertes de forêts, et les autres sablonneuses, et entièrement dégarnies de bois. Cette situation est des plus agréables.

Ce lieu consiste en un grand temple, en six autres plus petits, en une maison bien construite, où réside le clergé lamiste, et en deux autres maisons, dont l'une est habitée par un secrétaire, et l'autre par un Mongol baptisé, qui sert dans les Kosaques. On donne au clergé lamiste le titre de BANDIDI - CHAMBO - LAMA. On voit, au nord, à l'est et à l'ouest de ces temples, des places entourées de haies, où

(1) *Stipa capillata.*

les principaux prêtres montent leurs tentes de feutres sur le sol même, ou sur un échafaudage, lorsqu'ils séjournent ici quelque tems. Tous ces bâtimens ont été construits en bois par des charpentiers Russes, d'après le devis donné par le Chambò-Lama. Ce dernier, qui avoit vu le Tibet dans sa jeunesse, a imité, dans son plan, la forme et les ornemens des pagodes de ce pays. Je n'en donnerai pas la description, parce que je la réserve pour un autre ouvrage, où je traiterai à fond des mœurs, des usages, et du culte des Mongols et des Kalmouks. Je reviens à mon voyage à Kiakta.

Je partis le 5 avril, après avoir assisté aux cérémonies de ces prêtres Mongols. Je traversai d'abord le Tschikoï, dont la glace étoit encore très-solide, et passai trois de ses bras, séparés par de vastes îles couvertes de broussailles; les eaux de deux de ces bras étoient basses et assez dégarnies de glace. Le Simovié de Dargouief est situé sur la rive opposée du Tschikoï. Il a été établi par un Bouriate, qui s'est vu forcé de l'abandonner, ayant été entièrement ruiné par une épizootie qui lui enleva tous ses bestiaux et chameaux. Ce Simovié est à six verstes des temples, en traversant les îles. J'atteignis, dans la nuit, le Simovié de Martéva, après avoir traversé une contrée montagneuse, ouverte et aride, qui longe le Tschikoï pendant six verstes. Je passai ensuite

une montagne beaucoup plus considérable, et un profond vallon garni de rochers, auquel on a donné le nom de MONASTIRSKAIA-PAD. J'atteignis enfin le Simovié de ce nom, qui est situé dans un vallon, à quatre verstes de Kiakta. La douane y entretient un corps-de-garde, pour empêcher la contrebande qu'on pourroit faire par les routes détournées. J'y restai jusqu'à l'aube du jour, et arrivai, le 6 de bonne heure, à Kiakta.

Cette place frontière est célèbre, parce que le commerce entre la Russie et la Chine s'y fait presqu'entièrement. Elle est située sur un terrein uni et élevé dans un vallon fort vaste coupé par le ruisseau du Kiakta, auquel aboutit le Monastirskoi-Pad. Ce vallon est entouré de hautes montagnes de rocs, boisées en plus grande partie. Les Mongols appellent la plus considérable BOURGOULTÉI (1). Elle est si près de la forteresse à l'est, qu'elle la commande un peu. On découvre de son sommet toutes les rues de Kiakta et de la ville chinoise. C'est probablement la raison qui a engagé les Chinois à se réserver cette montagne dans le dernier traité de démarcation, sous prétexte que son sommet renfermoit les tombes de leurs ancêtres. Elle appartenoit auparavant à la Russie, qui l'a

(1) Montagne des aigles.

cédée en entier; on a tiré la ligne de démarcation plus au nord, en longeant le pied de cette montagne. On voit sur une autre montagne à l'ouest, deux buttes en face, qui marquent les limites. L'une a été placée par les Russes, l'autre par les Chinois. La première, construite en pierres et en terre, est surmontée d'une croix; la seconde, faite de pierres entassées, forme un cône creux dans son intérieur.

La forteresse est un carré revêtu de pallissades, flanqué de quatre bastions de bois, et de batteries sur les courtines. Elle a trois portes. Celle du nord fait face à la route de Sélenguinsk, celle du sud à la ville Chinoise, et celle de l'ouest au ruisseau de Kiakta et au faubourg construit sur sa rive. Plusieurs maisons, et la halle où se vend la rhubarbe, sont situées au nord vers la route de Sélenguinsk. On voit dans l'intérieur de la forteresse une belle église de bois qui a une très-belle sonnerie, et un vaste bâtiment qui renferme environ soixante boutiques. On avoit formé le projet de l'aggrandir et de le construire en pierres, mais ces travaux ont été discontinués par ordre. On remarque dans l'enceinte de la ville l'hôtel du commandant, la douane, l'ancien corps-de-garde de la place, et les casernes. On a construit un nouveau corps-de-garde près de la porte de la Chine. Les bâtimens de la con-

ronne et les magasins ont été cédés pour la plupart à de riches négocians, qui les occupent. Le faubourg, qui est entouré d'une muraille de planches garnies de pointes, renferme plus de cent-vingt maisons, construites fort irrégulièrement. Ses portes sont gardées comme celles de la forteresse.

Les eaux manquent à Kiakta. On a revêtu d'une digue le ruisseau de Kiakta (1), près de l'angle sud-ouest de la forteresse. Ce ruisseau, qui vient du nord, baigne le faubourg, la forteresse et la ville Chinoise au sud, et se jette dans le Boura, qui est sur le territoire de la Chine. On a construit la digue pour lui faire former un bassin, et y rassembler les eaux; mais elles sont si basses en été, qu'on peut le traverser sans avoir de l'eau jusqu'à la boucle du soulier. Ses eaux d'ailleurs sont troubles et peu potables. On a creusé des puits dans le faubourg et la forteresse; mais les eaux sont chargées de sel amer ou de chaux; en y faisant même infuser le meilleur thé, il n'en résulte qu'un lavage épais et désagréable au goût. J'ai vu creuser un puits sur la place

(1) Son vrai nom Mongol est *Kiaktou - Goréchon*. On l'a ainsi appelé à cause de la quantité de joncs qui croissent sur ses rives, dans la contrée supérieure. Les joncs, en langue Mongole, s'appellent KIIAK. TOU, TOUI et TÉ, sont les syllabes adjectives.

de la forteresse ; c'est celui qui fournit l'eau la plus pure, quoiqu'elle soit chargée de particules calcaires. Les riches qui boivent beaucoup de thé, font venir l'eau d'une excellente source, située sur le bord du Kiakta, près des limites, et sur le territoire Chinois. Mais ils ont soin d'en obtenir la permission (1).

Les habitans de Kiakta ne sont pas plus heureux pour le sol que pour l'eau. Les environs ne sont que sable et rochers, sol peu propre à la culture des légumes. Si la ligne de démarcation eût été portée jusqu'au Boura, qui coule de l'est à l'ouest, c'est-à-dire à neuf verstes plus loin, Kiakta auroit eu un site beaucoup plus agréable, de l'eau excellente en abondance, une plaine fertile, et du poisson, avantages dont jouissent les Chinois.

La garnison de Kiakta est composée d'une compagnie d'infanterie et de Kosaques domiciliés. L'officier de l'état-major, qui fait les fonctions de commandant, est chargé de l'inspection des limites, de surveiller le commerce, et de juger les contestations qui peuvent survenir. Dans les causes importantes, il est obligé de faire son rapport à la chancellerie de Sélenguinsk, et au gouverneur d'Irkouzk, et d'en attendre les ordres.

---

(1) On trouve une excellente vue de Kiakta dans l'atlas de l'histoire de Russie, de le Clerc, père et fils.

Les principaux habitans de Kiakta sont des négocians Russes ou des commissionnaires des principales maisons de commerce de l'Empire. Leur manière de vivre est polie et sociable, ce qu'on ne rencontre dans aucune ville de la Sibérie, excepté Irkouzk. La société des habitans de Kiakta y seroit encore plus agréable, sans les fortes instances qu'ils vous font pour prendre du thé. Ces négocians s'imaginent ne pouvoir mieux vous combler d'honnêteté, qu'en vous forçant de boire successivement de toutes les espèces de thé.

Les limites de Kiakta à l'ouest jusqu'au Sélenga, et à l'est jusqu'au Tschikoï, sont garnies de chevaux de frise, qui servent principalement à empêcher la contrebande des bestiaux. Tous les postes avancés qui bordent la ligne à l'ouest jusqu'au gouvernement de Tobolsk (1), et les cinq qui s'étendent à l'est jusques aux montagnes limitrophes, dépendent du commandant de Kiakta; ceux situés au-delà de ces montagnes sont sous l'inspection du commandant de la forteresse d'Akschinskaia. Je crois qu'il est avantageux pour la géographie de donner ici la liste de ces postes, avec leurs sites et distances. Je parlerai dans la suite de la ligne de démarcation, située plus loin vers l'est.

(1) Cette ligne ne s'étend plus aujourd'hui jusqu'au Gouvernement de Tobolsk, mais elle borde celui de Kolivan.

Tous

Tous ces postes se succèdent dans l'ordre suivant :

Ouschinskoï - Karaoul est situé près du Sélenga dans une contrée ouverte et montagneuse, à trente verstes de Kiakta.

Zagan-Oussounskoï-Karaoul est à sept verstes plus loin et près du Sélenga.

Bossinskoï-Karaoul est à vingt-cinq verstes sur le bord du Dshida, qui borde la ligne de démarcation en remontant.

Siltourinskoï-Karaoul à trente verstes de Bossinskoï sur le ruisseau de Siltoura, qui se jette à droite dans le Dshida ; la contrée devient toujours plus montagneuse.

Khouldatzkoï-Karaoul, appelé aussi OURKIL-SCHOLON, à cause d'un rocher voisin, est à vingt-cinq verstes du précédent.

Kharazanskoï - Karaoul à vingt verstes du précédent. Les chemins pour les voitures se terminent ici. On trouve des terres à labour dans les vallons ; mais elles ne sont pas entièrement cultivées à cause du petit nombre de villages établis près du Dshida. Les montagnes deviennent si hautes et si arides sur la droite de la rivière et principalement vers la Mongolie, qu'on ne peut parvenir qu'à cheval aux autres postes. On y court de très-grands dangers dans beaucoup de places, et sur-tout en été lorsqu'il a plu.

Zeshinskoï-Karaoul à vingt-cinq verstes de

Kharazan, près du ruisseau de Sodshi, qui se jette à droite dans le Dshida.

Modonkolskoï-Karaoul à soixante-dix verstes, près de l'embouchure du ruisseau de Modonkol, dans le Dshida.

Natschitounskoï-Karaoul à soixante-dix verstes, près de la réunion de Zékira avec le Dshida. Cette contrée n'offre que de hautes montagnes sauvages, marécageuses et garnies de bois, où on peut à peine passer à cheval.

Dotoshinskoï - Karaoul à douze verstes. Ce lieu est dans une position extrêmement sauvage. Il n'a pas été possible d'établir des postes dans une étendue de plus de deux cents verstes jusqu'au Tounkinskoï, entre le Dshonmourin et le golfe de Baïkal ou Koultouk, parce que les montagnes couvertes de neiges qui s'étendent entre les sources du Dshida et du Dshonmourin, sont inhabitables et inaccessibles.

Tounkinskoï-Ostrog. Les montagnes s'étendent au-delà des limites jusqu'auprès de l'Enisséï; elles sont si élevées, qu'on n'a pu y établir que deux postes, savoir :

Touranskoï-Karaoul à vingt-cinq verstes de Tounkinskoï, et Khandinskoï - Karaoul à cinquante verstes du précédent, et à cent-soixante d'Okinskoï, premier poste des limites du gouvernement de Tobolsk (aujourd'hui Kolivan).

On vient d'établir les postes suivans sur le Tschikoï à l'est de Kiakta :

Kiranskoï-Karaoul, près du ruisseau de Kiran, à seize verstes de Kiakta.

Koudarinskoï-Karaoul à vingt-six verstes de Kiran, vers le ruisseau de Koudara, et à peu de distance du bourg.

Scharagolshinskoï-Karaoul à quarante-cinq verstes plus haut, près de l'embouchure du ruisseau de Scharagoletz dans le Tschikoï, du côté de la Mongolie.

Oustourloutzkoï-Karaoul à vingt-cinq verstes de Scharagol, près de l'embouchure du ruisseau d'Ourlouk.

Dshindinskoï-Karaoul à quinze verstes dans le lieu où le Tschikoï s'éloigne des limites. La ligne de démarcation se dirige vers le fleuve de Mansa, où est situé :

Mandshinskoï-Karaoul à cent-cinquante verstes de Dshinda. La haute chaîne de montagnes limitrophes vient ensuite; elle perce entre le Tschikoï et l'Onon, et sépare les rivières qui se jettent dans le Baïkal de celles qui tombent dans l'Amour. Il y a cent-soixante verstes, en traversant cette chaîne jusqu'au premier poste établi près du Balschikan, qui dépend d'Akschinsk. Cette distance a été mesurée.

---

§. VII.

De Kiakta a Kouitounskaia.

Du 9 au 25 avril.

Bérégovaia.—Frolovo-Saïmka.—Sélenguinsk.—Niinaia-Chilotskaia-Dérevna, 30 v.—*Fortofskaia* ou *Barikina-Saïmka*, 12 v.—*Scharina-Saïmka*, 5 v.—Bourg de *Tarbagantéi*, 25 v.—*Kouitounskaia*, 25 v.

Bourg Chinois de Maïmatschin.

La ville Chinoise n'a pas de nom, à proprement parler. Les Russes l'appellent Kitaïskaia-Sloboda (bourg Chinois), et Naïmatschin. C'est par corruption que les Russes et les Mongols ont adopté ce nom, car la véritable dénomination Chinoise est Maïmatschin : elle vient de deux mots Nikan et Mandshour, Maïma et Tschim ou Tschen. Le premier signifie commerce, et le second un lieu entouré de murs. Les Mongols la nomment Dai-Oergoé, et l'appellent aussi Khadaldatschin, comme les Mandshours.

Cette ville est au sud, et à environ soixante toises du mur de Kiakta, et presque sur la même parallèle. Elle est située sur un beau terrain uni, entièrement séparé du ruisseau de Kiakta. Elle paroît renfermer près de deux

cents maisons, bâties les unes près des autres. On a placé des poteaux de dix pieds de hauteur au milieu de l'espace qui sépare les deux villes. On voit sur l'un une inscription en langue Russe, et sur le second une inscription Mandshoure.

Maïmatschin est défendu par une muraille de bois qui sert d'enceinte aux maisons. On l'a revêtu d'un fossé de trois pieds de large en 1756, époque de la guerre des Kalmouks avec *Amoursanan*, prince Koït; cette ville fut alors menacée d'être mise à feu et à sang par les Mongols révoltés qui avoient à leur tête le prince *Schadir-Vang*. L'enceinte forme un carré long de l'est à l'ouest de trois cent cinquante toises sur environ deux cents. Une porte est placée au centre de chaque façade, et ces portes répondent aux deux grandes rues qui se croisent. La façade du nord a deux petites portes qui répondent à deux rues. La façade du midi en a une pareille; elle conduit aux jardins situés près du ruisseau de Kiakta. On a construit au-dessus de quatre grandes portes un petit corps-de-garde de bois pour la garnison Chinoise qui veille à la police, et sur-tout pendant la nuit. Des Mongols portant des habits déguenillés, et armés de bâtons, composent cette garnison. En dehors des portes, les Chinois ont élevé un parapet de bois plus large que la porte, et de quatre toises de hauteur,

pour empêcher de voir ce qui se passe dans les rues. Les maisons sont alignées. Les grandes rues ont trois à quatre toises de largeur. Les deux autres, qui se prolongent du nord au sud, sont parallèles aux premières; elles ne sont pas pavées, mais couvertes de gravier, et d'une très-grande propreté.

Les maisons qui sont vastes, ont toutes une place ou cour de dix à douze toises, formant un carré long battu en gravier, et très-proprement tenue. Elles ont sur la rue une porte cochère dont l'entrée est couverte, et quelques-unes ont une petite porte sur le côté. Les magasins des marchandises tiennent aux maisons; ils ont leur entrée par la cour, et communément en dehors un toit avancé, dont le dessous forme un angard fermé par un gros treillage de bois qui ressemble à une étable à bestiaux. Les autres bâtimens qui entourent les maisons sont des magasins qui tiennent aux appartemens, et des chambres qui servent de cuisine, et où l'on serre les provisions. Les maisons sont presque toutes uniformes. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée haut de deux toises, et sont construites de charpente et de clayonnage légers, revêtus de terre glaise et de plâtre, et peintes en blanc. Les toits, qui sont plats, débordent de beaucoup les bâtimens; des colonnes les soutiennent en dehors, ce qui forme un porche. Le dessus est couvert

de planches; les pauvres les couvrent de lattes recouvertes de gazons. Les fenêtres sont grandes comme en Europe; mais le verre et le talc de Russie étant fort chers, les chassis sont garnis de papier, à l'exception de quelques carreaux de vître, pour donner du jour à l'appartement. Il donne rarement sur la rue; c'est une espèce de boutique, où les échantillons des marchandises sont placés dans des armoires garnies de rayons, et fermées avec des portes de papier pour les garantir de la poussière. Les chassis des fenêtres sont communément ornés de petites peintures, et les murailles tapissées de papiers de couleur. Le plancher est d'argile bien battue. Vers le milieu de l'appartement est un gradin parqueté d'environ deux pieds de haut, où l'on s'assied le jour et où l'on couche pendant la nuit. A côté de cette estrade, et presqu'à la même élévation, on voit un poêle carré, de briques, surmonté d'une excavation cylindrique et perpendiculaire, où l'on met des petits morceaux de bois pour l'échauffer. Quoique l'ouverture de ce poêle ne soit point bouchée, il ne fume point, ce qui est fort heureux pour les marchandises. La fumée sort par un tuyau de côté qui, partant du pied du poêle, n'incommode point. Ce tuyau forme des zigzags sous le gradin, et aboutit à une cheminée construite du côté de la rue, à la même hauteur que le bâtiment. Ce gradin

est tellement échauffé en hiver, qu'on ne peut y coucher la tête tournée du côté de la muraille. L'ouverture du poêle sert à faire bouillir de l'eau pour le thé, et c'est la raison qui le fait chauffer souvent en été. On ne voit pas d'autres meubles qu'une grande table, et deux autres petites vernissées et placées sur l'estrade. L'une porte toujours un réchaud rempli de feu qui sert à allumer les pipes.

On trouve dans toutes les maisons une petite niche couverte de rideaux de soie, qui renferme des images de papiers joliment peintes, et représentant leurs idoles. Des lampes qu'on allume les jours de fête et un vase de métal ou de pierre très-bien travaillé, sont placés devant cette niche. On jette dans l'urne les cendres de l'encens et des pastilles à odeur. Plusieurs de ces niches sont parées de fleurs et autres ornemens. Les Chinois n'ont point d'emplacemens fixes pour ces niches, et ils permettent volontiers aux étrangers de tirer les rideaux pour regarder leurs idoles.

Les cuisines sont aussi propres et aussi bien rangées que les plus belles de l'Europe. Voici leur distribution. Elles ont dans le milieu un gradin pareil à celui des appartemens où couchent les domestiques, avec un poêle pour chauffer la pièce. On voit en outre deux autres poêles de maçonnerie qui tiennent l'un à l'autre, et sur lesquels sont enclavées deux chaudières

ou vases de fer. L'ustensile le plus remarquable est un large couteau avec lequel ils dépècent la viande par petits morceaux, avant de la servir dans les écuelles de bois. Ces couteaux, plus larges que la main, ont un empan de longueur, et sont presque carrés. La lame est d'un acier bien poli, et le manche en bois. Le tranchant du bas est presque aussi aiguisé qu'un rasoir. Le cuisinier prend un couteau de chaque main, et dépèce la viande par morceaux sans la toucher.

Les bâtimens publics les plus remarquables sont la maison du *Sourgoutschéi* ou inspecteur du commerce, les deux Pagodes, et le Metsched Mahométan situé dans le quartier des Boukarski.

TEMPLES CHINOIS.

L'une des Pagodes est dans le centre de la ville, à l'endroit où se croisent les deux principales rues. C'est une tour Chinoise de deux étages, au-dessous de laquelle on passe au moyen d'une voûte. Elle est construite en bois, et ornée extérieurement de colonnes, de peintures, et de petites cloches de fer qui pendent à tous les angles saillans du toit. Le toit du premier étage, au-dessus de la voûte, est carré; et le second octogone ainsi que le toit. On a placé à chaque extrémité saillante de la coupole, quatre aîles semblables à celles

de nos moulins à vent, pour que le vent le plus léger fasse mouvoir et aller les cloches. Chaque étage a sa galerie couverte, qui lui sert d'entrée. Les portes sont au sud. On voit dans le premier étage le tableau du Dieu TIEN, mot qui, suivant l'explication des Chinois les plus instruits, signifie le Dieu Tout-Puissant, qui gouverne les trente-deux Cieux. Les Mandshours l'appellent ABSCHO, et les Mongols TINGUÉRU, Ciel ou Dieu du Ciel. Il est représenté assis, la tête découverte, et environnée d'une auréole, et avec de la barbe; il tient une épée nue dans la main-droite, et étend la gauche comme s'il donnoit la bénédiction (1). A l'un des côtés de cette figure on a peint deux jeunes garçons, et de l'autre une jeune fille et un vieillard. On remarque dans le second étage la figure d'une autre idole qui porte un chapeau à carreaux noirs et blancs, et également entourée de trois jeunes personnes et d'un petit vieillard. On ne voit, dans ce temple, ni autels, ni

(1) Le *Sourgoutschéï*, auquel je demandai la permission de voir ce temple, m'a assuré que les Jésuites de Péking, et leurs prosélytes, avoient pour cette idole la même vénération que les Chinois. Je présume que les Jésuites, pour exciter la ferveur des convertis, cherchoient à leur faire trouver une ressemblance entre l'image du *Tien* des Chinois et celle de J. C.

gradins, et il n'offre rien d'intéressant que les niches de ces idoles. On ne l'ouvre que les jours de fête, et les étrangers ne peuvent y entrer sans permission. Les Chinois n'ont pas plus de vénération pour ces images que pour celles de la grande pagode.

La grande pagode (1) située devant la maison du gouverneur et près de la principale porte du sud, est plus vaste et plus magnifique que la première. Les étrangers peuvent y entrer en tout tems, pourvu qu'ils soient accompagnés d'un des prêtres qui se trouvent toujours dans la cour. Cette cour extérieure est environnée de chevaux de frise. L'entrée fait face au mur de la ville qui est au sud. Il y a deux belles portes séparées par un petit bâtiment assez remarquable, qui a son entrée au nord. Son extérieur offre deux niches défendues par des grillages, au fond desquelles on voit deux chevaux d'argile de grandeur naturelle, grossièrement modelés. Ils sont sellés, bridés, et conduits par deux hommes habillés

(1) On ne trouve pas la grande pagode dans la gravure de Maïmatschin, que M. *William Cox* a donnée dans son *Histoire du Commerce des Russes et des Chinois*. « Cette » omission, dit-il, vient de ce que l'artiste fut obligé de » partir de Kiakta, avant d'avoir fini son dessin. La planche » est d'ailleurs complète et de la plus grande exactitude, » ainsi que je l'ai appris d'un Anglois qui a été dans ces » villes frontières ».

en palfreniers. Le cheval de la droite est alezan; l'autre isabelle, sa crinière et sa queue sont noires. Le premier est dans l'attitude du galop, et le second dans celle du pas. Les figures des palfreniers et les idoles du temple sont artistement travaillées. Près de chaque cheval est un drapeau d'étoffe de soie jaune avec des dragons peints en argent. On n'y remarque point d'autres ornemens.

On voit, dans l'enceinte de la cour, près d'une des portes, deux tours de bois entourées d'une galerie. Il y a une grosse cloche de fonte dans celle qui est à l'est, et on la frappe avec un battant de bois pour la sonner; deux énormes timbales, semblables à celles des Kalmouks, sont placées sur celui de l'ouest. Deux bâtimens, occupés par les prêtres, sont sur les côtés.

Cette cour communique à la cour intérieure par une grande porte et deux petites; elles sont peintes et bien sculptées. Celle-ci est bordée de chaque côté de petits bâtimens étroits, ouverts sur le devant, et défendus par un grillage. Les murailles intérieures sont couvertes de peintures, qui représentent l'histoire de leurs divinités.

A l'extrémité de cette seconde cour, est un grand bâtiment, entouré, ainsi que le temple, de colonnes ornées de sculptures dorées et vernissées en lacs. Il est couvert d'un toit à la Chinoise, auquel sont suspendues de pe-

tites clochettes de fer. Ce toit est entouré d'une galerie. Il a en-dedans soixante pieds de long et trente de large. Il est rempli d'anciennes armes gigantesques et de trophées, telles que des lances, des faulx, de longues piques qui ont un large fer, des boucliers, des écussons, des bannières avec des mains, des têtes de dragons, et d'autres figures bien sculptées. Tous ces instrumens sont bien dorés et rangés avec ordre sur des échafauds le long de la muraille. La porte de derrière est en face de l'entrée, et cachée, en partie, par un grand drapeau jaune, orné de broderies d'argent, qui représentent des dragons et des feuillages. Il y a au-dessous une espèce d'autel, entouré d'armoiries; cet autel est couvert de petites tables oblongues, qui portent des inscriptions Chinoises; ces tables sont sur des piédestaux.

En sortant par la porte de derrière, on traverse une petite galerie, qui conduit à la colonade du temple. Cette galerie est ornée de pots de fleurs des deux côtés. On remarque, dans les entre colonnes, des tablettes d'ardoise, revêtues de cadres de plus de six pieds de haut, sur l'une desquelles on a gravé une inscription relative à la fondation du temple. On voit, devant l'une des tables, qui est à l'est, une idole d'une figure hideuse, qui est placée dans une petite niche; la figure a tout au plus un empan de hauteur.

L'intérieur du temple est supérieurement décoré. Les murailles sont couvertes de peintures, qui représentent les exploits les plus célèbres de la principale divinité. Ce temple renferme cinq idoles d'une stature colossale, artistement sculptées en argile ; elles sont assises sur des gradins de quatre pieds d'élévation, pratiqués dans des enfoncemens qui prennent toute la muraille du nord. Ces niches sont revêtues de beaucoup de sculptures dorées, et d'autres ornemens, qui forment une espèce de baldaquin.

La principale idole est assise dans la nche du milieu, entre deux colonnes entrelacées de dragons dorés. Elle porte le nom de GUEDSOUR ou GUESSOUR-KAN (1). Les Chinois l'appellent

(1) Ce sont les Mongols et les Kalmouks qui lui ont donné le nom de *Guessour-Kan;* et quoiqu'ils ne la rangent pas parmi leurs divinités, ils la regardent comme un héros, né, à ce qu'ils prétendent, près de la source du *Khoango*, et qui mérite d'être mis au rang des Dieux, ayant dompté et vaincu un grand nombre de monstres. Il est le Bacchus et l'Hercule de la Tatarie orientale. Ces peuples possèdent une histoire fort détaillée de ses exploits héroïques. Voici le titre de cet ouvrage, écrit en langue Mongole : ARBAN SSOUGHI GUESSOUR BOGDO-KAN (le souverain des dix contrées de l'univers, ou le monarque *Guessour-Kan*). Note du profeſſeur *Pallas*.

« Je possède, dit le savant écrivain *William Cox*, une copie de ce manuscrit Mongol, dont le professeur *Pallas* » m'a fait présent ; je le communiquerois avec plaisir à » un savant versé dans les langues orientales ».

LOU-IÉ (1); les Mandshours, GOUAN-LOÉ (2). Les deux chevaux, qui sont dans la cour, ont rapport à l'histoire de cette idole. Elle a environ vingt-trois pieds de hauteur, le visage brillant comme de l'or, la tête ornée d'une couronne, et de la barbe au menton. Ses vêtemens ne sont pas modelés en argile; mais ils sont d'une étoffe de soie, et faits à sa taille. Elle est habillée fort richement. Elle tient dans ses mains une espèce de tablette qu'elle paroît lire avec beaucoup d'attention. Deux petites figures de femmes, qui ressemblent à de jeunes personnes de quatorze ans, sont debout de chaque côté de l'idole, et sur le même piédestal : l'une d'elles empoigne un rouleau de papier arrangé avec grace. On voit sept flèches d'or à la droite de l'idole et à ses pieds, et un arc à sa gauche, placés sur des piédestaux. Cette idole n'a aucun attribut guerrier; sa figure et son maintien représentent au contraire un prince pacifique, et un juge rempli de clémence.

Il y a devant l'idole un assez grand espace, entouré d'un grillage. On y remarque un autel, au-dessus duquel sont suspendues d'étroites bandes d'étoffes de soie semblables à celles qui ornent les temples des Mongols; elles

(1) Le premier et le plus ancien.
(2) Le Dieu supérieur.

répandent un peu d'obscurité dans l'enfoncement, qui forme la niche de l'idole. Quatre figures colossales sont placées sur cet autel en face les unes des autres. Elles représentent probablement les principaux mandarins des colléges de justice et de guerre de Guessour-Kan, que les Chinois ont déifié. Les plus voisines de l'idole portent des robes de juge, et tiennent des tablettes semblables à celles de l'idole. Celle qui a une barbe blanche est très-animée, et paroît chanter à haute voix. Les deux autres sont revêtues d'une armure complète; celle de la gauche porte un turban, et sur l'épaule gauche un grand sabre dans son fourreau, dont la poignée fait face perpendiculairement à l'aisselle droite. La quatrième, qui a le visage basané, enflammé, et hideux, et le ventre gros, tient dans sa main droite une lance dont le fer est très-large.

On voit deux idoles dans chacune des niches, qui sont sur les côtés. L'une est habillée en guerrier, et l'autre en juge. Ces quatre statues sont d'une taille gigantesque, mais cependant plus petites que celle de Guessour.

La première idole, placée dans la niche à droite, est habillée en militaire; elle représente le dieu MAOUANG, l'OTSCAIRBANNI des Mongols. Elle a trois visages si basanés, qu'ils sont presque noirs; un œil sur le nombril, et un miroir sur la poitrine. Cette idole a six bras

bras ; deux de ses bras agitent au-dessus de sa tête deux sabres, qui se croisent. Le second bras droit tient un miroir, et le gauche une tablette carrée, qui paroît être d'ivoire. Les deux autres bras bandent un arc armé de sa flèche. Le dieu MAOUANG a près de lui deux petites figures, dont la première tient une flèche, et l'autre porte un petit animal.

L'idole, qui se trouve à côté de Maouang, et dans la même niche, est appelée par les Chinois, TZIAUSCAING (1), et par les Mongols, TZAGAN-DSAMBALA. Elle a sur la tête un chapeau noir, dont les cornes sont émoussées ; elle est revêtue de magnifiques robes, et elle tient à la main une petite cassette remplie de bijoux. Elle a près d'elle deux petites figures, dont l'une tient une branche d'arbre cassée.

Dans la niche à gauche, est le dieu appelé KHOUSCHO et KHOUA - SCHAN par les Mandshours, et GALDI (2) par les Mongols. Son visage, couleur de feu, présente un aspect hideux. Il est revêtu d'une armure complète, et tient un glaive. Quoiqu'assis il paroît sur le point de s'élancer de son siège. Deux petites idoles sont à ses côtés ; l'une paroît crier, l'autre porte sur sa main un oiseau qui ressemble au pilet ou au canard à longue queue.

---

(1) Le dieu d'or et d'argent.

(2) Dieu du feu.

La seconde idole se nomme NIOU-O (1); elle est assise; elle a l'air tranquille, et une couronne sur la tête; sa poitrine est couverte d'un miroir rond, ainsi que celle des autres idoles. Les Chinois pensent que c'est le même dieu que L'IAMANDAGA des Mongols. On dit que les Mandshours l'appellent KHAÏN-KILLOVA, et les Mongols BARS-BATIR (2), et lui font jouer un rôle dans l'histoire de Guessour-Kan (3). Les petites figures, qui sont à ses côtés, portent un animal, et ont un anneau d'or.

On voit, devant ces idoles, deux tables ou autels, sur lesquels on dépose, les jours de fêtes et de prières publiques, de la pâtisserie, des fruits secs, du poisson, et des moutons entiers. On a placé devant ces autels des urnes, des boîtes d'encens, des flambeaux, et des lampes, dont plusieurs brûlent jour et nuit devant la principale idole. On y remarque un vase, qui a la forme d'un carquois rempli de pièces plates de roseaux, sur lesquelles sont

---

(1) Le dieu des bœufs.

(2) Le héros des tigres.

(3) Les Chinois sont si méfians, que, quelques liaisons que vous ayez avec eux, ils se tairont sur les noms de leurs idoles, s'ils s'apperçoivent que vous prenez des notes, ou bien ils donnent alors de faux noms. C'est la raison pour laquelle je ne réponds pas de la véracité de tous ceux que j'ai donnés, et sur-tout des derniers.

empreintes de petites devises Chinoises. Les Chinois vont y tirer une de ces devises le jour de l'an : elles sont pour eux des oracles, qui annoncent ce qui doit leur arriver d'heureux ou de malheureux dans l'année. A l'extrémité orientale de l'une des tables, est un casque de bois vernissé en noir, que tous les dévots viennent frapper avec une baguette, en entrant dans le temple. Ce casque est si sacré, qu'on ne permet point aux étrangers de le toucher, quoiqu'ils puissent tout observer, et toucher les idoles.

BATIMENS PUBLICS.

Le théâtre est au pied de la muraille de la ville, qui est au sud, et en face de la grande pagode. Il ressemble un peu à ceux des baladins d'Europe, ou, pour mieux dire, à une serre de jardin ; cependant il est construit avec plus de goût. On voit à côté deux grands mâts, sur lesquels on arbore, dans les jours de fêtes, de grands pavillons où sont peints des caractères Chinois. On y joue de petites comédies en l'honneur des idoles. Les acteurs sont des garçons de boutiques ; les spectateurs se tiennent dans la rue.

Je passe aux autres bâtimens publics. La maison du *Sourgoutschéi*, ou inspecteur du commerce, qui est grande et bien meublée, n'offre de remarquable que la chambre où se

rend la justice, où l'on voit un très-beau fauteuil, et les deux grands poteaux, surmontés d'un pavillon, qui sont à l'entrée.

Le quartier des Boukarski est à l'angle sud-ouest de la ville. Ils ont un petit metsched, ou temple construit en bois.

La plupart des Boukarski ont pris le costume des Chinois; mais ils sont beaucoup plus sales, et vivent moins bien. Le plus grand nombre fait un commerce très-lucratif, et ce sont eux qui fournissent la cour de Péking. Ils viennent, à cet effet, tous les ans à Maïmatschin. Lorqu'un des fournisseurs de la cour a offert le prix d'une marchandise, il est défendu à tout marchand Chinois d'en offrir davantage, sous peine d'être rigoureusement puni, et celui-ci n'ose enchérir que lorsque ces fournisseurs ont complété leur achat.

Des Chinois.

Je passe aux Chinois. Les marchands, qui restent à Maïmatschin, sont tous Nikaniens, ou naturels du pays, nés dans les provinces septentrionales de la Chine, sur-tout de Péking, Sant-Schouen, et de plusieurs autres villes. Ils s'y arrêtent comme voyageurs, sans avoir de famille avec eux; on ne tolère même aucune femme dans ce bourg Chinois. Les femmes de Kiakta, qui, à ce qu'on prétend, ne sont pas sévères, les dédommagent

de cette privation, et s'enrichissent avec eux aux dépens de leur honneur. On accuse les habitans de Maïmatschin d'être pédérastes, parce qu'ils ont soin de choisir des garçons de boutiques jeunes et d'une jolie figure; ils vivent très-familièrement avec eux. Plusieurs dépensent beaucoup d'argent avec des femmes Mongoles, qui habitent le grand camp, dont je parlerai dans la suite. Tous ces négocians ne commercent que par compagnie. Ils sont au moins deux en société, et se relèvent successivement, de manière que l'un reste à Maïmatschin, tandis que l'autre va commercer à Kiakta. Lorsque celui-ci est de retour avec la marchandise qu'il a eue en échange, son compagnon s'en charge, et part pour sa ville natale, ou celle de son domicile, où il reste un an. Le *Sourgoutschéi*, dont j'ai parlé, a l'inspection et la police sur tous les négocians de Maïmatschin. Il rend toutes les ordonnances relatives au commerce, et il a soin de surveiller tous les intérêts de sa nation. On confie ordinairement ce poste à une personne de rang, ou à un homme instruit, et souvent à un mandarin, qui s'est mal comporté; on l'exile en lui donnant cet emploi; on l'y laisse jusqu'à ce qu'on se soit apperçu d'un changement de conduite. Les marques distinctives de sa place consistent dans un bouton de cristal qu'il porte à la pointe de son bonnet, et dans une plume de paon

qu'il porte par-derrière. On compare son rang à celui d'un simple officier de l'état-major en Russie. Les Chinois lui donnent le titre d'honneur d'AMBAN (1). Ils fléchissent le genou gauche lorsqu'ils paroissent devant lui ; ils restent dans cette position pendant tout le tems qu'ils lui portent leur plainte ou leur requête, et même jusqu'à ce qu'ils aient obtenu sa réponse. Le *Sourgoutschéi* a des appointemens fixes ; mais ils ne montent pas, à beaucoup près, aux présens que tous les négocians, soumis à sa police, sont obligés de lui faire. Les grands et les personnes d'un rang distingué osent seuls, en Chine, se servir de voitures à quatre roues. Ce *Sourgoutschéi* ne peut avoir qu'un chariot couvert à deux roues.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur la figure, la taille et la conformation des Chinois. Ces détails sont consignés dans beaucoup d'ouvrages. Ils sont très-bien formés dans leur jeunesse ; on en voit beaucoup qui ont des figures très-agréables, un beau teint, de petits yeux noirs, qui forment l'angle, et des cheveux du plus beau noir. Cependant ils préfèrent ceux qui ont une figure Mandshoure, c'est-à-dire, le visage large, de hautes mâchoires, un nez très-large, et d'énormes oreilles. Cette dernière conformation est propre aux Chinois,

(1) Commandant général.

et presque générale parmi eux. Ils ont la barbe noire, et clair-semée; les gens âgés sont les seuls qui la laissent croître. Ils ont tous une très-longue chevelure d'un noir luisant; mais ils se rasent la tête, comme les Mandshours; ils ne conservent qu'une petite touffe de cheveux sur le sommet de la tête, et ils ont soin de la tresser. Ils avouent cependant qu'ils préféreroient porter leurs cheveux. Leurs barbiers en seroient très-fâchés, parce que ce sont eux qui leur rasent la tête. On reconnoît les logis des Chinois aux enseignes qu'ils ont à leurs maisons. Elles consistent en un petit drapeau pendu au-dessus de la porte.

Il y a beaucoup d'uniformité dans leur habillement, qui varie suivant les saisons. Ils ont des habits d'hiver, d'été, et d'autres pour le printems et l'automne. On remarque surtout le changement à leurs bonnets et à leurs chapeaux. Ils ne portent, au printems et en automne, que de petits chapeaux ronds, qui leur couvrent à peine le sommet de la tête. Ces chapeaux ont un rebord de peau de chien de mer, ou d'ours marin, ou de velours. Un bouton est au-dessus de ce chapeau, et une houppe de soie torse couvre tout le dessus. Ils portent, en été, de grands chapeaux de paille, dont la forme est celle d'un cône applati, qui leur couvrent le visage. Ils sont très-bien travaillés, et ils coûtent de quatre à six roubles.

Au-dessus de ce chapeau, est une jolie houppe; elle est formée de longs poils luisans de vaches sauvages des Tangouts (1), que l'on teint en rouge. Ils portent, en hiver, des bonnets plats, garnis de peaux de renard, et au-dessus desquels est une houppe en soie; ces bonnets ne leur couvrent pas les oreilles. Un Chinois qui ôteroit son bonnet devant son supérieur, lui feroit une impolitesse.

Les habits des diverses saisons ne diffèrent que par la finesse de l'étoffe et de la doublure. Les négocians et marchands de toutes les classes sont habillés uniformément. Ils portent, depuis le printems jusqu'à la fin de l'automne, des habits d'étoffe de coton lustrée (KITAÏKA), et presque tous de couleur noire, et rarement d'un bleu foncé. L'habillement des Chinois consiste dans une longue robe, qui descend jusqu'à la cheville du pied, avec des manches étroites. Cette robe est ouverte par-derrière jusqu'à six pouces des reins; par-devant, elle est garnie de boutons du haut en bas. Ils ont par-dessus cette robe une veste qui ressemble à un long casaquin de femmes, sans manches, parce qu'ils passent leurs bras dans les fentes.

(1) *Bos grunniens*, *Linn. Syst. I*, *pag. 99*, *sp*. 4. Les Chinois appellent SINIIOU cet animal, et les Mongols, SARLIK-OUKIR. C'est la vache de Tatarie de *Buffon*. Hist. natur. XV, p. 136.

Ils portent par-dessus ce casaquin une camisole courte, dont les manches ne vont qu'aux coudes. Cette camisole est ou doublée de soie, et piquée, ou de fourrure, ou faite artistement avec des pattes de zibelines, de renards, de peaux d'ours marins; et celle du peuple, de peaux de cheval ou de chevreuil, avec le poil en dehors. Les camisoles des personnes distinguées sont de peaux d'agneaux noires, bien frisées et choisies, de zibelines ou de castors marins du Kamstschatka. La raison pour laquelle le commerce de ces peaux est si considérable, est que la cour de Péking en porte préférablement à toute autre fourrure. Les Chinois se servent de larges bottes couvertes d'une étoffe de soie noire. Les semelles ont plus d'un doigt d'épaisseur; elles sont faites d'une grosse étoffe de coton (DABA), dont les morceaux sont collés l'un sur l'autre; on prétend qu'elles durent au moins deux ans. Ils ont une ceinture par-dessus la robe, à laquelle pend une longue bourse de soie joliment brodée. Ils mettent leurs pipes et le tabac à fumer dans cette bourse. Ils attachent à la ceinture une gaîne pour y serrer leur couteau, et les petites brochettes de bois, qui leur servent de fourchettes. Ils sont toujours vêtus de même, soit chez eux, soit au dehors.

Ils sont aussi propres sur le corps que dans l'intérieur des maisons; et cependant ils n'ont

que des domestiques mâles à leur service. Ils sont insensibles au froid ; ils font un si petit feu en hiver, qu'un Européen geleroit de froid dans leurs appartemens. La plupart des Chinois, et sur-tout les maîtres, qui ne font pas de gros ouvrages, laissent tellement croître leurs ongles, qu'ils passent le bout des doigts de plus d'un demi-pouce. J'en ai vu dont les ongles s'étoient recourbés, et étoient rentrés dans la chair. Cette coutume m'a paru fort bizarre. Je ne conseillerois pas à mes compatriotes d'imiter les Chinois, parce que la plupart perdroient leurs ongles avant de les voir devenir si gros et si longs.

Leurs mets, préparés avec beaucoup de propreté, sont sains et adaptés à leur frugalité ; on les varie suivant les saisons. Ils mangent beaucoup de fruits et de légumes, et sont friands de sucreries. Ils mangent beaucoup d'aulx et de ciboules qu'ils cultivent dans leurs jardins. Ils fournissent, en partie, Kiakta de choux, de concombres, de cornichons, de radix, et de haricots. Ils cultivent aussi des épinards, du céleri, du persil, des carottes, de la carde-poirée, et des choux frisés. Comme les autres légumes ne mûrissent pas dans cette contrée, les Chinois apportent avec eux, en venant à Maïmatschin, du riz, plusieurs espèces de pois, et toutes sortes de fruits secs, et des fruits gelés en hiver. J'ai vu une espèce

de pois remarquable (1), appelé LODOU; il est un peu long, petit, et vert. En hiver, ils les lavent dans plusieurs eaux, et les mangent crus en salade.

Les fruits qu'on achète des Chinois, dans leur fraîcheur, sont des arbouses ou melons d'eau, des pommes (PINSA), qui ressemblent à nos rainettes grises, des poires, des coings longs (MOUNG-HA), des citrons, des oranges douces et aigres, des châtaignes (LIDSA), des noix et des petites nèfles rouges, qui ont une forme pentagone (2). Elles viennent sauvages dans les contrées septentrionales de la Chine. Ils vendent aussi un autre fruit, qu'ils nomment ALÉMA, qui m'a paru être la pomme d'acajou; ils la tirent des provinces méridionales Chinoises. Ils ont aussi une espèce de citron, ou pompoleum, qu'ils appellent FOUISCHOU. Ce citron est partagé en deux, comme la pierre de lis; il n'a ni chair ni pepins: son parfum est délicieux. On ne peut l'obtenir qu'en présence du *Sourgoutschéi*. Les fruits secs consistent en de longs raisins de

---

(1) Ce pois m'a paru être le *phaseolus radiatus* de Linnée.

(2) *Mespilus fructu obtusè pentagono, ruberrimo*. Les Chinois apportent avec eux une pâte semblable à la pâte d'abricots, faite avec ce fruit cuit et du sucre. Ils la vendent à très-bon compte. Les Russes l'appellent POSTILA.

caisse avec un pepin ; des petits raisins noirs acidules ; des petits fruits d'une espèce de chalef (1), qui ont un noyau singulier. Les Boukarski nomment ce fruit DSHIGDIA, les Mongols, ZAGDA, et les Chinois, SAZOUSA. Ils vendent aussi des pruneaux rougeâtres à demi-fumés, appelés SCHOUPTOUGA, dont les noyaux sont oblongs, mais parfaitement arrondis ; des petits pruneaux noirs, et des pommes tappées. Les confitures sont, des oranges confites, du gingembre confit ; des petits fruits noirs, nommés THODSOR, qui sont fort doux, et ont beaucoup de pepins plats. Il en vient aussi de Perse ; mais ceux-ci sont appelés GOROKOUM ; un fruit à coque avec un gros noyau rond, enveloppé d'une moëlle douce, qui a un goût de casse (2) ; d'autres fruits à coque, avec un ou deux noyaux, dont l'amande a le goût de noix, qui viennent de l'Arachide de Curaçao (3) ; des noix blanches à coque lisse, qui ont presque la forme d'un noyau d'abricot,

(1) *Elæagnus*.

(2) Les Chinois nomment ce fruit LOUNIAN, lorsque sa coque est tout-à-fait lisse ; l'espèce dont la coque est à côtes, s'appelle LOUNIANT-SIDSÉ. On fait des gâteaux plats avec la moëlle de ce fruit, au moyen de la presse, et on les enveloppe dans des feuilles de bambou. On les apporte des provinces les plus méridionales de l'empire, et on les vend sous le nom de GANLO.

(3) *Arachis curassavica*.

appelées LANSU et BOÏGO, dont les amandes sont un peu amères et purgatives ; des amandes ordinaires ; du poivre de Guinée, et plusieurs espèces d'épices d'un prix médiocre. Ils ont plusieurs mets qui m'ont paru singuliers ; savoir, du riz cuit avec des crables salés, qui viennent des côtes de la mer, avec des limaçons de mer (1) (KHAÏSSAN), qu'ils enfilent en chapelets pour faire sécher, et avec plusieurs espèces de varechs ou fucus (2), qu'ils nomment KHAÏDAÏ. Ils mangent aussi cru un autre fucus (3) de mer, qu'ils appellent DSILEFG, après l'avoir fait tremper dans l'eau. Je me suis procuré ce dernier, et de longues fleurs séchées (TSCHENTSCHENG), qu'ils font cuire dans les soupes : on dit qu'elles viennent des provinces méridionales. On se procure aussi quelquefois des racines fraîches et gelées d'une plante aquatique ; ces racines spongieuses sont composées de jets qui ont un empan de longueur.

Pendant l'hiver, les Chinois vendent, à Kiakta, des faisans qui arrivent gelés. On en trouve en-deçà de la muraille de la Chine, vers la

---

(1) *Holothuria tremula*. Lin.

(2) *Fucus esculentus et saccharinus* : le fucus bon à manger, et le fucus porte-sucre.

(3) *Fucus muricatus*. Gmélin, *Hist. Fucor. p.* 111, *tab.* 6, *f.* 4.

partie méridionale de la chaîne de montagnes qui sépare l'Amour du Khoango ; mais ils ne sont nulle part aussi communs que près de ce fleuve, appelé KHARA-MOURIN par les Mongols. Ces faisans ne diffèrent point des faisans sauvages d'Astrakhan. On prétend que les Chinois mangent du chien, et que l'on vend cette viande publiquement dans Péking ; cependant les habitans de Maïmatschin nient ce fait : et peut-être par la raison que les Russes les ont souvent plaisantés à ce sujet. Ils ne veulent pas convenir qu'ils mangent aussi des grenouilles, et une grosse espèce de sauterelles sans aile, qui existent sur les bords du Sélenga.

La boisson ordinaire des Chinois est le thé ; on en voit toujours sur le feu, et ils en boivent continuellement ; il est très-léger, quoiqu'ils le fassent bouillir ; ils le prennent avec très-peu de sucre, ou bien ils n'en mettent point. Leurs boissons fortes consistent en une liqueur appelée TARASOUN, que l'on peut comparer à de la bière Angloise mêlée avec de l'eau-de-vie, et dans une eau-de-vie distillée, que les Mongols nommênt KHANTSCHINA. La plupart des Chinois s'enivrent très-souvent avec ces boissons et avec les liqueurs spiritueuses des Russes. C'est la raison pour laquelle on voit des Chinois, et sur-tout des gens du peuple, se promener dans les rues de Maïmatschin avec des fers aux pieds : châtiment réservé à ceux

qui, dans l'ivresse, commettent quelques excès ou excitent des disputes. Cette punition est peut-être la raison qui empêche les Chinois de se promener dans les rues lorsqu'ils sont ivres; il est de fait qu'ils s'y exposent rarement.

Les Chinois se passeroient plutôt de thé que de tabac à fumer. Ils ne peuvent rester un quart-d'heure oisifs sans avoir la pipe à la bouche, et on ne les voit guère sans fumer partout où ils se trouvent, et même dans la rue. Comme leurs pipes ne sont pas plus fortes qu'un dez à coudre, ils ont le plaisir de les charger et de les allumer fréquemment.

Les Chinois, qui demeurent à Maïmatschin, sont affables et fort hospitaliers. Quoiqu'ils ne présentent que du tabac et du thé à ceux qui les visitent, ils le font de si bon cœur, qu'on ne sauroit douter du plaisir qu'ils ont à faire leurs honneurs. Ils vous présentent toutes sortes de confitures et des fruits secs, lorsqu'on est intimément lié avec eux. Quand ils rendent visite aux Russes ou aux étrangers qu'ils ne connoissent pas, ils font grand bruit, et n'ont aucun égard au rang ou à la qualité des personnes où ils se trouvent. Ils sont très-effrontés, quelquefois même impolis. Ils entrent dans les maisons sans y être priés; ils s'asseyent dans les appartemens avec la pipe à la main, sans faire attention si on les voit avec plaisir ou non, et y restent autant que cela leur

plaît. Il paroît que ce sont les Russes qui, par quelques égards particuliers, les ont habitués à ce manque de politesse. Ils ne se conduisent pas de même avec leurs supérieurs Chinois, avec lesquels ils sont au contraire très-humbles et très-soumis.

Les Chinois sont très-adonnés au jeu; on les voit assis autour d'un damier ou les cartes à la main, dès que leurs affaires leur laissent quelques momens de libres. Ils jouent le jeu de dames d'une manière particulière. Les cartes Chinoises sont beaucoup plus petites que les nôtres. Leur grande passion pour le jeu les engage à faire un petit commerce de détail, pour se procurer des monnoies Russes d'argent et de cuivre, afin de faciliter les paiemens. Cette acquisition de monnoie a aussi pour objet le moyen de se procurer à meilleur marché des Russes les vivres et les bagatelles dont ils ont besoin.

Les Chinois de distinction s'amusent aussi, dans les momens d'oisiveté, à jouer avec un chapelet. Ceux d'une classe moyenne ont toujours à leur côté un chapelet, dont les grains sont composés de résine de mélèze séchée. La transpiration continuelle des mains les rend aussi durs et transparens que s'ils étoient faits avec de l'ambre : ils les vendent alors très-cher aux Mongols.

Les Chinois sont généralement secrets, très-

rusés,

rusés, et fort intéressés vis-à-vis des Russes, tant dans la société habituelle que dans les affaires de commerce. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités, l'excellente police du *Sourgoutschéi*, et ses soins particuliers pour tout ce qui intéresse le commerce, les Chinois aient des avantages considérables sur les négocians Russes, qui n'ont ni union, ni ordre, ni secret. Leur intérêt sordide et leur babil détruisent les sages règlemens qui ont été faits à leur avantage. Il n'en seroit pas de même s'ils étoient subordonnés, comme les Chinois, à un inspecteur du commerce, et soumis à un genre de police, qui mettroit un frein à leur légèreté. Les Chinois, au contraire, par leurs sages dispositions, sont toujours maîtres du prix des marchandises; ils tiennent toujours les leurs dans une balance avantageuse, parce que l'on punit les personnes qui s'avisent d'empiéter sur la prisée d'un autre, ou lui font manquer son marché. Ils ont aussi grand soin d'empêcher que l'affluence des marchands et l'abondance des marchandises ne nuisent au prix et à la valeur où ils veulent les conserver. La résidence Mongole (1), située près du Tola,

(1) Les Russes appellent cette résidence OURGA. On devroit la nommer OERGOÉ, car c'est le nom général que les Mongols donnent à toute résidence du prince. Le KOUTOUKTA ou chef du clergé Mongol, transportoit autrefois sa demeure

à cinq verstes de Kiakta, est le lieu où se rassemblent toutes les karavanes qui viennent des différentes villes de la Chine. On a soin de ne les laisser partir pour les frontières de l'empire qu'à certaines époques, telles que janvier, mai, et vers l'automne, et d'en fixer le nombre. Elles sont obligées, à l'époque de leur départ, de payer un petit droit de péage, dont les deniers sont versés au trésor de la couronne. Ce droit est modique; on m'a assuré que celui qui se perçoit sur les marchandises que les Russes importent en Chine, n'est environ que de cinq pour cent. Ce droit, quoique modéré, augmente encore les avantages des commerçans Chinois sur les négocians Russes.

Les marchandises, qui viennent à Maïmatschin, se transportent, en plus grande partie, sur des chameaux. Les Chinois se servent aussi de mauvaises charrettes, qui ont des roues dé-

---

de côté et d'autre, en campant à la manière de son peuple, sous des tentes de feutre; on ne nommoit cependant sa résidence qu'OERGOÉ, quoique les principaux Princes y demeurassent avec lui. Les Russes, qui n'ont pas toutes les doubles voyelles dans leur langue, pour exprimer ce mot, ont formé celui d'OURGA, qui signifie, en langue Mongole, la longue perche garnie d'un lacet, dont on se sert pour prendre les chevaux. Les Mongols, au contraire, lui ont donné le nom de KOUROÉ, ville, depuis que leur chef s'est fixé pour toujours à une place, où il a formé une ville qui est entourée de murs de bois.

testables. Ces charrettes sont composées d'une longue poutre, qui sert en même tems de timon, et de trois autres poutres plus courtes, qui croisent sur l'autre. L'essieu perce dans la poutre de traverse du milieu, et tourne avec les roues. Les échelles de la charrette reposent également sur celle-ci, au moyen d'une simple entaille. Les karavanes, qui traversent les landes pendant l'hiver, portent avec elles des tentes de feutre. En été, elles se pourvoient de bois de tente, composés de pièces de joncs, rapportées et ferrées de manière à pouvoir former l'arc; lorsqu'elles ne sont pas montées, on les ploie, on les met dans un étui de bois. Ces pièces rapportées n'ont que sept empans de longueur et un travers de main de hauteur et d'épaisseur. Quand on veut tendre la tente, on les déploie; on couvre ensuite cette carcasse d'une toile à voile, ou de paillassons. Deux personnes peuvent être assises, et dormir à l'aise dans ces balangans, qui sont plus que suffisans pour les garantir du soleil et de la pluie. Les Chinois de Maïmatschin mettent communément quarante-six jours pour arriver à Zifougkou, qui est la ville la plus voisine du grand mur de la Chine; ils ont quatre à cinq jours de route pour se rendre à Péking; il faut environ quatorze jours de route pour se rendre de Kalgan à San-Chouen. Les Chinois donnent aussi à la ville de Zifougkou le

nom de SCAN-SCHIASCHO ; les Mongols l'appellent KALGAN ou KALSCHA, qui veut dire la nouvelle porte.

Les Nicaniens, qui font ici le commerce des limites, parlent tous la langue Mongole ; c'est aussi la langue dont se servent le plus ordinairement les Russes pour négocier avec eux ; ils la parlent eux-mêmes, ou ils se servent d'interprètes-jurés. Un grand nombre de Nikaniens parlent la langue Russe, mais assez mal. Ils ont un accent si foible et si défectueux, que ceux qui n'y sont pas accoutumés ont de la peine à les comprendre. Ils ne peuvent pas prononcer *r*, ils en font un *l* ; ils partagent les syllabes qui sont liées par plusieurs lettres muettes, dont la langue Russe est fort riche ; ils les divisent en interposant une voyelle (1).

---

(1) *Bayer*, dans son *Museum Sinicum*, donne plusieurs exemples de la manière dont les Chinois articulent les lettres qui ne se trouvent pas dans leur langue. Ils changent les B, D, R, X, Z, en P, T, L, S, S.

Ainsi, pour Maria, ils disent, . . . Ma-li-ya.
Pour Crux . . . . Cu-lu-su.
Pour Baptizo . . . . Pa-pe-ti-so.
Pour Cardinalis . . . . Kia-ul-ſi-na-lis.
Pour Spiritus . . . . Su-pi-li-tu-su.
Pour Adam . . . . Va-tam.
Pour Eva . . . . Nge-va.
Pour Christus . . . . Ki-li-su-tu-su.
Hoc est Corpus meum . . . Ho-ke, nge-su-tu, Co-ul-pu-su, mevum.

Bayer, *tom.* 1, *pag.* 15. Note de l'éditeur.

Cette impossibilité de prononcer la langue Russe est particulière aux Nikaniens et aux Chinois ; on ne la remarque pas dans les Tatars, les Mongols, les Kalmouks, et les autres peuples de l'Asie, qui parlent la langue Russe.

Le commerce avec les Chinois se fait par échange, en plus grande partie (1). Les Chinois

(1) Le commerce entre les Russes et les Chinois, dit M. *William Cox*, se fait tout par échange. Il est défendu aux Russes d'exporter de l'argent de leur pays, et même les Chinois n'en recevroient point, si cette prohibition n'avoit pas lieu ; car, à la Chine, il n'y a, dans le commerce, que des lingots. Les Russes trouvent plus d'avantage à recevoir des marchandises en échange qu'à prendre des lingots au taux des Chinois.

Les Chinois, dit *Muller*, n'ont point de monnoies d'or ou d'argent : les paiemens se font en lingots ; et pour en déterminer la pesanteur, les marchands portent toujours leur balance. L'or étant très-rare parmi eux, l'argent est la mesure du commerce la plus commune. Lorsque plusieurs auteurs assurent que les Russes tirent beaucoup d'argent de la Chine, ils établissent en fait général ce qui arrive seulement quelquefois. Pendant la guerre entre les Chinois et les Kalmouks, les premiers achetèrent à Kiakta des provisions, des chevaux, des chameaux, qu'ils payèrent en argent, et cela répandit en Sibérie une si grande quantité de ce métal, que son prix tomba fort au-dessous de sa valeur intrinsèque. La livre d'argent, qui se paye quinze à seize roubles, n'en valoit alors, sur les frontières, que huit ou neuf; mais depuis que la réduction entière des Kalmouks sous l'autorité de l'Empereur de la Chine, a mis fin à la guerre, la Russie re-

fréquentent l'entrepôt des Russes, où les échantillons des marchandises sont exposés, et ils y choisissent ce qui leur convient. Les marchés s'y font assez souvent ; mais ils se contractent le plus communément chez les marchands Russes. On commence par stipuler les marchandises que le Chinois donnera en échange ; on convient ensuite de la valeur et du prix des marchandises, de leur qualité, et des frais de transport, en prenant du thé. Lorsqu'on est d'accord, le marchand Chinois met le scellé sur les ballots ou sur le magasin entier, s'il prend tout ce qu'il renferme. Le négociant Russe se transporte chez le Chinois pour choisir les marchandises, s'assurer de leur qualité, et s'il n'y a pas de falsification dans les ballots. Lorsqu'il a fait son choix, il trie les ballots, et les fait garder jusqu'au moment de l'échange. Le négociant Russe évalue toujours ses mar-

---

çoit peu d'argent des Chinois. *Recueils historiques sur la Russie*, *tom. III*, *pag.* 593 *et suiv.*

L'argent importé à Kiakta, dit M. *William Cox*, vient sur-tout des négocians de la Boukharie, qui, après avoir donné aux Chinois du bétail en échange de ce métal, le livrent aux Russes en paiement des marchandises d'Europe. Ils apportent aussi quelquefois de la poudre d'or ; mais la quantité de ces métaux, qui arrive à Kiakta, est si peu considérable, qu'elle mérite à peine qu'on en fasse mention. Tout ce qu'il en vint, en 1777, n'excéda pas dix-huit mille deux cent quinze roubles. *Note de l'éditeur.*

chandises un quart, un tiers, et quelquefois une moitié moins que celles de la Chine, sans y rien perdre, parce que la pelleterie de Sibérie, qui est le principal objet de ce commerce d'échange, se vend toujours le double de ce qu'elle a coûté; et souvent on ne peut taxer au juste son prix et sa qualité. Si les négocians Russes ne jouissoient pas de cet avantage, ils ne pourroient pas continuer le commerce de la Chine, à cause des frais énormes qu'occasionne le transport, et des droits de douane que payent les marchandises d'importation et d'exportation que l'on évalue de vingt à vingt-cinq pour cent. Quand il n'existeroit aucune ordonnance pour interdire aux Russes le commerce en gros avec les Chinois, en payant argent comptant, ce commerce seroit impossible, par deux raisons : la première, c'est que les Chinois n'accepteroient pas cette condition ; la seconde, c'est que les Russes n'y trouveroient aucun avantage.

Les bagatelles que les Russes achètent des Chinois argent comptant, et qu'ils payent en monnoie de cuivre de Russie, doublent de prix pour ceux qui les achètent des marchands Russes à Kiakta, à cause des droits de douane et du bénéfice dû au marchand. Un malheur, c'est que les marchands Russes, et sur-tout ceux qui viennent des extrémités de l'empire, enchérissent les uns sur les autres pour terminer

promptement leurs affaires; ils nuisent à leurs intérêts par ce moyen, et donnent trop de facilité aux Chinois. Pour remédier à cet inconvénient, il a été enjoint au bureau du commerce, établi à Kiakta, d'ordonner aux négocians Russes de former une société, pour fixer le prix des marchandises, d'après les rapports des commissionnaires, qui sont chargés en outre de donner tous les renseignemens possibles aux négocians qui y arrivent. On engage les commerçans Russes à vivre en bonne union, et on leur recommande sur-tout le secret vis-à-vis des Chinois. Mais toutes ces sages dispositions ont été sans effet jusqu'à présent, parce que les Russes n'ont pas d'inspecteur de police, comme les Chinois. La boisson, et surtout le grand usage des liqueurs fortes, rendent les jeunes négocians si bavards et si inconséquens, que les Chinois savent par eux tout ce qui se passe, ainsi que tout ce qui est relatif au commerce.

Je vais donner le tarif des prix de toutes les espèces de marchandises qui forment le commerce de Kiakta. Il a été fait par le colonel *Kropotof*, commissaire des limites. Ce tarif comprend toutes les marchandises d'exportation et d'importation. On compte dans les premières toutes celles du crû ou manufacturées en Russie, et celles qui viennent de l'étranger. On a fixé ce tarif d'après ceux de 1770 et 1772.

Je commence par les articles qui regardent la pelleterie, parce qu'ils forment l'objet principal de l'exportation. On ne transporte à Kiakta que les articles suivans, qui viennent du Canada, du Kamtschatka, et des îles nouvellement découvertes.

Les castors du Canada, de sept à dix roubles la pièce (1).

---

(1) L'Angleterre seule fournit une quantité considérable de peaux de castor, & d'autres, qu'elle tire de la baie d'*Hudson* et du *Canada*.

Etat des fourrures envoyées d'Angleterre à Pétersbourg pendant les années suivantes.

	peaux de castors.	peaux de loutres.
1775	46,460	7,143
1776	27,700	12,086.
1777	27,316	10,703.

Le prix moyen des plus beaux castors d'Hudson a été, à Pétersbourg, de 70 à 90 roubles les 10 peaux.

Ceux d'une qualité inférieure, et les plus beaux castors du Canada, de 50 à 75.

Les petits ou les jeunes castors, de 20 à 25.

Les plus belles peaux de loutres, de 90 à 100.

Celles d'une qualité inférieure, de 60 à 80.

A Kiakta, le plus beau castor de la baie d'Hudson, vaut de 7 à 20 roubles la peau.

Les plus belles loutres, *dito*, de 6 à 35.

L'Angleterre envoie aussi quelquefois à Pétersbourg des renards noirs du Canada.

Ils valent, à Kiakta, de 1 à 100 roubles la peau.

Note tirée *des Nouvelles Découvertes des Russes entre*

Les loutres de première qualité, de six à vingt-cinq roubles la pièce.

Les TSCHERNOBOURIÉ, ou renards noirs, d'un à cent roubles la pièce.

Les BIÉLO-DOUSCHKI, ou renards ordinaires à gorge blanche, à trois roubles et demi.

Les ZIVODOUSCHKI (1), ou renards de meilleure qualité que les précédens, à six roubles.

Les renards du nord bleuâtres, à deux roubles.

La plus grande partie des pelleteries de prix, que l'on vend très-cher aux Chinois, se tire de la Sibérie et des îles nouvellement découvertes. Il en vient une petite quantité des déserts de la Russie.

---

l'Asie et l'Amérique, *avec l'Histoire de la conquête de la Sibérie*, *et du Commerce des Russes et des Chinois*, *pag.* 289 *et* 290.

(1) Les noms des différentes variétés qu'on remarque parmi les renards de la Sibérie, se trouvent dans les *Recueils historiques sur la Russie*, *par Muller*, *tom. III*, *liv.* 5 *et* 6. Comme cet ouvrage, peu connu, n'est point traduit, je crois devoir observer que les renards appelés ZIVODOUSCHKI, ont le ventre et la gorge noirâtres. On les nomme TSCHERNODOUSCHKI, lorsqu'ils sont entièrement noirs. Ceux qui tirent sur le noir, et ont aussi les flancs et le dos plus ou moins tigrés de petites taches gris de fer, mais seulement à l'extrémité du poil, sont appelés BOURIÉ. Les TSCHERNOBOURIÉ approchent encore plus des renards noirs; ils n'ont du poil gris que sur les côtés de l'épine du dos. *Note du professeur Pallas.*

Les loutres marines, ou castors de mer (BOBRI-MORSKIÉ), sont les fourrures les plus précieuses, et celles que les Chinois préfèrent. La pièce des vieilles (MATKI) coûte communément de quatre-vingt-dix à cent roubles, et quelques-unes cent quarante; les moins grosses (ROSCHLOKI), de trente à quarante roubles; mais jamais au-delà, quoiqu'elles soient portées au même prix que les autres sur le tarif de la douane; c'est la raison pour laquelle on en exporte peu à Kiakta.

Des queues de castors de mer, de deux à sept roubles la pièce.

Les castors ordinaires des Ziriancs, de l'Obi, et du Tschoulim, sans les ventres, de quatre à six et demi roubles la pièce.

Les jeunes castors de rivière, appelés aussi KOSCHLOKI, d'un demi-rouble à quatre roubles la pièce.

Des ventres de castors cousus ensemble, de vingt-cinq à quarante-quatre roubles le sac.

Des loutres de rivière, de deux à onze roubles la pièce.

Des ventres de loutres, à trente kopeks la pièce.

Des peaux d'ours, de deux à quatre roubles la pièce.

Des peaux de loups, les plus communes, d'un rouble quatre-vingts kopeks à deux roubles, et les meilleures jusqu'à huit roubles la pièce.

Les peaux des jeunes loups tirés du ventre de la mère, trente kopeks la pièce.

Des pattes de loups, suivant leur qualité, de trente à soixante-dix kopeks.

Des loups cerviers, de quatre à seize roubles la pièce.

Des pattes de loups cerviers, d'un demi-rouble à trois roubles et demi la paire.

Des peaux de gloutons, de trois à quatre roubles la pièce.

Des pattes de gloutons, de vingt-cinq à cinquante kopeks la paire.

Des renards entièrement noirs, ou mouchetés en gris de fer, ou autre couleur, sur un fond foncé, de quatre à cent quatre-vingts roubles la pièce.

Des SIVODOUSCHKI et NÉDOLISI, ou renards précoces, d'un rouble et demi à dix roubles la pièce.

Des SIVIÉ, ou renards gris de fer, dix roubles la pièce.

Des OGNIANKI, ou renards couleur de feu, avec des gorges blanches ordinaires, de quatre-vingts kopeks à neuf roubles la pièce.

Des renards blancs, deux roubles.

Des jeunes renards communs, d'un rouble et demi à deux roubles.

Des ventres de renards, de soixante-quinze kopeks à un rouble la paire.

Des DOUSCHKI, ou gorges de renards, d'un

rouble à un rouble quarante kopeks la paire.

Des pattes de renards communes, de dix à soixante kopeks la paire.

Les pattes de renards, appelés BOURIÉ et ZIVODOUSCHKI, de vingt-cinq kopeks à trois roubles la paire; et celles des renards noirs jusqu'à quatre roubles.

Des queues de renards d'espèce commune, quatre kopeks.

Des dos de renards rouges cousus ensemble, de vingt-six à soixante roubles le sac.

Des ventres de renards cousus ensemble, de vingt à vingt-huit roubles le sac.

Des pattes de renards, d'espèce commune, cousues ensemble, de trois à vingt-cinq roubles le sac.

Des pattes de zivodouschki, cousues ensemble, de vingt-deux à cinquante roubles le sac.

Des vieilles peaux de renards, qui ont servi, de douze à dix-huit roubles.

Des KARAGANKI, ou renards des landes des Kirguis, de cent vingt-cinq kopeks à deux roubles la pièce.

Des pattes de KORSAKI, ou petits renards des steppes, d'un rouble et demi à deux roubles la pièce.

Des pattes de Korsaki, de cinq à onze kopeks la paire.

Des PESTZI, ou renards du nord, de toutes

sortes d'espèces, comme des blancs, gris de fer (GOLOUBIÉ), des NORNIKI, des SINIAKI (1), et des TSCHAÏESCHNIKI, de cinquante kopeks à deux roubles soixante-quinze kopeks la pièce.

Des ventres de renards du nord, bleus, jusqu'à vingt-sept kopeks la pièce.

Des pattes de pestzi, de huit à vingt kopeks la paire, et celles qui viennent des îles situées vers l'Amérique, se vendent plus cher.

Des PÉSEZ entières, ou des fourrures de renards du nord, jusqu'à cinquante roubles.

Des dos de renards du nord, blancs et bleus, cousus ensemble, de vingt à soixante-deux roubles le sac.

Des ventres de ces mêmes renards, cousus ensemble, jusqu'à dix roubles le sac.

Des SINIAKI, de douze à vingt-huit roubles le sac.

---

(1) Les renards blancs du nord sont bruns en été, et ils ont cette couleur en venant au monde. Lorsque les jeunes commencent à sortir de leurs terriers, à la fin d'août, ils n'ont plus que le dos de brun, les flancs sont blancs; et on les appelle alors NORNIKI. A la mi-septembre, les vieux renards du nord ont déjà pris leur poil d'hiver; ils n'ont plus alors sur le dos qu'une raie brune en croix; et on les appelle KRESTOVATIKI. Ils sont presque tous blancs au mois d'octobre, et ils n'ont plus que quelques taches brunes sur le dos. Ils portent alors le nom de TSCHAÏESCHNIKI, et de SINIAKI, si ces taches sont grises.

Des KRESTOVATIKI, ou renards qui ont sur le dos une raie brune en croix, jusqu'à quinze roubles le sac.

Des TSCHAÏESCHNIKI, ou renards du nord, gris de mouette, de cinq à trente-neuf roubles le sac.

Des NÉDOPESTZI, ou renards d'automne, de sept à quarante roubles le sac.

Des NORNIKI, de dix à vingt-sept roubles le sac.

Un saç de pattes de PESTZI, blanches ou tigrées, de huit à vingt roubles.

Des couvertures de lit faites de peaux de renards du nord, de différentes espèces et grandeurs, de douze à soixante roubles.

Des zibelines entières de médiocre qualité, et entièrement communes, de deux roubles et demi à dix roubles la pièce.

Des dos de zibelines communes, cousus ensemble, jusqu'à cent vingt roubles le sac.

Des ventres de zibelines, cinquante-huit kopeks la paire.

Des pattes de zibelines, cousues ensemble, de vingt à cinquante roubles le sac.

Des queues de zibelines, de vingt-cinq à cinquante kopeks la pièce.

Des NORKI, ou loutres à écrevisses, d'un rouble et demi à deux roubles la pièce.

Des peaux de martres, de quatre-vingt-dix kopeks à trois roubles la pièce.

Des gorges de martres, cousues ensemble, jusqu'à sept roubles le sac.

Des queues de martres, à vingt kopeks la pièce.

Des fourrures des insulaires, faites de peaux de martres ou de zibelines couleur de maron, de vingt-cinq à quarante roubles la pièce. Cet article vient par Anadirsk.

Des hermines de différentes qualités et grandeurs, ne se vendent que vingt-cinq kopeks la pièce, depuis que les Chinois se sont apperçus de la fraude des Russes, qui les leur vendoient au poids, et cousoient des morceaux de plomb dans les pattes; cette coquinerie rendoit cet objet très-cher, puisqu'une peau d'hermine revenoit à soixante kopeks. Un sac de peaux d'hermines, cousues ensemble, coûte de quinze à vingt-cinq roubles.

Des LASKI, ou belettes blanches, de deux à dix kopeks.

Des KOULONKI, ou belettes jaunes couleur de feu, de vingt-cinq à vingt-sept kopeks.

Des peaux de furets, d'espèce commune, de onze à quinze kopeks.

Des queues de belettes et de furets, deux à trois kopeks la pièce.

Un sac de peaux de furets, cousues ensemble, de trois à vingt roubles.

Un sac de ventres d'écureuils du nord, ou petit gris, d'un rouble et demi à dix roubles.

Un

Un sac de dos d'écureuils du nord, de trois à vingt roubles.

Un sac de têtes d'écureuils, qui se fabriquent près de la Léna, trois roubles.

Des LIÉTAGUI, ou écureuils volans, de deux à six kopeks la pièce.

Des BOUROUNDOUKI, ou écureuils à raies, de deux à trois kopeks la pièce.

Des peaux de lièvres blancs, de onze à douze kopeks la pièce.

Un sac fait avec les ventres ou dos de ces lièvres, d'un rouble soixante-dix kopeks à quatre roubles trente-cinq kopeks.

Un sac de peaux de KOUSSAKI, ou lièvres gris, jusqu'à sept roubles.

Un sac fait avec des pattes de lièvres, deux roubles et demi.

Un sac fait avec des oreilles de lièvres blancs tannées, trois roubles. La pointe de ces oreilles est noire : ce qui fait une très-jolie fourrure.

Un sac de peaux de lapins, jusqu'à dix roubles.

Des MANOUL, ou chats sauvages des montagnes, jusqu'à un rouble soixante-quatorze kopeks.

Des peaux de VOUISCHOUSCHOLI, ou rats musqués du Volga, de vingt-huit à trente kopeks la pièce.

Un sac de peaux de KROTI, ou rats d'eau

bruns et noirs, que l'on prend près de la Léna, de quatre à dix kopeks.

Un sac de peaux d'IÉVRASCHKI, ou musaraignes mouchetées, que l'on prend également près de la Léna, cinq roubles.

Des peaux de SOURKI ou TARBAGANI, ou peaux de marmottes, d'espèce commune, ou à qui on a donné une teinte noire, de quinze à vingt-cinq kopeks la pièce.

Des fourrures que l'on fabrique dans le Baraba, avec les ventres de GAGARI, ou plongeons, qui sont d'un blanc argenté. Une fourrure de ces peaux se vend douze à treize roubles.

Des peaux de chiens de mer, qui viennent d'Arkhangel et du lac Baïkal, d'un rouble quarante kopeks à deux roubles la pièce.

Des KOTIKI - MORSKIÉ, ou jeunes ours marins noirs et gris, depuis un rouble et demi jusqu'à six roubles.

Des SANAÏAKI, espèce de capottes que portent les Iakoutzki. Elles sont faites de peaux d'ours marins, et se vendent de trente à soixante-dix roubles.

De grandes valises ou vaches faites de peaux d'ours marins gris, de quatre à vingt roubles.

Des matelas de peaux d'ours marins se vendent jusqu'à quatre-vingt-neuf roubles.

Des peaux de PISHI, ou jeunes rennes d'Iakoutzk, de quatre à cinq roubles et demi.

On vend aussi aux Chinois toutes les rognures

de peaux (LOSKOUTI), et sur-tout celles de peaux de prix.

Les bois ou cornes des saïgaks. Une paire de cornes se vend de soixante à quatre-vingts kopeks. Les Chinois en font des vitres pour les lanternes, qui sont assez transparentes.

Des fiels d'ours séchés, soixante-dix kopeks la pièce.

Des bourses de KABARGUINIÉ - STROUI, ou castors de Sibérie, de quatre - vingt à cent vingt-cinq kopeks la pièce. On présume que les Chinois s'en servent pour falsifier le vrai musc.

Les Russes vendent aussi aux Chinois des peaux d'animaux domestiques, telles que

Des peaux de chats privés de toutes sortes de couleurs, quatorze kopeks la pièce.

Des dos de peaux de chats, cousus ensemble, après avoir rassorti les couleurs. Le sac coûte deux roubles, et jusqu'à quinze, si les peaux sont noires.

Des MERLOUSCHKI, ou peaux d'agneaux noires et fines, de trente kopeks à un rouble dix kopeks la pièce.

Des merlouschki, couleur de renard, brunes, grises, et couleur de perle, de vingt à soixante kopeks la pièce.

Des peaux d'agneaux, communes, noires, et blanches, de vingt-cinq à cinquante-huit kopeks la pièce.

Des SAKSOURKI, ou peaux d'agneaux à longue laine, tant noires que tigrées, de trente-cinq kopeks à un rouble la pièce.

Des grandes peaux de moutons, communes, noires et blanches, de vingt-cinq à quatre-vingts kopeks la pièce.

Des IMANINA, ou peaux de chèvres, de douze à quarante kopeks. On en emploie beaucoup pour les fourrures communes des Mongols.

Des peaux de chiens, de cinquante kopeks à un rouble.

Des peaux de cuir de Russie, noires et rouges, de deux roubles cinquante kopeks à quatre roubles.

Des VIROSKI, ou petites peaux de bœufs, d'un rouble à deux roubles cinquante kopeks.

Des OPOÏKI, ou peaux de veaux préparées, de cent soixante-quinze à cent quatre-vingts kopeks la paire; les plus grandes, de soixante à cent cinquante kopeks la pièce.

Des peaux de maroquin, de quatre-vingt-dix kopeks à deux roubles.

Des moutons en vie, d'un à deux roubles.

Des taureaux, de dix-sept à vingt-huit roubles.

Des chevaux coupés, vingt roubles et plus.

La viande de bœuf, un rouble trente kopeks le poud.

La viande de mouton, un rouble le poud.

Du suif de bœuf et de mouton, deux roubles le poud.

La graisse de chien de mer, d'un rouble cinquante kopeks à deux roubles le poud.

La colle forte commune, de quinze à trente kopeks la livre.

La colle de poisson, jusqu'à dix roubles le poud, et en détail, de quarante à quatre-vingts kopeks la livre.

Je passe aux marchandises manufacturées.

Le drap commun, dit drap de soldat, se vend un rouble l'archine ou aune.

Le drap commun de Russie, de quarante kopeks, à un rouble cinquante kopeks et plus l'archine.

Les draps de paysans, qui se fabriquent près de la Léna, et ailleurs, teints et non teints, de douze à trente-cinq kopeks l'archine.

Des VOÏLOKI, ou feutres fabriqués avec de la laine de mouton, de deux à trois roubles la pièce.

Le camelot de Moskou, trente kopeks l'archine.

La calmandre de Russie, de vingt-cinq à cinquante kopeks l'archine.

Le droguet de Russie, cinquante kopeks l'archine.

La toile damassée commune, de trente-neuf à soixante kopeks l'archine.

La NABOÏKA ou toile à petits carreaux ou œil de perdrix, quinze kopeks l'archine.

La PESTRED, ou toile peinte, cinquante-cinq kopeks l'archine.

La toile commune, de six à sept et demi kopeks l'archine.

La toile à serviettes, quinze kopeks l'archine.

La TIK, ou grosse toile rayée, de trente à cinquante kopeks.

Des mouchoirs communs, vingt-un kopeks la pièce.

Du papier à tapisserie, seize roubles la rame.

Des chaudrons de cuivre jaune pour le thé, d'un à deux roubles.

Des bouteilles de verre commun, et autres vases de la verrerie d'Irkouzk, cinquante kopeks.

Des glaces de toutes grandeurs, avec leurs bordures, des miroirs de toutes espèces, de dix kopeks à quatre roubles; les plus grandes glaces, quarante roubles.

Du MISCHOURA, ou or faux, de vingt-cinq à quarante kopeks la pièce.

Des haches, de cinquante kopeks à un rouble quinze kopeks.

Des serpes et des faulx, de trente-trois à quatre-vingts kopeks.

Les couteaux de poche communs, qui se ferment, deux roubles la douzaine; et d'autres, de quarante kopeks à trois roubles.

Des couteaux communs à gaîne, vingt-cinq kopeks la pièce.

Des ciseaux communs, quinze kopeks.

Des cadenats communs, de cinq à cinquante kopeks.

Des serrures qui se font à Pavlofsk, de dix à quarante-deux kopeks.

Les Chinois achetoient autrefois avec avidité plusieurs autres articles, qui sont des productions du pays ; ils en payent encore quelques-uns assez bien, tels que le SLIOUDA, ou verre de Moskovie, qui vaut encore à présent de sept à vingt roubles le poud. Mais ce prix est bien inférieur à ce qu'il valoit anciennement ; on payoit alors à Péking une livre de talc en grande table, de huit à dix roubles.

Les marchandises de manufactures étrangères, qui entrent dans le commerce, sont,

Des draps d'Angleterre, de Hollande, de France, et d'Allemagne, de deux à quatre roubles l'archine. On en vend aussi à un moindre prix.

Des camelots, de soixante-dix kopeks à un rouble l'archine.

Des calmandres, à trente roubles la pièce.

Des droguets, d'un demi-rouble à deux roubles l'archine.

Des flanelles blanches, de soixante-six kopeks à un rouble l'archine.

Des étoffes d'or, de vingt à trente roubles l'archine.

Des moires en or, avec des fleurs en soie, quinze roubles l'archine.

Du fer-blanc, dé quinze à trente-un kopeks la feuille.

Et toutes sortes de miroirs de manufactures étrangères.

Je passe aux marchandises de la Chine, que les Russes prennent en échange, et qu'ils font passer dans l'empire et chez les étrangers. Les marchandises de soie de la Chine ne sont plus aussi bonnes qu'elles l'étoient autrefois. Les satins et les damas sont si minces et si légers, qu'ils ne valent pas la peine d'être importés dans les villes de l'empire de Russie. Les Chinois fabriquent, même aujourd'hui, pour tromper le public, beaucoup de damas dont la trame est en fil d'orties. On ne voit presque plus de ces riches et forts satins, ni d'excellentes étoffes qu'ils fabriquoient autrefois. Les FANSA et KITAÏKA sont les seules étoffes qui aient conservé leur ancienne qualité. Les FANSA sont des taffetas minces et unis, sans gomme, faits avec de la bonne soie. Les KITAÏKA sont des étoffes de coton teintes, les plus fortes et les plus solides de toutes les étoffes tissues des Chinois. Le thé n'est plus d'aussi bonne qualité qu'autrefois, et coûte plus cher. Les marchands Russes le regardent comme

la marchandise la plus précieuse, et celle qui se vend le mieux. La porcelaine est ensuite l'article d'importation le plus considérable. Les Chinois commencent à imiter les Européens, pour la forme, la peinture, et la force qu'ils donnent à leurs porcelaines; il paroît qu'on leur a fait passer des modèles par Kouang-Tscheou-Fou (1). Leurs porcelaines et tableaux représentent des figures Européennes, des ornemens, des divinités Romaines, et des copies très-bien exécutées de nos gravures et tailles-douces. J'ai vu, chez un Chinois, le tableau de Pygmalion, ainsi que l'oiseau en cage, copié d'après une gravure Françoise. Plusieurs négocians Russes apportent à Kiakta des gravures d'Allemagne très-médiocres : ce qui n'empêche pas un grand nombre d'amateurs Chinois de les acheter. Les autres marchandises de la Chine sont :

Des pièces d'argent fin fondues et chargées d'un coin ou timbre. C'est la monnoie courante des Chinois (2). La livre est évaluée dans le commerce à seize roubles.

De la soie écrue, dont l'exportation, à ce

(1) Canton.

(2) Cette monnoie a communément la forme d'un fer à cheval, parce qu'anciennement un cheval a déterré avec le pied des morceaux d'argent natif; ce qui a donné lieu à la découverte de la première mine d'argent.

qu'on assure, est défendue en Chine sous peine de mort. Ce commerce est interlope, et les Chinois n'en apportent pas autant que les Russes le désirent. Le poud de soie écrue, de première qualité, se vend cent cinquante roubles, et celui de qualité médiocre soixante-quinze roubles. La livre de soie écrue de première qualité se vend en détail trois roubles cinquante kopeks.

Du coton brut, mais très-propre, se vend quatre roubles quatre-vingts kopeks le poud, et monte quelquefois jusqu'à douze roubles. Les Chinois gagnent beaucoup sur cet article, car ils emballent leurs porcelaines avec ce coton.

De la soie filée de toutes sortes de couleurs, de deux à quatre roubles la poignée.

De la soie à coudre, plus forte que la précédente, de quatre roubles et demi à six roubles la poignée. Elle est connue sous le nom de POLOUTARNAIA.

De la soie à coudre, dite de Mongolie, de toutes sortes de couleurs, mais de mauvaise qualité, de deux à trois roubles la poignée.

Quoique les étoffes de soie de la Chine, les toiles et étoffes de coton soient bien inférieures en qualité à ce qu'elles étoient autrefois, elles sont encore fixées aux prix suivans :

Des velours unis très-légers et en pièces de neuf archines, de neuf à douze roubles la pièce.

Des velours à fleurs, de qualité un peu meilleure, la pièce de même aunage, de dix-huit à vingt-cinq roubles.

Des étoffes à ramages, de vingt-cinq à trente roubles la pièce.

Des RANFA ou satins à fleurs et unis. Les pièces les plus grandes et les plus larges qui contiennent jusqu'à vingt aunes, coûtent quarante roubles. Ceux d'une moindre qualité et de seize archines, de quinze à vingt-cinq roubles; les pièces les plus petites de dix à vingt roubles, et les satins appelés MASLIANKI, de dix à dix-huit roubles.

Des GOOLI ou damas, que les Boukarski apportent à Kiakta. Les grandes pièces valent de douze à vingt roubles, et les petites de onze à treize.

Des damas des manufactures Chinoises dont une pièce de quinze à seize archines, coûte de douze à seize roubles, et les petites de dix à onze.

Des gros de tours à fleurs et unis, de dix à trente roubles la pièce.

L'étoffe appelée KÉZET, dont les pièces sont de différens aunages. L'archine est évaluée à environ un rouble, et la pièce de dix à vingt roubles.

Le BAÏBÉREK, dix roubles la pièce.

Le OUSSI, espèce d'étoffe de soie de mauvaise qualité, qui a le lustre du satin, de cinq à dix roubles la pièce.

Du FANSA ou taffetas mince de la meilleure qualité, en grandes pièces de vingt à vingt-deux aunes, de dix à douze roubles; ceux de moindre qualité dont la pièce a seize archines, de six à huit roubles; les petits taffetas de trois à quatre roubles et les taffetas brochés, qui sont plus mauvais, deux à quatre roubles la pièce.

Du crêpe en soie, la pièce vaut de deux à dix roubles, et l'archine de vingt-cinq à trente kopeks.

Des LANSA en soie, un rouble et demi à deux roubles et demi; ceux mi-soie d'un à deux roubles et demi la pièce.

Du KOUTNA de Boukharie, étoffe de coton mêlé de soie avec des raies satinées, trois roubles la pièce.

Du ruban de soie, la pièce de petit aunage, de quatre-vingts kopeks à un rouble.

Du crêpe en soie vernissé, propre à faire des capottes pour la pluie, de deux et demi à cinq roubles la pièce.

Du taffetas vernissé pour le même usage, de trois à six roubles la pièce de petit aunage.

Des capottes pour la pluie, de crêpe ou de taffetas, de trois à cinq roubles.

Des ASIAMI, habillemens Chinois, en forme de robe-de-chambre; ces habits sont en satin, damas, lansa, ou en crépon, mais ils ont été portés. Les premiers coûtent de trois à quinze

roubles, et les autres de quarante-cinq kopeks à un rouble.

Des rideaux de soie, de dix à vingt roubles.

Des couvertures de lits en soie, de cinq à dix roubles; celles de lansa ou d'étoffes de coton, d'un demi-rouble à deux roubles.

Des houpes de soie rouge pour mettre sur des bonnets, quarante-quatre kopeks.

De la flanelle de coton frisée d'un côté comme les fines peaux d'agneaux, de dix à vingt-cinq kopeks l'archine; la pièce, de cinquante kopeks à trois roubles.

De l'indienne de Boukharie, de deux à quatre roubles la pièce.

Du KITAÏKA de différentes couleurs, de cinq et demi à sept roubles le ballot de dix petites pièces. Celui de la première qualité, qui est glacé, se nomme LANSKAIA ou PÉKINSKAIA.

Du KITAÏKA de Boukharie à plis, appelé SKLADNAIA, cinq roubles le ballot.

Du SÉMILANNAIA ou PIATILANNAIA à fleurs, de quatre à sept roubles le ballot.

Du SCHANSCHAÏ de la grande sorte, de sept et demi à dix roubles le ballot; la moyenne, de sept à dix, et la petite, de six à huit.

Du grand KITAÏKA non lustré, de douze roubles et demi à quinze roubles le ballot.

Du KITAIKA SAMZOVAIA à fleurs, de six à sept roubles le ballot, et le grand, jusqu'à dix roubles.

L'ODINZOVAIA ou KITAÏKA roulé, la pièce de onze archines et demie, d'un à un rouble et demi.

Des Kitaïka communs et plus grossiers, appelés TORGOVAIA et VALKOVAIA, de trois à cinq roubles le ballot.

Du DABA ou indienne blanche étroite, d'un tissu grossier, les grandes pièces de quinze à vingt archines, un rouble; les petites pièces de dix à dix-huit archines, de cinquante kopeks à un rouble.

Du DALEMBA, étoffe de coton étroite, un rouble et demi la pièce.

La seconde classe des marchandises d'importation consiste en toutes sortes de vaisselles et d'ornemens de porcelaine, faïence, émail, et autres, et un grand nombre de bagatelles de luxe. Je vais donner seulement les prix des principaux objets.

Des tasses et soucoupes de porcelaine ordinaire, quatre roubles la douzaine; les plus communes avec ou sans couvercle, de trois à cinquante kopeks la paire.

Des assiettes et petites jattes, de cinq kopeks à un rouble; des plateaux de dessert, deux roubles et demi, et des assiettes de dessert, de deux à quinze kopeks.

Des services à thé sans les tasses, ou cabarets à thé complets, de cinq à douze roubles; des théïères, de dix kopeks à un rouble; des pots à lait, cinquante kopeks.

Des petites jattes, de six à cinquante kopeks, et avec leurs soucoupes, de vingt-cinq kopeks à un rouble et demi.

Des jattes à punch avec leurs plateaux, un rouble.

Des tasses, jattes, théïères, petits pots, et autres objets semblables en terre, de quatre à trente kopeks.

Des petites assiettes, tasses, et théïères en pierre, et autres objets de même matière, de dix à vingt-cinq kopeks.

Des grandes assiettes en plateaux, de même matière, trois roubles.

Des cabarets émaillés avec six tasses et soucoupes, de vingt-cinq kopeks à un rouble et demi; les théïères pareilles, de quinze kopeks à un rouble soixante kopeks; des sucriers et boîtes à thé, de vingt-cinq kopeks à un rouble et demi; des assiettes à dessert, de deux à quatre roubles; des assiettes de dessert plus petites, de quarante-quatre kopeks à trois roubles; des salières, des huiliers, des gobelets, et autres objets semblables. Des services de dessert complets, trois roubles.

Des plateaux de bois vernissé, et autres choses semblables, de vingt-cinq kopeks à un rouble et demi.

Des jattes en bois vernissé qui se font à Maïmatschin, de cinq à quarante kopeks.

Des grandes écuelles en cuivre, cinquante kopeks; des cuillers à puiser, et autres objets, de vingt à cinquante kopeks.

Des cuillers à puiser et autres ustensiles de fer, de quatre à trente kopeks; des écuelles de fonte de différentes grandeurs, de cinquante kopeks à deux roubles et demi; des boîtes pour les roues, et des cendrières (1). Une paire de ces boîtes et deux cendrières coûtent jusqu'à cinquante kopeks. Le cent des cendrières vaut vingt-cinq kopeks.

Des armoires en laque, du vernis le plus fin, de quatre-vingt-dix à cent cinquante roubles et plus; les plus communs vernis sur bois, trente roubles et plus.

---

(1) Les Chinois ne pourroient se défaire de ces chétives marchandises de fer, si les forges d'Irkouzk n'étoient supprimées; il reste quelques forgerons qui ne fondent qu'une certaine quantité de fer de première nécessité. Les marchandises de fer sont très chères dans cette contrée, car la livre de fer coûte trois kopeks au marché de Sélenguinsk, et se vend encore plus cher à Irkouzk. Les Chinois ont commencé à fondre du fer en gueuse dans des fourneaux à main, près du lac Iro, à environ 50 verstes de Kiakta. Comme ils n'en forgent pas de petit fer, ils sont obligés d'acheter des Russes tous les objets d'acier, et de les payer très-cher. Le fer de fonte leur revient à bon compte, et ils peuvent le vendre avec avantage.

Des cassettes en laque, à tiroirs, propres à toutes sortes d'usages, d'un rouble et demi à dix roubles.

Des petites boîtes et cassettes travaillées en ivoire, cinq roubles.

Des petites boîtes incrustées en nacre de perles et en écaille, de vingt-cinq à soixante-six kopeks.

Des tableaux dits bibles Chinoises, peints ou en stéatite ou en ivoire, et figurés en bosse sur un fond de soie, de cinq à trente roubles.

Toutes sortes de petites figures en porcelaine, argile, ou autres matières, à différens prix, selon que le travail est plus ou moins fini.

Des boîtes à pendules et à montres en laque, pour poser sur une table ou sur une cheminée, de soixante-quinze à cent vingt kopeks.

Des lanternes de corne, de deux à trois roubles; des petites lanternes de Lansa, voile ou papier, de vingt-un kopeks à un rouble soixante-quinze kopeks; et des petites lanternes de poche en papier, cinq kopeks.

Des images peintes sur soie et papier, de vingt-cinq kopeks à trois roubles la pièce.

Du papier à thé, de vingt-cinq kopeks à un rouble les cent feuilles.

De l'encre de la Chine commune, de cinquante kopeks à onze roubles les cent tablettes, ou de quarante kopeks à un rouble la livre.

Celle de la meilleure qualité avec ou sans étui, vaut de trente à cinquante kopeks la tablette.

Du blanc de céruse dans des petites boîtes, d'un à cinq kopeks.

La petite boîte de vermillon coûte jusqu'à un rouble.

Une petite boîte de couleur rouge, vingt-cinq kopeks.

Du vernis en vessie, de deux à cinq kopeks.

Du papier à fard, de cinquante kopeks à deux roubles le cent.

Les pastilles à brûler, d'un à dix kopeks le paquet, et trois roubles cinquante kopeks la boîte.

Du DENSOUI, médicament terreux en petites tablettes de forme cylindrique. Il est rouge, jaune, ou noir, et ressemble beaucoup à la pierre de Goa. La tablette se vend d'un kopek et demi à cinquante.

Des cannes de jonc, de dix-neuf à cinquante kopeks; des cannes de bois vernis, trente kopeks.

Des éventails en Lansa, et autres étoffes, de quatre à quatre-vingts kopeks la pièce.

Des GANSA, ou petites pipes en fer, de deux à six kopeks la pièce; d'autres en laiton ou cuivre blanchi, mieux façonnées que les premières, de quatre à cinquante kopeks.

Des bourses à tabac, quinze kopeks; des briquets et des limes, de dix à quinze kopeks.

Des verres ardens, dix kopeks; des lunettes avec leur étui, quarante kopeks; de mauvais cadrans solaires Chinois renfermés dans une boule creuse de laiton, avec un petit miroir, quatre-vingts kopeks.

Des lampes de verre garnies de petites chaînes vingt-cinq kopeks.

Des cuillers à café, de cuivre blanchi, deux kopeks.

Des aiguilles à coudre, en paquets, de vingt kopeks à un rouble le millier.

Des coraux de verre, de vingt-cinq kopeks à un rouble le millier.

Des coraux rouges élastiques, faits d'argile et trempés dans de l'huile, de vingt-cinq kopeks à deux roubles et demi le millier.

Des pierres factices polies à facettes de diamant, dix kopeks la pièce (1).

Des POLOVINTSCHATIÉ ou perles fausses plates, un rouble le millier.

Des coquillages (2) appelés porcelaine ou tête

(1) Les Chinois, dit M. *Cox*, vendent quelques rubis, mais ces pierres ne sont pas d'une grande valeur. Les rubis sont de contrebande. Les Russes vendent aussi aux Chinois, à très-haut prix, des perles qui sont défendues; les Chinois les enlèvent avec empressement; on pourroit en faire une branche de commerce très-utile. *Note de l'éditeur.*

(2) *Cypræa nodosa.* Les Indiens ont donné le nom de *cora* à ces coquillages.

de Méduse, de quinze à cinquante kopeks.

Des fleurs fabriquées avec la moëlle d'une espèce de plante, dont les couleurs sont très-vives, d'un demi-kopek à deux kopeks le bouquet.

Des peaux de tigres, sept roubles; des peaux d'irbis ou de léopards, deux roubles.

Des singes vivans, selon leur grosseur et leur gentillesse, de cinq à vingt-un roubles.

Les marchandises de troisième qualité consistent dans toutesles espèces de thés, dans plusieurs denrées, et en toutes sortes de friandises.

Le thé SHOULAN ou bon thé vert, un rouble la livre; de cinquante kopeks à un rouble le BASCHTSCHA ou paquet; en boîte de plomb ou dans une petite boîte en bois, de cinquante kopeks à huit roubles; en caisses, de cinquante-neuf à quatre-vingts roubles; en MEST ou panier, de cinquante-cinq à quatre-vingts roubles.

Le thé LADSOUMÉI ou thé BOY de première qualité, en petites boîtes de bois, d'un à six roubles; en boîte de plomb, d'un à deux roubles; la livre deux roubles.

Le thé MONISCHO, de quarante à cinquante kopeks le Baschtscha; cinquante roubles la caisse.

Le thé TAÏR-ZA, de quarante à cinquante kopeks la livre; de trente-sept et demi kopeks à un rouble le baschtscha; en boîte, un rouble

cinquante kopeks ; un ZIBIK jusqu'à quatre roubles; en petits paniers, de cinquante à soixante-dix kopeks.

Le thé LONSCHOVOÏ, seize roubles le poud; de vingt-quatre à vingt-cinq roubles la caisse; de vingt à quarante kopeks le baschtscha.

Le thé BAÏSCHOVOÏ ou thé BOY de seconde qualité, de cinquante à quatre-vingts kopeks la livre; de trente à quatre-vingts kopeks le baschtscha; de trente-cinq à soixante roubles la caisse; de trente à quatre-vingts roubles le panier; trente roubles le bortogon; de quarante kopeks à deux roubles vingt-cinq kopeks en boîte de plomb, et de deux à quatre roubles la boîte joliment travaillée et plombée en dedans.

Le thé BOY commun, de trente à cinquante kopeks le baschtscha; de vingt-quatre à trente roubles la caisse.

Le thé OUÏ, de douze à quarante kopeks le baschtscha; vingt roubles la caisse.

Le thé LOUGAN, un rouble et demi le bortogon.

Le KIRPITSCHNOÏ-TSCHAÏ (1) (qui est un thé

(1) Les Russes ont appelé ce thé, KIRPITSCHNOÏ-TSCHAÏ (thé de brique), parce qu'on le foule en forme de tablettes d'environ deux empans de long, sur un de large, et douze à treize lignes d'épaisseur. On le récolte dans les provinces les plus septentrionales de la Chine ; ce sont les feuilles d'un

foulé), de vingt-cinq à cinquante kopeks la tablette; de treize à dix-huit roubles le panier.

Du TSCHAR ou tabac jaune de la Chine, quinze kopeks la livre; de dix à vingt kopeks le baschtscha; et vingt à trente roubles le panier.

---

arbuste qui ressemble beaucoup au sorbier des oiseaux. La préparation consiste à faire macérer les feuilles dans l'eau. Les Mongols sont ceux qui en consomment le plus; ils ne peuvent être un jour sans prendre de ce thé; il en est de même des Russes et des Boutiats qui demeurent au delà du Baïkal. Il est astringent, et humecté avec l'eau qui se forme du sang des animaux qu'on égorge, afin de donner de la solidité aux tablettes. Il est très-nourrissant, et sur-tout lorsqu'on joint du lait et du beurre à son infusion, ou de l'huile et de la farine, comme le font les Russes les jours de jeûne. On voit des imprimés sur ces tablettes; ils désignent le nom du lieu où elles ont été fabriquées, et les qualités du thé. J'ai fait traduire du Mandshour un de ces imprimés, dont voici le contenu: « de la fabrique d'Iounzed-Zedsi, Gou» vernement de Nan-shin; thé salubre, parfait et admirable » récolté dans sa fraîcheur dans le second mois du printems » à la rosée tombante; thé qui surpasse en qualité les meil» leures sortes de thés de Sououlou, Péioarl, Loutan, Fin» sou, Sioupan, et de Louidsian ». Un habitant de Sélenguinsk a essayé de contrefaire ce thé, en faisant un mélange de feuilles du bouleau nain, de saxifrage à feuilles épaisses (*saxifraga crassifolia*), et de la pyrole à feuilles rondes (*pyrola rotundifolia*); il espéroit en vendre beaucoup aux Boutiats et aux Kalmouks; sa fraude a d'abord été découverte, parce qu'il n'a pu donner à ses tablettes la solidité nécessaire.

Du tabac noir, à vingt kopeks le baschtscha.

Du sucre candi, de dix à quinze kopeks la livre, et le panier jusqu'à vingt-cinq roubles.

Du riz, d'un rouble soixante kopeks à quatre roubles le poud.

Du millet, de soixante kopeks à deux roubles le poud.

La farine de froment, de cinquante kopeks à deux roubles quarante kopeks le poud.

Du gingembre confit, de deux roubles quatre-vingts kopeks à huit roubles le poud.

Des oranges confites de trois quarts de kopek à trois kopeks la pièce; de quatre à six roubles le poud.

Du BADIAM ou anis étoilé, de six roubles cinquante kopeks à douze roubles le poud.

Des arbouses ou melons d'eau, quinze kopeks la pièce; des ALÉMA ou pommes de cachou, dix kopeks la livre; des poires, un et demi kopek la pièce; des pommes, de vingt kopeks à trois roubles le cent; des pommes séchées, de cinq à dix kopeks la livre; des châtaignes, de cinq à quinze kopeks la livre, ou cinq à six kopeks le cent; des noix, de dix à trente kopeks le cent; des SCHOUPTOUGA, de trois à quinze kopeks la livre.

Des confitures et gelées de fruits au sucre et au miel, de cinq à trente kopeks la livre; et un grand nombre d'autres articles semblables.

On a vu par ce tarif que la pelleterie, les peaux préparées, et plusieurs marchandises grossières manufacturées, des draps de diverses qualités et couleurs, de la verrerie, et les bestiaux forment la plus grande partie des marchandises d'exportation qui passent en Chine; et que les principaux objets d'importation consistent en cotons bruts, soies écrues, en étoffes de soie et coton, en thé, tabac, porcelaines, en toutes sortes de petits meubles et bagatelles. Les Chinois achetoient autrefois beaucoup plus de vivres, et sur-tout de farine, et les payoient plus cher; ce commerce est considérablement diminué depuis qu'ils font cultiver les terres voisines de l'Orkhon par de pauvres Mongols. Ils achètent des Russes beaucoup de gros bétail, et principalement des chevaux, parce que les Mongols ne sont pas riches en bestiaux, et parce que leurs chevaux sont encore plus mauvais que ceux des Russes. Ils sont très-curieux de beaux chiens, et sur-tout des lévriers, des dogues, et des caniches, qu'ils payent souvent fort cher. Le commerce de l'horlogerie n'offre presque plus de bénéfice, parce que les Chinois reçoivent à bon compte les montres par Canton. Ils apportent même à Kiakta des montres qui sont dérangées et les y vendent à vil prix aux Russes, parce qu'ils n'ont personne pour les raccommoder.

Le commerce avec les Chinois procure de

grands avantages à la Russie, puisqu'elle y débite ses productions, et sur-tout celles des contrées éloignées de la Sibérie, telles que la pelleterie commune, dont la vente ne payeroit pas le transport, si on étoit obligé de les faire passer dans l'Empire. Les Russes vendent aussi très-cher aux Chinois les superbes peaux de castors, dont ils ne trouveroient aucun débouché en Europe à cause de leur prix; ces peaux font le principal objet du commerce du Kamschatka, et sont le produit des navigations périlleuses qu'ils entreprennent dans ces parages. La Russie tire d'ailleurs, en échange, des marchandises et des objets de nécessité qu'elle seroit obligée d'acheter des Nations Européennes au désavantage de la balance de son commerce. Le trésor de la couronne retire aussi de grands avantages de ce commerce, parce que les marchands Russes sont obligés de payer de très-gros droits, tant pour les marchandises d'importation que pour celles d'exportation. La douane de Kiakta a rendu en 1770, cinq cent cinquante mille roubles et presqu'autant les deux années précédentes. Cette somme n'est pas le produit de toutes celles qu'on y vend en échange, parce qu'elles payent des droits plus ou moins forts, et que plusieurs productions du pays n'en payent point. Les principales marchandises, et celles dont la qualité est à peu près égale, sont portées

sur le tarif à un droit fixe ; celles qui n'y sont pas assujetties, payent vingt-trois pour cent pour ce qui est pelleteries, bestiaux, et denrées ; dix-huit pour cent pour toutes les marchandises manufacturées en Russie, dix-neuf pour cent pour toutes les fourrures de zibeline ; et seize pour les glaces et miroirs. Ces marchandises payent en outre un pour cent sur le canal, et sept pour cent pour l'entretien des préposés et commis de la douane. Les marchandises d'exportation exemptes de droits, sont toutes les espèces de papiers, tous les draps fabriqués en Russie, excepté les draps des paysans, les eaux-de-vie de grains, et les liqueurs faites avec ces mêmes eaux-de-vie ; celles d'importation sont, les cotons bruts et teints, tous les coraux de verre, les perles fausses, le blanc de céruse, les éventails de toutes façons, des indiennes de Taschkent et autres, les aiguilles à coudre, le gingembre confit, et les confitures tant sèches que liquides, le riz, tous les joujoux d'enfans, les instrumens de musique, et autres, la porcelaine, la poterie, les objets vernis et émaillés, et toutes sortes de meubles et ornemens.

Un grand nombre de marchandises étoit prohibé autrefois, et réservé à la karavane que le gouvernement envoyoit en Chine. On y comprenoit toutes les pelleteries de prix, la zibeline, les renards noirs et de couleur foncée, les renards du nord bleus et noirs, les loutres,

les castors, et le tabac. Cette prohibition n'a plus lieu, depuis la suppression des karavanes, ce qui est un grand avantage pour les négocians Russes qui commercent à Kiakta. Les seules marchandises d'exportation prohibées aujourd'hui, sont : les armes à feu, les canons, et munitions de guerre, les étalons et jumens, les peaux préparées et non préparées ou salées de cerfs, de rennes et d'élans, ainsi que les cuirs tannés, les peaux de chevaux, le poil de castor, la potasse, la résine, les fils de lin, et les galons (1); parmi les importations, le sel, l'eau-de-vie, les poissons, la monnoie de cuivre et la rhubarbe.

(Je crois devoir terminer cette description de M. *Pallas* par le morceau suivant, tiré de l'excellent ouvrage de *William Cox*, intitulé : *Les nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, avec l'Histoire de la Conquête de la Sibérie, et du commerce des Russes et des Chinois. Cox* doit une grande partie de ses lumières au professeur *Pallas*, qui lui a communiqué une partie de ses manuscrits.)

La table suivante montrera de quelle importance le commerce de la Chine est pour la Russie.

---

(1) Il y a un grand profit à porter en contrebande des galons aux Chinois, car ils les payent presque aussi cher que s'ils étoient d'argent massif. *Muller*.

Exportations et importations de l'année 1777, à Kiakta.

	roubles.	kopeks.
Les droits perçus à la douane ont monté à .	481,460	59 ½
L'importation des marchandises de la Chine, à	1,466,497	3 ¾
Celle de l'or et de l'argent, à	11,215	
Total des importations	1,477,712	3 ¾
L'exportation des marchandises ou productions Russes, à	1,313,621	35
Ainsi la somme totale des importations et des exportations a été de	2,791,333	38 ¾

La contrebande qui forme un article très-considérable, n'est pas comprise dans ce calcul; et l'année 1777 n'ayant pas été aussi favorable que les précédentes (1) au commerce interlope, on peut estimer, sur un taux moyen, le commerce total de la Russie avec la Chine, à quatre millions de roubles ou vingt millions de livres.

---

(1) En 1770, 1771, 1772, les droits perçus à la douane de Kiakta, ont produit 550,000 roubles. Si l'on prend un terme moyen entre cette somme et celle de 481,460, montant des droits perçus en 1777, il sera de 515,730. Comme les droits perçus en 1777 font à-peu-près la sixième partie de la valeur totale des exportations et des importations, en multipliant 515,730 par 6, on aura pour la valeur totale (moyenne) des exportations et des importations, 3,094,380. Mais plusieurs articles ne payent rien, et le commerce interlope étant évalué, d'après le taux le plus bas, au cinquième des exportations et des importations, le total du commerce de la Chine est d'environ quatre millions de roubles.

Le gouvernement s'est réservé le commerce exclusif de la rhubarbe ; comme il n'y avoit pas eu de livraison depuis deux ans, on venoit de passer un contrat avec un Boukarski nommé Abdousalam, et son fils Adoula. Mourat Akilim, père d'Abdousalam, avoit été anciennement chargé de cette fourniture, et en avoit fait un monopole. Ces Boukarski sont de la ville de *Sélin*, située au sud-ouest du Koko-Noor (1) vers le Thibet (2) et soumise aujourd'hui à la domination des Chinois, ainsi que celles de *Kaschkar*, *Ierken*, *Atrar*, et autres. La contrée est couverte de hautes montagnes, dépourvues de bois en plus grande partie. La rhubarbe croît sur ces montagnes entre les rochers, au nord de Sélin, et presque jusqu'au Koko-Noor. On reconnoît les vieilles racines qui sont les bonnes, à leurs tiges larges et épaisses. Les Tangouts qui les tirent, commencent leur récolte au mois d'avril ou de mai. Ils les nettoyent au moment même où ils les arrachent, et les suspendent aux arbres voisins, jusqu'à ce que la récolte soit entièrement finie : ils les

(1) Lac bleu.

(2) Le *Sélingol* baigne cette ville, et lui a donné son nom. C'est un fleuve considérable, formé par la réunion de deux rivières qui sortent des montagnes, et dont le cours est fort rapide. Il se jette dans le *Khattoungol*, nommé par les Chinois *Choango* ou *Chongo*.

emportent alors chez eux. On dit que la feuille de cette plante est ronde et fortement dentelée ; on doit donc regarder la vraie rhubarbe comme le *rheum compactum*, et non comme le *rheum palmatum*, dont les feuilles étoient entièrement inconnues aux Boukarski, auxquels je m'adressai pour vérifier ce fait. Le *rheum undulatum* commun croît peut-être aussi dans cette contrée sur les montagnes du Thibet, situées plus au sud, qui sont ouvertes et plus sèches. Ce *rheum* fournit d'excellentes racines, tandis que celui qui croît sur les montagnes froides et humides de la Sibérie ne donne communément que des racines pourries. On pourroit peut-être cultiver la rhubarbe dans certaines contrées de la Daourie et près de l'Enisséï, en observant que la plante doit toujours être à sec, et transplantée souvent.

L'empereur de la Chine a défendu, sous des peines très-sévères, l'exportation de la rhubarbe de la première qualité (1). On en obtient par contrebande, en gagnant les préposés, qui la laissent mêler dans les sacs avec de mauvaises racines. Ces sacs, qui sont de laine, contiennent plus de cinq pouds ; on les charge sur des chameaux : et cette marchandise arrive ainsi à Kiakta. Le collège du commerce y entretient

(1) Les Mongols appellent la rhubarbe SCHARA-MODO (racine jaune) ; et les Chinois, DONSCHO.

une commission particulière pour choisir, recevoir, et payer en pelleteries la rhubarbe qu'on y apporte : un apothicaire fait l'office de vérificateur. On y dépose la rhubarbe dans un magasin destiné à cet usage. Des ouvriers jurés la brisent par morceaux, pour la nettoyer et enlever tout ce qui est gâté ; ils mettent de côté les racines spongieuses et les vermoulures. On pèse toutes celles qui ont été jugées bonnes, et on les paye suivant le prix convenu. On brûle tous les rebuts, ainsi que l'écorce des morceaux de choix, qui pourroit cependant être employée à des extraits ou autres préparations pour les hôpitaux.

Le gouvernement s'est déjà procuré deux fois, à grands frais, de la graine de rhubarbe, par le moyen des Boukarski. J'ignore quelle est l'espèce de rhubarbe provenue de la meilleure de ces graines. La dernière graine que l'on a obtenue par un Grec nommé *Simon Manouélofsin-Skerletof*, n'a produit que le *rheum palmatum*, bien connu de nos botanistes. Il étoit employé autrefois dans la commission de la rhubarbe, et il s'étoit procuré de la graine d'un Boukarski de ses amis. J'ai déjà observé que plusieurs personnes, qui ont vu croître la rhubarbe sur les montagnes du Thibet, son pays originaire, ont décrit ses feuilles d'une manière entièrement différente du *rheum palmatum*. Cette racine vient peut-être de di-

verses variétés de cette plante. Il seroit facile de s'en assurer, en faisant des essais avec le *rheum* que l'on possède dans le jardin botanique de Pétersbourg. Il faudroit au moins dix ans pour faire ces essais, afin de laisser le tems aux racines de prendre la croissance nécessaire. Il seroit intéressant de faire ces essais dans une contrée semblable au Thibet. On ne peut en trouver de meilleures, dans l'empire de Russie, que les montagnes entièrement dégarnies de bois, situées entre l'Iious et l'Enisséï, près d'Abakansk et de Saïansk; cette contrée paroît avoir beaucoup d'analogie avec celle où croît la rhubarbe. La partie méridionale de la Daourie, près de l'Onon et de l'Argoun, y seroit peut-être également propre, parce que la température est la même que celle du Thibet, qui, quoique plus au sud, est rafraîchie par la hauteur de ces montagnes, qui occasionne naturellement un air froid. Il suffit de préparer, dans ces contrées, une bonne terre sur une couche de rocher, et d'y semer, à différentes hauteurs et expositions, de la graine de toutes les espèces de rhubarbe que nous possédons, et d'attendre le tems nécessaire pour observer l'issue de cette culture.

J'ai vu, pendant mon séjour à Kiakta, des petits morceaux de rhubarbe blancs comme du lait. Elle est douce au goût, et a les mêmes propriétés que celle de la meilleure qualité.

L'apothicaire

L'apothicaire se proposoit de trier tous ces morceaux, et de les envoyer séparément à Pétersbourg pour la pharmacie de la cour.

J'ai été témoin oculaire des sots préjugés des Chinois à l'occasion d'une éclipse de lune, le 6 avril. La garde Chinoise, qui veille à la police, est dans l'usage de se promener toute la nuit, et à chaque heure, les hommes qui la composent frappent sur des planches, pour prouver qu'ils veillent exactement à la sûreté publique. Mais, cette nuit, toute la ville étoit sur pied, et tous les Chinois faisoient le même bruit que les hommes de garde. Ce tapage commença à la nuit tombante, un moment après que les portes de la ville furent fermées, et il dura pendant toute l'éclipse. On faisoit ce bruit en frappant sur des planches et sur des chaudrons; on entendoit, près du temple, le bruit des cloches et des timbales; les chiens, qui aboyoient de tous côtés, augmentoient cet horrible bacchanal. On ne voyoit presque pas un seul Chinois dans la ville le lendemain; il étoit facile de s'appercevoir de cette désertion: car ils ne font communément qu'aller et venir. Je m'informai de la cause, et j'appris que le 7 avril étoit annoncé dans leur calendrier comme un jour sinistre; que le travail leur étoit défendu ce jour-là, et qu'ils ne s'occupoient qu'à se baigner.

Je fus vivement surpris de voir un peuple

civilisé et fort instruit s'attacher ainsi aux prédictions de leur calendrier, qui leur dicte l'occupation de chaque jour, et à tant d'autres préjugés. Ils ont la bêtise de croire que l'éclipse vient de ce que leur ARASCHOULLA (1) a mis la main sur la lune, et qu'ils sont obligés de voler à son secours, et de repousser l'esprit, en faisant beaucoup de bruit. On pardonneroit à peine un préjugé aussi sot aux stupides Mongols. Ils montrent autant de petitesse d'esprit dans les incendies; ils s'imaginent que le dieu du feu a fait choix de leurs maisons comme d'un holocauste, lossque le feu y prend. Il y avoit eu récemment un incendie à Maïmatschin; plusieurs maisons furent à l'instant réduites en cendres; la ville eût été entièrement consumée, sans les Russes qui se trouvèrent dans la ville. Ils s'attroupent autour des maisons qui brûlent, et ils jettent un peu d'eau dans les flammes, pour appaiser leur dieu du feu.

Quoique très-superstitieux, les Chinois n'ont pas beaucoup de vénération pour leurs idoles. Ils ne se rendent aux temples que les jours de prières fixés à la nouvelle et à la pleine lune de chaque mois. Ils y entrent sans ôter leurs bonnets. Ils mettent les deux mains devant le visage, et se prosternent cinq fois devant cha-

---

(1) Mauvais esprit aérien.

que idole. Plusieurs touchent du front la marche du trône où est assis le Bourkhan ; chacun s'en retourne après cette cérémonie. Ils arborent des drapeaux devant leurs temples les jours de grandes fêtes, et portent sur les autels de leurs idoles un grand nombre de mets. Leur jour de l'an, qui est la principale fête, tombe à la pleine lune de février, et ils le nomment LE JOUR BLANC, ainsi que les Mongols. Cette fête dure pendant toute la lune. Les bédeaux du temple profitent de ces offrandes ; ils se rassemblent, le soir, sur les ailes des bâtimens de la première cour du temple, et ils s'y régalent.

Les Chinois jouent des comédies sur le petit théâtre dont j'ai parlé. Ces pièces tiennent du burlesque et du satirique. C'est communément une critique de leurs juges qu'ils taxent d'injustice. Ils ont plusieurs autres divertissemens : ce qui ne les empêche cependant pas de vaquer à leurs affaires. Les Russes regardent ce mois comme le plus favorable au commerce, parce que c'est celui où les Chinois y sont le plus disposés, attendu que leur calendrier leur prédit tout le bonheur possible pour ce tems.

Il arriva à Kiakta, le 8 avril, un TAÏSCHA, ou prince Mongol, revêtu du titre de BOSCHKA (1). Le *Sourgout-Schéi* des Chinois

(1) BOSCHKA signifie un émissaire qu'on expédie d'un dé-

l'avoit annoncé la veille. Le commandant le reçut de bonne heure, ainsi que sa suite; il lui offrit à déjeûner, et lui donna une escorte pour le conduire à Sélenguinsk. Il venoit d'Ourga, résidence Mongole, située près du Tola, dont nous avons parlé. Il venoit se plaindre de plusieurs Toungouses, qui étoient sous la protection de la Russie. Ces misérables, en chassant, pendant l'hiver, près de l'Ourgoun, avoient empiété les limites d'environ vingt verstes; ils furent faits prisonniers par une troupe de Mongols, qui chassoient de ce côté. Les Chinois profitèrent de ces petites occasions pour expédier sur le champ un envoyé à Irkouzk, et se plaindre amèrement de l'infraction faite au traité des limites.

Je partis de Kiakta le 9 au soir. Comme je n'avois pas rencontré, en m'y rendant, le KAMBOLAMA, ou grand-prêtre des Mongols, et qu'il m'avoit promis de se trouver à mon retour, je dirigeai la route vers Tschikoï, et arrivai près des temples le lendemain au matin. Je vis, dans les places du Tschikoï, qui étoient dégarnies de glaces, un canard (1) dont il n'existe pas encore de description. Il est hupé, et les plumes de ses ailes sont variées

---

tachement à un autre, chargé d'ordres peu importans. On donne aussi ce nom à des envoyés publics.

(1) *Anas falcata.* Appendix, n°. 38.

de plusieurs couleurs. Ce canard passe l'hiver en Chine, et habite, pendant l'été, les fleuves de la Daourie, ainsi que les bords de la Léna et de l'Enisséï. Il s'y rend par petites troupes, en criant dans les airs.

Je repris la route de Sélenguinsk le 10 après-midi. La nuit nous surprit entre Bérégovaia et Frolovo-Saïmka. Les voituriers, qui ne connoissoient pas bien la route, s'égarèrent, et nous conduisirent au nord-est, au-delà du ruisseau de Stoudénaia; nous fûmes obligés de traverser deux autres ruisseaux que nous avions laissés sur le côté, en nous rendant à Kiakta, parce que nous avions dirigé notre route plus près du Tschikoï. Le premier de ces ruisseaux s'appelle POTASSÉ-SCHIBIR; on dit qu'il se perd dans un lac qui a un écoulement momentané dans le Tschikoï. Le second, nommé TAGALSARÉ-SCHIBIR, se perd dans le sable. Nous ne nous apperçûmes de notre erreur qu'auprès de ce second ruisseau. Nous découvrîmes, dans le voisinage, des iourtens Baschkirs; nous y envoyâmes chercher un guide, qui nous conduisit à Frolovo-Saïmka, en nous faisant traverser un pays assez uni. Nous partîmes le lendemain au matin pour nous rendre à Sélenguinsk.

Le tems étoit toujours assez sec et agréable, excepté vers le milieu d'avril, époque où des vents du nord, très-froids, règnent toujours en Si-

bérie. Ils se firent sentir. Je trouvai, à mon arrivée à Séléguinsk, le Sélenga dégarni de glaces, en plus grande partie, tandis que le Tschikoï et le Khilok étoient encore bien pris. Ce dernier ne commença à dégeler que le 20 avril. Le soleil avoit déjà une telle force, que la campagne commençoit à verdoyer au sud vers les collines, et les fleurs printanières à paroître. Je remarquai, le 13, dans un terrain sablonneux, les premières fleurs de la vraie coquelourde (1); on en voyoit chaque jour davantage. J'apperçus, le 13, l'alysse à feuilles de pourpier de mer (2), qui croît dans les fentes des rochers de ces montagnes couvertes de sables. Je trouvai, un peu plus loin, dans la plaine, l'alysse de montagne (3), et la passerage thlaspidioïde (4) dans les fonds qui étoient plus humides; elle commençoit à fleurir. C'est une des premières fleurs printanières qui paroissent sur toutes les montagnes de la Daourie, et près de l'Enisséï. Je vis, le 20, les premières fleurs de l'argentine sans tige (5),

---

(1) *Anemone pulsatilla.*

(2) *Alyssum halimifolium.*

(3) *Alyssum montanum.*

(4) *Lepidium thlaspidioides foliis cordatis, superioribus amplexicaulibus. Hall. Helv. p. 546. Flor. Sibir. III, p. 254, n. 12, tab. 56, fig. I. Lepidium perfoliatum.* Linn.

(5) *Potentilla subacaulis.*

qui abonde dans les plaines sablonneuses. Ses feuilles conservent leur verdure sous la neige, et sont, au printems, la première pâture des troupeaux des Bouriats. Ils broutent en même tems les feuilles desséchées de la véronique blanche (1), et deux espèces de coquelourde. Cette véronique est un purgatif salutaire pour ces animaux, et les guérit communément de la gale qu'ils gagnent en hiver; le suc de cette plante est un caustique, et forme des cloches sur la peau des hommes.

La contrée de Sélenguinsk est trop peu variée pour occuper un naturaliste pendant un printems entier. Désirant terminer bientôt mon voyage en Daourie, et me rendre, en automne, sur les bords de l'Enisséï, pour y botaniser, je résolus de ne pas m'arrêter à Sélenguinsk plus long-tems. Je partis avant la fin d'avril. J'y laissai un de mes jeunes observateurs pour recueillir toutes les plantes printanières de cette contrée.

Plusieurs routes conduisent par la grande chaîne de montagnes de Khilok au fleuve Ingoda, et par conséquent dans la vraie Daourie, que l'on appelle ici SAKAMENNAIA (2). Je les

(1) *Veronica incana.* C'est la véronique dont les fleurs à épis terminent les tiges; ses feuilles sont opposées, crénelées et obtuses; sa tige est cotonneuse et hérissée. *Note du Traducteur.*

(2) Province au-delà des montagnes.

aurois prises de préférence, parce qu'elles sont encore peu communes; mais elles ne sont pas praticables, et sur-tout au printems; les plantes d'ailleurs n'y paroissent que tard, par rapport au froid qui règne dans les montagnes. Je vais donner ici les observations que je me suis procurées sur les routes et sentiers nouvellement découverts, qui conduisent du Khilok à l'Ingoda.

On trouve, à plus de deux cents verstes de l'embouchure du Khilok, en le remontant, des villages nouvellement établis. En remontant le fleuve depuis Sibildouiskaia, le dernier de ces villages, on ne trouve plus de routes praticables en voiture, à cause de la montagne, qui est couverte de rochers et de bois. Il faudroit, en été, pour parvenir à l'autre route, qui est plus haut, remonter le Khilok en canots : ce qui n'est pas praticable alors, parce que les eaux sont trop basses. Le chemin le plus court, qui traverse la montagne, conduit du Khilok au Khilkotschou ou Bloudnaia; on le côtoie, en descendant, jusqu'à son embouchure. On suit après un ruisseau qui traverse la montagne, nommée Iablonoï, jusqu'au lac Taréï. On côtoie ensuite le ruisseau de Tanga, qui tombe dans l'Ingoda, et on le traverse entre les deux petits lacs saumâtres, appelés Biélié. On atteint le village et le ruisseau de Schiouschalann. On passe par les villages de Scha-

schalann et de Goréchanskaia, et on arrive enfin au village à clocher de Doroninskaia, après avoir côtoyé l'Ingoda. Cette route n'est praticable qu'en hiver et au printems, avant le dégel des marais.

La seconde route, en partant du Khilok, passe près du Simovié de Goreschinskoé, situé à environ quarante verstes au-dessus de l'embouchure du Khilkotschou. On remonte le ruisseau de Gorékha, qui tombe, à gauche, dans le Khilok. On traverse la montagne qui avoisine le ruisseau de Gorékhazan; on laisse, à peu de distance, le lac Torom (1), pour aller en ligne directe au village de Doroninskoé. On compte soixante-quatorze verstes du Khilok à l'Ingoda par cette route, qui n'est praticable qu'à cheval, à cause des montagnes, des rochers, et des marais.

La troisième route remonte le ruisseau d'Ouliataï, qui se jette dans le Khilok, traverse la montagne près d'un ruisseau du même nom, qui coule vers l'Ingoda. Elle côtoie ce dernier ruisseau en descendant, et passe par le petit village d'Ouliataï, situé sur cette rivière. On ne compte que cinquante verstes par cette route, qui est assez marécageuse. On y a cependant fait passer, en 1759, une compagnie d'infanterie avec ses équipages, qui avoit remonté le

(1) Lac rond.

Khilok dans des canots. Elle alloit en Daourie. Des convois de vivres prennent fréquemment cette route en hiver, et on transporte, au printems, par cette route, le plomb des usines de Nertschinskoï. On pourroit la rendre même très-commode, en traçant le long du Khilok un chemin pour les voitures.

Il existe une autre route praticable en voiture, qui commence plus haut, à environ vingt verstes de l'endroit où le Khilok sort du lac Irguen. Elle longe le ruisseau de Kouka, qui se réunit au Khilok sur la gauche. Elle se dirige vers un ruisseau du même nom, qui prend sa source à plusieurs verstes du premier dans les montagnes limitrophes, et tombe dans l'Ingoda. On le côtoie, en descendant, jusqu'à Kouskinskaia-Dérevna. On ne compte par cette route que trente-neuf verstes du Khilok à l'Ingoda; mais il y en a cent dix de Koukinskaia au village à clocher de Doroninskoé.

Les habitans des villages, situés sur l'Ingoda, ont encore une route plus courte pour se rendre au Khilok; lorsqu'ils veulent aller pêcher dans le lac Irguen, ils prennent en droiture par les montagnes près du ruisseau de Kouschmaléi, qui tombe dans le Khilok, à peu de distance de sa source.

Je fus obligé de prendre la route ordinaire pour me rendre en Daourie; elle passe par Oudinsk, en remontant l'Ouda. Je partis pour

cette ville, le 22, avec M. *Sokolof*, mon dessinateur et mon chasseur. Je ne suivis pas le chemin qui longe le Sélenga, et la montagne qui le borde ; je fis un petit détour le long de sa rive orientale pour me rendre à la mine de fer découverte près du Kouitoun. Les forges de ce canton travaillent ; elles fournissent du fer et de l'acier à tout le territoire de Sélenguinsk. Je fis environ dix-huit verstes, en descendant le Sélenga. La passerage thlaspidioïde (1) fleurissoit plus abondamment. Je trouvai, dans les forêts de pins, deux espèces d'ortolans (2), et dans les broussailles de saule qui bordent le rivage, beaucoup de pies bleues de ciel (3) à tête noire, dont les queues sont très-longues. Elles ne paroissent qu'au commencement du printems ; elles arrivent alors de la Mongolie et de la Chine, et elles font leurs couvées près du Sélenga, de l'Onon, et de l'Argoun, de préférence à toute autre contrée. Malgré le grand nombre de ces oiseaux, qui se tiennent par troupes, il nous fut impossible d'en tirer un, par rapport à la variation de leur vol, et parce qu'ils sont trop attentifs à observer ce qui se passe autour d'eux. J'en fus dédommagé par une fauvette

---

(1) *Lepidium perfoliatum.*

(2) *Emberiza-Cia*, *Pithyornus.*

(3) *Corvus cyanus.* Appendix, n°. 31.

aurore (1), superbe oiseau qui est très-rare.

Je m'éloignai du Sélenga, et traversai une montagne de sable, pierreuse et boisée, et ensuite une profonde vallée, Niinaia-Khilotskaia-Pad, et j'atteignis le Khilok. Il y avoit deux jours que la débacle des glaces avoit commencé, et ses eaux étoient très-hautes. Le bac avoit besoin de réparation; la traversée n'étoit pas praticable, à cause de l'obscurité, et d'une petite pluie, accompagnée d'un gros vent. Je passai la nuit sur le bord de la rivière, où je fis faire bon feu. Le lendemain au matin, mes voitures la traversèrent l'une après l'autre sur une petite barque, soutenue par des poutres, à Khilotskaia, appelé aussi KHARITONOVA-DÉREVNA. Ce village est composé d'environ trente maisons, dont les deux tiers sont occupés par des Polonois, qui y sont établis depuis dix ans. Ces nouveaux colons n'avoient pas encore payé la capitation en grains, à laquelle les anciens habitans du gouvernement d'Irkouzk sont assujettis. Ils payent tous les ans deux pouds de seigle par chaque désettine de terre labourable. On cultive ici du sarasin; les Polonois sèment dans leurs jardins des melons, qui y réussissent aussi bien qu'à Sélenguinsk, parce que le terrain est sablonneux, et parce que l'exposition du midi est ouverte et chaude.

---

(1) *Motacilla aurorea.* Appendix, n°. 73.

Le Khilok, quoiqu'assez large, est si bas en été, qu'on le passe à gué en voiture ; on n'y voit aussi, en poissons de passage, que des lenki, des khariousi, et un peu de taïmen. L'omoul n'y entre pas, quoiqu'on prétende y en avoir apperçu autrefois. On traverse et on rencontre, en remontant ce fleuve, les villages de Parkina, Balenguinskaia, Katangarskaia, Diptouiskaia, Koukounskaia - Kaïdabaefskaia, Narinskibir, appelé aussi KATAÏEFSKAIA, Béloplotofskaia, Malétinskaia, Sokotoiefskaia, Sardamiskaia, Pestschanskaia, Ouksoulouzkaia, Kotiourskaia, Bouiskaia, le bourg de Krasnoïarskaia, Bitschourskaia, Iélanskaia, Manguirtouiskaia, Sibildouiskaia, et Khabarofskaia. Les uns sont situés sur le fleuve, et les autres sur les petits ruisseaux qui s'y jettent. Les lieux suivans sont sur la rivière de Toungnoui, et les ruisseaux qui s'y jettent, laquelle tombe dans le Khilok, au-dessus de Kharitonova ; savoir, le nouveau bourg de Moukerskibir, et les villages de Kokouiskaia, Scharaldaefskaia, Zaghanskaia, Kharaskibirskaia, Bourdoukofskaia, et Nikolskoé-Sélo. On y compte quatre cent cinquante paysans, qui y sont nés, et trois cent cinquante colons nouvellement établis.

Il existe près du Khilok, à environ cent cinquante verstes de son embouchure, un riche minérai de fer ; on le trouve dans une monta-

gne boisée. Le régiment de dragons, qui est en garnison à Irkouzk, s'occupoit autrefois à en fondre dans de petits fourneaux; mais personne n'en fait cas aujourd'hui.

Je m'éloignai du Khilok pour longer le petit ruisseau de Tirgoutoui, qui se jette dans ce fleuve près de Kharitonova. Le vallon qu'il arrose est entouré de montagnes boisées en plus grande partie; j'y remarquai beaucoup de petits oiseaux, et sur-tout un ortolan sauvage (1) d'une espèce rare. J'y vis aussi, près des flaques d'eau, un papillon (2) qui abondoit dans ces forêts. Je quittai ce ruisseau, et traversai plusieurs côtes élevées, garnies de rochers, dont la partie sud étoit émaillée des fleurs de l'argentine sans tige (3), et de la pulsatille à fleurs ouvertes (4). J'arrivai à une habitation isolée, occupée par un Kosaque de Sélenguinsk. A cinq verstes plus loin, je trouvai des sources qui se réunissent au petit ruisseau de Dschiguirim, où est située une très-belle métairie, qui appartient à un habitant de cette ville, nommé *Dvoriianin*. J'attendis ici des chevaux de relais, qui devoient arriver du petit village de Klioutschi, qu'on laisse sur le côté. Je con-

(1) *Emberiza rustica.* Appendix, n°. 61.

(2) *Papilio C. aureum.*

(3) *Potentilla subacaulis.*

(4) *Anemone patens.*

tinuai ma route. On va en droite ligne à Kouitoun. La route, qui tire sur la droite du ruisseau, et traverse la montagne vers le village de Tarbagantéi, est très-pénible. C'est la raison qui me fit préférer un autre chemin, un peu plus long de quelques verstes, mais plus agréable et plus uni. Il traverse Tarbagantéi. On remonte le Dschiguirim entre des collines dont plusieurs sont couvertes de bois. On le passe au bout de huit verstes. On voyage à travers des forêts de pins montagneuses, et l'on arrive à une contrée ouverte et assez unie. J'atteignis, vers la nuit, le bourg de Tarbagantéi. Il renferme près de quarante maisons, dont dix sont occupées par des colons Polonois. On y remarque une assez belle église. Il est situé sur le ruisseau de Kouitoun (1), et sur celui de Tarbagantéi (2), qui se réunissent. La nuit fut si froide et si orageuse, que je résolus d'y coucher.

Ce bourg a pour chef un VIBORNOÏ, ou ancien, qui est élu tous les ans par les villages qui sont sous sa jurisdiction. Ces villages sont ceux de Bournaschefka et Mikaïlefka, situés près du Kouitoun; ceux de Gaïtourinskaia, Kabalina, Souïefska, Krasnoïarova, Sascharova, Kalenova, Restschikova, et Sotnikova,

(1) Le froid.

(2) Des marmottes.

situés sur le Sélenga ; ceux de Roupischefka, et d'Ivolguinskaia, sur l'Ivolga ; et ceux de Barskaia, Kounaléiskaia, Branskaia, Khobodolskaia, Ouboukounskié, et d'Iengashinskaia. Ils doivent leurs noms aux ruisseaux qui les arrosent. Il y en a trois qui se nomment OUBOUKOUNSKIÉ. La population de ces villages et du bourg monte à trois cent neuf paysans, et à quatre cent soixante-six colons, qui s'y sont établis depuis peu.

En sortant de Tarbagantéi, je remontai le Kouitoun, qui sort d'une montagne sauvage ; cette montagne méritoit cette épithète, puisqu'on ne voyoit pas encore de plantes vertes dans toute sa contrée. Les endroits les plus profonds sont couverts de fleurs de sel, et on apperçoit plusieurs places salines entièrement dépourvues d'herbages. Je crois que l'on peut regarder la nature saline du sol comme la cause du froid qui règne dans cette contrée ; le voisinage des montagnes couvertes de forêts, et le site même du pays, l'augmentent encore. J'atteignis, à cinq verstes, le village de Pestéréva, composé de six maisons, et ensuite celui de Nadéiina, qui en a neuf, que je laissai sur le côté. Je traversai les petits ruisseaux d'Oulountoui et de Soultoura, qui tombent dans le Kouitoun, et arrivai au village de Kouitounskaia, situé à peu de distance de la source de cette rivière. On y compte soixante-quatorze maisons.

maisons. Les anciens habitans en occupent trente; les autres sont la demeure des colons Polonois, qui se donnent beaucoup de peine pour défricher des terres dans ces montagnes couvertes de bois; la nature les dédommage heureusement de leurs travaux par de vastes champs : mais ils manquent de prairies et de pâturages pour leurs bestiaux, qui sont assez nombreux. Cette contrée est beaucoup plus froide que celle de Sélenguinsk; le lin, le chanvre, le sarrasin, et les pois n'y réussissent pas, et le froment même n'y mûrit pas. Ces colons en ont fait l'expérience plusieurs fois, et ils ont toujours perdu les semailles qu'ils avoient achetées. On leur a donné depuis du sarrasin de Sibérie; ils le cultivent, et ils espèrent en faire de grosses récoltes dans la suite. Il ne réussit pas dans les lieux bas, parce que les brouillards et les gelées blanches commencent de très-bonne heure près du Kouitoun; le dégel d'ailleurs se fait très-tard dans les vallons, où la gelée détruit tout, excepté les seigles d'été et d'hiver. Les hauteurs sont un peu plus chaudes, et les grains y réussissent bien; mais par malheur il arrive fréquemment que les sécheresses font évanouir l'espérance de ces cultivateurs laborieux.

Pour défricher les endroits couverts de broussailles, ces Polonois se servent d'un soc de charrue, dont le fer est de la même forme que

ceux dont ils faisoient usage en Pologne. Leur Kossoula, ou charrue à deux chevaux, sans roue et avec des roues, est la même que celle de Pologne. Par ce moyen, ils labourent à une plus grande profondeur, et ils détachent mieux les racines qu'avec le soc de la charrue des Russes. Leurs socs sont triangulaires, de la largeur d'une grosse main, et bien aiguisés. Celui de la droite est posé à plat, son bord intérieur tourné vers le fond; celui de la gauche est placé en sens contraire, son tranchant extérieur tourné vers le haut. Ils adaptent à celui-ci une pièce de bois ferrée ou non ferrée, qui sert à retourner le sillon avec lui. L'autre soc coupe les racines que l'on rencontre. Il a été inventé par de vieux paysans Russes, qui se sont anciennement établis en Pologne. Ces colons Polonois se servoient auparavant d'une charrue très-lourde, telle qu'on les a communément, et ils voyoient avec chagrin que leurs travaux étoient infructueux.

Il n'est pas possible de fertiliser le sol des montagnes, même avec des engrais. Ces Polonois l'ont tenté plusieurs fois, et les semailles s'y sont toujours desséchées. Quelques-uns des anciens habitans ont de nombreux troupeaux de moutons de race Mongole, qui ne sont guère plus gros que ceux des Russes; mais leurs queues sont des pelotons de graisse. La plupart ont le tête noire, et les brebis ont rarement des

cornes. Les Russes élèvent aussi beaucoup de chèvres ; elles sont de bon rapport, parce que leurs peaux servent à faire des fourrures. Le plus grand nombre n'a point de cornes, attendu que les Bouriats, qui gardent le bétail des Russes pendant l'été, ont soin de ne laisser accoupler ces chèvres qu'avec des boucs sans cornes, pour que ces animaux ne blessent pas les autres. Les Bouriats m'ont assuré qu'un bouc pouvoit s'accoupler, en un jour, avec cinquante chèvres, et les féconder toutes, et un bélier soixante brebis : ce qui paroît incroyable. Les Kalmouks affirment la même chose. La plupart des agneaux naissent avec de belles peaux frisées; on les vend très-cher aux Chinois pour des peaux de Boukharie. Ces Polonois ont conservé l'usage de coudre dans de la toile les agneaux nouvellement nés, et ils ont soin de les mouiller avec de l'eau chaude tous les deux jours. Ils les laissent dans cet état trois ou quatre semaines avec les mères, jusqu'à ce qu'ils jugent leur laine suffisamment frisée. Ils y regardent de tems en tems, et ils lâchent aussi la ficelle qui lace la toile, à mesure que l'agneau prend de la croissance. Lorsque la laine leur paroît assez belle, ils tuent l'agneau, pour conserver ces peaux dans leur beauté.

Les forêts des montagnes, qui avoisinent le Kouitoun, sont composées de pins ; les cimes

les plus élevées sont boisées de mélèzes, qui garnissent sur-tout la Sinaia-Gora (1), située au nord-est, près de l'embouchure du Kouitoun, appelé autrefois LE PETIT KHILOK; c'est la plus haute montagne de la contrée. On prétend y trouver encore beaucoup d'élans, et autres animaux sauvages. On ne rencontre des cèdres qu'à trente ou trente-cinq verstes de là, et sur-tout près du ruisseau de Béléga, qui se jette dans le Souschala; celui-ci tombe dans le Toungnoui, et ce dernier dans le Khilok.

Ces montagnes renferment des minérais. Des mineurs de Nertschinsk ont fait autrefois des fouilles sur une montagne située à trois verstes, sud-ouest de Kouitounskaia. C'est une plate-forme qui a plusieurs petites bosses. Elle est séparée des autres montagnes boisées, qui l'environnent, et d'une extrême aridité. Pour s'y rendre, on traverse le Kouitoun, qui se sépare en deux bras près du village, et le Narim-Goréchon, à deux verstes plus loin, ruisseau qui tombe dans cette rivière. On voit, au sommet de sa cime, deux puits assez voisins; ils ont été commencés, à l'est, sur le filon d'une gangue cuivreuse, peu large. Il s'étend au sud-est, en déclinant vers le vallon. Ces puits sont entourés de plusieurs fouilles, où l'on ne découvre qu'une pierre sauvage. La gangue est imprégnée d'un vert de montagne pauvre;

(1) Montagne bleue.

on remarque une légère croûte dendritique dans une roche cornée ou de quartz gris, remplie de trous. On y observe un très-léger mélange de galène. On n'y a pas travaillé depuis long-tems. L'anémone à fleurs ouvertes (1), la pulsatille (2), et l'alysse à feuilles de pourpier de mer (3), commençoient à fleurir près de la montagne. Les deux premières avoient des fleurs bleues.

§. VIII.

DE KOUITOUNSKAIA A MOUNGOUZKOÏ.

Du 25 avril au 1er mai.

Fouilles de *Kouitinskoï*. — Mines de *Katscherguinskoï*. — Minérais de fer près du ruisseau de *Kittitéi*. — Fonte de fer près du *Kouitoun*. — *Oudinsk*, 50 verstes. — Ruisseau *Dabatéi*. — Ruisseau de *Nochoï*. — Lac *Ouémoukéi*, 36 verst. — Magicienne *Bratskire*. — *Narang - Noor*, 28 verstes. — *Lossiévo-Simovié*, 55 verst. — Rivière de *Koudoun*. — Mine de *Moungouzkoï*, 15 v. — *Staniz-Goutschitskoï*, 33 verst.

On a fait des fouilles plus considérables sur

(1) *Anemone patens*.
(2) *Anemone pulsatilla*.
(3) *Alyssum halimifolium*.

une montagne moins escarpée, située plus haut à l'est du village, et près de la rive gauche du Kouitoun; elles promettoient plus de richesses. La place où l'on a entrepris ces travaux est à environ six verstes de Kouitounskaia. On y passe pour se rendre à une mine de fer, qui avoisine le ruisseau de Kittitéi. On côtoie ensuite le ruisseau de Katscherga, qui se jette dans le Kouitoun. La montagne est située près de la rive droite du ruisseau. On voit les restes de l'ancienne mine de Katscherguinskoï, au milieu de sa pente rapide; ils consistent en plusieurs puits assez profonds. La connoissance de ce minérai est due à *Sibiriakof*, mineur-expert et juré. On y avoit fait venir des mineurs de Nertschinsk. On a trouvé dans une roche grise, de nature cornée, une gangue cuivreuse imprégnée d'un peu de galène. Elle s'étend au sud-ouest; mais comme elle se perd aussi-tôt dans la montagne, on l'a abandonnée, il y a environ dix ans.

A environ cinq verstes de cette mine, et près du Katscherga, est une autre montagne, qui s'étend à l'est. Le Katscherga prend sa source dans cette montagne; le Kittitéi, qui se jette dans la Brian, et celle-ci dans l'Ouda, a la sienne dans la partie méridionale. Le fond de ce dernier, qui est fortement coloré d'une ocre grossière, prouve qu'il existe du minérai

de fer près de sa source. Plusieurs morceaux de ce minérai sont cuivreux, et par conséquent peu propres à la fonte. Le meilleur minérai de cette contrée se trouve à un demi-verste au plus de Kittitéi, près d'une source qui vient du nord, dont le cours se dirige à gauche à peu de distance du ruisseau. Des forgerons de Kouitoun viennent le chercher pour le fondre dans de petits fourneaux. Ce minérai se trouve, comme une vraie gangue, au-dessous d'un terreau rouge argileux, et sous la couche pierreuse qui compose le sommet de la montagne. Il est dans le milieu d'un talus rapide, vers le vallon, par couche d'une aune à une toise de hauteur, et d'environ cinq toises de largeur; il se perd si rapidement dans la montagne, qu'on n'en voit plus de traces. Ce minérai est rempli de fentes, et s'exploite facilement à la pioche et au maillet. On peut le regarder comme un minérai d'acier compacte, d'un noir luisant, excepté celui qui tient à la roche, qui est ou une mine de fer arsénicale, ou une manganèse, que les paysans appellent IMODEN (1), parce qu'il n'est pas propre à la fonte. Le nommé *Vérétén of* a découvert ce minérai à l'époque de la construction de l'église d'Oudinsk; on y envoya aussi-tôt des officiers des mines de Nertschinsk pour l'examiner. On

---

(1) Cobalt.

l'a abandonné aux forgerons de Kouitoun, sans aucune rétribution, parce qu'il se trouve à la superficie du sol, et on n'a point cherché à en découvrir dans les montagnes voisines. Ces forgerons en fondent assez pour fournir annuellement de fer tout le territoire de Sélenguinsk. On auroit pu, sans injustice, les assujettir à un petit droit, puisqu'on fait payer, dans toute la province d'Enisséisk, dix roubles par an pour chaque petit fourneau, c'est-à-dire, les fourneaux dont les soufflets sont à bras.

J'eus le tems d'examiner la manière de fondre le fer des forgerons de Kouitoun, parce que mes voitures avoient besoin de réparation; j'attendois aussi un interprète pour entreprendre le voyage de la Daourie. La méthode de ces ouvriers est celle qui est usitée dans toute la Sibérie orientale. Enisséisk est le lieu d'école de la plupart des forges de cette partie de la Sibérie. On y fond, depuis plus de cinquante ans, un minérai de fer blanc comme la neige, qu'on trouve par débris; on en tire beaucoup de fer de la meilleure qualité. Le forgeron qui a fondu le premier du fer à Kouitoun, est d'Enisséisk. Il existe encore, et il est le premier des forges. Il s'est tellement enrichi, que les paysans du territoire de Tarbagantaïskoï lui ont donné le titre de VIBORNÉI (1).

(1) D'ancien.

Les paysans exploitent et transportent ce minérai au commencement des gelées d'automne, avant la chûte des neiges. Un homme peut en exploiter plus de cinquante pouds par jour. Comme ce minérai est d'une fusion difficile, on le met par tas, et on lui donne un fort grillage. Il conserve encore une si grande dureté, qu'on est obligé de le bocarder dans des auges, dont le fond est garni d'une platine de fonte. Leur fourneau est une maçonnerie carrée, qui a près de deux archines de hauteur sur autant d'épaisseur. Sa cuvette cylindrique, qui a environ une demi-archine, a trois empans de largeur au bas dans le nid. (Ils l'appellent ainsi.) On en voit une de même largeur dans le fond, qui est ouverte. Lorsqu'ils veulent procéder à une fonte, ils commencent par remplir le nid de charbon pilé, et ils y mettent le feu, en répandant un peu de braise sur le devant; ils empêchent sa trop grande activité, en jettant de la terre dessus. Ils placent sur cette couche un tuyau de terre, dont le diamètre intérieur est d'un verschok et demi. Ce tuyau s'étend jusqu'au milieu du nid; ils le couvrent, en partie, d'un vieux tuyau partagé en deux, pour le garantir de la grande action du feu. On jette un peu de braise allumée dans le fourneau par la bouche de la forge; on en ferme l'entrée avec une pierre de taille et de la terre glaise. On remplit ensuite le four-

neau avec trois paniers de charbon. On adapte les soufflets au tuyau, et on les fait aller ; dès que le feu est bien pris, on y met un baquet de minérai, qui tient environ dix livres. Ils fabriquent leurs soufflets. Lorsque le charbon, placé au-dessus de l'ouverture du fourneau, se trouve affaissé dans le cylindre, on y en remet un panier, et un baquet de minérai par-dessus. On continue de même jusqu'à ce qu'on ait remis huit paniers de charbon. On met un baquet de minérai sur les second et troisième paniers de charbon ; un peu plus sur les quatrième et cinquième ; deux baquets sur les sixième et septième, et un sur le huitième. On laisse ensuite agir le feu jusqu'à ce qu'il s'éteigne. Les soufflets travaillent continuellement. Ce travail exige seul les soins d'un homme pour faire aller les soufflets, déboucher leurs tuyaux avec une verge de fer, afin d'en faire sortir les scories, et remettre de la terre glaise dans les places où le feu se fait jour. Quand le charbon est consommé, on ôte la pierre qui ferme la bouche de la forge ; on enlève le reste de la braise et les scories, et on retire avec les tenailles la matte toute rouge ; on la pose à terre, et on la bat avec une massue pour en séparer un fer en gueuse, et faire sortir les scories renfermées dans la matte. Deux pouds et demi de minérai donnent une matte d'environ un poud. On la met encore rouge sur

l'enclume, pour que le marteau la sépare en plusieurs pièces. Elle est propre à être travaillée à la forge après cette opération. La couche supérieure est dure comme l'acier; et cette manière de fondre le minérai ne lui donne pas une très-bonne qualité. Le fer, au contraire, est doux et excellent. Ces forgerons perdent, par leur procédé, une certaine quantité de fer. Le minérai rapporteroit davantage, s'ils faisoient des fontes plus fortes; mais leur attention ne s'étend pas jusques-là. Il faut cependant convenir que cette quantité de minérai qui se trouve à la superficie du sol, ne supporteroit pas des fontes trop considérables.

On m'apporta une bergeronnette jaune (1) qui diffère beaucoup de la bergeronnette commune par sa grosseur, et par sa tête qui est entièrement jaune. On la voit au printems en Russie, lors du passage des oiseaux qui se rendent dans des contrées plus septentrionales. La route de Kouitoun à Oudinsk traverse des forêts de pins montagneuses, qui sont d'abord assez marécageuses, mais qui deviennent sèches et sablonneuses lorsqu'on approche de l'Ouda. On trouve dans plusieurs places de ces forêts beaucoup de petits taillis, composés en plus grande partie du bouleau en buisson (2),

(1) *Motacilla citreola*. Appendix, n°. 74.
(2) *Betula fruticosa*. Appendix, n°. 403.

arbre indigène dans toute la partie orientale de la Sibérie et de la Daourie. On voyage pendant plus de la moitié du chemin dans un long vallon étroit, on l'a appelé VOROFSKAIA, parce que dans les premières années de la prise de possession de cette contrée par les Russes, les Bouriats et les Mongols venoient attaquer les habitans d'Oudinsk par ce vallon; et ceux-ci les attaquoient à leur tour par ce même chemin. On a également donné le nom de VOROFKA à un petit ruisseau qui sort de ce vallon, et se dirige vers l'Ouda; les Bouriats l'appellent SOULDOURA.

Pour traverser l'Ouda je fus obligé de faire remonter le prame qui sert au passage du Sélenga. J'arrivai cependant d'assez bonne heure à Oudinsk. J'y séjournai jusqu'au lendemain après-midi, afin de mettre ordre à mes affaires.

Cette ville est sur la pointe d'une colline qui domine l'embouchure de l'Ouda dans le Sélénga. On y a nouvellement bâti une église en pierres et deux en bois. Le fort construit en bois, a quatre tours et une porte. Il est situé au-dessus d'Oudinsk, sur une montagne de sable baignée par l'Ouda; on l'a abandonné. Derrière ce fort est un magasin de grains, nouvellement construit en bois. Il est destiné à l'approvisionnement des forges d'argent de la Daourie. On remarque parmi les habitans

plusieurs riches marchands. Leur commerce consiste en plus grande partie en bestiaux, peaux d'agneaux, petit-gris de Daourie, qui tire sur le noir, et autres pelleteries. On apporte ici tous les ans plus de trois à quatre cent mille peaux de petit-gris que l'on envoie ensuite à Kiakta. Les habitans d'Oudinsk, et d'autres petits lieux situés sur la route de Nertschinsk, transportent les grains et le sel dans les forges de la Daourie, d'où ils ramènent du plomb. Ils portent du poisson salé, et sur-tout de l'Omoul dans les contrées situées au-delà des montagnes, où il est très-rare.

La grande route de Nertschinsk commence près d'Oudinsk. Les poteaux qui marquent les distances étoient déjà placés, mais on ne voyoit ni ponts ni fossés. On l'avoit laissée dans l'état où la nature l'a formée, parce qu'on ne la suit qu'en hiver, époque du transport des marchandises et denrées. En sortant d'Oudinsk, on entre dans une forêt de pins sablonneuse, qui conduit jusqu'au ruisseau de Bérésofka, appelée aussi OUNGOUSSOUTAÏ; on traverse ensuite une plaine étroite qui est très-sèche. Elle s'étend entre des montagnes qui filent sur la gauche et l'Ouda. On apperçoit au-delà de cette rivière une chaîne de montagnes boisées. On voyage toujours agréablement dans cette même plaine, qui s'élargit à différentes reprises. Elle con-

tinue de même, et presque sans interruption, pendant plus de deux cents verstes; elle est coupée par plusieurs côtes, et beaucoup de ruisseaux qui ont leur cours vers l'Ouda. Son sol est composé de gravier ou de sable argileux. Il croît peu d'herbe, et la terre est imprégnée de sel dans les fonds. L'ornithogale jaune (1) commençoit à fleurir dans ces places. Je vis dans les endroits pierreux la sibbalde à tige droite (2); ses feuilles formoient une belle étoile. On traverse, avant d'arriver à la première poste, les ruisseaux de Griasnouscha nommé aussi SCHABARTA, IIKÉ-DABATÉI, BAGA-DABATÉI, DISCHA-DABATÉI (3). On prend ensuite une route plus courte, qui conduit à travers la montagne depuis l'Ouda jusqu'au Sélenga dans la contrée du ruisseau d'Irguilik.

La première poste Bratskienne est Noschoï-Gorékhon, qui veut dire ruisseau de chien. Les Bouriats de Khorintzi entretiennent encore

---

(1) *Ornithogalum luteum.*

(2) *Sibbaldia erecta.*

(3) DABATÉI signifie un ruisseau qui traverse les montagnes. Ce nom paroît devoir son origine à la proximité des ruisseaux d'Ouda et du Sélenga, et aux chemins qui bordent ces ruisseaux à travers la chaîne de montagnes qui les sépare. La signification des adjectifs en langue Mongole, est: IIKÉ (grand), BAGA (petit), DSCHASCHA (le dernier ou le plus éloigné).

les postes d'Oudinsk à Tschitinsk. Ils sont obligés d'avoir à chaque poste cinquante chevaux, et plusieurs chameaux pour le service des personnes qui voyagent par ordre du gouvernement, et pour les transports qu'elles commandent. Les tribus des Khorintzi payent des particuliers pour faire ce service; ces derniers se chargent de tout, et partagent le profit ou la perte. D'autres fois elles fournissent des chevaux et des chameaux, et les confient à des voituriers. On commande alors de place en place un Kosaque de Bargousinsk ou de Nertschinsk pour inspecter ces postes, et avoir soin que les relais soient toujours prêts. Un Dvorianin d'Oudinsk est chargé de l'inspection générale de toutes ces postes.

Les Bouriats emploient à ce service des chevaux sauvages. Ils n'ont communément que quelques chevaux dressés; ils en mettent un au brancard de chaque voiture, et ils attèlent les autres de force. Ils sont quelquefois obligés de mettre un cheval sauvage au brancard, lorsque les autres ne suffisent pas. Pour atteler ces chevaux sauvages, ils les sanglent par dessus la selle avec une corde double, à laquelle est un billot. Ils attachent une autre corde double à la voiture; ils montent sur le cheval qu'ils pressent aussi près de la voiture qu'ils peuvent jusqu'à ce qu'ils puissent atteindre le billot qui tient à la selle, pour l'entrelacer dans les cordes

des traits. Ces chevaux une fois attelés courent sans beaucoup de peine à côté du cheval dressé qui est au brancard ou au timon, mais ils se fatiguent beaucoup plus vîte, lorsque les chemins sont mauvais : plusieurs Bouriats suivent les voitures, en conduisant des chevaux pour relayer.

On atteint la métairie de M. *Sérébrianikof*, négociant d'Oudinsk, après avoir passé le Narim-Schibbir (1), à environ dix verstes du Noschoï-Gorékhon. Elle est située près de ce bas-fond aqueux, arrosé par trois ruisseaux, appelés AGA-DSCHASCHA, qui se jettent dans l'Ouda. J'y couchai. Je traversai le lendemain les différens bras qui forment ces ruisseaux, ainsi que ceux de Kharin-Tscholotéi et de Khara-Schibbir près de la petite rivière de Kourba qui étoit débordée ; elle est si profonde et si rapide que nous eûmes beaucoup de peine à la passer à l'endroit où les eaux étoient le moins élevées, et plusieurs de nos équipages furent mouillés. On s'éloigne un peu de l'Ouda, et on arrive au bout de six verstes à la forêt de pins du Kourbinskoï, qui est bordée par l'Ouémoukéi-Noor,

(1) Les Bouriats appellent SCHIBBIR les ruisseaux et les ravins bordés de broussailles. GORÉKHON signifie un petit ruisseau dont les rives sont dépourvues de bois en plus grande partie. TSCHOLOTOÏ désigne un ruisseau pierreux, ou un vallon qui sert aux écoulemens des eaux de neiges.

moukéi-Noor, lac de sel amer blanc desséché en plus grande partie, et par une flaque saline. La seconde poste des Bouriats est près de ce lac; on l'appelle KOURDOUTZKOÏ, nom de la tribu qui l'entretient. Les rives du lac sont basses et sablonneuses comme toute la contrée. On voit beaucoup de sel amer blanc, semblable au natron, dans la partie qui est desséchée. Les Bouriats l'appellent CHOUDSIR; ils en font bouillir dans leur thé pour le rendre plus épais. Ils ne se servent pas de tous les sels amers; ils n'emploient que ceux qui ont un goût d'urine et d'alkali. Ceux qui ne peuvent s'en procurer, font usage de fortes cendres de bois de bouleau, qu'ils nomment SCHOULTA. En creusant à une demi-archine de profondeur, on trouve, comme dans tous les marais salins, une argile tenace d'un gris foncé, qui perce très-avant.

Je vis dans un Iourten Bratskir, une jeune magicienne de Khorintzi, OUDOUGOUN. Je la fis paroître devant nous. Elle étoit encore si novice que ses tours ne méritent pas la peine d'être détaillés. Son habillement ressembloit parfaitement à celui que je détaillerai dans la suite. Ses crosses ou béquilles différoient de celles des autres magiciennes, qui sont garnies de fer et ornées de petites clochettes et de grelots. Celles de cette Oudougoun n'étoient pas droites comme les autres, mais courbées en forme de

sabre. Son mari portoit un tambour magique dont il jouoit. Lorsque j'entrai dans l'Iourten, le maître prit ses béquilles et les fit passer par-dessus la porte en levant la couverture du feutre.

En quittant l'Ouémoukié - Noor on traverse une forêt de pins et des montagnes arides, et l'on voit toujours l'Ouda à une assez grande distance. Je longeai sur la gauche pendant dix-huit verstes le lac Kolpinnoï, appelé aussi NARANG-NOOR (1), qui est situé dans un fond uni, et sur la droite la petite montagne de Naran - Khadda, qui est isolée et située dans ce même fond. Nos chevaux étant fatigués, je fus forcé de faire halte sur le soir, près d'un petit ruisseau qui sort du lac, et se dirige vers l'Ouda. Je continuai ma route pendant la nuit. Je traversai les ruisseaux d'Ouénougoutaï et de Narin - Gorékhon, et atteignis ensuite une source inconnue, et le Khakir qui est un ruisseau dont les rives sont salines. Je changeai de chevaux à Khoudaïefskoï-Staniz, situé près de l'Ouda. J'arrivai le matin vers l'Ona, après avoir traversé le Mogoï - Gorékhon, ruisseau des serpens, le Dshergantou, le Schoubouga, le Narin-Schibbir, et deux autres ruisseaux, et des contrées un peu montagneuses. Un bourgeois de Kiakta a établi ici un excellent simovié

(1) Lac du Soleil.

pour y élever et entretenir des bestiaux. Je m'y arrêtai pour examiner une mine située près du Koundoun, et pour y attendre plusieurs personnes de ma suite, qui étoient restées à Oudinsk, pour faire réparer mes voitures.

En sortant des montagnes, l'Ona se divise en trois bras dans la plaine qui borde l'Ouda. Les Bouriats appellent TATOUR son bras inférieur, et DSIRGUILIA le supérieur. L'intermédiaire conserve le nom d'ONA. Le Simovié de Lossiévo est au-dessous de celui-ci et près de l'Ouda. Le Kouda se décharge dans l'Ouda de l'autre côté et un peu au-dessous de l'Ona. L'Ouda devient ici très-considérable par la réunion de ces deux rivières. Il est auparavant un ruisseau assez médiocre et peu profond.

J'employai la journée du 29 à envoyer chercher plusieurs magiciens Khorintzi, et à rendre visite au Taïschen-Damba, qui demeure dans le voisinage. C'est le fils de l'Erizen dont *Gmélin* fait mention dans ses voyages en Sibérie, et le chef héréditaire de la nombreuse tribu des Khorintzi. On me rapporta que tous les magiciens étoient absens. Je fus obligé de me contenter de cette réponse, qui me parut une défaite.

Les Bouriats de Khorintzi habitent la contrée qui s'étend entre le Khilok et le Baïkal, et le pays situé au-delà des montagnes qui

s'étend entre le Khilok et le Baïkal ; ils forment neuf tribus. Ce peuple dépend de la ville de Nertschinsk, et paye le Iassak ou tribut en pelleteries par vingt arcs. La plupart sont idolâtres, très-brutes et soumis à leurs magiciens ; cependant les prêtres Lamistes qui sont très-zélés, font tous les jours des prosélites parmi les Bouriats qu'ils regardent comme leurs frères. Ils passent ainsi de l'idolâtrie à la superstition. Il existe de la morale dans le Lamisme, avantage qui manque à l'idolâtrie. On compte déjà parmi ces Bouriats un Guedsoul, et vingt-six prêtres Lamistes du bas-clergé. Le Taïscha et les principaux Saïssans ont presqu'entièrement adopté leur doctrine.

Le 30 avril, je fus visiter la mine de Moungoutzkoï, qui est abandonnée. Elle est située au-delà de l'Ouda, et à quinze verstes du Simovié de Lossiévo. Je passai l'Ouda, et traversai une petite forêt de pins. Je longeai au bout de quatre verstes un marais de sel amer (Torom), qui est à sec en plus grande partie. Ce marais, qui forme un cercle et le bas-fond salin qui est à sa proximité, abondent assez en choudshir ou sel de glauber. On voit au-delà du lac, et près du Koudoun qui avoisine déjà l'Ouda, les ruines isolées du petit village de Moungalova, dont il reste encore quelques maisons ; elles servoient d'abri aux ouvriers qui travailloient à la mine de Koudounzkoï.

On passe plus loin le Khoroï-Ouda, ou l'Ouda desséché, qui est un double fossé rempli de cailloux; la rivière y avoit autrefois son cours; il se dirige aujourd'hui près du Simovié de Lossiévo, autour d'une montagne boisée qui est plus au nord. Je traversai le Koudoun à près de deux cents toises de là. Il est plus profond et plus considérable que l'Ouda au-dessus de sa réunion avec lui. Il tombe plus bas dans le canal desséché dont je viens de parler, et prend de là son cours vers l'Ouda où il se jette. J'eus un chemin assez montagneux, qui remonte la rive gauche du Koudoun. La montagne couverte de forêts de pins éparses, est composée principalement d'un granit rougeâtre ou d'une roche sablonneuse d'un grain fin qui ressemble à la roche cornée. Tous deux filent de l'est à l'ouest par grosses couches. Je vis ici pour la première fois, le lycopode des rochers (1) qui est plus abondant sur les rochers de la Daourie. L'androsace velue et à fleur lactée (2) commençoit à pousser les jets de ses fleurs. Je remarquai entre les rochers beaucoup de trous d'une espèce particulière de grosses souris noirâtres.

Je m'arrêtai quelque tems près des Iourtens du Schantan-Saïssan des Bouriats, pour lui

(1) *Lycopodium rupestre.*

(2) *Androsace villosa et lactea.*

demander des guides, et parce que j'espérois y trouver un magicien célèbre de ce pays. Je m'éloignai ensuite du Koundoun en longeant le ruisseau de Moungout (1), jusqu'à son origine, qui est due à la réunion de deux ruisseaux. J'atteignis à dix verstes de ma traversée du Koudoun, la montagne où se trouve la mine Moungouzkoï.

Ce ruisseau qui avoisine la montagne, portoit déjà anciennement le nom de MOUNGOUT. Dans les recherches faites dans cette contrée pour trouver des mines, on a découvert des foyers de forge à sa proximité. Le Taïschen-Erinzé de Khorintzi apperçut les premiers indices de minérais en 1758. Dès l'année suivante on ouvrit les travaux dans la cime escarpée de cette montagne, que les Bouriats appellent MAÏLÉ. On creusa un puits sur le minérai de cuivre verdâtre qui se montroit à la superficie du sol. Le minérai filoit par gangue perpendiculaire. Il consistoit d'abord, ainsi que dans la plus grande partie des mines de plomb et d'argent de la Sibérie, en mine cuivreuse et en ocre; plus avant, il étoit composé d'une galène grossière et compacte, qui avoit de six à huit verschoks d'épaisseur et de largeur. La gangue devenoit plus étroite à trois brasses métalliques de profondeur; le minérai se trou-

---

(1) Ruisseau d'argent.

voit par rognons épars dans une roche stérile grise. A cinq à six brasses métalliques, la gangue s'inclinoit à l'ouest, côté où la chûte de la montagne est plus rapide. Cependant en continuant l'exploitation, on a creusé dans une direction un peu inclinée ; mais on a abandonné les travaux parce que le minérai devenoit toujours plus rare, et parce que la poussée faite vers l'ouest qui s'étendoit à quatre toises et demie, ne donnoit plus d'espérance. Sur six autres fouilles, les unes n'ont donné aucun indice, et les autres n'ont rendu que de mauvais minérais. Comme cette mine étoit la seule exploitée près de l'Ouda, on a abandonné, dès qu'elle a eu cessé de donner, tous les travaux près du Koundoun, et des ruisseaux de Tarbagantéi et de Kouitoun, parce qu'ils étoient d'un trop foible rapport. Les minérais exploités étoient encore entassés sur la place. Ils consistoient en une galène native et compacte, contenant sept livres de plomb et un zolotnik d'argent par poud, et légèrement entre-mêlée de pyrites qui tomboient en efflorescence ; ou dans une ocre d'un jaune de soufre mêlée de mine de plomb blanche, et enfin de minérais cuivreux. On a exploité treize mille pouds de ceux de la première espèce, et un peu plus de douze mille de minérais cuivreux. La roche qui constitue la montagne, est cornée, sablonneuse et compacte, d'une espèce très-com-

mune près du Koudoun, ce qui fait présumer qu'il y existe encore des minéraux.

Je trouvai près de la montagne les beaux restes du dracocéphale aîlé (1); les vallons étoient couverts d'ortie chanvre (2) qui commençoit à germer. En quittant la mine je fus surpris par une grêle accompagnée d'un si furieux ouragan, que presque toutes les vîtres du Simovié furent brisées, et une partie de son toit emportée.

§. IX.

DE MOUNGOUZKOÏ AU KONDA.

Du 1er au 6 mai.

Lossiévo-Simovié. — *Galzouzkoï*, 7 verst. — *Batanaiskoï*, 34 verst. — *Boutoungouzkoï-Staniz*, 26 verst. — Village et ruisseau de *Pogromna*, 24 verst. — *Staniz-Scharanzkoï*, 8 v. — Magicienne de *Khorintzi*. — Simovié près de l'*Oukir-Noor*. — *Khoubdouzkoï-Staniz*, 32 verst. — *Staniz-Goutschitskoï*, 33 v. — Simovié près du *Konda*.

Je continuai ma route le 1er mai. On compte sept verstes du Simovié de Lossiévo à la poste de Galsouzkoï, en passant près de l'embouchure supérieure de l'Ona (DSIRGUILIA). On

(1) *Dracocephalum pinnatum.*

(2) *Urtica cannabina.*

traverse le Dsirguilia qui est à sec, près de l'Akschanga, où est une seconde poste. On a découvert, en remontant la gauche de ce ruisseau, à dix verstes de son embouchure, des indices de cristal et de topases enfoncés dans le Biltschi, montagne composée d'une roche sablonneuse grise. Les Bouriats en ont apperçu dans la montagne d'Ourta, près du ruisseau de Kitschinga, à une place appelée ZAGAN-KOUTOU.

En quittant l'Akschanga on voyage par des montagnes ouvertes, à pentes douces, d'une hauteur moyenne, et qui s'élèvent insensiblement de plus en plus. On passe le ruisseau de Nakhala, près duquel les Bouriats ramassent des silex jaunes et de la nature de l'agathe; on traverse ensuite ceux de Narin-Gorékhon, Khoroï-Marouktou, et de Marouktou, qui tombent dans celui de Popereschnaia, appelé aussi OUEGGOUTOU, que l'on traverse également, et près duquel je passai la nuit dans les Iourtens des Bouriats qui sont chargés de la poste.

La contrée est ouverte et élevée. On n'y voit pas d'autres forêts que plusieurs petits bois, composés de mélèses clair-semés. Les montagnes s'élèvent davantage, et deviennent plus froides et plus humides; on n'y apperçoit ni herbes ni fleurs. Les fonds sont remplis de bouleaux nains et de broussailles de saule, mêlés

de quintefeuille frutiqueuse (1). On ne trouve dans les bois que des mousses et l'airelle des marais (2). Il tomba ce jour-là un peu de neige qui couvrit la terre.

Je traversai le lendemain, les ruisseaux les plus voisins, qui sont : le Khoutshirtou et le Kharaschou. Les Russes appellent le dernier POGROMNAIA. Il existoit un simovié près de celui-ci ; mais on y a établi un village que l'on a peuplé de personnes exilées en Sibérie pour des fautes légères. Ce village presque achevé renfermoit déjà vingt-cinq maisons, dont chacune étoit habitée par quatre hommes. On se propose de les marier, et de les diviser dans plusieurs villages projettés sur la route de Nertschinsk, parce qu'on a envie de la peupler de villages Russes, pour y établir des postes et affranchir les Bouriats de cette fourniture.

On rencontre une source d'eau minérale au nord-ouest, à environ un verste et demi du village, en remontant le Pogromnaia. Elle donne des étourdissemens et même le vomissement, quand on en boit beaucoup. Les Bouriats l'emploient avec succès dans plusieurs maladies d'après l'avis de leurs Lamas. Quelques Russes sont morts pour en avoir fait un usage immodéré dans des maladies graves. Je me suis rendu

(1) *Potentilla fruticosa.*

(2) *Vaccinium uliginosum.*

à cette source, mais sans pouvoir examiner la qualité de son eau, parce que le fond où elle est située étoit inondé, et cette inondation encore gelée; j'ai donc été forcé de remettre mes observations à l'époque de mon retour. Cette source est entourée d'un grand nombre de rameaux garnis de lambeaux de toutes sortes de couleurs et d'omoplates, ou autres membres du corps humain dessinés, que les Bouriats y laissent lorsqu'ils viennent prendre les eaux.

Les Bouriats tiennent la poste de la tribu de Scharanzkoï, à huit verstes du Pogromnaia. Je m'arrêtai à ces Iourtens; j'y fis venir pour m'assurer, une magicienne de Khorintzi, nommée LABANTSIKSA. Elle étoit accompagnée de son mari et de deux autres Bouriats. Ils avoient chacun un tambour magique. Elle me dit que le nombre de ses conducteurs n'étoit pas complet, et qu'il lui falloit neuf tambours pour exercer son art avec solennité. Elle tenoit deux SORBI ou crosses garnies comme un foureau de sabre de cavalier, ornées dans le haut, d'une tête de cheval, d'une clochette, et de beaucoup de petits ciseaux évasés (1), dans leur longueur. Sa robe de cuir étoit garnie de ces petits ciseaux. Il lui pendoit sur le derrière, depuis les épaules jusqu'à terre, une trentaine de

(1) KHOLBOUGA, ce mot signifie une cuiller.

serpens entrelacés (NOUTSCHAL); ils sont faits de morceaux de fourrures blanches et noires, et de bandelettes de peaux de fouine et de belette rouge. L'un de ces serpens étoit fendu en trois à son extrémité; elle l'appeloit MOGOÏ, et m'assuroit que l'habit d'une magicienne Bratskire seroit incomplet sans ce serpent. Son bonnet étoit couvert d'un casque de fer, armé de cornes à trois pointes, semblables au bois d'un chevreuil.

Elle ne fit aucune difficulté d'exercer son art même en plein jour, et me parut très-habile. Elle fit d'abord des mouvemens et des sauts qui s'animoient de plus en plus. Elle chantoit en même tems, et récitoit diverses imprécations en poussant des cris. Les tambours magiques l'accompagnoient. Ces imprécations étoient entonnées par les Bouriats qui formoient un cercle autour de la devineresse; celle-ci reprenoit et achevoit le récitatif, presque toujours en entrant dans des transports convulsifs, en tombant en syncope, et en passant ses mains sur son visage. Après les premiers chants, elle se mit à courir comme si elle avoit voulu se sauver de la tente; deux Bouriats se placèrent aussi-tôt devant la porte pour la retenir. Elle fit plusieurs autres grimaces; elle courut en chantant sur les trois Bouriats qui jouoient du tambour, et étoient assis sur la gauche de l'Iourten, en leur présentant la tête comme un taureau dans le combat.

Elle prit ses deux crosses d'une main, et sauta à plusieurs reprises dans la cheminée, comme si elle avoit voulu s'en servir pour accrocher les esprits aériens, et les faire entrer dans la tente. Elle prit ensuite un air gai, et demanda qu'on lui fît des questions; elle y répondit en chantant et en se dandinant. Elle me demanda de l'eau-de-vie, en m'assurant que je serois heureux, et que je ferois encore de grands voyages sur mer. C'est ainsi que se termina la farce.

Je ne donne ici qu'une esquisse de l'art, et du costume des magiciennes Bouriates, afin de montrer les nouveaux changemens qu'elles ont faits, sur-tout dans leurs habillemens. J'en donnerai une pareille de tous les magiciens des nations idolâtres de la Sibérie, dont j'aurai vu les tours. On jugera par ce moyen du peu de différence qui existe dans les jongleries de ces peuples. L'idolâtrie est à peu-près la même parmi tous les peuples de la Sibérie. Les *Voyages de Gmélin* prouvent mon assertion. On peut lui reprocher d'avoir trop outré le nombre des scènes magiques, dont il a donné des détails répétés.

Je traversai ce jour-là une côte marécageuse, boisée de mélèses mêlés de bouleaux, qui longe le ruisseau d'Ouroudenguia. Elle forme un grand arc de l'est à l'ouest, et sépare les ruisseaux de l'Ouda des contrées qui avoisinent le Vitim. Les marais de cette montagne

qui étoient dégelés à une assez grande profondeur, rendoient la route très-désagréable. On ne voyoit d'autre verdure que des mousses, parmi lesquelles j'apperçus le beau lichen blanc de neige (1) qui y abondoit. J'entrai enfin dans un pays ouvert; les plaines qui s'étendent à plusieurs verstes sont entourées de montagnes. J'atteignis sur le soir l'OUKIR-NOOR (2), après avoir passé le fond aqueux de Kourgoutia. Ce lac, qui n'a point d'écoulement, étoit encore couvert de glace. Je couchai dans une métairie voisine qui appartient à M. *Novosélof*, Dvorianin d'Oudinsk, c'est-à-pire, inspecteur des postes Bratskires. J'y fus logé passablement. L'Oukir-Noor est très-saumâtre. Je trouvai à sa proximité un petit lac dont les eaux sont potables. Il étoit dégelé, et couvert de gibier aquatique. En été l'Oukir-Noor paroît rouge de loin, lorsque sa muire s'épaissit par les vapeurs. Ses rives, dont les eaux se retirent, se couvrent abondamment de sel de glauber.

Le lendemain au matin, 3 mai, je traversai la plaine près des lacs Oukir et Narrassatou, appelé aussi SOSNOVOÏ (3), qui se décharge

(1) *Lichen nivalis.*

(2) Le lac aux vaches.

(3) Les Bouriats et les Russes lui donnent ce nom, qui signifie lac de pins, dans ces deux langues. On l'a ainsi ap-

dans l'Iérouna ou Iéravna. Ce dernier s'apperçoit de loin; il reçoit un petit ruisseau qui traverse le chemin et le Kholoï-Noor. Tous ces lacs sont sur la gauche. Je passai près du petit Kharatorom, qui est situé sur la droite vers le Kholoï, et je poursuivis ma route jusqu'au ruisseau de Dogno, nommé DOMNA par les Russes, qui tombe dans le lac Iérouna. La tribu de Khoubdouzkoï tient ici ses chevaux de poste. Cette plaine qui s'étend au-delà du Dogno présente par-tout un excellent terrain noir; son site est si froid, que je n'y apperçus pas un seul brin d'herbe, et il n'a aucun abri du côté du nord. Cette plaine est arrosée par un grand nombre de lacs qui ont tous leur embouchure dans le Kitin, et celui-ci dans le Lena, ce qui est une preuve de l'élévation du sol. En suivant le Dogno on traverse les montagnes élevées, marécageuses, et boisées, dont j'ai fait mention. La route devient si mauvaise, que j'eus beaucoup de peine à atteindre sur le soir le relais de poste d'Oudinskié-Verschini; il est situé au-delà de ces montagnes, près des ruisseaux qui forment la source de l'Ouda. Je fus obligé d'y passer la nuit.

Il tomba le lendemain, dès l'aube du jour, beaucoup de neige à moitié fondue. Je me mis

---

pelé, parce que sa rive orientale est garnie de quelques pins épars.

de bonne heure en route, dans l'espérance que ce tems ne dureroit pas. Je trouvai les chemins couverts de neige, parce qu'elle tomboit toujours de plus fort en plus fort. La route étoit fort désagréable et très-pénible, à cause de la boue qui étoit sous la neige, et par la contrée qui est montueuse et très-pierreuse. Pour comble de malheur, mes voitures étoient traînées par des chevaux bouriats maigres, décharnés et sans aucune vigueur. Je fus obligé de m'arrêter à chaque demi-verste pour les laisser reposer. J'atteignis l'Ouda avec beaucoup de peine, et je le traversai. Je laissai sa source sur la gauche, ainsi que plusieurs ruisseaux qui s'y réunissent. Je trouvai sur la route une cabane d'hiver qui étoit abandonnée. Je résolus d'aller jusqu'au relais de poste malgré le mauvais état de nos chevaux. Je passai une côte boisée de mélèses, qui sépare de nouveau les ruisseaux de l'Ouda de ceux du Vitim. J'atteignis très-tard dans l'après-midi le KIRÉTÉ-KOENDOU, nommé ainsi par les Bouriats. Ce nom signifie le petit-Koendou, ou le Koendou entrelacé. Les eaux de neige l'avoient tellement gonflé, que j'eus beaucoup de peine à le traverser. Les chevaux attelés à ma voiture ne vouloient plus avancer; mes autres voitures étoient restées fort en arrière, la neige qui continuoit de tomber, étoit déjà si haute, qu'elle s'amonceloit en collines. Je rencontrai heureu-

sement

sement au-delà du Konda une cabane d'hiver abandonnée. Elle n'avoit ni toît, ni portes, ni fenêtres; mais j'y trouvai un poële. Je pris le parti de m'y arrêter, plutôt que de risquer de périr dans les neiges. Ce misérable abri nous mettoit un peu à couvert de l'intempérie. Le plus difficile étoit de nous procurer du bois à cause de la hauteur des neiges. Je ne pouvois cependant rester sans feu, car il geloit fortement depuis l'entrée de la nuit. Je finis par arracher les planches qui restoient encore dans ce Simovié; ceux qui m'avoient précédé en avoient déjà brûlé une partie. J'allumai le feu; mais quoique la cabane fût entièrement ouverte, elle se remplit tellement de fumée, que nous fûmes forcés d'en sortir, et de nous tenir dans la neige, jusqu'à ce que le bois fût réduit en braise. Deux de mes voitures ne purent atteindre cette cabane, quoique nous leur eussions envoyé ceux de nos chevaux qui avoient encore la force de marcher. Elles passèrent la nuit dans la forêt.

Le lendemain le tems nous annonça de la gelée pour la nuit suivante. Nous avions vingt-quatre chevaux, tant de traits que de selle. Onze de ces chevaux moururent de froid et de besoin. Les uns étoient étendus autour de la misérable cabane, et les autres le long du chemin, depuis les voitures restées en arrière, ce qui faisoit une distance de plus de trois

verstes. Ces chevaux attiroient les corbeaux et les corneilles de la forêt; ces oiseaux remplissoient l'air de leurs cris désagréables, et rendoient la contrée plus triste et plus lugubre. En dételant ces animaux, on les avoit laissés près des bouleaux, dont les feuilles servent dans ce pays à nourrir les chevaux Bouriats pendant l'hiver, lorsqu'ils manquent de fourrage et de pâture. Mais ils étoient si harrassés, qu'ils n'avoient pas mangé; et la plupart étoient tombés morts au pied des arbres où on les avoit mis.

La neige continuoit à tomber. Je m'amusai à regarder les petits oiseaux que la faim chassoit des bois, et attiroit près de notre cabane. Je fis couvrir la neige qui l'entouroit de terre et de platras; ils s'approchèrent alors avec plus d'avidité. Nous en tuâmes beaucoup en tirant par les fenêtres. J'y remarquai des espèces rares, parmi lesquelles je m'en procurai sept nouvelles (1), que je n'ai pas vues depuis, parce qu'elles sont très-sauvages, et se tiennent dans le fond des forêts. Je vis sur le soir beaucoup de petits oiseaux qui étoient morts de froid dans la neige. J'y remarquai une petite

(1) Ces espèces sont; *Turdus ruficollis et Sibiricus*; *Motacilla cyanura*; *Emberiza pusilla*, *rustica*, *chrysocilla et spodocephala*. J'en ai donné la description, *Append.* n.os 60, 61, 64, 65, 67, 68, 71.

fauvette à queue bleue (1), qui, quoique très-sauvage, entroit hardiment dans notre cabane, pour y chercher un abri.

§. X.

DU KONDA A PRITOUPOVA.

Du 6 au 11 mai.

Staniz-Konda-Khasazkoï, 14 verst. — Ruisseau d'*Ouroundenguia*. — Simovié près de l'*Ourbou-Dogno*, 23 verst. — *Staniz-Schakscha-Khasazkoï*, 2 verst. — *Schaksoha-Noor.* — *Iabléni-Daba.* — *Staniz-Karaganazkoï*, 35 v. — Village de *Pritoupova*, 3 verst.

Le 6, le changement de lune nous amena le beau tems. Le ciel s'éclaircit; je vis arriver avec joie le moment de sortir de cette triste solitude. De nouvelles incommodités se joignoient à la neige; l'eau tomboit sur nous, et la suie nous infectoit. Je fis partir, à cheval, dès le jour, notre interprète pour aller aux postes les plus voisines, établies près du grand Konda, à quarante verstes. Il revint, sur le soir, avec des relais; mais les chevaux qu'il nous procura étoient aussi mauvais que ceux que nous quittions. Nous travaillâmes sur le champ à faire avancer les voitures restées en

(1) *Motacilla cyanura.*

arrière. Elles nous joignirent enfin le même jour. Nous nous mîmes en route le lendemain au matin. Il étoit tems : car les vivres commençoient à manquer. Nous marchâmes tous à pied, pour soulager les chevaux dans cette forêt montagneuse. Nous eûmes de la neige, de la boue, et de l'eau jusqu'aux jarrets. Malgré nos précautions, et de fréquens repos, nos chevaux ne purent faire que six verstes. Nous fûmes obligés de nous arrêter, et de faire une longue halte dans un fond orné de buissons de jeunes bouleaux, pour donner à nos chevaux le tems de se reposer, et de leur laisser prendre des forces, en broutant les jeunes bourgeons de ces arbres. Nous n'aurions pu aller plus loin, si les Bouriats de Schakscha-Noor ne fussent venus à notre secours avec des chevaux et des chameaux. Dans le besoin, on attèle les chameaux dans les brancards, en leur faisant un collier avec du feutre roulé; ce collier, qui passe entre les deux bosses, sert aussi de sellette. Nous continuâmes notre route, en avançant peu, à cause de la marche lente de ces animaux. Le chemin étoit très-boueux, les vallons couverts de neige et d'eau. Ces chameaux sont quelquefois si rétifs, qu'on ne peut, même à coups de bâton, les faire tirer dans les endroits rudes. Ils se jettent sur les genoux de devant ; on ne peut les faire relever et continuer la marche qu'en tirant la corde qu'on

leur passe dans les narines. Ils occasionnent beaucoup de retard, parce qu'on est obligé de les relayer. Nous traversâmes les ruisseaux d'Il-goui-Gorékhon, de Schibirtou, et deux autres qui n'ont pas de nom; ils se jettent dans le Konda. Du Schibirtou au Konda, la forêt est coupée par une montagne en pente. Les eaux de neiges qui couloient y formoient une nappe d'eau qu'on auroit pu prendre de loin pour un ruisseau. Le Konda étoit si gonflé, qu'on ne pouvoit le traverser sans pont, et le jour étoit trop avancé pour en construire un de bois avant la nuit. Les chevaux et les chameaux ayant besoin de repos, nous passâmes la nuit dans les iourtens Bouriats établis ici.

Le pont fut achevé le lendemain au matin sur le bras le plus profond du fleuve; j'y fis passer les voitures; nous traversâmes l'eau sur des chameaux. Nous étions à peine sur l'autre rive, que les eaux, qui passoient déjà sur le pont, devenant plus hautes, l'entraînèrent. La route fut aussi pénible que celle de la veille. Nous remontâmes l'Ouroundenguia, appelé aussi POPÉREKHNAIA, ruisseau qui baigne des montagnes couvertes de forêts. Le pays étoit entièrement inondé; les petits ruisseaux étoient si profonds, que nous n'aurions jamais pu les traverser, si nous n'avions pas construit des ponts d'une invention singulière, qui nous ont été d'un grand secours dans la suite. Nous

choisîmes les places les moins larges, et celles où les rives sont élevées. Nous fîmes abattre deux pins, droits et unis; les Bouriats, passant l'eau à cheval, tirèrent ces deux arbres avec des cordes, et leur firent prendre le travers du ruisseau. Lorsqu'ils furent posés sur les deux rives, nous dirigeâmes les voitures de manière à ce que les essieux posassent sur les arbres. On les tira assez promptement avec des cordes. Nous entrâmes dans la contrée baignée par le Khilok, après avoir traversé des collines couvertes de forêts. Nous passâmes plusieurs petits ruisseaux et ravins, qui servent d'écoulement aux eaux de neiges; ils prennent tous leurs cours vers le Khilok. Nous traversâmes enfin le ruisseau de Koustou ou Kamenka, dont les eaux étoient très-grandes, et nous le côtoyâmes jusqu'à un Simovié. L'Ourbou-Dogno, qui reçoit tous ces ruisseaux, se jette dans le lac Irguen. Le Khilok, qui en sort, dirige son cours, à l'ouest, vers le Sélenga. Ce lac communique à celui de Schakscha, et celui-ci avec ceux de Kakhléi, Tasséévo, et Ivanovo, situés au nord-est, le long des montagnes. Ces lacs ont un écoulement vers le Vitim. On pourroit, par ce moyen, former des canaux de communication entre les fleuves et les rivières, qui baignent ces contrées éloignées.

Je passai la nuit dans le Simovié. Il me res-

toit à faire un chemin très - pénible pour atteindre les montagnes, qui servent de limites. On ne peut y arriver qu'après douze bonnes heures de chemin. Il n'y a pas d'autre route pour les voitures à travers ces montagnes. Les autres routes, dont j'ai parlé, qui conduisent du Khilok et de Tschikoï, en Daourie, ne sont praticables qu'à cheval, et en de certains tems.

Le 9, je passai l'Ourbou - Dogno avec mes voitures, au moyen du pont que nous avions inventé. Cette rivière étoit d'une rapidité étonnante. J'y vis la superbe espèce de canards (1) qu'on trouve seulement dans les lacs situés sur les montagnes et dans les rivières de la partie la plus orientale de la Sibérie. Les Russes les appellent KAMÉNOUSCHKI (2), parce qu'ils cherchent les eaux les plus vives des montagnes.

J'atteignis une poste Bratskire, à deux verstes de l'Ourbou-Dogno, nommé SCHAKSCHA-KHASAZKOÏ. J'eus soin de prendre tous les chevaux et les chameaux que j'y trouvai, pour ne pas rester à moitié chemin dans la montagne. Je laissai, sur la droite, le lac d'Irguen, qui est très-poissonneux. On a construit une chapelle

(1) *Anas histrionica. Buffon* l'appelle canard à collier de Terre-Neuve.

(2) Canards des rochers.

à cette place, à cause de plusieurs miracles qui s'y sont opérés. *Gmélin* a publié des détails à ce sujet dans ses voyages. J'arrivai au Schakscha-Noor au bout de quelques verstes. Ce lac a un ruisseau qui communique avec l'Irguen. Je le traversai sur mon nouveau pont. Mes voituriers Bouriats vouloient passer sur la glace, qui couvroit le lac et son ruisseau. J'envoyai plusieurs chevaux pour tenter ce passage; mais ils enfoncèrent : ceux qui les conduisoient eurent beaucoup de peine à se sauver et à gagner le rivage. Les canards fourmilloient dans les places où la glace étoit couverte d'eau; j'apperçus parmi eux le canard à collier de Terre-Neuve, qui nage entre deux eaux : de sorte qu'on lui voit seulement la tête et le cou. Il s'élève rarement dans l'air lorsqu'on le chasse; il se sauve de préférence, en nageant et en plongeant; exercice auquel il est très-routiné.

Je traversai, plus loin, le ruisseau de Dschibkoessen, et à douze verstes de l'Ourbou-Dogno celui d'Arou-Dogno, qui se jette, avec le Dschibkoessen, dans le lac Schakscha. Les Bouriats nomment DOGNO les ruisseaux qui ont leur source dans la même contrée, ceux des montagnes situées entre deux fleuves, ou qui ont un cours directement opposé le long des deux côtés d'une montagne, et surtout lorsqu'il y a une route ou un sentier qui

traverse la montagne. On a donné aussi le même nom à plusieurs autres ruisseaux qui arrosent cette contrée. J'ai déjà parlé d'un ruisseau ainsi appelé, et qui s'écoule dans le lac d'Iéravna. L'Ourbou-Dogno, et l'Arou-Dogno, ont leur embouchure dans cette contrée, le premier dans l'Irguen, et le second dans le Schakscha, près de la route; il y en a encore un troisième, qui se jette dans l'Ingoda. Le Schakscha baigne un pays assez uni; il a au moins dix verstes de diamètre dans sa plus grande dimension. On voit plusieurs petits villages ou habitations éparses près de ses rives. Il est si poissonneux, que l'on a affermé sa pêche. Le lac Irguen l'est aussi beaucoup; il s'en faut de plus de moitié qu'il ne soit aussi grand. On y prend beaucoup de brochets, et autres poissons de petite espèce, qui sont les plus abondans; on y pêche beaucoup de perches très-grosses; on n'en voit point vers l'Amour dans les rivières et ruisseaux qui coulent au-delà des montagnes.

Depuis l'Arou-Dogno (1), le pied de la montagne, qui sert de limites, s'élève d'abord en côte douce; on atteint ensuite la haute chaîne

(1) Lorsqu'il y a dans une contrée plusieurs ruisseaux qui portent le même nom, on ajoute le mot AROU aux noms de ceux qui coulent au nord, et celui d'OURBOU ou OUBOUR à ceux qui se dirigent au midi.

de rochers à pic, appelée IABLENI-DABA. Elle sépare la Daourie de la Sibérie, et les ruisseaux du Baïkal et de la Léna de ceux de l'Amour. Les Bouriats ne le connoissent pas sous d'autre nom depuis les tems les plus reculés. Les premiers Russes, qui se sont établis dans cette contrée, lui ont donné celui d'IABLONOÏ-KRÉBET (1), et peut-être à cause de la ressemblance. On a cherché, dans la suite, l'étymologie et l'origine de ce même nom. Les uns ont voulu le faire dériver du grand nombre de pierres et de brisures de rochers, quoique la forme angulaire de ces pierres et rochers ne mérite pas le nom de POMME; d'autres le tirent du PYRUS-BACCATA (2), qui ne vient pas dans ces montagnes. Le dos-d'âne de ces montagnes a près de vingt verstes de largeur; il est composé de granit, et il s'étend des limites de la Mongolie vers la mer d'Okotsk. Cette chaîne perce même au-delà de ces limites entre les sources du Tschikoï et de l'Onon, et elle forme plusieurs courbures non interrompues dans son extension. Elle est, en grande partie, d'une hauteur médiocre, et adossée plusieurs fois à des montagnes plus élevées, dont quelques sommets sont couverts de neige pendant tout l'été,

---

(1) De montagne des pommes.

(2) M. *Pallas* l'appelle en Allemand WILDÉ-AFTERŒPFELN (pommier sauvage).

tandis qu'elles fondent de bonne heure dans les montagnes qui forment les limites. La rapidité des rivières, qui dirigent leurs cours vers la mer, sont une preuve de la hauteur de ces montagnes limitrophes. Une chose surprenante, c'est qu'on n'apperçoit aucune couche régulière de rochers dans toute l'étendue de cette chaîne de montagnes. Les rochers sont entassés les uns sur les autres, sans ordre, gros et petits, pêle-mêle. Ils sont couverts de mousse. Les arbres prennent racine entre leurs brisures. Les roues des voitures souffrent beaucoup sur ces rochers, quoiqu'il ne soit pas possible de rendre la route plus commode, parce que les eaux de neiges auroient bientôt enlevé tous les travaux. Ce sont ces mêmes eaux qui ont mis tous ces rochers à nu depuis un grand nombre de siècles, puisque toutes ces montagnes manquent d'eau. Leurs forêts sont généralement composées de mélèzes et de bouleaux nains. On remarque des bouleaux blancs et des pins dans la partie sud-est et le long des ruisseaux, dont les bords sont couverts de sapins blancs et de sapins rouges entremêlés.

Je passai, sans accident, cette montagne dans la journée, en remontant d'abord le ruisseau d'Arou-Dogno. Arrivé au sommet, j'étois encore à douze verstes du relais le plus proche. Je côtoyai l'Ourbou - Dogno, qui coule vers l'Ingoda. La nuit me surprit au pied de la

montagne. Les chemins étoient si mauvais, et les chevaux si harassés, que je passai la nuit dans la forêt, et n'atteignis le relais que le lendemain matin. On voit, à quelque distance, un village habité par des Russes, situé près du Dogno.

Il n'étoit tombé que fort peu de neige dans cette partie de la montagne le 8 et le 9 mai. La campagne étoit assez verdoyante, tandis qu'on n'appercevoit pas la plus petite herbe dans la partie nord-ouest. Je remarquai parmi les oiseaux beaucoup d'hirondelles domestiques ordinaires, et d'hirondelles de cheminée à ventre roux; cette dernière espèce est entièrement dégénérée dans la partie orientale de la Sibérie. Plusieurs personnes de ma suite étant restées en arrière pour chasser près du Schahscha-Noor, je séjournai, le 10, au village de Pritoupova, composé de cinq maisons.

§. XI.

De Pritoupova a Klioutschi.

Du 11 au 17 mai.

Tschitinskoï - Ostrog, 6 verst. — Lac *Tschigaldshour*. — Rat d'une espèce particulière. — Lac *Balshina*, 16 verst. — *Klioutschi*, 8 verst.

Le 11, je continuai ma route vers Tschi-

tinsk. La contrée est d'abord plus ouverte et plus agréable, et il n'y a que les élévations qui soient boisées. Le bouleau nain croît sur les rochers, et y pousse des jets de la grosseur du bras. Le sol des vallons est graveleux ; on y trouve parmi les petites pierres beaucoup de quartz et des cailloux très-blancs, qui tiennent de la calcédoine. Je traversai le Kek, appelé aussi KITSCHIKSCHIBIR. On voit, près de ce ruisseau, plusieurs places salines et diverses tombes avec des pierres dressées (1). Je passai le Dshirck et le Khadaléi. Je côtoyai ensuite le Kinon, lac considérable, où l'on pêche de gros corassins et des brochets. Je m'arrêtai au village de Sasoposchnaia, situé près de l'Ingoda, à six verstes au-dessus de Tschitinsk, parce que j'étois forcé de faire faire du pain pour continuer ma route. En attendant, je donnai l'ordre de préparer un radeau, à Tschitinsk, pour descendre l'Ingoda. La route qui côtoie ce fleuve n'étoit plus praticable, à cause des débordemens.

J'apperçus, sur les montagnes de l'Ingoda, les mieux exposées, les feuilles du mélèzes et

(1) La plupart de ces tombes forment un carré, et sont entourées de dales comme celles qui bordent l'Enisséï. Elles abondent près du Tschikoï, du Dshida et du Schilka ; on en rençontre peu près du Baïkal, du Sélenga, de l'Ouda et de l'Ingoda.

les fleurs du rosage de Daourie (1), qui sont d'un beau pourpre. Le bouleau commençoit à bourgeonner.

Le 13 mai, j'envoyai mes voitures au Tschita. Après m'y être embarqué sur le radeau, nous passâmes devant Tschitinskoï pour nous rendre dans l'Ingoda. Je laissai sur la gauche les ruisseaux de Pestschanka, Nikischikha (en Bouriat TSCHÉGAÏTOU), Ielnischna, Glouboka (en Bouriat BOUTEFKOEN), et de Kroutschina. Je m'arrêtai près du Simovié de Bolétoui, où je passai la nuit. Il existe dans l'Ingoda, un peu au-dessus du Kroutschina, un rocher nommé KAPITAN, qui rend le passage très-dangereux, lorsque les eaux sont basses. L'Ingoda, nommé ANGUIDA par les Bouriats, est bordé des deux côtés de montagnes granitelles couvertes de bois, dont les rochers saillans forment de place en place des rives très-escarpées. Ces rochers sont couverts de mousses rares; le lycopode des rochers (2) est celle qui y abonde le plus. J'y vis une fougère remarquable, la ptéride pédiaire (3) : l'hiver ne lui avoit fait aucun tort. Je trouvai, dans presque toutes les fentes de rochers, les feuilles de cette plante, qui conservent leur verdure en hiver; le dessous

(1) *Rhododendron dauricum.*
(2) *Lycopodium rupestre.*
(3) *Pteris pedata.*

des feuilles est blanc. Les feuilles de la rhubarbe ondée (1) commençoient à pousser, et le bouton rouge de ses feuilles paroissoit. Je trouvai sur le fleuve les canards à collier de Terre-Neuve, qui nageoient toujours deux à deux, c'est-à-dire, le mâle avec sa femelle. Ils quittent cette contrée pendant l'été.

Je laissai sur la droite, le 14, l'Olengoui et le village d'Olenguiskaia, et sur la rive gauche le hameau de Makavééva, composé de deux maisons. Je passai devant plusieurs petits ruisseaux. J'atteignis, à cinquante verstes de Tschitinsk, le village d'Oulsoutouéva ou Kharamangout (2). L'Ingoda coule ici dans une contrée plus ouverte. J'y débarquai, pour me rendre, par terre, à la forteresse d'Akschinskaia, en prenant au sud-est vers l'Onon. Je continuai ma route; je traversai le ruisseau d'Onadschikan (3) et une lande élevée pour arriver au lac Tschigaldshour, où je passai la nuit.

---

(1) *Rheum undulatum*; la rhubarbe à feuilles velues et ondées, avec des pétioles égaux.

(2) Les Bouriats ne donnent communément aux Russes que le nom de MANGOUT, qui signifie un revenant. Ce nom doit son origine aux anciennes idées de ce peuple sur les Russes. Le premier fondateur de ce village avoit des cheveux noirs; c'est la raison pour laquelle les Bouriats lui donnèrent le sobriquet de KHARAMANGOUT (revenant noir). Ce nom a passé à sa postérité, ainsi qu'au village.

(3) ONADSCHI signifie, en langue Toungouse, une jeune fille; KAN est le diminutif; on l'emploie avec beaucoup de

Le 15, j'entrai dans une forêt, et m'avançai jusqu'à la Toura dans des bas-fonds humides garnis de bouleaux. On traverse d'abord un large marais, nommé KILBIRI, et ensuite les ruisseaux de Kourkiréko, Kouimak, et Tirgotoui; ce dernier se jette dans le lac du même nom. Je m'arrêtai, dans l'après-dîner, près du Tirgotoui, et j'atteignis la Toura vers la nuit. On découvroit de dessus les montagnes, exposées au midi, les prémices des superbes plantes printanières de la Daourie. J'y remarquai principalement en fleurs l'androsace velue (1), et la vergerolle graminée (2); ces deux plantes fleurissent, au printems, sur toutes les montagnes de rocs bien exposées de la partie orientale de la Sibérie. On voyoit à peine les boutons à fleurs de l'ornithogale nain (3), du miosot des rochers (4), de la violette pinnée (5), de deux potentilles particulières (6), de la

noms de fleuve et de rivière. Ce ruisseau doit son nom à une montagne voisine, qui paroît comme isolée dans cette contrée. *Pallas.* Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer au lecteur que les diminutifs Toungouses et Allemands sont les mêmes. *Kan*, en Tongout, et *Chen* (prononcez *Khen*) en Allemand. *Note du Rédacteur.*

(1) *Androsace villosa.*

(2) *Erigeron gramineum.*

(3) *Ornithogalum minutum.*

(4) *Myosotis rupestris.* Appendix, n°. 282.

(5) *Viola pinnata.*

(6) *Potentilla leucophylla et multifida.* La première est

passerage

passerage thlaspidioïde (1), et de l'alysse des montagnes (2). Les plaines basses étoient garnies de primevère des jardins (3), qui commençoit à former tige, et les parties boisées

---

celle dont *Amman* nous a donné la description dans son *Stirp. ruth.* n°. 109, sous le nom de *Fragaria sterilis, procumbens, foliis betonicæ instar serratis* (*subtus niveis*), et dont il a publié le dessin *planche* 14, *fig.* 2. *Linnée* l'a confondue avec la *Potentilla nivea*, qui n'a point de feuilles lisses ridées comme l'autre. La *potentilla nivea* est supérieurement bien rendue dans la *Flora Sibirica*, *tom.* 3, *tab.* 36, *fig.* 1; *Gmélin* l'a distinguée avec raison de celle dont *Amman* nous a donné la description. Je nomme *potentilla multifida*, celle décrite imparfaitement par *Amman*, sous le nom de *pentaphyloides humile foliis angustissimis*, et la superbe variété indigène à la Daourie, dont le dessin se trouve *planche* 16 de l'ouvrage cité ci-dessus. Pour répandre plus de lumières sur cette plante, je crois devoir ajouter ce qui suit à sa description : *Folia radicalia longitudine caulis pinnata, foliolis linearibus, margine inflexis, subtus tomento niveis, folio terminali trifido, vel. quinquefido, caulina opposita trifida, ad pedunculos subsimplicia. Pedunculi tenuissimi, cum caule rachibusque foliorum subpilosi, sed ipsa foliola glabra. Flores potentillæ sericeæ.* — *Linnée* rapporte à l'article *potentilla multifida*, deux passages tirés des ouvrages d'*Amman* et de *Buxbaum*, qui désignent parfaitement la *potentilla bifurca*, espèce très-commune depuis le Don jusques dans la Daourie; mais la petite description qu'il y a jointe se rapporte à une variété très-connue de la *potentilla sericea*.

(1) *Lepidium thlaspidioides.*

(2) *Alyssum montanum.*

(3) *Primula farinosa.*

des montagnes étoient couvertes du cotylédon malacophylle (1), plante particulière à la Daourie.

Une chose surprenante, c'est la multitude de rats des champs dans toutes les plaines unies, qui s'étendent entre l'Ingoda et l'Argoun. On y remarque sur-tout l'espèce noirâtre dont je donne la description dans l'*Appendix*, n°. 19 (2). Quoiqu'il s'en trouve aussi près de l'Enisséï, et dans les landes de Barabinski et d'Ischimi, ils ne sont pas aussi nombreux dans ces derniers cantons. Cet animal se creuse de vastes terriers sous le gazon, avec des galeries qui communiquent à d'autres trous; ceux-ci lui servent de magasins pour serrer les racines qui le nourrissent pendant l'hiver. Il a soin de les bien nettoyer avant d'en remplir ses greniers. Ces rats se tiennent communément deux à deux, et il est rare d'en voir davantage ensemble en hiver. On a peine à concevoir comment deux petits animaux peuvent tirer une aussi grande quantité de racines sous le gazon, qui est très-compacte, et en accumuler d'aussi grands tas dans leurs terriers. Un de leurs magasins renferme souvent huit à dix livres de racines nettoyées. Plusieurs terriers ont jusqu'à cinq magasins. Ces rats vont

(1) *Cotyledon malacophillum.* Appendix, n°. 327.

(2) *Mus œconomus.*

quelquefois chercher les racines assez loin. On voit, dans les places où ils s'arrêtent souvent, des trous dans le gazon, qui indiquent les lieux d'où ils ont déterré les racines. Ils enlèvent sur la place la terre et les filamens qui y tiennent; ils les charient ensuite dans leurs terriers, en marchant à reculons. Pour faciliter ce charroi, ces petits animaux ont creusé par-tout des trous dans le gazon, qui communiquent avec leurs terriers. Les racines qui composent leur récolte sont celles de la pimprenelle ordinaire (1), appelée SCHOUDOU par les Toungouses, de la renouée vivipare (2), nommée MIKIR par les mêmes, et d'une plante ombellifère des prés (3). Si l'on en mangeoit, on ressentiroit aussi-tôt les pernicieux effets de son poison. Les Toungouses prétendent que ces rats ne font provision de ce cerfeuil que pour s'en enivrer. Il est certain que ces animaux mangent cette racine avec les autres. On rencontre, dans les steppes de la Daourie, qui sont plus élevées, un autre espèce de rat d'un gris clair (4), que j'avois déjà vu près de l'Iaïk. Ses allures sont presque les mêmes. Son ter-

---

(1) *Sanguisorba.*

(2) *Polygonum viviparum.*

(3) *Chærophyllum temulum.* C'est un cerfeuil qui enivre.

(4) *Mus socialis*, *an mus Gregarius. Linn.* . Voyez sa description dans l'*Appendix*, n°. 16.

rier se reconnoît facilement par la terre qu'on trouve toujours fraîchement remuée. Il fait aussi des magasins pour ses provisions d'hiver ; mais il ne se nourrit que des racines du lis pompone (1), et d'un petit ail (2), qui n'a pas de goût. Cet ail croît dans le sable. Il s'attache sur-tout à l'oignon de la tulipe, près de l'Iaïk.

Les peuples idolâtres de la Daourie, et de plusieurs contrées orientales de la Sibérie, qui ne s'occupent pas de l'agriculture, tirent parti de l'industrie de ces petits animaux. Les Toungouses cherchent sur-tout les terriers pour enlever leurs magasins, parce qu'ils se nourrissent quelquefois tout un hiver de ces racines. Ils choisissent pour cela l'automne, tems où ces rats ont rempli leurs terriers, qu'ils appellent Ourgan. Quand les Toungouses croient en avoir trouvé un, ils tâtent avec le pied ou la bêche si le gazon cède : alors ils l'enlèvent, et découvrent, par ce moyen, le terrier et le magasin garnis d'herbes tendres. Ils reconnoissent facilement les terriers abandonnés, lorsque les petits sentiers, qui y aboutissent, ne sont pas fraîchement creusés, ni en bon état, ou qu'ils n'apperçoivent pas à proximité des traces de racines déterrées. Ils ne fouillent pas

---

(1) *Lilium pomponium.*

(2) *Allium tenuissimum.*

ces places. Quand ils trouvent un bon terrier, ils en enlèvent aussi-tôt les racines qu'ils séparent avec soin de celles du cerfeuil. Ces dernières ont la même forme que celle de la pimprenelle; mais elles sont plus coriaces et plus blanches, et par conséquent très-aisées à distinguer des secondes, qui sont noires. Les Toungouses mangent comme légumes les racines de la pimprenelle; ils en font aussi une infusion qu'ils boivent en guise de thé.

Ces pauvres rats ont à peine le tems de s'enfuir pour sauver leur vie, quand on vient s'emparer de leurs magasins; mais ils sont encore plus maltraités par les sangliers, qui, non moins friands de ces racines que les Toungouses, sont toujours à la piste de ces terriers. Ils dévorent ces petits animaux avec leurs provisions d'hiver.

Gmélin (1) nous a donné de pareils détails sur la marmotte. Cet animal est assez commun en Daourie; mais il ne fait pas son terrier au-dessous du gazon, et ne s'approvisionne point de racines, parce qu'il passe l'hiver dans une espèce de léthargie. Le même voyageur s'est également trompé, en disant que les Toungouses appellent MOUKA la bistorte des montagnes; son vrai nom est MIKIR.

Je continuai ma route le 16 mai, en longeant

---

(1) *Voyages en Sibérie, IIe. part. pag.* 50 *et* 98.

la rive gauche du Toura, ruisseau considérable, dont le cours se dirige d'abord au sud-ouest, et ensuite au nord vers l'Ingoda. Ses deux rives sont élevées et garnies de rochers. Elles forment des montagnes boisées à la partie supérieure, et s'éloignent de l'eau, en plusieurs endroits, pour faire place à de belles plaines, qui présentent de superbes prairies ou des terres propres au labour. En côtoyant le Toura, je traversai plusieurs ruisseaux qui s'y jettent : tels sont l'Outtagazah, le Schivoïa, l'Oulountouï, l'Irtschiguir, l'Outtagatschkan, et le Nuliékok. J'entrai ensuite dans une vaste plaine élevée, qui est entourée de montagnes dans le lointain. Cette plaine étoit déjà très-verte ; je n'y remarquai aucun bois. En approchant du lac Balshina (BALDSHINA-AMOUT), elle a plusieurs places marécageuses et salines, ainsi que des flaques d'eau. Ce lac est très-étendu. Le Toura, qui y prend sa source, ne forme qu'un petit ruisseau très-bas.

Les villages, déjà très-rares près du Toura, le sont encore plus dans le pays montagneux, qui s'étend entre l'Ingoda et l'Onon. Toutes ces contrées sont encore incultes ; on n'y remarque aucune habitation Russe, quoique le sol soit très-propre à l'agriculture. Les Bouriats de Khorinzi s'y rendent, en été, avec leurs troupeaux. Les peuples, qui occupent ordinai-

rement ces contrées, sont plusieurs tribus Toungouses; savoir, celles de Namiat, d'Ouliat, et de Tschilkar. Elles sont toutes très-misérables, et ne possèdent que de médiocres troupeaux. Ces Toungouses recherchent le voisinage des villages Russes.

On trouve, près du lac Balshina, et sur-tout à l'est, une assez grande quantité d'anciennes tombes avec des pierres droites. L'obscurité me les fit prendre de loin pour des troupeaux de Bouriats, et j'y envoyai quelqu'un pour s'en assurer. Ce lac, peu profond, n'est guère poissonneux. Je vis, dans les fonds herbeux, une spirée (1), qui croît par-tout dans la Daourie; elle n'est peut-être qu'une variété de la spirée *ulmaire*, ou reine des prés (2). J'avois besoin de me chauffer, parce que la nuit étoit assez fraîche; mais je ne trouvai que du fumier sec pour faire un peu de feu. Les Toungouses en arrangèrent une pile aussi adroitement que les Hollandois disposent leurs tourbes; ce feu me procura beaucoup de braise.

(1) Voyez *appendix*, n°. 334. *Spiræa palmata. Spirea folio impari majore, multifido. Flora Sibir. III*, *p.* 192; n°. 56. *Ulmaria foliis profunde laciniatis. Amman. Stirp.* n°. 97. Cette plante m'a paru mériter la description que je publie.

(2) *Spirea ulmaria.*

§. XII.

DE KLIOUTSCHI A AKSCHINSKAIA.

Du 17 au 23 mai.

Klioutschi, 8 verst. — *Ilinskaia*, 6 verst. — Ruisseau de *Doldorgo*, 18 verst. — Rivière d'*Onon*, 35 verst. — Forteresse d'*Akschinskaia*, 14 verst. — Chasse aux antilopes. — Poissons de l'*Onon*.

Le 17, je traversai le Toura; je passai une côte unie, et arrivai au ruisseau d'Amitkaatsché, qui tombe dans l'Onon, après s'être réuni à l'Ili. Je traversai le ruisseau de Soussoulan, et atteignis, à huit verstes du Toura, la colonie de Klioutschi, nouvellement établie près du Schibbouio-Boulak; cette source forme un petit ruisseau qui se jette dans l'Ili. Les habitans, au nombre de cinquante-deux, sont des soldats mariés, qui ont obtenu leur congé absolu, pour s'établir ici, et s'occuper de l'agriculture. En côtoyant le petit ruisseau qui baigne ce village, on arrive à la petite rivière d'Ili, appelée ILIAH par les Bouriats, et au village d'Ilinskaia, situé sur ses bords. Ce lieu, nouvellement construit, est peuplé de colons Russes. Quoique situé dans une contrée montagneuse et couverte de rochers, son site est plus avantageux que celui de beaucoup d'au-

tres villages plus voisins de l'Onon, dont les colons n'ont pour sol que des montagnes arides.

La contrée présente, au-delà de l'Ili, une chaîne de montagne, nommée ALASCHANA, dont les cimes sont couvertes de neiges. Le pays voisin est cependant assez chaud. Les montagnes de rocs, qui avoisinent le village, étoient déjà ornées d'un grand nombre de fleurs printanières, telles que le rosage de la Daourie (1), l'iris nain (2), l'anémone pulsatile (3), et une espèce du même genre que cette dernière plante, qui n'existe qu'en Daourie (4). J'aperçus celles de l'ornithogale (5), d'une variété du lion-dent (6), qui est petite, et d'un bel astragale des montagnes (7). Les ormes

---

(1) *Rhododendron dauricum.*

(2) *Iris pumila.*

(3) *Anemone pulsatilla.*

(4) Cette anémone diffère peu de l'autre. Comme elle croît dans le même terrain que la coquelourde ordinaire, on ne peut la regarder comme une simple variété. Ses feuilles, qui ont une dentelure plus fine, poussent plutôt & presqu'en même tems que la fleur. La tige est plus velue; les involucres ou enveloppes ne sont partagées que dans leur pointe. La fleur est d'un bleu pourpre; elle ne se développe jamais parfaitement, et elle forme la conque en se réunissant avec les pointes des feuilles à fleurs. Cette anémone est peut-être celle appelée *anemone pratensis* par les botanistes.

(5) *Ornithogalum minutum.*

(6) *Taraxacum.*

(7) *Astragalus montanus. Flora Sibir. IV, p. 59, n°. 76, tab. 30.*

nains étoient aussi en fleurs. Les ormes de ces montagnes sont plus beaux que ceux qui croissent dans un terrain sablonneux près du Sélenga. Leurs branches étoient plus fortes, et leur écorce ressembloit à celle du liége. Je trouvai, plus loin, près de l'Ili, le prunier de Sibérie (1), et la spirée à feuilles de germandrée (2); ils poussent ensemble en Daourie sur toutes les montagnes escarpées, rocailleuses, et nues, qui ont une exposition au midi. Je vis, ce jour-là et le lendemain, de petits troupeaux de Dséren ou chèvres des landes de la Daourie.

Je traversai l'Ili près du village. Ce ruisseau, qui est assez profond, a dix brasses de largeur. Je côtoyai sa rive droite en descendant, passai le ruisseau d'Oubdshiguéia, et fus coucher près du Doldorgo, dans la contrée où la rive gauche de l'Ili est bordée d'une autre chaîne de hautes montagnes, appelées SAKANI. On voit déjà, près du Toura, les trous d'une grosse espèce de rats (3), qui creusent, comme les taupes, dans les landes, et se nourrissent de racines. Ces animanx font souvent des amoncelemens de terre de deux cents brasses. Ce rat est beaucoup plus abondant près de l'O-

---

(1) *Prunus Sibirica.*

(2) *Spiræa chamædrifolia.*

(3) *Mus aspalax.* Appendix, n°. 20.

non, et les plaines de l'Argoun sont remplies des amas de terre qu'il fait.

En descendant l'Ili, la contrée devient toujours plus montagneuse, se remplit de rochers, mais se dégarnit de bois. Les plantes dont je viens de parler étoient en fleurs près des montagnes. Je vis des plants épars du pavot à tige nue (1), et un très-petit tussilage blanc et velu (2); ce dernier est assez abondant, et il se plaît sur-tout dans les ravins, qui servent d'écoulement aux eaux de neiges. Je traversai, le 18, les ruisseaux d'Oulan-Dshigguétéi, Dshibkoessen, Tarbagantéi, et de Tolountaï, et les côtes élevées qui les séparent. La nuit nous surprit; nos chevaux, qui nous avoient amenés depuis l'Ingoda, étoient fort harassés; nous couchâmes près de l'Onon, à quatorze verstes au-dessous de la forteresse d'Akschinskaia. Nous avions eu plusieurs jours sereins et agréables; mais il tomba cette nuit un pied de neige, qui resta sur la terre jusqu'au lendemain après

---

(1) *Papaver nudicaule.*

(2) On m'a aussi rapporté cette jolie petite plante de la contrée de Mangazélia. C'est une des premières fleurs du printems. Ses feuilles blanches et cotonneuses paroissent en même tems que le narcisse blanc. C'est sans doute une espèce particulière, et nullement une variété du *tussilago anandria*. *Gmélin* en a donné une excellente description dans la *Flora Sibir. II*, *p.* 143, n°. 124, *tab.* 67, *fig.* 2. C'est le *tussilago nana* de *Gmél.* Syst. nat. 2, p. 1224.

midi. Les plantes fleurissoient de plus en plus. On ne peut rien voir de plus beau que le tableau des montagnes escarpées, qui bordent l'Onon. La partie méridionale est couverte d'abricots sauvages de Sibérie (1) ; le nord est entièrement garni de rhododendron de Daourie (2) ; ils étoient tous en pleine floraison. La fleur du premier est de la couleur de la fleur de pêcher : l'autre est d'un pourpre foncé. Je n'ai jamais rencontré, dans mes voyages, un paysage aussi charmant. Le 19, je côtoyai

---

(1) *Prunus Sibirica.* Ce superbe arbuste ressemble beaucoup à l'abricotier des jardins. Les Russes de la Daourie ne lui donnent pas d'autre nom que celui de TSCHERNOSLIF (prunier sauvage). Il couvre la plupart des montagnes arides qui sont près de l'Onon, et il y forme des buissons. Il croît même sur celles dont la superficie n'est composée que de débris de rochers détachés, et où il ne vient presque aucune plante. On ne le voit point dans la partie méridionale de cette chaîne de montagne. Plusieurs personnes récoltent les noyaux de cet arbuste dans leur maturité. Ils les mettent infuser dans de l'eau-de-vie, qui prend le goût d'eau de noyaux. Cette liqueur enivre plus facilement que toutes les autres. Les habitans de la Daourie savent qu'on s'expose à de violens maux de tête, lorsqu'on mange beaucoup de ses amandes et de son fruit, qui est aigrelet. Un interprète Toungouse, que j'avois envoyé avec M. *Sokolof*, ayant mangé de ce fruit qui n'étoit pas encore mûr, quoiqu'à la fin de juin, fut attaqué d'une céphalalgie cruelle, qui le força de garder le lit pendant cinq jours. Ce fruit mûrit ordinairement en juin.

(2) *Rhododendron dauricum.*

des montagnes semblables jusqu'à la forteresse d'Akschinskaia, où je trouvai un prame prêt pour passer l'Onon. Je traversai, avant d'arriver à ce fleuve, les ruisseaux d'Oulaatsché, Dshibkoessen, Nakhalanda, Ongossen, et plus haut la rivière d'Okscha ou Akscha, qui a donné son nom à la forteresse. Je longeai ensuite la rive gauche de l'Onon.

La forteresse d'Akschinskaia est située sur la rive droite du fleuve qui dirige son cours à l'est, en passant près d'un petit lac beaucoup plus long que large, dans lequel ses eaux dégorgent quelquefois. L'Okscha est moins considérable que l'Ingoda. La forteresse a la forme d'une étoile. Les bâtimens consistent en une église, des magasins, la chancellerie, plusieurs maisons pour les officiers, et huit casernes pour les soldats. L'hôtel du commandant, réduit en cendre il y a un an, n'étoit pas encore rebâti.

Cette forteresse fut construite en 1756. On vouloit d'abord la placer sur la rive gauche de l'Onon, dans un angle qui est entouré d'une montagne escarpée au-dessus de l'Okscha. Mais avant d'entreprendre les travaux, on s'apperçut des inconvéniens qui résultent d'un pareil local. Les fortifications ne sont pas encore achevées, parce que les soldats de la garnison, qu'on emploie à ces travaux, sont en trop petit nombre. On a construit les maisons des habitans sur les bords du petit lac. Dix maisons habitées par

des colons en forment la plus grande partie. On a le projet de les augmenter, et de construire un faubourg avec des rues régulières. Le village d'Akschinskaia, composé de cinq maisons, étoit, avant 1755, dans la place où est aujourd'hui la forteresse; elles étoient occupées par des paysans qui avoient quitté les contrées du Schilki pour s'y établir. Ce lieu fut détruit et incendié par un parti de Mongols fugitifs qui surprirent les habitans par la vallée de Kourgoutéi, située dans le voisinage. On résolut alors d'y construire une forteresse pour défendre ce lieu et protéger les troupes légères qui devoient garder les limites. Ces Mongols, appelés autrefois KHARAZIRIK, se rendirent redoutables par leurs brigandages qu'ils poussèrent jusqu'aux frontières de la Russie. On enrégimenta alors quatre cents Toungouses et quatre cents Kosaques de Nertschinsk, pour garnir les postes de l'Onon et de l'Argoun. Ceux de Sélenguinsk et d'Irkouzk gardent ceux de la chaîne de montagnes qui servent de limites, auxquels on a joint un parti de Mongols soumis à la Russie; c'est le seul service auquel ces derniers soient assujettis. Cette troupe monte à mille sept cents hommes. On n'emploie que la moitié des troupes légères pour garder les postes des limites de la Daourie; chaque piquet est commandé par un caporal de troupes réglées; l'autre moitié est dispersée

par pelotons, qui campent de distance en distance, et sont toujours prêts à marcher au premier signal. Il n'existe encore que deux forteresses dans ce district, Akschinskaia et le nouveau Zouroukaïtou. On se propose d'en construire une troisième dans la distance qui les sépare, près de la petite rivière d'Ononborsa. On a déjà disposé du commandement de cette place, qui se nommera OUSTBORSINSKOÏ. On doit garnir ces limites d'une ligne de forteresses et de postes à l'instar de celles de l'Irtisch et de l'Obi; mais il se rencontrera des places dans plusieurs de ces contrées, où il ne sera pas possible d'approcher des montagnes, et qui, par conséquent s'opposeront à la construction des forteresses. Je passe aux distances qui séparent ces postes. Je les ai évaluées, d'après la démarcation faite relativement au nouveau plan de fortification.

Les places qui bordent la chaîne de montagnes où se termine la distance des limites de Kiakhta, et où commence celle d'Akschinski, sont :

Baltschikanskoï-Karaoul, à cent soixante verstes de Manshinskoï-Karaoul, le dernier poste qui dépend de Kiakhta. On n'en compte que cent quinze en traversant les montagnes en ligne directe.

Altanskoï-Karaoul, situé près du ruisseau d'Agouza à quatre-vingt-trois verstes de Baltschikanskoï.

Kirinskoï - Karaoul, près du ruisseau de Kira, à trente-six verstes du précédent.

Verkhnéi-Oulschounskoï-Karaoul, à quarante-deux verstes de Kirinskoï.

Mangouzoï-Karaoul. Les personnes qui ont été chargées de la démarcation prétendent qu'il est à trente verstes du précédent; d'autres assurent qu'il n'en est éloigné que de quinze verstes.

Nishnéi-Oulschounskoï - Karaoul est à quarante-cinq verstes de Mangouzkoï, et à trente d'Akschinskaia.

Le poste avancé de Toschtorskoï, à trente verstes d'Oulschounskoï, en suivant la route de la démarcation des limites.

Mogoïtouefskoï - Karaoul est situé près du lac Mogoïtou, à vingt-cinq verstes de Toschtor.

Dorolgouiskoï-Karaoul, à vingt-cinq verstes du précédent, et à peu de distance de l'Onon.

Koubouschaïtouefskoï-Karaoul, à trente-trois verstes du précédent.

Tschassoutschinskoï - Karaoul, à quarante-cinq verstes.

Kouloussoutaefskoï - Karaoul, à trente-cinq verstes.

Oudoumkaefskoï-Karaoul, à la même distance que le précédent, d'après la démarcation qui a été faite.

Tschindantouroukouefskoï-

Tschindantouroukouefskoï-Karaoul, à trente-cinq verstes. La ligne s'éloigne ici entièrement de l'Onon, et passe près de l'Argoun.

Klioutschefskoï-Karaoul, à trente-trois verstes du précédent.

Zagan - Oloïskoï - Karaoul, à cinquante verstes.

Le poste avancé de Soltouefskoï, à quarante verstes.

Abagaïtouefskoï-Karaoul, à cinquante verstes du Soltouefskoï, en prenant presqu'en ligne directe. On en compte quatre-vingt en suivant la route ordinaire. C'est le premier poste situé près de l'Argoun.

Kaïlassoutouefskoï - Karaoul, à cinquante verstes d'Abagaïtouefskoï.

Dourouefskoï - Karaoul, à quarante - neuf verstes du précédent.

L'ancien Zouroukaïtou, à vingt-cinq verstes. Ce n'est aujourd'hui qu'un poste.

Le nouveau Zouroukaïtou, appelé aussi Ouroulounggouiskoï, à vingt-six verstes de l'ancien.

Sorgolskoï - Karaoul, à vingt - six verstes. On n'en compte que dix-neuf en ligne directe.

Bourinskoï - Karaoul, à vingt - cinq verstes du précédent.

Borsinskoï-Karaoul, à dix-sept verstes.

Bouldourouefskoï-Karaoul, à environ vingt-un verstes de Borsinskoï.

Tscholboutschinskoï-Karaoul, et son village. Il est à dix-sept verstes du précédent, à douze verstes des forges d'argent de Nertschinskoï, et à quarante-cinq du fort d'Argounofskoï, qui est la dernière place des limites à l'est.

Cette ligne de places frontières est actuellement divisée en trois distances, qui sont sous les ordres des Commandans d'Akschinskaia, du nouveau Zouroukaïtou, et de la nouvelle forteresse que l'on doit construire près de l'Ononborsa. Ces commandans et ceux de la ligne de Kiakhta, prennent les ordres du département des limites de Sélenguinsk, qui a le gouverneur d'Irkouzk pour chef. Il est administré par une Chancellerie.

CHASSE AUX ANTILOPES.

Je séjournai à Akschinskaia jusqu'au 23 mai, pour observer cette contrée et chasser les antilopes au trac. Les Mongols appellent cette chasse ABLAKHOU, et les Russes OBLAVA; les Toungouses qui habitent les landes de la Daourie en font leur principale récréation. Ils choisissent à cet effet des contrées unies et ouvertes, situées vers une montagne, une rivière, ou une forêt pour que ces animaux soient obligés de s'y arrêter. Ils forment en automne, tems où les chevaux sont dans toute

leur vigueur, des compagnies de cent cinquante à deux cents chasseurs à cheval. Ils ont chacun un chien dressé et des chevaux de main, et sont armés d'arcs et de flèches. Cette chasse dure communément plusieurs jours. Arrivés au rendez-vous, trois ou quatre chasseurs, ayant bonne vue, vont en avant afin de découvrir le gibier de dessus les hauteurs ou les montagnes. Ils s'arrêtent pour attendre leurs compagnons, dès qu'ils apperçoivent des antilopes. A mesure que la troupe approche, ils lui font des signaux, ou bien ils font faire quelqu'évolution à leurs chevaux pour lui indiquer le lieu où les antilopes pâturent, et la manière dont il faut s'y prendre pour arriver jusqu'au troupeau. La compagnie se divise alors en plusieurs parties; chaque chasseur se sépare à la distance de soixante ou quatre-vingts toises l'un de l'autre pour former un grand cercle. Ceux des aîles avancent vers le lieu où pâture le troupeau, et ils cherchent à se cacher derrière les hauteurs jusqu'à ce que les antilopes soient entourées. Le cordon des chasseurs se resserre. Lorsque les antilopes veulent s'enfuir à leur approche, les chasseurs fondent sur elles, et seles renvoyent de l'un à l'autre, en les épouvantant par leurs cris et le sifflement des flèches (1) qu'ils lancent. Ils tuent de cette ma-

(1) Ces flèches sont armées d'un dard très-mince et bien

nière toutes celles qu'ils peuvent atteindre. Les peuples qui habitent les landes de la Daourie sont excellens chasseurs, parce qu'ils sont très-exercés et fort habiles à tirer au but. La chasse est plus heureuse lorsque l'on trouve une rivière ou une montagne boisée dans le voisinage du lieu où elle se fait. Ces antilopes ou chèvres des landes, n'entrent jamais dans l'eau, quoique poursuivies avec acharnement par les chasseurs et les chiens. Elles tâchent de se sauver en faisant des bonds et des sauts pour passer entre ceux qui les chassent. *Messerschmid* les appeloit donc avec raison, *capra hydrophobos* (1); et c'est à tort qu'on l'a blâmé de leur avoir donné ce nom. *Gmélin* assure qu'elles traversent quelquefois des rivières de leur propre mouvement, pour chercher des pâturages ou par un autre instinct, mais qu'elles ne le font jamais lorsqu'on les chasse. Les antilopes de la Daourie ont la même aversion pour toutes les forêts. Dès qu'elles sont chassées dans les bois, elles se trouvent si embarrassées qu'elles se frappent la tête contre les

---

aiguisé, qui a quatre doigts de large, et forme le carreau d'arbalête. Au dessous du dard est un bouton creux en os. Ce bouton a des trous qui reçoivent l'air. Elle forme, par ce moyen, un sifflement lorsqu'elle est lancée; son dard fait une large blessure, qui est très-meurtrière. Les Russes appellent cette flèche DVISTOUNI, et les Mongols DSE.

(1) Chèvre hydrophobe.

arbres, perdent entièrement haleine, et se laissent prendre avant d'avoir fait une course de cent toises. Elles ont par conséquent beaucoup de peine à échapper aux chasseurs dans tous les cas. On prend souvent dans ces chasses des loups et autres animaux carnassiers qui se trouvent enveloppés avec les antilopes. On aime beaucoup ces rencontres heureuses qui augmentent le profit. Si la chasse se fait dans une contrée entièrement ouverte et sans abris, les chasseurs de derrière sont obligés de se cacher jusqu'à ce que ceux des aîles, ayant bien enfermé les antilopes, les fassent refluer sur le centre en les serrant de près, ou bien en lançant leurs flèches, dont le sifflement les épouvante.

Je m'occupai, pendant les préparatifs de cette chasse, à observer les poissons de l'Onon, et les plantes de cette contrée, qui commençoient à pousser

Je vis dans les plaines qui avoisinent le fleuve, l'astragale biflore (1), la gentiane aquatique (2), la plus petite de toutes les plantes à fleurs qui croissent en Daourie, la primevère fa-

---

(1) *Astragalus biflorus, an astragalus (caulibus). radicatis scapis folia æquantibus, floribus gemellis, foliolis ovalibus sericeis, leguminibus teretibus, glabris, erectis. Flor. Sibir. IV, p. 54, n. 70, tab. 26, fig. 1.*

(2) *Gentiana aquatica.*

rineuse (1), et l'argentine fragaroïde (2), qui sont les fleurs ordinaires du printems. On appercevoit dans tous les fonds le peuplier baumier en fleurs. Ses boutons, qu'il conserve pendant tout l'hiver commençoient à tomber. Ceux-ci sont enveloppés d'une résine visqueuse et odoriférante, presque semblable au baume de la Mecque. Le sorbier des oiseaux commençoit aussi à fleurir ; la floraison tardive de cet arbre prouve l'influence du climat de la Daourie sur la végétation. Je trouvai près des montagnes beaucoup de violette aîlée et digitée (3), d'iris nain (4), et de scorzonère naine à feuilles larges et veinées (5) ; les fleurs des pavots à tige nue (6) étoient assez rares ; elles sont couleur de soufre, mais elles ne paroissent dans toute la Daourie qu'à la fin du printems. Lorsque les plants se trouvent dans des contrées ouvertes, leurs fleurs deviennent superbes et

---

(1) *Primula farinosa.*

(2) *Potentilla fragarioides.*

(3) *Viola pinnata et digitata, an viola acaulis foliis digitatis. Flor. Sibir. IV, p.* 100, *n.* 65, *tab.* 48, *fig.* 3. Sa description y est bien détaillée, et le dessin fort exact. *Gmélin* la donne comme une espèce particulière et invariable. Il paroît que c'est celle dont parle M. *de Haller*, dans son Stirp. Helv. vol. II, pag. 502, sp. 7.

(4) *Iris pumila.*

(5) *Scorzonera humilis.*

(6) *Papaver nudicaule.*

émaillent agréablement les campagnes. Toutes les plantes dont j'ai parlé et les arbustes étoient en pleine floraison ; d'autres commençoient seulement à pousser ; je remarquai parmi celles-ci la pédiculaire incarnate (1) qui abonde dans toute la Sibérie.

POISSONS DE L'ONON.

Les rivières qui baignent les campagnes de la Daourie, et se réunissent à l'Amour, sont peuplées de plusieurs espèces de poissons qu'on ne rencontre pas dans toutes les autres rivières de la Sibérie ; mais presque toutes ces espèces se trouvent dans l'Onon. Ceux que l'on pêche le plus souvent dans les rivières de la Daourie, sont deux espèces de ciprins, que les Russes de cette contrée appellent KRASNOPER (2) ; ils donnent le nom de KON (3) à l'autre espèce, à cause de la vivacité de ce poisson ; il faut être très-attentif pour le retenir dans les filets où on le prend. Ce dernier est d'un goût exquis. Ces deux poissons sont inconnus ailleurs. On y pêche aussi des petits barbeaux ; on n'en voit plus en Sibérie dès qu'on a quitté les bords de l'Iaïk. Ils sont assez abondans ; et on les appelle ici

---

(1) *Pedicularis incarnata.*

(2) Rougets.

(3) *Cyprinus leptocephalus et labeo.* Appendix, nos. 112 et 113.

SZAZAN comme en Russie. Ils ne diffèrent de la carpe du Volga que par leur petitesse, et sont plus délicats. Parvenu aux monts Ouralsks, on ne trouve plus en Sibérie le glanis ordinaire. On pêche ici un glanis appelé SOM. On n'y voit pas l'espèce connue en Russie, mais une plus petite que les Ichthyologistes nomment SILURUS ASOTUS. Il remonte de l'Amour dans l'Onon et l'Ingoda, un esturgeon ou ichtycolle, appelé ici KALOUGA. Je n'ai pas eu occasion d'en voir, parce qu'on ne les prend guères qu'en automne. Les détails que l'on m'en a donnés me font juger que c'est une espèce particulière. On le rencontre le plus communément dans la Schilka. Les brochets ordinaires ressemblent aux poissons de la Chine, ils ont une couleur d'or et tigrée; on pourroit les prendre au premier apperçu pour une espèce particulière. On pêche rarement dans l'Onon des esturgeons communs. On y prend aussi des taïmans et une grosse espèce de Morène (1), connue près du lac Baïkal sous le nom de MORSKOÏ-SIG. Je ne parle pas des autres petits poissons, je parmi lesquels je trouvai le Goléian (2), dont donne la description dans l'*Appendix*, n°. 111. On le voit dans tous les ruisseaux de cette

(1) *Salmo oxrynchus;* l'oxrynque des Ichthyologistes François.

(2) *Cyprinus rivularis.*

contrée, ainsi qu'une espèce de goujon (1). Le petit ciprin soyeux (2), poisson remarquable par la variété de ses couleurs, abonde dans les eaux stagnantes. On trouve des écrevisses dans les rivières de la Daourie, mais point en Sibérie dès que l'on a quitté les bords de l'Iaïk et de la Kama Elles sont de la longueur du doigt comme les petites écrevisses de sources, et un peu plus lisses que celles d'Europe. On n'apperçoit pas en deçà des montagnes les petites perches de rivière qui abondent dans les lacs situés à l'ouest de la chaîne d'Iablénoï. Plusieurs de ces lacs ne sont qu'à trente verstes de l'Ingoda en ligne directe. La petite perche de rivière et le poisson blanc ordinaire (TSCHÉBAKI) sont communs dans toute la Daourie. L'Onon, et plusieurs des rivières qui s'y jettent, et l'Ili sur-tout, roulent des coquilles à perles assez grosses, et beaucoup de myes des peintres. On pêche des moules de limon communes, et la conque anatifère dans les lacs et les fonds qui bordent l'Onon. Elles sont très-grosses, et leurs coquilles très-fortes. Je me suis procuré des coquilles des lacs de Scharanaï, qui sont au-dessous de l'Onon. Elles avoient une demi-aune de long et de trois à

(1) *Cobitis barbatula.* La franche barbotte des Ichthyologistes François.

(2) *Cyprinus sericeus.* Appendix, n°. 114.

cinq lignes d'épaisseur. Celles de neuf pouces de longueur sont communes. On prétend que l'Argoun charie un grand nombre de ces coquilles.

L'Onon coule sur un fond entièrement pierreux. Ses eaux, dans cette contrée, jettent sur leurs rives beaucoup de cailloux, qui sont de la nature de la cornaline, de la calcédoine, et du kascholon. Ces cailloux seroient précieux s'ils étoient plus gros, et pas fendus. On trouve aussi par-tout des morceaux de jaspe vert, jaune, rouge, et rayé. On prétend qu'il s'en rencontre de pareils dans les montagnes baignées par l'Onon. J'ai entendu dire que des cailloux beaucoup plus beaux et semblables au kascholon et à la cornaline, étoient encore plus abondans près de l'Argoun. Les pays où ces espèces de pierres sont les plus belles, sont les déserts de Gobéi dans la Mongolie ; ils passent pour la patrie du kascholon, dont le nom est Mongol (1).

On apporte en hiver, beaucoup de pelleteries à Akschinskaïa, telles que des petits-gris de la plus belle qualité, et très-foncés en couleur, qui ne le cèdent point à ceux de Nertschinsk et de Bargoun. On prend ces animaux dans

(1) KIA signifie beau et gentil en Mongol ; TSCHOLON, une pierre. D'autres personnes font dériver ce nom de KHASCH et de TSCHOLON, et appellent cette pierre KHASCH-ERDÉNI.

les montagnes élevées qui s'étendent entre l'Onon et le Tschikoï. On voit aussi beaucoup de zibelines dans cette forteresse.

§. XIII.

D'AKSCHINSKAIA A KOUSSOULATEFSKOÏ.

Du 23 au 30 mai.

Ruisseau de *Schilboungou.* — Poste avancé de *Toschtorskoï*, 25 verstes. — *Karaoul-Dorolgouefskoï* ou *Imalschinskoï*, 25 verst. — Grand lac *Zagan-Noor*, 10 verst. — Petit lac *Zagan-Noor*, 15 verst. — *Kouboukhaï-touefskoï-Karaoul*, 8 verst. — *Sassoutzchinskoï-Karaoul*, 45 verst. — *Tareï-Noor.* — *Koussoulatefskoï-Karaoul*, 35 verstes. — Observations sur le *Dshigguétéi*, cheval sauvage. — Observations sur l'*Ogotona*, espèce de lièvre.

Les Toungouses ayant fait une chasse dans le voisinage de Niishnéi-Oulschounskoï-Karaoul, m'apportèrent, le 23 mai, une assez grande quantité de chèvres des steppes ou antilopes (DSEREN). Il y en avoit de vieilles, de jeunes, des mâles, et des femelles (1). Je m'occupai

---

(1) *Nov. Comment. Act. Petr. tom. V*, *p.* 374. C'est l'*antilope gutturosa* de *Gmélin.* Syst. nat. p. 186.

le soir et le lendemain à les disséquer. Une chose remarquable dans ces animaux, et qu'on n'observe dans aucune autre espèce d'antilopes, c'est que le bouc a des cornes très-longues; son larynx est d'une grosseur si extraordinaire, que les vieux mâles paroissent avoir un goître énorme. Ils ont sous le ventre, vers la poitrine, une vaste bourse qui a une ouverture particulière; cette bourse ressemble parfaitement à celle du porte-musc, excepté qu'elle est vide. Elle se remplit peut-être de quelque matière, lorsque ces animaux sont en rut, ce qui arrive à la fin de l'automne; la femelle met bas ses petits au mois de juin, pendant la floraison du lys pomponium (SARANA). Ces jeunes antilopes s'apprivoisent très-bien, ainsi que le Saïga du Volga, lorsqu'on les élève. J'ai vu des antilopes se promener dans les cabanes des Toungouses, qui les laissent aller librement dans la campagne, parce qu'elles reviennent tous les soirs à leur étable. Lorsqu'elles sont poursuivies par des chiens, elles se sauvent auprès des personnes qu'elles apperçoivent. Les antilopes sauvages se mêlent volontiers avec les troupeaux de vaches et de veaux; j'en ai vu près d'Akschinskaia qui paissoient tranquillement avec eux, sans témoigner aucune inquiétude. Mais quand ces animaux sont dans les landes ouvertes, ils ont grand soin de ne pas se laisser approcher par un chasseur. On

assure qu'ils surpassent le Saïga pour la rapidité de la course.

Je reçus, pendant mon séjour, quelques oiseaux rares, dont plusieurs n'appartiennent en partie qu'à la Daourie. Je remarquai parmi ces derniers, le corbeau bleu (1), une pie-grièche (2), et une emberize (3) dont j'ai parlé.

Je quittai Akschinskaia le 25, et pris la route des limites en descendant l'Onon. Mon intention étoit de profiter de la belle saison pour aller observer les plantes des montagnes et plaines qui s'étendent entre l'Onon et l'Argoun. On passe, en suivant cette route, devant les corps-de-gardes des limites. Le sol du pays et le cours des rivières n'ont pas permis de les établir à des distances égales. Les Russes leur donnent le nom de MAÏAKI, et les Mongols celui d'OBO. D'après un ordre de la cour, les Kosaques Russes ont construit des maisons près de ces corps-de-gardes, et défriché des champs.

Après avoir passé le premier poste, la route d'Akschinskaia traverse la vallée de Kourgoutéi. Celle-ci partage une montagne boisée qui longe l'Onon à l'ouest. On s'éloigne ici du

---

(1) *Corvus cyanus.*

(2) *Lanius brachyurus.* Appendix, n°. 28.

(3) *Emberiza rutila.* Appendix, n°. 63.

fleuve pour suivre un ruisseau du même nom. Parvenu à la moitié du chemin, je m'arrêtai dans une plaine sablonneuse où l'Onon forme une nouvelle sinuosité. Je fis halte pour faire manger les chevaux près du petit ruisseau de Schilboungou. Ici l'Onon est bordé de rochers escarpés, et sur-tout vers sa rive gauche. Je vis dans la plaine sablonneuse, la cherlere en gazon (1), petite plante très-commune en Daourie, l'astragale applati (2) et le petit tussilage (3) dont j'ai parlé. Les chasseurs rapportèrent de leur course un oiseau que je n'avois jamais vu, un étourneau d'un superbe plumage (4); on ne le trouve point ailleurs qu'entre l'Onon et l'Argoun. Il se tient volontiers dans les broussailles de saule, et il se nourrit de vers et de feuilles de l'ail sauvage. La femelle pond dans les trous des rochers, et quelquefois dans les nids des moineaux sous les toits des villages. Ses œufs sont d'un vert foncé.

Je trouvai des hauteurs sablonneuses nues et boisées de pins jusqu'au ruisseau de Toschtor. Les Kosaques de Dorolgoui ou Toschtorskoï-Karaoul, ont formé ici un établissement. Ce village est situé au-dessous de l'embouchure

---

(1) *Cherleria sedoides.*

(2) *Astragalus depressus.*

(3) *Tussilago nana.*

(4) *Gracula sturnina.* Appendix, n°. 30.

du ruisseau, près d'un bras de l'Onon qui reçoit le petit ruisseau de Koudschin. Un poste occupé par des Kosaques Toungouses, qui campent dans des Iourtens, est au-delà des limites à plusieurs verstes au sud. Le Toschtor y reçoit le ruisseau de Mogoïtou, et plus bas celui de Marschiga. Sa rive droite est bordée de montagnes boisées. Les gardes de Kosaques Russes sont composées de dix hommes, mais elles n'en ont encore que quatre, parce que les gens mariés sont les seuls qui aient bâti des maisons. Les sinuosités de la route m'ont forcé de faire au moins quarante verstes, tandis qu'on n'en compte que vingt-cinq en ligne directe depuis la forteresse.

En quittant le poste de Toschtor, la lande sablonneuse garnie de pins est toujours la même; on y voit les mêmes plantes, et sur-tout l'astragale applati (1), qui étoit en pleine floraison et couvroit de vastes places. Je traversai une grande plaine couverte de gravier, qui s'étend jusqu'au ruisseau de Kourouldsha, et se perd dans une vallée de l'Onon, appelée KOUTKALTOU. On monte le Dorolgoui, montagne considérable qui se dirige au nord. Elle est boisée d'une forêt de bouleaux très-humide et très-froide. On entre dans une lande ouverte qui est d'abord montagneuse et garnie de ro-

(1) *Astragalus depressus.*

chers. On longe le ruisseau d'Imalscha, qu'il faut traverser plusieurs fois pour atteindre le second poste. Les Kosaques Russses y ont construit des maisons entourées de chevaux de frise. Les bornes des limites sont ici très-rapprochées. Ce poste est nouvellement construit; il étoit auparavant dans la vallée de Dorolgoui vers l'Onon.

Le ruisseau d'Imalscha dirige ici son cours vers la lande Mongole, en baignant le pied de la montagne dont j'ai parlé plus haut. Ses eaux étoient assez hautes dans ce moment. Il coule jusqu'au lac Taréi, situé à l'est, et qui est à sec; mais arrivé à son embouchure, ses eaux se perdent dans la terre. Le lac Taréi ne contient un peu d'eau que lors des premiers brouillards et pendant les pluies continues; elle s'évapore même bien vîte, et il ne reste plus que quelques mares salines.

J'avois résolu, depuis long-tems, d'envoyer M. *Sokolof* aux limites de l'Argoun et dans les montagnes élevées que traverse la ligne de démarcation, pour y observer les saisons, les plantes, et faire une collection de toutes celles qui croissent dans les montagnes de la Daourie. Les observations que je me proposois de faire ne me permettoient de voyager qu'à petites journées. Il étoit tems que M. *Sokolof* partît pour se rendre à sa destination, afin de profiter de la floraison des plantes des Alpes.

Son

Son expédition m'arrêta jusqu'au soir au poste d'Imalschinskoï, pour lui donner les instructions nécessaires. Je continuai ma route le 27. Il se sépara de moi près de Kouloussoutaï, poste dont je parlerai plus bas.

Depuis l'Imalscha, les montagnes nues prennent une pente plus douce, et à cinq verstes du poste, la route traverse une hauteur sur laquelle se trouve la borne de démarcation entre les empires Russe et Chinois. Cette borne consiste en un amoncellement de pierres, couvert de petits branchages. Toute cette colline est parsemée de pierres de jaspe d'un vert foncé veiné de rouge, et quelquefois demi-transparent; on en découvre par places les couches naturelles dans l'intérieur de la montagne; il est à présumer qu'il existe dans cette montagne plusieurs couches horizontales de cette superbe roche. De-là on passe dans un vaste vallon, entouré de montagnes unies. Son fond est occupé par un lac salin presqu'entièrement desséché, appelé ZAGAN-NOOR. Le lit uni de ce lac est composé d'une argile noire et tenace, à l'exception de sa partie méridionale, où elle est d'un gris moucheté. Cette argile est si dure, qu'on a de la peine à la détacher avec la bêche. Sa surface est garnie de sel amer blanc comme la neige, qui lui a fait donner son nom. Ce lac forme un demi-cercle du nord au sud. On découvre, à l'ouest du Zagan, et à plusieurs verstes de la route,

une colline de sable mouvant, qui a près de deux verstes de longueur. La plaine de cette contrée est entièrement sablonneuse, mêlée de gravier et d'argile. Elle conserve cette nature dans toute la lande qui entoure au loin le Taréi-Noor. Cette lande s'étend jusqu'au fleuve d'Ononborsa, et beaucoup plus loin dans les déserts de la Mongolie. A quinze verstes du grand lac Zagan, est le petit Zagan-Noor, de la même nature que le premier, et situé dans la même lande.

Je rencontrai déjà dans ce désert plusieurs jolies fleurs printanières. On y voit aussi beaucoup de buissons épars de saules et de caragan en arbre (1); les jets de cette plante n'ont qu'une aune de hauteur dans toutes les landes de la Daourie. Le feu, que l'on met tous les ans aux steppes tue les jeunes pousses, et les étés arides empêchent de prospérer celles qui ne sont pas entièrement détruites; ce qui fait que cet arbuste n'a que de très-petites feuilles dans cette contrée. Ce caragan est également exposé à la voracité des brebis, qui le broutent avec acharnement. Les Toungouses assurent que c'est cette nourriture qui rend leurs moutons si gros et si gras. Ils les appellent ALPATAND, nom qui a été adopté par les Mongols. Je puis affirmer qu'il n'existe, dans aucune partie du globe, d'aussi gros moutons qu'en Daourie;

(1) *Robinia caragana. Caragana arborea.* Lam. dict.

ils surpassent de beaucoup ceux des Kirguis. Je vis parmi les buissons deux petits iris, qui ont beaucoup d'odeur (1) (2), et deux astragales d'espèce rare (3) (4). Ces iris étoient très-abondans et en fleurs. J'y rencontrai aussi l'hémérocalle (5) et la stellere jasminoïde (6), dont les boutons à fleurs commençoient à paroître.

Les plantes salines, qui croissent autour des lacs, ne m'offrirent rien de remarquable, excepté la renoncule salsugineuse (7).

En quittant le petit Zagan-Noor, on traverse une colline sur laquelle on voit un fond salin et des pins épars. On arrive au poste de Kouboukhaïtou, nouvellement construit près du petit Khara-Noor; il étoit situé auparavant près du lac Kouboukhaï, qui est plus à l'est. Il en existoit un second dans la vallée de Sassoutschi. Kouboukaïtou est à trente verstes des

---

(1) *Iris an verna. Iris foliis linearibus, corollis imberbibus, fructu obtuse trigono, turbinato (scapo aphyllo unifloro) Gmel. Flor. Sib. I, p. 26, n. 26, tab. 5, fig. 1, opt. Iris humilis angustifolia cœrulea, testa seminali non rostrata alba ex Messerschm. Amman. ruth. n.* 134.

(2) *Iris dichotoma.* Appendix, n°. 271.

(3) *Astragalus leptophyllus.* Appendix, n°. 374.

(4) *Astragalus vesicarius.* Appendix, n°. 379.

(5) *Hemerocallis.*

(6) *Stellera chamæiasme.*

(7) *Ranunculus salsuginosus. Ranunculus repens, flore in caule singulari, fol. varie sectis. Amman. ruth. n.* 107, *tab.* 13, *fig.* 2. C'est avec le *ranunculus hederaceus* que cette espèce a le plus d'affinité.

bornes de limites placées au sud le long du lac Taréi, qui est renfermé dans la démarcation. On a été obligé de tracer les limites sur la rive septentrionale du lac Taréi, parce qu'on manquoit d'eau dans la partie méridionale de la lande. Les Kosaques Toungouses, qui habitent cette contrée, ne campent dans leurs iourtens que jusqu'à l'approche de l'hiver. Les Russes se sont transportés plus au nord vers l'Onon, parce que les landes méridionales ne sont pas propres à l'agriculture; les vents d'ailleurs y amoncellent une si grande quantité de neige en hiver, que les bestiaux ne peuvent y découvrir aucun pâturage.

J'avois résolu de coucher à Kouboukhaïtou; mais mon interprète, que j'avois envoyé en avant, m'ayant fait avertir que les Toungouses du poste de Kouloussoutaï avoient tué un *dshigguétéi*, cheval sauvage des steppes, je pris le parti de continuer ma route pour aller examiner cet animal remarquable, avant qu'il tombât en putréfaction : ce qui auroit pu arriver; car, depuis plusieurs jours, il régnoit de très-fortes chaleurs.

Je partis de Khara-Noor vers la brune. J'y entendis, comme dans la lande, le croassement désagréable d'un crapaud tigré, qui continua son chant jusqu'à minuit. Il se tient dans les lacs. Cette lande, et celles de l'Argoun, sont remplies de ces animaux.

On ne trouve ni chemin ni sentier tracés

dans toute la lande, où l'on ne s'oriente qu'au moyen du soleil. Mes guides s'égarèrent dans cette vaste plaine à l'approche de la nuit. Ils me conduisirent vers les limites de la Mongolie, à dix verstes au sud du poste où je voulois aller. Ils ne s'apperçurent de leur erreur qu'après avoir fait ce détour. L'obscurité n'étoit pas encore complète, et je les remis dans le bon chemin, avec le secours de ma boussole. J'arrivai avant le jour à Sassoutschinskoï-Karaoul, qui doit son nom à une vaste vallée (1), où les neiges s'amassent en hiver. Cette place est à peu de distance de deux lacs salins à moitié desséchés, situés un peu plus à l'ouest. L'un de ces lacs s'appelle BAIAM-ZAGAN (2), et l'autre GOUMBA - NOOR. On apperçoit ici des sommets de montagnes unies, composées de rochers dans le fond. Elles s'étendent parallèlement du sud au nord, entre le Dorolgoui et la vallée de Kouloussoutaï, qui est plus avancée. Cet espace a environ cinq verstes de largeur, et Sassoutschinskoï-Karaoul est situé dans son centre.

Je m'y arrêtai un moment, et partis pour me rendre à Kouloussoutaï. A huit verstes de distance de ce lieu, on atteint le Taréi-Noor, bas-fond uni et desséché. Il s'étend dans la Mongolie sur trente verstes de longueur et vingt de largeur. Le lit de ce vaste fond est assez

(1) SASSOU signifie de la neige en langue Mongole.

(2) Le riche blanc.

plat et uni, composé, en grande partie, de gravier et de pierres; le reste est une vase desséchée. On y découvre, dans plusieurs places, des couches de rochers saillans, qui forment de petites îles et des écueils. On y voit aussi, sur-tout vers la rive gauche, des flaques d'eaux salines et marécageuses, qui n'ont presque pas de fond solide. Le sol est en général salin, et l'on rencontre peu de places assez imprégnées de sel amer pour s'en appercevoir à la superficie du sol. Comme la végétation n'étoit pas commencée, il n'y avoit que de l'herbe aride et desséchée, et de l'absinthe. On découvroit cependant, près des rochers saillans, les buissons de nitraire (1), et de salicorne foliée (2), dont j'ai parlé dans le premier volume de mes Voyages, et qui jetoient même leurs premières pousses. J'y remarquai une groseille verte (3), qui ne croît qu'en Daourie, et près du Sélenga. Ses feuilles et sa fleur, qui forme grappe, commençoient à paroître. Son fruit est abondant, rougeâtre, plus petit, et plus doux que la groseille d'Europe. Il ressemble aux raisins de Corinthe, lorsqu'il est sec. Le bas-fond sablonneux, qui entoure le lac, étoit tapissé d'iris d'un bleu pâle (4), de

(1) *Nitraria.*

(2) *Salicornia foliata.*

(3) *Ribes diacantha.* Appendix, n°. 296.

(4) *Iris an spuria.* Appendix, n°. 274. J'en donne la

l'astragaloïde couchée (1), du dryas-géoïde (2), de l'astragale applati (3), et de plusieurs autres fleurs. J'y observai encore la potentille (4) bifurquée. Les feuilles de la plante étoient si maigres et si arides, qu'on les reconnoissoit à peine. J'ai souvent rencontré cette plante, dans le même état, en Daourie. Le phaca salinaire (5) commençoit à paroître. J'en ai recueilli des fleurs près du Taréi ; mais on ne le trouve, en Daourie, que dans cet endroit, et près du vallon d'Ourouloungoui, vers l'Argoun.

Le Taréi est bordé par une lande ouverte, qui s'élève peu-à-peu. Son sol est sablonneux, argileux, pierreux, et même garni de rochers dans certaines places. Plusieurs Toungouses prétendent que cette lande est l'extrémité du vaste désert de Gobée, qui s'étend jusqu'au Daléi-Noor ; la chaîne de montagnes, qui sert de démarcation entre l'Amour et la Léna, paroît être une continuation de la haute montagne de Khan - Oola, qui confine au nord la lande de Gobée ; on est obligé de la traverser

---

description, ainsi que celle de plusieurs autres espèces, parce que je ne me ressouvenois pas des noms que les botanistes ont donnés à cet iris et aux autres.

(1) *Phaca prostrata.* Appendix, n°. 383.

(2) *Dryas geoides.*

(3) *Astragalus depressus.*

(4) *Potentilla bifurca.*

(5) *Phaca salsula.* Appendix, n°. 387.

pour aller de Kiakhta à Pékin. On voit, à l'est du Taréi, une montagne de schiste noir peu élevée, dont les couches, presque perpendiculaires, filent de l'est à l'ouest. Cette montagne sépare le lac desséché en deux baies; celle située au sud-est s'appelle LE PETIT TARÉI. Le grand Taréi reçoit l'Imalscha, ruisseau dont j'ai parlé, qui vient de la Mongolie, et celui d'Ouldsa; mais ils se perdent tous deux dans le terrain à leur embouchure. Je trouvai aussi le lac sans eau, et en partie à sec. On ne voit aucunes sources ni flaques d'eau vers ses rives méridionales et orientales.

Le poste de Koussoulatefskoï est situé dans un fond du même nom, baigné par trois marais, dont les eaux sont un peu saumâtres. On y voit plusieurs grandes places chargées de beaucoup de sel amer et de natrum. Les Toungouses, qui font le service, sont campés dans des iourtens. On a bâti une caserne sur une éminence voisine, et on l'a entourée de chevaux de frise. Cette caserne a été tellement ruinée l'hiver dernier, qu'elle n'est plus habitable. Cette destruction provient d'une source qui s'est fait jour sous ces fondemens : ce qui arrive souvent dans cette contrée, dans des places qui sont entièrement à sec.

Les Kosaques Russes ont formé un établissement près de l'Onon, à trente verstes au nord de Koussoulatefskoï - Karaoul. La route qui y conduit traverse un vallon continu, nommé

aussi KOUSSOULATEFSKOÏ. On trouve un autre marais dans ce vallon, à quinze verstes du poste; il est si abondant en natrum, qu'il paroît couvert de neige. Ce marais est presqu'à sec. On y voit plusieurs autres places salines. Le lac Boulgoundak est à cinq verstes de celui de Kouloussoutaï; ses eaux sont blanches sur les élévations qu'on apperçoit au midi, tandis que ses rives septentrionales sont composées d'une argile blanche très-chargée de sel. Les Toungouses y établissent communément leur poste en été. Il existe au nord du Taréi, vers la partie occidentale du vallon de Kouloussoutaï, deux autres petits lacs séparés par une petite montagne. Ils portent également le nom de ZAGAN-NOOR.

On rencontre encore quelquefois, dans les steppes arrosées par le Taréi, le cheval sauvage que les Mongols appellent DSHIGGUÉTÉI (1). On rapporte qu'ils se tiennent par nombreux troupeaux dans la Mongolie, et sur-tout dans la vaste lande de Gobée, qui manque d'eau. On rencontre rarement, dans ces contrées, ces animaux par troupes, conduits par un vieil étalon, depuis l'établissement des nombreux postes qui défendent les frontières de la Russie. Ces troupeaux étoient composés de dix à trente jumens, et même plus. On ne les apperçoit aujourd'hui qu'un à un. Ce sont des

(1) Longue oreille.

jumens égarées, ou de jeunes chevaux entiers chassés par les étalons, qui franchissent les limites de la Mongolie. On n'en trouve plus aucun lorsque l'on quitte les steppes méridionales du Taréi-Noor, et l'angle qui forme l'extrémité de la contrée d'Argoun, près d'Abagaïtou.

Le dshigguétéi n'est ni cheval ni âne; sa conformation prouve que c'est une espèce particulière, qui tient des deux, comme le mulet. C'est par cette raison que *Messerschmidt* l'a appelé mulet fécond (1). Ce savant est le premier qui ait fait connoître cet animal. On ne doit pas le regarder comme androgyne; on observe dans sa constitution beaucoup de parties qui lui sont propres. Il est d'une plus belle conformation que le mulet ordinaire. On ne doit pas le confondre avec l'âne des steppes, nommé KOULAN par les Kirguis occidentaux; les détails certains que je me suis procurés sur ce dernier m'ont convaincu qu'il étoit l'âne sauvage, l'onagre des anciens. Le koulan se tient par troupeaux dans les landes montagneuses de la Tatarie occidentale, comme le dshigguétéi dans les déserts de la Mongolie. Celui-ci a des beautés qu'on ne remarque pas dans le koulan. Il est très-effilé, et fort léger; il a les membres très-déliés, l'air vif et sauvage,

---

(1) *Mulus dauricus fœcundus*. C'est l'*equus hemionus* de *Gmélin*. Syst. nat. p. 210. *Lam.*

et un superbe poil. Ses oreilles sont mieux proportionnées que celles du mulet, et plus droites. Sa tête est un peu lourde, et son sabot ressemble à celui de l'âne. Il a encore deux autres petites imperfections, qui le défigurent ; c'est le dos long et carré, et la queue de vache, comme l'âne. Il est de la force de notre bidet, c'est-à-dire, un peu plus vigoureux que le mulet de petite espèce, avec une tête un peu forte, le poitrail large et carré du bas, et la poitrine un peu resserrée. L'épine du dos n'est pas effilée comme celle du cheval, mais un peu concave et ronde, moins droite et moins carrée que celle de l'âne, courbe en dehors, basse et raboteuse. Ses oreilles sont plus longues que celles du cheval, et plus courtes que celles du mulet ordinaire. Sa crinière, courte et crépue, ressemble à celle de l'âne. Ses cuisses de devant sont étroites, et, comme son poitrail, moins charnues que celles du cheval. Sa croupe est plus effilée. Tous ses membres sont très-déliés, et cependant assez hauts. Le poil est d'un jaune rembruni assez clair ; il a le nez et l'intérieur des membres d'un jaune roux ; la crinière et la queue noirâtres ; l'épine du dos est marquée dans toute sa longueur d'une jolie bande ou rainure d'un brun noir, qui s'élargit un peu au défaut des reins, et se rétrécit beaucoup vers la queue. Lorsque le dshigguétéi est sur ses jambes, il porte la tête très-droite, et le nez tout-à-fait au vent,

quand il est en course. Le dshigguétéi, que j'ai disséqué à Kouloussoutaefskoï, étoit une jument de trois ans. On l'avoit tuée dans la lande, où elle étoit seule. Les Toungouses avoient abattu, peu de jours auparavant, deux jeunes étalons, et les avoient mangés; ils en préfèrent la chair à tout autre gibier. Ces animaux avoient déjà quitté leurs longs poils frisés d'hiver, qui sont un peu plus roux, et avoient leurs nouveaux poils, qui étoient courts, très-lisses, et lustrés.

On s'accorde à penser que le dshigguétéi surpasse à la course tous les autres animaux : aussi le meilleur cheval ne le vaut-il pas. On ne peut le prendre que par la ruse, et en se mettant en embuscade. Le chasseur est obligé d'avoir le vent sur l'animal, et de se cacher jusqu'à ce qu'il l'approche d'assez près pour le tirer. Lorsqu'un troupeau de dshigguétéis apperçoit un danger, découvre un chasseur couché par terre, ou qui marche courbé, l'étalon, qui lui sert de conducteur, se met aussitôt à sauter trois fois en rond vers l'objet qui l'épouvante, et s'enfuit avec le troupeau. Par ce moyen, il est beaucoup plus facile de tuer l'étalon qu'une jument. Si on le jette à terre, le troupeau se disperse, et il est probable que l'on attrapera alors dans la contrée quelques-unes des jumens égarées.

On ne pourroit se procurer de meilleurs bidets que ceux de cette espèce, s'il étoit pos-

sible de l'apprivoiser ; mais elle est d'un naturel assez sauvage pour ne pouvoir être domptée. Les Mongols, et tous les peuples nomades de l'Asie, n'auroient probablement pas été tant de siècles sans essayer d'élever les jeunes poulains qu'ils prennent pour les dompter, et les rendre propres à leur usage. Un Kosaque, de Nertschinsk, ayant pris un de ces poulains près des limites, l'a nourri pendant plusieurs mois, et a voulu l'apprivoiser. L'animal resta sauvage, malgré toutes ses peines, et a fini par se tuer lui-même, en sautant et se débattant. Je suis persuadé qu'on y réussiroit, si l'on pouvoit prendre ces animaux peu de jours après leur naissance. On devroit faire cet essai ; mais ce ne seroit qu'autant que le gouvernement ordonneroit aux Toungouses, qui habitent le pays situé entre le Taréi et le Dalaï-Noor, de se procurer de ces jeunes animaux. Plusieurs années suffiroient pour achever cette expérience. Si on parvenoit alors à dompter et à employer un animal aussi utile pour la course, on s'assureroit bientôt de la race, en accordant une récompense à ceux qui se chargeroient de ce soin pénible.

M. *Sokolof* me quitta à Kouloussoutaï ; il prit sa route par Zouroukaïtou pour se rendre à Argounofskoï. Je séjournai à Kouloussoutaï jusqu'au 31 mai, pour y rédiger toutes mes observations d'histoire naturelle, et sur-tout celles du règne animal ; je n'y pris pas un seul

moment de repos. Je m'y procurai beaucoup d'oiseaux rares et nouveaux qu'on ne voit point ailleurs. Je donne la description des plus beaux dans mon *Appendix* (1). Plus la contrée, près de l'Argoun, est couverte de flaques d'eau et de petits lacs, plus elle abonde en toutes sortes de gibier d'eau, sur-tout en grues, non seulement de l'espèce ordinaire, mais aussi celles des Indes (2), et celle appelée DEMOISELLE DE NUMIDIE (3) par les Ornithologistes. L'outarde y est également très-commune et très-grosse. Les Mongols nomment l'outarde mâle SAKHALTOU, à cause des superbes plumes qui lui forment une barbe. Cet animal a un petit trou sous la langue, qui sert d'ouverture à une bourse aqueuse de la grosseur d'un œuf d'oie, et qui pèse souvent plus de trente livres. On ne connoît point ici la petite outarde.

On rencontre dans ces landes un petit animal très-remarquable, qui abonde davantage près du Sélenga, et connu en Daourie sous le nom Mongol d'OGOTONA. Il ressemble beaucoup au lièvre de terre de la petite espèce (4),

---

(1) *Motacilla cyana*, *alauda mongolica*, *charadrius mongolus et Alexandrinus*, *Trynga ruficollis*. Appendix, nos. 44, 50, 78, 81.

(2) *Ardea antigone*.

(3) *Ardea virgo*.

(4) *Lepus pusillus*. On en a donné une description et un dessin imparfaits dans les *Nov. Comm. Acad. Petrop. vol. XIII*, *p.* 531, *tab.* 3.

dont j'ai parlé dans le premier volume, et au lièvre des Alpes (1), dont j'ai fait mention dans le second. Ces derniers sont aussi très-nombreux dans les froides montagnes de la Daourie. Ces trois animaux ne diffèrent pas plus entr'eux que le lièvre ordinaire du lapin. Le lièvre de terre de Daourie est à-peu-près de la même grosseur que le lièvre des Alpes; mais son poil, d'un gris jaunâtre, est beaucoup plus doux. Il a de grandes oreilles rondes comme les deux autres espèces, la tête ramassée, les jambes courtes avec les articulations ordinaires; mais il n'a pas de queue. Ses parties internes, son allure, et sa voix ont beaucoup de conformité avec le petit lièvre des Alpes. Il choisit de préférence les montagnes et les landes pour y construire des terriers, qui ont plusieurs issues et des galeries. Il n'en sort qu'à la brune et vers midi, pour pâturer et manger l'écorce du poirier sauvage de Daourie (2): ce qui l'attire dans les îles et sur les rives des fleuves où cet arbre croît le plus volontiers. On les entend crier, matin et soir, dans les contrées où ils abondent. En automne, ils rassemblent du foin près de leurs terriers, et ils en forment de petites meules rondes d'environ un pied de diamètre. Ce foin est composé de toutes sortes d'herbages, mais sur-tout de la véronique

(1) *Lepus alpinus*.
(2) *Pyrus baccata*.

grise des montagnes, et des feuilles de la pulsatille. Toutes les communications de son terrier sont bouchées avec la véronique; il a grand soin d'apporter des provisions de la meule, lorsque le tems est beau et serein. Ce petit animal est fort exposé aux attaques du MANOUL (1), qui en fait sa principale nourriture. Je donne dans l'*Appendix*, nos. 2 et 3, la description de l'ogotona et celle du manoul.

§. XIV.

DE KOUSSOULATEFSKOÏ A ADON-SCHOLO.

Du 30 mai au 2 juin.

Magicienne Toungouse. — Rivière d'*Onon-Borsa*. — *Oudoumkaefskoï-Karaoul*, 15 v. — *Tschindantouroukouefskoé-Karaoul*, 35 verst. — Montagne d'*Adon-Scholo*.

Le 30, je m'amusai à voir les tours d'une magicienne Toungouse fort habile, qui demeuroit chez ses parens. Elle se rendit, à la brune, près d'un feu que l'on entretenoit devant une tente. Elle étoit suivie de plusieurs jeunes garçons, qui portoient ses habillemens, son tambour magique, ses crosses, et environnée de jeunes femmes et de filles, qui devoient l'accompagner dans son chant. Elle se mit toute nue devant le feu, pour passer sa robe de magicienne, qui ressembloit beaucoup à celle des devins de Khorintzi. C'étoit une

(1) Chat sauvage des steppes, assez commun en Daourie.

robe

robe de cuir, garnie d'une quantité de colifichets en fer et en laiton, et ornée d'un grand nombre de bandes colorées en forme de serpens, qui pendent le long des épaules. Une sonnette est suspendue à l'une de ces bandes. Le bonnet, qui étoit de cuir, n'avoit point d'oreilles en fer comme les autres; mais la magicienne portoit, en revanche, sur les épaules des oreilles de fer, qui ressembloient à des grenouilles. Son tambour avoit plus d'une aune de diamètre. Il fallut le tenir long-tems auprès du feu pour le tendre. Elle le prit dans ses mains, se plaça, au nord, près du feu, fit ranger devant elle, sur une même ligne, le chœur des femmes et des filles, tandis que les hommes formoient un cercle à l'entour. Elle se tourna vers le nord pour réciter ses imprécations d'une voix effrayante. Ensuite elle donna son tambour à son mari pour en jouer, se mit à sauter, en tenant ses crosses d'une main, et en faisant mille contorsions. On la vit hors d'elle-même, après avoir poussé des hurlemens, et contrefait le cri du coucou, et d'autres aussi désagréables. Elle se fit faire une question, et elle y donna une solution assez vraisemblable, tandis que les femmes chantoient en chœur. Après avoir demandé de l'eau-de vie, et promis de répondre aux questions qu'on pourroit lui faire, elle finit par dire qu'elle n'avoit que trois esprits à sa disposition ce soir, et chacun seulement une fois. Le pre-

mier demeuroit à l'ouest, le second à l'est, et le troisième au nord; et ne pouvant résoudre que deux questions, elle pria la compagnie de ne pas lui en faire davantage. S'étant retournée à l'ouest, elle recommença ses imprécations, invoqua son esprit aërien, *Daroldshé*, regarda la lune plusieurs fois, en portant la main au-dessus des yeux, et fixant cet astre avec attention. Pour répondre à la dernière question, elle commença ses chansons magiques, le visage tourné à l'est. Elle répondit avec la plus grande justesse à mes trois questions, quoiqu'elles fussent entortillées; je présumai même que mon interprète avoit deviné mes idées, et en avoit fait part à cette femme. Les Toungouses m'assurèrent qu'elle n'avoit jamais reçu de leçons d'aucun magicien, et qu'elle s'étoit formée d'elle-même, après avoir vécu long-tems fille dans une grande mélancolie. Les Kosaques m'affirmèrent au contraire qu'elle avoit eu pour instituteur un vieux magicien, qui demeuroit près de l'Onon. Ils ajoutèrent que ce devin n'exerçoit plus son art, parce que des savans, qui voyageoient dans ces contrées, s'étoient emparés de ses habits.

Je traversai, le 31 mai, une contrée aride et un peu montagneuse. Après avoir passé la première côte, on laisse sur la gauche un marais salin, appelé KONGOÉ, maintenant à sec. Un sel terrestre, très-beau et très-blanc, en couvre le fond. Ce sel, qui contient beaucoup de na

tron, forme des cristaux de sel de glauber. Tout ce qui avoisine ce fond, quoique garni de verdure, est plus ou moins couvert et imprégné de sel. J'y vis beaucoup de plantes en fleurs. Les places humides étoient tapissées en rouge des fleurs de la primevère des jardins à feuilles unies et crenelées, dont le limbe de la fleur est uni (1), et de la primevère à feuilles rondes (2); cette dernière étoit moins abondante, parce qu'elle fleurit plus tard. J'y remarquai une petite espèce de dent-de-lion, avec des fleurs pâles et jaunes; la violette à feuilles ailées et lancéolées (3) y étoit fort commune. Les endroits, plus secs et sablonneux, m'offrirent le sophora lupinoïde (4), et la stellere jasminoïde (5) : ces deux plantes, qui commençoient à fleurir, sont très-communes en Daourie. Un bel iris (6), blanc de lait, et une pédiculaire jaune de soufre (7), commençoient aussi à montrer leurs fleurs dans ces mêmes places. Je n'ai vu ces deux dernières plantes dans aucune autre contrée. Les Russes, qui habitent la Daourie, font un grand usage de la racine de la stellere, quoiqu'elle soit très-

---

(1) *Primula farinosa.*
(2) *Primula rotundifolia.*
(3) *Viola pinnata et lanceolata.*
(4) *Sophora lupinoides.*
(5) *Stellera chamæiasme.*
(6) *Iris lactea.* Appendix, n°. 273.
(7) *Pedicularis flava.* Appendix, n°. 339.

violente, et qu'elle ait déjà tué beaucoup de monde. Cette racine ressemble bien plus à une figure humaine que celle de la mandragore ou de l'arum. On y distingue quelquefois une tête et des bras assez bien conformés; et c'est par cette raison que les Russes l'ont appelée MOUKHIK-KOREN (1). Elles deviennent grosses comme des carottes en vieillissant, et leur effet est alors beaucoup plus violent. Une forte pousse de cinquante à cent jets. En considérant la beauté des corolles de ses fleurs odoriférantes, on ne soupçonneroit jamais leur dangereux effet. La fleur est d'un pourpre foncé en dehors, et rarement d'un jaune de soufre. L'intérieur est blanc, les bords blancs des corolles forment, avec le bouton rouge ou jaune du milieu, un effet charmant. Les jeunes Toungouses se mettent sur la tête une couronne faite avec cette plante renversée. Cet ornement leur sert de bonnet. On trouve assez fréquemment, dans les corolles, des fleurons simples, qui paroissent composés de deux; ils ont deux graines, neuf pétales, et dix-huit étamines sur deux lignes.

Lorsque l'Onon-Borsa est couvert de glace au commencement de l'hiver, on remarque, dans les places humides et dans les prairies, que les eaux du fleuve grossissant, soulèvent le gazon, et s'y gèlent. Au printems, ce gazon

(1) Racine humaine.

reprend son assiette, quand cette glace se fond. La même chose arrive près de l'Argoun. On y voit tous les ans le terrain hausser et baisser. Ce fait est regardé comme un prodige ; c'est ce qui a engagé *Gmélin* à en parler dans ses *Voyages, tom. II, pag.* 79.

Le Borsa, qui n'est pas très-large, n'a de l'eau qu'au printems. Ses rives, dans ces contrées inférieures, sont entièrement dénuées d'arbres, ainsi que toutes les montagnes voisines. On avoit autrefois établi les forges de cuivre de Kourensélinskié dans les contrées supérieures, parce que le pays qui avoisine le Borsa est boisé par place de pins, et sur-tout de bouleaux noirs (1). Cette petite rivière a un cours si lent en hiver, que ses eaux se putréfient sous la glace. J'attribue cette putréfaction en partie au limon gras, aux sels amers

(1) On ne voit point le bouleau noir dans toute la Sibérie, excepté en Daourie, et même il ne paroît d'abord qu'entre l'Onon et l'Argoun. On ne trouve aussi le premier noisettier qu'au-delà de l'Argoun, le chêne près de l'Amour et sur la montagne de Kingan, qui sépare l'Argoun du Naoun. Ce bouleau croît avec le bouleau ordinaire, mais sa croissance est totalement différente. On assure que le peuplier noir est plus abondant que l'autre dans la partie sud de la Tatarie orientale. Il devient très-touffu et forme la boule. Son bois se tord ; il est jaune. Son écorce est grise et fendue. Elle jette, comme le pin, des croûtes foliées et noirâtres. Ses feuilles ont plus de conformité avec celles du bouleau arbuste, dont je donne la description, *appendix*, n°. 403, qu'avec celles du bouleau blanc.

et au natron dont le sol est imprégné. La même remarque peut s'appliquer à plusieurs autres fleuves et rivières de la Sibérie.

J'atteignis le poste situé à quinze verstes de Kouloussoutaï, en côtoyant toujours le fond baigné par l'Onon. Il est situé dans le vallon d'Oudagataï. Les Russes ont changé son nom en celui D'OUDOUMKAEFSKOÏ, à cause de leur prononciation. J'y changeai de chevaux, et continuai ma route, sans délai, pour me rendre à Tschindan-Touroukouefskoï-Karaoul. J'ignore par quel motif les ingénieurs, chargés de tracer la ligne de démarcation, ont compté trente-cinq verstes entre Kouloussoutaï et Oudagataï. Il est aisé de s'appercevoir, à vue d'œil, et encore mieux la montre à la main, qu'il n'y en a que quinze.

La route de Tschindantourouk ne quitte point le fond charmant qui forme le lit du fleuve. Il offroit, en ce moment, une campagne émaillée de fleurs du printems. J'y vis trois espèces de grues, et beaucoup d'oiseaux de rivière. A vingt-sept verstes du ruisseau d'Oudagataï, on trouve, dans le bas-fond, un rocher escarpé, situé près du Borsa; les Toungouses l'appellent KIROÉ (1). On découvre, à la superficie de ce rocher, plusieurs fragmens d'une matière métallique noire. Ces morceaux déposent en faveur de l'existence des métaux;

(1) Grue.

mais on n'a pas encore cherché à s'en assurer. Je remarquai, sur ce même rocher, la belle potentille (1), qui étoit en fleurs; j'observai à sa base, parmi les orties qui l'environnoient, la jusquiame physaloïde (2). Les Toungouses tirent parti de sa graine narcotique; ils la grillent comme le café, et en boivent la décoction à leur déjeûner. Les habitans de la Daourie prennent en guise de thé la feuille de la clématite blanche (3), qui croît ici en abondance. On atteint, à cinq verstes, une caserne bâtie en bois, et plusieurs cabanes situées sur la rive opposée du Borsa. Cet établissement a été formé pour les Kosaques, qui gardent le lac salin, à sept verstes au sud-ouest. Les ouvriers, qui récoltent le sel pendant l'été, y logent également. Le poste de Tschindantourouk est sur le Borsa, à quelques verstes plus loin. Il doit son nom à plusieurs petits lacs plus au sud vers les limites. Sa situation n'est pas fort avantageuse, parce que les eaux et les pâturages y manquent. D'ailleurs ces landes ouvertes sont exposées, en hiver, à de furieux ouragans. Ils amoncellent les neiges au point qu'on ne peut y entretenir aucuns bestiaux : aussi les Toungouses ne s'y arrêtent-ils que dans la belle saison. Ils campent sous leurs iourtens, et dé-

(1) *Potentilla sericea et multifida.*

(2) *Hyoscyamus physaloides.*

(3) *Clematis hexapetala.* Appendix, n°. 337.

filent vers le Kouitoun - Boulak, à l'approche de l'hiver. Cette source froide, située à dix verstes de-là, vient du nord. Les Kosaques Russes y ont commencé un établissement, et construit déjà plusieurs cabanes.

En quittant Oudagataï, on apperçoit déjà, au-delà du Borsa, l'Adon - Scholo, montagne saillante, qui présente beaucoup de rochers en pointe. Les *argali*, ou moutons sauvages, sont encore assez communs dans ces montagnes, et dans celles situées au sud - est du Borsa, qui longent les limites jusqu'à Abagaïtou. Ces dernières sont entièrement composées de rochers arides. L'argali est très - sauvage, et fort difficile à prendre en été. J'avois envoyé en avant de Tschindantourouk des interprètes pour faire rassembler des chasseurs Bouriats, voisins de la rivière d'Aga. J'avois déjà fait la même chose en partant d'Arschinsk pour me rendre au poste de Soktoui. Je trouvai, à mon arrivée, soixante chasseurs à cheval, bien montés.

Le 1er juin, je traversai le Borsa pour aller à la montagne d'Adon-Scholo, à environ vingt verstes de Tschindantouroukouefskoï. La rivière étoit très-forte, à cause des neiges, qui commençoient à fondre dans les montagnes. Je fus obligé de faire décharger ma voiture près du poste établi pour la garde des sels, et de placer mes équipages sur des chameaux, qui les passèrent. Des hommes chargèrent la voiture sur leurs épaules, et la portèrent sur l'au-

tre rive. En quittant le fond salin du Borsa, on trouve d'abord des collines en pente douce, qui sont toutes nues : du sable et du gravier couvrent leur surface; mais l'intérieur est composé de roche. La montagne, située derrière ces collines élevées, s'étend au plus à vingt verstes de l'est à l'ouest entre l'Onon et le Borsa, qui se réunissent peu après. Cette montagne s'incline de tous côtés, en pentes douces et unies, vers le fond salin de Borsa, et les vallons ouverts qui l'en séparent. Ces pentes n'ont rien de métallique, à l'exception de leur terreau. La chaîne est formée par des montagnes nues, qui s'élèvent de plus en plus. Dans les places les plus élevées, elles sont coupées par de profonds vallons escarpés, et présentent des cimes saillantes, remarquables par leurs pointes. Les rochers représentent des ruines et des grottes charmantes, des portiques entassés et formés par d'énormes masses de roche, des murailles, et autres figures semblables. Plusieurs de ces montagnes sont hérissées de petits rochers, qui ressemblent, de loin, à des chevaux, des chameaux, et des bestiaux qui pâturent. C'est la raison qui a engagé les Mongols à appeler cette montagne ADON-SCHOLO (1). On y trouve deux cavernes, qui n'offrent rien de remarquable, quoique *Gmélin* ait parlé de l'une dans ses *Voyages en Sibérie, tom. II*,

(1) Rochers semblables à dés troupeaux.

page 110 et suiv. Les roches granitelles, qui constituent cette chaîne de montagnes, tombant en efflorescence, forment toutes ces figures. La plupart des montages de la Daourie sont de granit. L'Adon-Scholo est formé de fortes couches et d'énormes masses de roches plates, entassées les unes sur les autres, qui présentent un angle presque demi-droit vers le sud ou le sud-est. Cette inclinaison de couches, que j'ai remarquée dans plusieurs montagnes de la Daourie méridionale, rend ces montagnes plus douces que celles du nord, qui sont escarpées et hérissées de rochers.

Une éminence de la partie orientale de cette chaîne fait face au vallon de Dshiran-Tschoungourouk. La roche qui la compose est une pierre de sable grossière, dans laquelle on trouve des cristaux de schorl, les uns verts et les autres couleur d'eau. Ceux-ci ressemblent beaucoup, par leur forme prismatique sillonnée, aux émeraudes du Brésil. Cela provient de ce que cette pierre tombe en effervescence à la superficie; on en voit même de dispersés sur le terrain. Les Toungouses, qui vont à la chasse, en rapportent à leurs enfans pour leur servir de joujoux. Les Toungouses m'en ont procuré beaucoup plus que si j'avois été en chercher moi-même, parce qu'ils se trouvent assez disséminés. Malgré leur ressemblance avec les émeraudes du Brésil, elles n'ont rien d'électrique; je m'en suis assuré par différens essais.

Je n'ai jamais vu, de ma vie, un désert aussi agréable que celui de ces montagnes, où je me trouvai au printems. La diversité des rochers, leur forme particulière, les vallons tapissés de verdure qui séparent les montagnes, les bois, et les bosquets, qui garnissent la partie septentrionale de la plupart de ces montagnes, en serpentant depuis leurs sommets jusques dans les vallons, le grand nombre de chevreuils, de gibier, et d'oiseaux de toute espèce, tout y charme la vue. Ces montagnes abondent aussi en plantes; celles qui garnissent la partie méridionale étoient en pleine floraison. J'étois si enchanté de ce superbe spectacle, que je résolus d'y passer la nuit. Je campai près d'une source. Il n'en existe que deux dans toute l'étendue de ces montagnes.

J'employai toute la journée à escalader et à parcourir les montagnes, sans prendre un quart d'heure de repos. Cette contrée abonde en bêtes fauves, et sur-tout en chevreuils; on y voit aussi le bouquetin, dont j'ai parlé. J'en rencontrai un troupeau de sept dans un vallon; mais ils prirent la fuite avec une précipitation étonnante, en faisant des sauts terribles d'un rocher à l'autre, dès qu'ils m'apperçurent sur le rocher, autour duquel j'avois marché. Ces montagnes sont très-peuplées de loups, de renards, de korsaks, et de chats sauvages tigrés, appelés MANOUL. Ces chats sont bien plus communs près du Sélenga, et sur-tout près du

Dshida. On voit, dans ce canton et dans toutes les contrées méridionales de la Daourie, deux espèces de lièvres; savoir, le lièvre ordinaire, nommé par les Mongols SCHANDAGA et le TOLAÏ. Ces deux espèces existent aussi près du Sélenga. Le premier y devient blanc en hiver, et l'autre y prend une robe grise. Le Tolaï a la tête plus petite et plus longue, le dessus de la queue noir, et ne ressemble en rien au lapin d'Europe. Lorsqu'on le chasse, il court toujours en droite ligne, sans faire de détours, comme le lièvre ordinaire. Habitant les landes, et ne se creusant pas de terrier, comme les lapins, il cherche de préférence les buissons, et sur-tout ceux du petit acacia; quand on le poursuit, il se réfugie dans un terrier de marmotte, ou dans un trou de rocher.

Les oiseaux d'espèces rares que je vis ici sont le grand vautour barbu (1), appelé IELLOO par les Mongols; j'en apperçus deux sur le rocher le plus élevé, qui étoit en même tems le plus inaccessible. *Gmélin* en a fait mention sous le nom d'aigle blanc; le corbeau de montagne (2), et deux espèces de pigeons de montagne, qui, dans cette contrée et près de l'Onon, font leurs nids dans les trous et les fentes des rochers. L'un ressemble tout-à-fait à la tourterelle, et le second, beaucoup au biset, excepté qu'il est plus petit, et que les plumes

(1) *Vultur barbatus.*

(2) *Corvus graculus.*

de la queue sont traversées par une large raie blanche. J'y remarquai encore le beau merle de roche (1) d'un jaune vif, une piegrièche à queue rouge (2), un rossignol de montagne (3), qui chante la nuit comme le rossignol d'Europe, une petite fauvette (4), qui a un chant agréable, et trois espèces d'hirondelles. L'une est l'hirondelle de montagne des monts Altaïsks; l'autre, l'hirondelle de cheminée. Ces deux espèces font leurs nids contre les rochers. La troisième est l'hirondelle de mer, tigrée de blanc. Cette dernière est commune en Daourie, et près du Baïkal. Elle fait son nid dans les trous des rochers les plus élevés. Le soir, au coucher du soleil, on les voit voler par troupes, comme un essaim de mouches autour des cimes des rochers. Elles voltigent au contraire dans les fonds arrosés par des lacs et des marais, lorsque le tems est couvert. Je ne parlerai pas des oiseaux connus qui peuplent cette contrée. Je dois observer cependant que je n'ai jamais vu autant de coucous que dans ce désert.

Les plantes étoient déjà avancées. Le pavot à tige nue (5), la pédiculaire incarnate et cou-

---

(1) *Turdus saxatilis.*

(2) *Lanius phœnicurus.* Appendix; n°. 29.

(3) *Mussicapa rupicola.* Appendix, n°. 69.

(4) *Motacilla certhiaria.*

(5) *Papaver nudicaule.*

leur de soufre (1), l'iris du printems (2), le violier à fleurs pâles (3), l'astragale des montagnes (4), la spirée à feuilles de germandrée, et celle à feuilles d'obier (5), et le sureau à grappes (6), émailloient de leurs fleurs toute la partie de la montagne exposée au soleil. L'ancholie du Canada (7) abondoit autour des rochers. J'y remarquai encore la stellere jasminoïde (8), la valériane de Sibérie (9), l'androsace velue (10), l'androsace lactée, et l'androsace du nord (11), la saxifrage bronchiale (12), la quintefeuille bâtarde à tige droite et à grandes fleurs (13), la julienne de Sibé-

(1) *Pedicularis incarnata et sulphurea.* Append. n°. 340.

(2) *Iris verna.*

(3) *Cheiranthus pallidus ; Hesperis angustifolia incana, floribus amplis luteis, siliquis longioribus. Amman. Ruth. n.* 76. C'est une plante entièrement distincte du *cheiranthus montanus*, avec lequel *Gmélin* l'a confondu dans la *Flora Sibir. III*, *p.* 261, *n.* 20. On remarque sur-tout la différence dans les fleurs et dans les cosses.

(4) *Astragalus montanus.*

(5) *Spirea chamædrifolia et opulifolia.*

(6) *Sambucus racemosa.*

(7) *Aquilegia canadensis.*

(8) *Stellera chamæiasme.*

(9) *Valeriana Sibirica.*

(10) *Androsace villosa.*

(11) *Androsace lactea et septentrionalis.*

(12) *Saxifraga bronchialis.*

(13) *Sibbaldia erecta grandiflora.* C'est une variété distincte de la *Sibbaldia erecta*, qui abonde sur les montagnes de la Daourie, exposées au soleil et garnies de rochers. Cette

rie (1), la violette à feuilles lancéolées (2), la violette sans tige (3), et la violette à feuilles digitées (4), l'alyse des montagnes (5), l'astragale sousligneuse (6), la vesce à plusieurs fleurs sur chaque pédoncule sillonné, avec (pour la plupart) douze lobes unis et en forme de lance sur chaque feuille (7), la renouée à feuilles étroites (8), la scorsonnère naine (9), la spirée à feuilles d'ancholie (10), et un tithymale à grosses racines laiteuses (11). Les val-

---

plante s'étend sur la terre; ses tiges, qui ont au plus la longueur du doigt, sont peu garnies de feuilles. Ses fleurs sont bien plus fortes dans toutes leurs parties que celles de la *Sibbaldia* ordinaire, et même plus fortes qu'on ne croit, vu la petitesse de sa graine. Elles ont sept parties femelles, *heptagyni*. *Gmélin* a parlé de cette variété dans la *Flora Sibir. III*, *p.* 187.

(1) *Hesperis Sibirica.*

(2) *Viola lanceolata.*

(3) *Viola pinnata.*

(4) *Viola digitata.*

(5) *Alyssum montanum.*

(6) *Astragalus suffruticosus. Astragalus caulescens, fruticosus, ramis herbaceis, floribus paucis subcapitatis, leguminibus villosis. Flor. Sib. IV*, *p.* 47, *n.* 62, *tab.* 24.

(7) *Vicia biennis.*

(8) *Polygonum angustifolium. Polygonum spicis paniculatis, diffusis, foliorum* [*linearium*] *vaginis glabris. Flor. Sib. III*, *p.* 55, *n.* 40, *tab.* 9.

(9) *Scorzonera humilis.*

(10) *Spirea thalictroides an aquilegifolia.* Appendix, n°. 333.

(11) Ce tithymale est celui dont *Gmélin* parle dans sa *Flor.*

lons étoient tapissés du beau pigamon pétaloïde (1). La plupart de ces plantes croissent dans toutes les contrées de la Daourie, qui sont de même nature. J'ai préféré d'en parler ici, parce qu'elles fleurissent ailleurs quelques jours plus tard. Elles ornent ensuite, pendant presque tout le mois de juin, les landes et les montagnes. Au commencement de juillet, le lis de montagne (2), d'un beau rouge de cinabre, se joint à elles, et dans les vallons le lis bulbifère (3), couleur de feu, et l'hémérocale (4), qui est jaune.

Sib. II, *p.* 229, *tab.* 95, *fig.* 1. Sa description est aussi bonne que le dessin est mauvais. Les Russes l'appellent MOUSHIK-KOREN, à cause de la grosseur de sa racine, qui ressemble à celle de la Mandragore. Ils donnent le même nom à la stellera, en ajoutant l'épithète blanche. Ils l'emploient comme un purgatif violent. Les Bouriats, qui font une décoction de cette racine pour guérir la gale, l'appellent KOUNOUBOUSSOU.

(1) *Thalictrum petaloideum.*

(2) *Lilium pomponium.*

(3) *Lilium bulbiferum.*

(4) *Hemerocallis.*

Fin du Tome cinquième.

